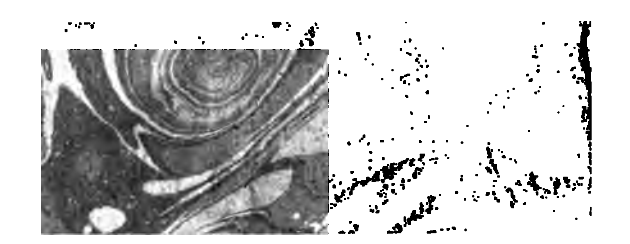
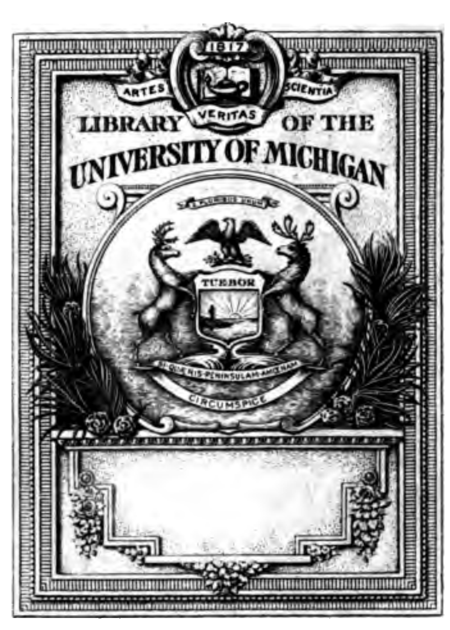
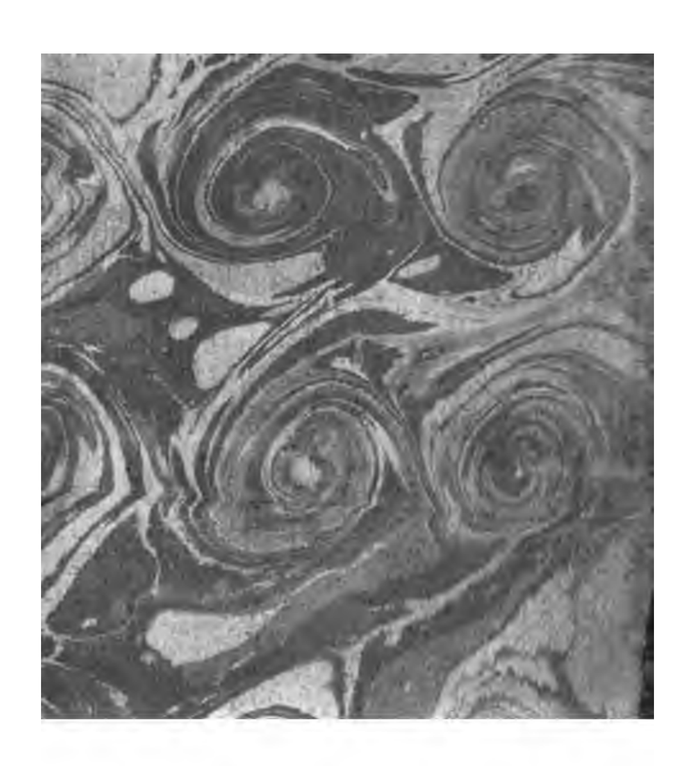
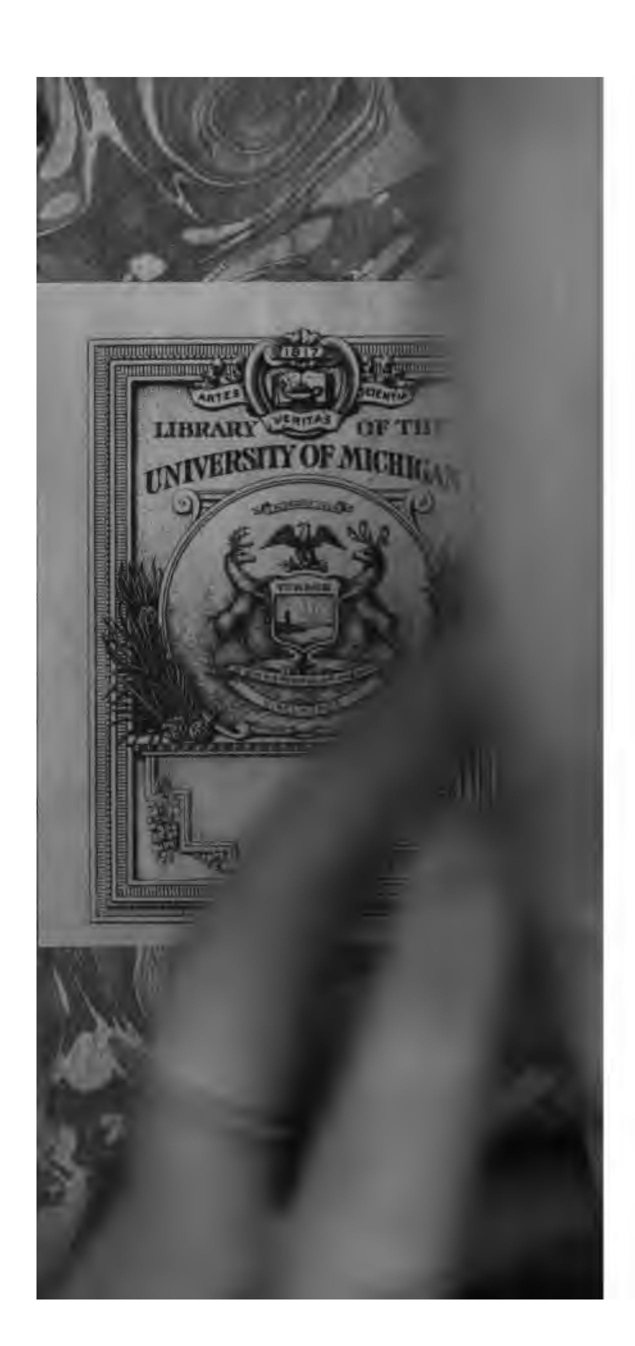





1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE






1817
ARTES
VERITAS
LIBRARY
OF TH
UNIVERSITY OF MICHIGA

2800

HISTOIRE
ANCIENNE
DES EGYPTIENS, DES CARTHAGINOIS, DES ASSYRIENS, DES BABYLONIENS, DES MEDES ET DES PERSES, DES MACEDONIENS, DES GRECS.

Par M. ROLLIN, *ancien Recteur de l'Université de Paris, Professeur d'Eloquence au Collége Royal, & Associé à l'Académie Roiale des Inscriptions & Belles-Lettres.*

TOME CINQUIEME.

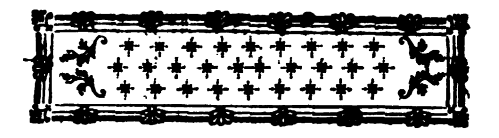
Nouvelle Edition.



A PARIS,
Chez les Freres ESTIENNE, rue S. Jacques, à la Vertu.

M. DCC. LXIV.

Avec Approbation & Privilége du Roi.



AVERTISSEMENT

DE L'AUTEUR.

QUoique le Public n'attende pas de moi une apologie sur la promtitude avec laquelle je le sers, je me croi néanmoins obligé de lui rendre compte de mon travail, & de lui expliquer comment, au lieu d'un seul Volume de mon Histoire, qui est le tribut annuel que j'avois coutume de lui paier, je me prépare cette année à lui en fournir deux. En voici *En 1733.* déja un qui paroit; & j'espére que vers le mois d'Août, il sera suivi d'un autre. Il peut y avoir quelque lieu d'en être surpris, & de douter si c'est assez respecter le Public, que de se hâter ainsi de lui donner Livre sur Livre, sans paroitre avoir pris tout le tems nécessaire pour les travailler & les polir comme il convient.

Je serois fâché qu'on me soupçonnât d'une pareille négligence, que je

regarde comme directement contraire au devoir d'un Ecrivain. Je ne le ſerois guére moins qu'on attribuât cette promtitude à une heureuſe fécondité de génie, à une grande facilité de compoſition, à un fonds de connoiſſances amaſſé de longue main. Je ne me reconnois point, ou peu, à tous ces traits.

Il eſt vrai, & le Public ne me ſaura pas mauvais gré de cet aveu, que pour répondre à ſon eſtime & à ſon attente, je me livre tout entier à mon Ouvrage, que j'en fais mon unique affaire, que j'y donne tout mon tems & tous mes ſoins, & que j'écarte ſévérement toute autre occupation, parce que celle-ci me paroît dans l'ordre de la Providence, & que j'ai lieu de croire, par le ſuccès que Dieu y a donné juſqu'ici, que c'eſt à quoi il m'appelle, & le travail qu'il m'impoſe.

Mais ce qui a avancé cette année mon ouvrage au-delà de la meſure ordinaire, ſont les ſecours conſidérables que j'ai tirés de pluſieurs Livres ſur les principales matiéres dont traitent les deux Volumes qui ſuivent le quatriéme. A ce prix il eſt aiſé de de-

venir Auteur, & l'on gagne bien du tems quand on trouve une partie de la besogne faite par d'excellens Ouvriers; & qu'il ne reste qu'à l'adopter, & à en faire usage comme de son propre bien. C'est la possession où je me suis mis dès le commencement, & dont il semble que le Public m'a passé titre.

Outre ces secours, j'en trouve d'autres qui ne sont pas moins importans; dont le Public souffrira que je lui rende ici compte, parce que ma reconnoissance ne peut pas demeurer muette plus lontems. J'ai l'avantage de passer près de quatre mois de suite au voisinage de Paris dans une agréable campagne, qui me fournit tout ce que je puis désirer & pour le travail, & pour le délassement : *la bonne* compagnie, la conversation, le bon air, la promenade, des prairies enchantées, un bord de riviére toujours amusant, une vûe douce & qui se présente toujours avec un nouveau plaisir, &, ce qui fait l'assaisonnement de tout le reste, une pleine & entiére liberté.

Deux Freres, (Monsieur l'Abbé & Monsieur le Marquis d'Asfeld.) qui se

sont tous deux également distingués, chacun dans leur profession, par un mérite rare & solide, me sont aussi tous deux, d'un secours infini pour mon Ouvrage. L'un qui a fait & soutenu des siéges, & qui s'est trouvé à plusieurs actions, (le Public sait avec quel succès) veut bien que je lui lise les principales batailles dont je fais mention dans mon Histoire, & par là m'épargne beaucoup de fautes & de bévûes grossiéres, telles que Polybe en releve un grand nombre dans les Ecrits du Philosophe Callisthéne, qui avoit accompagné Alexandre le Grand dans ses glorieuses campagnes, & qui s'étoit mal à propos ingéré de décrire les expéditions guerriéres de ce Conquérant où il n'entendoit rien, sans avoir pris la précaution de consulter les gens du métier.

Polyb. l. 12. p. 662-666.

L'autre Frére, l'un de mes plus anciens & de mes plus intimes amis, qui, outre la science profonde de la Théologie, & la connoissance des Ecritures où il excelle, posséde nos Historiens grecs & latins aussi bien qu'aucune personne que je connoisse, & qui paroit n'avoir rien oublié de tout ce qu'il a lu, a la patience de

lire & de relire tous mes Ouvrages avant qu'ils paroissent en public, & ne refuse pas de me donner ses remarques, de me faire part de ses vûes, de me communiquer ses réflexions; & il m'en fournit d'excellentes. Je sens bien que la tendre amitié dont il m'honore depuis lontems, entre pour beaucoup dans toutes les peines qu'il veut bien se donner pour perfectionner mon Ouvrage: mais je lui dois ce témoignage, que l'amour du bien public, qui fait l'un des principaux caractéres de ces deux Freres, y a encore plus de part; & ce sentiment, loin de rien diminuer de ma reconnoissance, la rend encore plus vive, & j'ose dire plus religieuse.

Qu'on juge, après cela, si Colombe ne doit pas être pour moi un séjour agréable & utile en même tems. Je voudrois que ce fût encore la coutume, comme autrefois, d'inscrire ses Ouvrages du lieu où on les a composés. Je mettrois à la tête des miens, DE MA MAISON DE COLOMBE: car le Maître de celle-ci veut que je la regarde comme mienne. Je lui desire pour récompense, moins la graisse de la terre, que la rosée du ciel; &

E Columbano meo.

je ſouhaite de tout mon cœur, trop heureux ſi j'y pouvois contribuer en quelque choſe, qu'il ait la conſolation de voir ſes aimables enfans croître ſous ſes yeux de plus en plus en ſageſſe & en grace devant Dieu & devant les hommes.





HISTOIRE ANCIENNE DES PERSES ET DES GRECS.

SUITE DU LIVRE DIXIÉME.

CHAPITRE TROISIÉME.

DE LA RELIGION.



ON A PU remarquer jusqu'ici, & on le remarquera encore dans la suite, que dans tous les siécles & dans toutes les contrées, les nations, quelque différentes & quelque opposées qu'elles aient été par leurs caractéres, leurs inclinations, leurs mœurs, se trouvent toutes réunies dans un point essentiel, qui est le sentiment intime d'un culte dû à un Être su-

prême, & des pratiques extérieures qui servent à manifester ce sentiment au-dehors. Dans quelque pays qu'on se transporte, on y trouve des prêtres, des autels, des sacrifices, des fêtes, des cérémonies religieuses, des temples, ou des lieux consacrés à la religion. Par-tout on aperçoit chez les peuples un respect & une crainte pour la Divinité, des hommages & des honneurs qui lui sont rendus, un aveu public de leur entiére dépendance à son égard dans toutes leurs entreprises, dans tous leurs besoins, dans tous leurs périls. Incapables de pénétrer par eux-mêmes dans l'avenir, & de s'assurer des succès, on les voit attentifs à consulter la Divinité par les oracles, & par d'autres voies semblables, & à mériter sa protection par des priéres, des vœux, des offrandes. C'est par cette autorité suprême qu'ils croient mettre un sceau inviolable à la solennité des Traités : c'est elle qu'ils font intervenir dans les sermens : c'est à elle que par les imprécations ils confient & abandonnent la punition des crimes & des perfidies qui échapent à la connoissance ou au pouvoir des hommes. Dans tous les besoins particuliers, voiages, mariages, maladies, la Divinité est invoquée. C'est par là que commencent & finissent tous les repas. Nulle guerre ne se décla-

re, nul combat ne se donne, nulle entreprise ne se forme, sans avoir auparavant imploré son secours; & la gloire des succès lui est toujours raportée par des actions de graces publiques, & par l'oblation des plus précieuses dépouilles, que l'on ne manque jamais de mettre à part, comme appartenantes de droit à la Divinité.

On ne voit point de variété sur le fond de cette croiance. Si quelques particuliers, gâtés par une mauvaise philosophie, osent de tems en tems s'élever contre cette doctrine, ils sont aussitôt désavoués par un cri public, & demeurent seuls, sans faire corps, & sans former de secte. Tout le poids de l'autorité publique tombe sur eux, jusqu'à mettre leur tête à prix; & ils sont regardés par-tout comme des hommes exécrables, & comme des pestes de la société civile, avec qui l'on ne peut conserver aucun commerce.

Un consentement si général, si uniforme, si constant de toutes les nations de l'univers, que ni l'intérêt des passions, ni les faux raisonnemens de quelques philosophes, ni l'autorité & l'exemple de certains Princes n'ont jamais pu affoiblir ni faire varier; ce consentement n'a pu venir que d'un premier principe qui fait partie de la nature de

l'homme, d'un ſentiment intime gravé dans le fond de ſon cœur par l'Auteur de ſon être, & d'une tradition primordiale, auſſi ancienne que le monde même.

Voila l'origine & la ſource de la religion des Anciens, véritablement digne de l'homme, s'il avoit pu ſe tenir à la ſimplicité & à la pureté de ces premiers principes. Mais les erreurs de l'eſprit & les vices du cœur, funeſtes effets de la corruption de la nature humaine, ont étrangement altéré ces principes. Ce ne ſont plus que de courtes lueurs & des étincelles brillantes, qu'une dépravation générale n'a pu éteindre, mais incapables de diſſiper la nuit profonde & noire qui régne preſque par-tout, & qui ne préſente qu'abſurdités, que folies, qu'extravagances, que licence de mœurs & de déſordres; en un mot, qu'un amas monſtrueux d'égaremens & de diſſolutions.

Eſt il rien de plus admirable que ces principes qu'établit [a] Cicéron; qu'avant tout il faut être perſuadé qu'il y a

[a] Sit hoc jam principio perſuaſum civibus: Dominos eſſe omnium rerum ac moderatores deos, eaque quæ gerantur eorum geri judicio ac numine; eoſdemque optimè de genere hominum mereri; &, qualis quiſque ſit, quid agat, quid in ſe admittat, quâ mente qua pietate religiones colat, intueri; piorumque & impiorum habere rationem..... Ad divos adeunto caſte. Pietatem adhibento, opes amovento. *Cic de leg. lib. 2. n. 15. & 19.*

un Être ſuprême qui régle tous les événemens de l'univers, & qui diſpoſe de tout en maître & en arbitre ſouverain : que c'eſt lui qui comble de biens le genre humain; qu'il pénétre & connoît ce qui ſe paſſe de plus intime dans le fond de nos cœurs : qu'il traite les gens de bien & les impies, chacun ſelon leurs mérites? Que le vrai moien de ſe rendre la Divinité favorable & de lui plaire, n'eſt pas d'emploier les richeſſes ni la magnificence dans le culte qu'on lui rend, mais de lui préſenter un cœur pur & chaſte, & d'avoir pour elle un ſincére & profond reſpect?

Ces ſentimens ſi ſublimes & ſi religieux étoient l'effet des réflexions de quelques particuliers, attentifs à étudier le cœur de l'homme, & à remonter aux premiers principes de ſon inſtitution, dont ils conſervoient encore d'heureux reſtes. Mais le corps de la religion, l'eſprit de ſes fêtes & de ſes cérémonies, l'ame de la Théologie payenne, dont les Poétes étoient les maîtres & les docteurs, l'exemple même des dieux, dont les paſſions violentes, les avantures ſcandaleuſes, les crimes abominables, étoient célébrés dans les cantiques, & propoſés en quelque ſorte à l'imitation auſſi bien qu'au culte des peuples : tout cela certainement n'étoit pas capable

d'éclairer l'esprit des hommes, ni de les former aux bonnes mœurs.

Il est remarquable que dans les plus grandes solennités de la religion payenne, dans les Mystéres les plus sacrés & les plus vénérables, loin qu'on y aperçût rien qui portât à la vertu, à la piété, à la pratique des devoirs les plus essentiels de la vie commune; l'autorité des loix, la force impérieuse de la coutume; la présence des Magistrats, le concours de tous les Ordres de l'État, l'exemple des peres & des meres, tout entraînoit dès l'enfance une nation entiére à un culte impur & sacrilége, sous le nom & comme sous la sauvegarde de la religion même, comme on le verra bientôt.

Après ces réflexions générales sur le paganisme, il est tems d'entrer dans le détail de ce qui regarde en particulier la religion des Grecs. Je réduirai cette matiére, infinie par elle-même, à quatre articles, qui sont, 1°. les fêtes; 2°. les oracles, les augures, les divinations; 3°. les jeux & les combats; 4°. les spectacles & les représentations de théatre; & je ne prendrai dans chaque article que ce qui me paroitra le plus digne de la curiosité du Lecteur, & qui aura le plus de raport à l'histoire. Je ne parle point des sacrifices, parce que j'en ai donné ailleurs une idée suffisante.

Maniére d'enseigner, Tome I.

ARTICLE PREMIER.

DES FÊTES.

IL SE célébroit dans les différentes villes de la Gréce, & sur-tout à Athénes, un nombre infini de fêtes : je n'en raporterai ici que trois, qui sont les plus célébres ; sçavoir, les Panathénées, les fêtes de Bacchus, & les fêtes Eleusiennes.

§. I. *Panathénées.*

CETTE fête se célébroit à Athénes en l'honneur de Minerve, déesse tutélaire de cette ville, à qui elle donna son* nom, aussi bien qu'à la fête dont il s'agit. L'institution en étoit ancienne. Elle s'appelloit d'abord simplement *les Athénées :* mais depuis que Thésée eut réuni dans une seule ville les différens bourgs de l'Attique, elle prit le nom de *Panathénées.* Il y en avoit de deux sortes : les grandes, & les petites, qui se célébroient à peu-près avec les mêmes cérémonies : les petites chaque année, les grandes après quatre ans révolus.

* Ἀθήνη.

On représentoit dans ces fêtes trois sortes de combats : ceux de la course, les gymniques, ceux de musique ; & l'on comprend dans ces derniers les

combats de poésie. Dix Commissaires, choisis des dix tribus, présidoient à ces combats, en régloient la forme, & en distribuoient les récompenses. La fête duroit plusieurs jours.

Le matin du premier jour il se faisoit une course à pié, où les contendans portoient chacun un flambeau allumé, qu'ils se donnoient de main en main, par un échange mutuel, sans interrompre leur course. Ils partoient du Céramique, fauxbourg d'Athénes, & traversoient toute la ville. Celui qui arrivoit au but sans avoir laissé éteindre son flambeau, remportoit le prix. L'après midi la même course se faisoit à cheval.

Le combat gymnique, ou des Athlétes, succédoit à la course. Le lieu de cet exercice étoit sur les bords de l'Ilisse, petite riviére qui passe dans Athénes, & va se rendre dans la mer au Pirée.

Ce fut Periclès qui, le premier, institua le combat de Musique. On y chantoit les louanges d'Harmodius & d'Aristogiton, qui sacrifiérent leur vie pour délivrer Athénes de la tyrannie des Pisistratides, & on y joignit dans la suite l'éloge de Thrasybule, qui chassa les trente Tyrans. Les disputes étoient très-vives, non-seulement entre les Musiciens, mais encore plus entre les Poé-

res; & c'étoit une grande gloire que d'y être déclaré vainqueur. On ſait qu'Eſchyle mourut de regret d'avoir vû la palme adjugée à Sophocle, qui étoit beaucoup plus jeune que lui.

Ces combats étoient ſuivis d'une proceſſion générale, où l'on portoit avec grande pompe & grande cérémonie un voile brodé d'or, où étoient tracées artiſtement les actions guerriéres de Pallas contre les Titans & les Géans. Ce voile étoit attaché à un vaiſſeau qui portoit le nom de la déeſſe. Ce vaiſſeau, équipé de voiles & de mille rames, étoit conduit par terre depuis le Céramique, jusqu'au temple Eleuſinien, non par des chevaux ou des bêtes de ſomme, mais par des machines cachées, apparemment dans le fond du vaiſſeau, qui faiſoient mouvoir les rames, & gliſſer le vaiſſeau; où il y avoit ſans doute pluſieurs perſonnes qui faiſoient jouer les machines.

Philoſtrat. in Herod. Sophiſt. lib. 2. p. 549.

La marche étoit auguſte & majeſtueuſe. On voioit à la tête les vieillards, qui portoient en main des branches d'olivier, θαλλοφόροι; & l'on choiſiſſoit ceux qui étoient les mieux faits, & d'une meilleure ſanté. Des Dames Athéniennes, auſſi fort âgées, les accompagnoient dans le même équipage.

Les hommes faits & robuſtes for-

moient le ſecond corps. Ils étoient
armes avec des boucliers & des lance
ſuivis des étrangers établis à Athéne
qui portoient un hoiau, c'eſt-à-dire, 1
inſtrument propre à remuer la ter
Après eux marchoient les femmes Atl
niennes de même âge, accompagn
des femmes étrangéres, qui portoie
des vaſes propres à puiſer de l'eau.

Le troiſiéme rang étoit compoſé
jeunes perſonnes de l'un & de l'au
ſexe, tirées des meilleures familles de
ville. Les garçons étoient en caſaque,
tête couverte de couronnes, & ils cha
toient une hymne particuliére en l'ho
neur de la déeſſe. Les filles portoient
ηφόροι. corbeilles, où étoient renfermées
choſes ſacrées, néceſſaires pour ce
cérémonie, & couvertes d'un vo
pour en dérober la vûe aux ſpectateu
Celui qui avoit en dépôt ces choſes
crées, devoit, pluſieurs jours avant q
d'y toucher, & de les diſtribuer a
vierges Athéniennes, avoir gardé u
exacte [a] continence; ou plutôt, comr
le dit Démoſthéne, toute ſa vie & tou
ſa conduite devoient avoir été un m
déle parfait de vertu & de pureté. C
toit un grand honneur pour une fi

[a] Οὐχὶ προειρημένον ἡμερῶν ἀριθμὸν ἁγνεύειν μόνον, ἀλλὰ τὸν βίον ὅλον ἡγνευκέναι. *Demoſth. extrema Ariſ.*

d'être choisie pour ce noble & auguste ministére, & un affront insupportable d'en être jugée indigne. Nous avons vû qu'Hipparque fit cet affront à la sœur d'Harmodius, ce qui anima extrêmement les conjurés contre les Pisistratides. Ces vierges Athéniennes étoient suivies de jeunes filles étrangéres, qui portoient pour elles des parasols & des siéges.

Des enfans, de l'un & de l'autre sexe, faisoient la clôture de cette pompe.

Il étoit ordonné de faire chanter dans cette auguste cérémonie, par ceux qui étoient appellés ῥαψῳδοὶ, des vers d'Homére, preuve éclatante de l'estime qu'on faisoit des ouvrages de ce Poéte, même par raport à la religion : c'étoit Hipparque, fils de Pisistrate, qui le premier avoit introduit cette coutume.

J'ai remarqué ailleurs que ce fut dans les combats gymniques de cette fête, qu'un Héraut prononça à haute voix que le peuple d'Athénes avoit accordé une couronne d'or au célébre médecin Hippocrate, pour marque de reconnoissance des services signalés qu'il avoit rendus à l'État pendant la peste.

Troisiéme Volume de l'Hist. Anc. p. 508.

Dans cette fête, le peuple d'Athénes se mettoit lui & toute la République sous la protection de Minerve, déesse tutélaire de la ville, & lui demandoit

bientôt apres, augmentoit l'horreur de la nuit : des ſpectres, des coups de tonnerre, un tremblement de terre achevoient de répandre la terreur. Le Récipiendaire, glacé de crainte, & tout couvert de ſueur, écoutoit en tremblant la lecture de certains livres myſtérieux, ſi pourtant en cet état il pouvoit rien écouter. Ces cérémonies nocturnes donnoient lieu à bien des déſordres, que la loi auſtére du ſilence impoſée aux Initiés, ſervoit à couvrir [a], comme le marque ſaint Grégoire de Nazianze. Que ne peut point la ſuperſtition ſur l'eſprit humain, quand une fois l'imagination eſt échauffée? Celui qui préſidoit à la cérémonie s'appelloit *Hierophantes*, & il étoit revétu d'un habit ſingulier; il ne lui étoit point permis de ſe marier. Le premier qui fit cette fonction, & que Cérès même en inſtruiſit, fut Eumolpus, dont les ſucceſſeurs par cette raiſon ſont nommés *Eumolpides*. Il avoit trois Collégues : l'un qui tenoit un flambeau; un Héraut, deſtiné apparemment à prononcer certaines paroles myſtérieuſes; & un troiſiéme, qui ſervoit à l'autel.

Δαδοῦχος. Κήρυξ.

Outre ces Officiers, il y avoit un des premiers Magiſtrats de la ville, prépoſé

a Οἶδεν Ἐλευσὶν ταῦτα, καὶ οἱ τῶν σιωπωμένων, καὶ σιωπῆς ὄντως ἀξίων, ἐπόπται. Orat. de Sacra lumin.

pour cet effet les piéces ſoit tragiques ſoit comiques, qu'ils avoient compoſées, & que l'on repréſentoit devant le peuple.

Ces Fêtes duroient pluſieurs jours. Ceux qui y étoient initiés imitoient tout ce qu'il a plu aux Poétes de feindre du dieu Bacchus. Ils ſe couvroient de peaux de bêtes; tenoient en main des thyrſes, c'eſt-à-dire, des demi-piques couvertes de feuilles de lierre; avoient des tymbales, des cors, des ſiſtres, & d'autres inſtrumens propres à faire beaucoup de bruit; portoient ſur la tête des couronnes de branche de lierre, de vigne, & d'autres arbres conſacrés à Bacchus. Les uns repréſentoient Siléne, les autres Pan, les autres des Satyres, tous habillés en maſcarades. Pluſieurs étoient montés ſur des ânes: d'autres traînoient des * chévres pour les immoler. Hommes & femmes, traveſtis de la ſorte, paroiſſoient en public & le jour & la nuit, contrefaiſant les ivrognes, danſant d'une maniére tout-à-fait indécente, & couroient en foule ſur les montagnes, & dans les forêts, pouſſant des cris & des hurlemens terribles; les femmes ſur-tout qui paroiſſoient plus forcenées que les hommes, & qui toutes hors d'elles-mêmes & tranſ-

* *On immoloit les chévres, parce qu'elles ruinent les vignes.*

portées de * fureur, appelloient à grands cris le dieu dont on célébroit la fête : ἐυοῖ Βάκχε, ou ὦ Ι'ακχε, ou Ι'όβακχε, ou Ι'ὼ Βάκχε.

Cette troupe de Bacchantes étoit suivie de ce qu'il y avoit dans la ville de Vierges plus respectables par leur naissance, appellées κανηφόροι, parce qu'elles portoient sur leurs têtes des corbeilles couvertes de pampres & de lierre.

On joignoit à tout cela d'autres cérémonies de la derniére obscénité, & dignes du dieu qui vouloit être ainsi honoré. Tous les Spectateurs entroient dans les mêmes dispositions, & étoient saisis du même esprit. Ce n'étoient que danses, ivrogneries, débauches, & tout ce que la licence la plus effrénée peut imaginer de plus grandes abominations. Voila ce que tout un peuple, qui a passé pour l'un des plus sages de la Gréce, non-seulement souffroit, mais admiroit & pratiquoit. Je dis tout un peuple : car [a] Platon, en parlant des Bacchanales, dit en termes formels qu'il avoit vû toute la ville d'Athénes plongée dans l'ivrogneria.

iv. lib. 39. 8-19. Tite-Live nous apprend que cette li-

* *C'est cette fureur des Bacchantes qui faisoit appeller ces Fêtes* Orgia. ὀργη, ira, furor.

[a] Πᾶσαν ἐθεασάμην τὴν πόλιν περὶ τὰ Διονύσια μεθύουσαν. *Lib. 1. de Leg. pag.* 637.

comme un maudit & comme un excommunié quiconque avoit violé ce ſecret. Pauſanias, en pluſieurs endroits, où il parle du temple d'Eleuſis, & des cérémonies qui s'y pratiquoient, s'arréte tout court, & marque qu'il n'en peut pas dire davantage, parce qu'il a eu en ſonge une viſion qui le lui a défendu. Lib. 1. p. 1 & 71.

Cette fête, *la plus célébre de toute l'antiquité profane*, duroit neuf jours. Elle commençoit le quinziéme du mois Boédromion. Après quelques cérémonies obſervées les premiers jours, & quelques ſacrifices offerts aux déeſſes, le quatriéme vers le ſoir, ſe faiſoit la proceſſion de la Corbeille, qui étoit portée ſur un [a] char traîné lentement par des bœufs, & ſuivi d'une grande troupe de femmes Athéniennes. Elles portoient toutes des corbeilles myſtérieuſes, remplies de diverſes choſes qu'on tenoit fort cachées, & couvertes d'un voile de pourpre. Cette cérémonie repréſentoit la corbeille où Proſerpine avoit mis les fleurs qu'elle venoit de cueillir lorſque Pluton l'enleva.

Le cinquiéme jour étoit appellé *le jour des flambeaux*, parce que la nuit de ce jour hommes & femmes en por-

a Tardaque Eleuſinæ matris volventia plauſtra. *Virgil. Georg. lib. 1. verſ. 163.*

ment à Cérès même, laquelle, ſous le régne d'Erechthée, étant à Eleuſis, petite ville de l'Attique, pour chercher ſa fille Proſerpine que Pluton avoit enlevée, & aiant trouvé le pays affligé d'une grande famine, y apporta un promt reméde par l'invention du blé dont elle gratifia les habitans. Elle ne leur [a] enſeigna pas ſeulement à faire uſage du blé, mais elle leur donna des principes de probité, de bonté, de douceur, d'humanité; ce qui a fait appeller ſes myſtéres θεσμοφορία & *Initia*; & c'eſt à ces premiéres & heureuſes leçons que l'antiquité fabuleuſe attribuoit le caractére de douceur, de politeſſe, & d'urbanité qui régnoit ſinguliérement à Athénes.

Ces Myſtéres étoient diviſés en petits & grands Myſtéres, dont les premiers ſervoient de préparation aux autres. Les petits ſe célébroient au mois Antheſté-

a Multa eximia divinaque videntur Athenæ tuæ peperiſſe, atque in vitam hominum attuliſſe: tum nihil melius illis myſteriis, quibus ex agreſti immanique vita exculti ad humanitatem & mitigati ſumus, initiaque ut appellantur, ita re vera principia vitæ cognovimus. *Cic. lib. 2. de leg. n. 36.*

Teque, Ceres, & Libera, quarum ſacra, ſicut opiniones hominum ac religiones ferunt, longè maximis atque occultiſſimis ceremoniis continentur: à quibus initia vitæ atque victus, legum, morum, manſuetudinis, humanitatis exempla hominibus & civitatibus data ac diſpertita eſſe dicuntur. *Id. Cic in Verr. de ſupplic. n. 186.*

rion, qui répond à Novembre; les grands, au mois Boédromion, qui répond à celui d'Août. Les Athéniens ſeuls y étoient reçus. Tout ſexe, tout âge, toute condition y avoient droit. Les Étrangers en étoient abſolument exclus. Il falut qu'Hercule, Caſtor, & Pollux ſe fiſſent adopter par des Athéniens, pour y être admis: encore ne le furent-ils qu'aux petits Myſtéres. Je m'arréterai principalement aux grands, qui ſe célébroient à Eleuſis.

Ceux qui demandoient à y être initiés, étoient obligés de ſe purifier auparavant par les petits Myſtéres, en ſe lavant dans la riviére d'Iliſſe, en faiſant certaines priéres, offrant des ſacrifices, & ſur-tout en vivant dans la continence pendant un intervalle de tems qui leur étoit marqué. On emploioit ce tems à les inſtruire des principes & des élémens de la doctrine ſacrée des grands Myſtéres.

Quand le tems de s'y faire initier étoit venu, on les faiſoit entrer dans le temple, & la cérémonie ſe faiſoit de nuit, pour inſpirer plus de reſpect & de fraieur. Là ſe paſſoient des choſes bien merveilleuſes. On avoit des viſions, on entendoit des voix extraordinaires, un grand éclat de lumiére diſſipoit tout d'un coup les ténébres, & diſparoiſſant

reurs chrétiens. Valentinien avoit résolu de l'abolir : mais Prétextat, Proconsul de la Gréce, lui représenta d'une maniére si vive & si touchante la douleur que causeroit à tous les peuples l'abolition de cette fête, qu'il la laissa encore subsister. On croit que ce fut le grand Théodose qui l'abolit entiérement, aussi bien que toutes les autres cérémonies payennes.

ARTICLE SECOND.

Des Augures, des Oracles, &c.

RIEN n'est plus commun dans l'histoire ancienne, que d'entendre parler d'oracles, d'augures, de divinations. On ne faisoit point de guerres, on n'envoioit point de colonies, on n'entreprenoit, soit en public soit en particulier, aucune affaire qui fût de quelque conséquence, sans avoir auparavant consulté les dieux. C'étoit une coutume généralement établie chez tous les peuples, Egyptiens, Assyriens, Grecs, Romains : ce qui marque sans doute, comme je l'ai déja observé, qu'elle venoit d'une ancienne tradition, & qu'elle avoit pris son origine dans la Religion même, & dans le culte du vrai Dieu. En effet, on ne peut douter qu'avant le déluge

déluge Dieu ne manifestât aux hommes ses volontés en différentes maniéres, comme il l'a fait depuis à son peuple; tantôt par lui-même & de vive voix, tantôt par le ministére des anges, ou par des prophétes qu'il inspiroit, d'autres fois par des apparitions ou par des songes. Quand les enfans de Noé se partagérent en différens pays, ils y portérent cette tradition qui s'y conserva toujours, mais qui fut altérée & corrompue par les ténébres de l'idolâtrie. Aucun des Anciens n'insiste plus sur la nécessité de consulter les dieux en tout par les augures & par les oracles, que Xénophon, & il fonde cette nécessité, comme je l'ai remarqué ailleurs plus d'une fois, sur un principe puisé dans les lumiéres de la raison la plus épurée. Il représente en plusieurs endroits que l'homme, par lui-même, ignore le plus souvent ce qui lui est utile ou pernicieux; que loin de pouvoir percer dans l'avenir, le présent même échape à sa vûe, tant elle est courte & bornée; qu'il est arrété dans ses plus grands projets par les plus légers obstacles; que la Divinité seule, à qui tous les siécles sont ouverts, peut lui faire connoitre sûrement l'avenir; qu'elle seule peut lui faciliter le succès de ses entreprises; & qu'il est raisonnable de croire qu'elle ac-

corde ses lumiéres & sa protection à ceux qui lui rendent un hommage plus pur, qui l'invoquent dans tous les tems avec plus de constance & de fidélité, & qui la consultent avec plus de sincérité & de bonne foi.

§. I. *Des Augures.*

QUELLE honte pour la raison humaine, qu'un principe si lumineux l'ait conduite à des raisonnemens si pitoiables sur tout ce qui concerne la science des Augures & des Aruspices, & lui en ait fait embrasser avec un respect aveugle les puérilités les plus ridicules! Faire dépendre les plus importantes affaires de l'État du chant d'un oiseau, du côté droit ou gauche où il a été aperçu, de l'avidité des poulets à manger, de l'inspection des entrailles des bêtes; du bon état & de l'intégrité du foie, qui, selon eux, disparoissoit quelquefois tout-à-coup, & ne laissoit aucune trace ni aucune marque qu'il eût jamais subsisté! Ajoutez à toutes ces observations superstitieuses les rencontres fortuites, les paroles dites au hazard, & ensuite tournées en bon ou mauvais présage, les pressentimens, les prodiges, les monstres, les éclipses, les cométes, tous les phénoménes extraordinaires, les accidens imprévus, & une infinité d'autres choses pareilles.

Comment a-t-il pu arriver que tant de grands hommes, tant d'illustres Généraux, tant d'habiles Politiques, & même tant de savans Philosophes, aient donné de bonne foi dans des réveries si absurdes? Plutarque sur-tout, si estimable d'ailleurs, me fait pitié par son asservissement aux usages les plus insensés des cérémonies payennes, & par sa ridicule crédulité pour les songes, les signes, les prodiges. Il avoue quelque part qu'il s'abstint long-tems de manger des œufs, à cause de quelque songe qu'il avoit eu, & qu'il n'a pas jugé à propos de nous apprendre.

Plut. Sympos. lib. 2. Quæst. 3. p. 635.

Les plus sensés d'entre les Payens savoient bien ce qu'il faloit penser de tout ce qui regarde l'art de la divination, & ils en parloient entre eux, & souvent même en public, de la maniére du monde la plus méprisante, & la plus propre à en faire sentir le ridicule. Caton, ce grave Censeur, ne croioit pas qu'un Aruspice en pût regarder un autre sans rire. Annibal admira la simplicité de Prusias, à qui il conseilloit de donner la bataille, & qui en étoit détourné par l'inspection des entrailles d'une victime. Quoi! lui dit-il, vous en croiez plutôt le foie d'une bête, qu'un vieux Capitaine comme moi? Marcellus, qui avoit été cinq fois Con-

Cic. lib. 1. de Divin. n. 5.

Ibid. n. 51.

Ibid. n. 77.

ful, & qui étoit Augure, disoit avoit trouvé un bon moien de ne pas être arrété par le vol finistre des oiseaux, c'étoit de tenir sa litiére bien close & bien fermée.

Cicéron s'en explique sans ambiguité & sans ménagement. Personne n'étoit plus capable d'en parler pertinemment que lui, comme le marque Monsieur Morin, dans la dissertation qu'il a faite sur ce sujet. Adopté dans le Collége des Augures, il avoit eu la connoissance de leurs secrets les plus cachés, & toutes les facilités possibles pour étudier cette science à fond; & il paroit qu'il l'avoit fait par les deux livres qu'il nous a laissés de la divination, où l'on peut dire qu'il a épuisé la matiére. Dans le second, où il réfute son frere Quintus qui avoit pris le parti des Augures, il combat & détruit ses faux raisonnemens avec une force, & en même tems avec une finesse & une délicatesse de raillerie, qui ne laissent rien à désirer; & il démontre par des preuves plus convaincantes les unes que les autres l'inutilité de cet art, sa fausseté, ses contrariétés, son impossibilité. [a] Ce

Mémoires de l'Acad. des Belles-Lettres. Tom. I. pag. 291.

a Errabat multis in rebus antiquitas: quam vel usu jam, vel doctrina, vel vetustate immutatam videmus. Retinetur autem & ad opinionem vulgi, & ad magnas utilitates reipub. mos, religio, dif-

qu'il y a d'étonnant, c'est qu'au milieu de tout cela, il ne laisse pas de blâmer les Généraux & les Magistrats, qui, dans les occasions importantes, en avoient méprisé les pronostics, & de soutenir que cet usage, tout abusif qu'il étoit selon lui, devoit cependant être respecté par raport à la religion & à la prévention des peuples.

Tout ce que j'ai dit jusqu'ici fait voir que le paganisme étoit partagé en deux sortes d'hommes, qui détruisoient presque également la religion; les uns par le respect superstitieux & aveugle qu'ils témoignoient pour les augures, les autres par le mépris irréligieux avec lequel ils s'en moquoient.

Le principe des premiers, fondé d'un côté sur l'ignorance & l'impuissance de l'homme dans les affaires de la vie, & de l'autre sur la prescience de la Divinité & sa providence toute-puissante, étoit vrai : mais la conséquence qu'ils en tiroient pour les augures étoit fausse. Ils auroient dû montrer qu'il étoit certain que la Divinité avoit elle-même établi ces signes exté-

ciplina, jus augurum, collegii auctoritas. Nec verò non omni supplicio digni P. Claudius, L. Junius Consules, qui contra auspicia navigarunt. Parendum enim fuit religioni, nec patrius mos tam contumaciter repudiandus. *Divin. lib.* 2. *n.* 70. 71.

rieurs, pour manifester ses desseins, 8
qu'elle s'étoit engagée à y être fidéle e
toutes les occasions. Mais il n'y avoi
rien de tel. Ces augures & ces aruspi
ces étoient l'effet & l'invention de l'i
gnorance, de la témérité, de la curic
sité, & de toutes les passions de l'homm
qui prétendoit interroger Dieu, & l'c
bliger à lui répondre sur toutes s
phantaisies, & sur ses entreprises l
plus injustes.

Les autres qui, dans le fond, ne cro
oient rien de tout ce que la scienc
des Augures prescrivoit, ne laissoier
pas d'observer ces puériles cérémoni
par politique, afin de mieux s'assujett
l'esprit des peuples, & de les condui
à leurs fins par la superstition. Ma
par le mépris qu'ils faisoient des Augu
res, & par la conviction intime où i
étoient de leur fausseté, ils étoient co
duits à nier la providence divine, &
mépriser la religion même, qu'ils r
gardoient comme inséparable de tout
ces absurdités, qui la rendoient en eff
ridicule, & indigne de tout homme sens

Les uns & les autres se sont condui
de la sorte, parce qu'aiant méconnu
Créateur, & n'aiant pas profité de
lumiére naturelle, qui devoit le le
faire connoitre & adorer, ils ont m
rité d'être livrés à leurs propres tén

bres & à un sens réprouvé; & si la véritable religion ne nous avoit éclairés, nous donnerions encore aujourd'hui dans les mêmes superstitions.

§. II. *Des Oracles.*

NUL PAYS ne fut plus riche ni plus fertile en oracles que la Gréce : je ne parlerai que de ceux qui étoient les plus connus.

L'oracle de Dodone, ville située chez les Molosses dans l'Epire, étoit fort célébre. Jupiter y rendoit ses réponses, soit par * les chênes parlans, soit par les colombes qui avoient aussi leur langage, soit par les bassins d'airain retentissans, soit par la bouche des Prêtres & des Prêtresses.

Les oracles de Trophonius dans la Béotie, quoiqu'il ne fût qu'un simple Héros, avoient une grande réputation. Après beaucoup de cérémonies préliminaires, comme de se laver dans le fleuve, d'offrir des sacrifices, de boire d'une *Pausan. lib. 9. pag. 602-604.*

* *On attachoit au haut des chênes certains instrumens, lesquels agités par le vent, ou d'une autre manière, rendoient un son confus. Servius remarque que le même mot, en langue Thessalienne, signifioit* colombe & devineresse; *ce qui avoit donné lieu à la tradition fabuleuse des colombes qui parloient. Il étoit aisé d'exciter du bruit dans ces bassins d'airain, par quelque voie secrette, & de faire signifier à ce bruit confus & inarticulé tout ce qu'on vouloit.*

eau appellée *Lethé*, parce qu'elle faisoit tout oublier; on descendoit dans son antre sur de petites échelles par un trou assez étroit. Quand on y étoit descendu, on trouvoit une autre petite caverne, dont l'entrée étoit aussi fort étroite. On se couchoit à terre : on prenoit dans chaque main de certaines compositions de miel, qu'il faloit nécessairement porter : on passoit les piés dans l'ouverture de la petite caverne, & aussitôt on se sentoit emporté au-dedans avec beaucoup de force & de vitesse. C'étoit là que l'avenir se déclaroit, mais non pas à tous d'une même maniére. Les uns voioient, les autres entendoient. On sortoit de là tout étourdi, & tout hors de soi, & on étoit placé dans la chaise de Mnemosyne, déesse de la Mémoire. On avoit grand besoin de son secours pour se souvenir, dans un si grand trouble, de ce qu'on avoit vû ou entendu, supposé qu'on eût vû ou entendu quelque chose. Pausanias, qui avoit été lui-même consulter cet oracle, & qui avoit passé par toutes ces cérémonies, nous en a laissé une description fort ample. Plutarque y ajoute encore quelques circonstances particuliéres, que j'omets pour éviter une ennuieuse longueur.

Plut. de gen. Socr. p. 590.

Le temple & l'oracle *des Branchides*

Herod. lib. 1. cap. 157.

dans le voiſinage de Milet, ainſi appellé de Branchus fils d'Apollon, étoit fort ancien, & extrêmement reſpecté par tous les Ioniens & les Doriens de l'Aſie. Xerxès, à ſon retour de Gréce, fit brûler le temple après que les Prêtres lui en eurent livré les tréſors. Ce Prince, en récompenſe, leur accorda un établiſſement dans le fond de l'Aſie, pour les mettre à l'abri de la vengeance des Grecs. Après la fin de la guerre, les Miléſiens rétablirent ce temple avec une magnificence, qui, ſelon Strabon, ſurpaſſoit celle de tous les autres temples de la Gréce. Quand Alexandre le Grand eut défait Darius, il détruiſit abſolument la ville où les Prêtres Branchides s'étoient établis, & où leurs deſcendans demeuroient encore actuellement, puniſſant dans les enfans la perfidie ſacrilége des peres.

Strab. l. 14. pag. 634.

Tacite raporte une choſe bien ſinguliére, mais peu vraiſemblable, de l'Oracle de Claros, ville d'Ionie dans l'Aſie Mineure près de Colophon. » Germanicus, dit-il, alla conſulter Apol» lon de Claros. Ce n'eſt point une » femme qui y rend les oracles comme » à Delphes, mais un homme qu'on » choiſit dans de certaines familles, & » qui eſt preſque toujours de Milet. » Il ſuffit de lui dire le nombre & les

Tacit. Annal. lib. 2. cap. 54.

» noms de ceux qui viennent le con-
» ſulter : enſuite il ſe retire dans une
» grote, & aiant pris de l'eau d'une
» ſource qui y eſt, il répond en vers
» ſur ce que les conſultans ont dans
» l'eſprit, quoique le plus ſouvent il
» ſoit très-ignorant, & ne ſache ce que
» c'eſt que de verſifier. On diſoit qu'il
» avoit prédit à Germanicus une prom-
» te mort, mais en termes obſcurs &
» envelopés, comme cela eſt ordinaire
» aux oracles.

Je paſſe un grand nombre d'autres oracles, pour venir au plus fameux de tous : on ſent bien que je veux parler de celui d'Apollon à Delphes. Il y étoit honoré ſous le nom de *Pythien*, nom qui vient ou du ſerpent Python qu'il avoit vaincu & tué, ou d'un mot grec qui ſignifie interroger, πυθέσθαι, parce que c'étoit là qu'on alloit le conſulter. De-là vient que la Prétreſſe de Delphes étoit appellée *la Pythie*, & les Jeux qu'on y célébroit *Pythiens*.

Delphes étoit une ancienne ville de la Phocide en Achaïe. Elle étoit ſur la pente & vers le milieu de la montagne du Parnaſſe, bâtie ſur un peu de terre-plain, & environnée de précipices qui la fortifioient ſans le ſecours de l'art. Diodore dit qu'il y avoit ſur le Parnaſſe un trou d'où il ſortoit une exhalaiſon

Lib. 14. *pag.* 27. 428.

qui faisoit danser les chévres, & qui montoit à la tête. Un berger curieux de connoitre la cause d'un effet si extraordinaire, s'en étant approché, se sentit tout d'un coup saisi de mouvemens violens, & prononça des mots, que sans doute il n'entendoit point, mais qui prédisoient l'avenir. D'autres firent la même épreuve. Le bruit s'en répandit bientôt dans tout le voisinage. On n'approcha plus de ce trou qu'avec respect. On conclut qu'il y avoit quelque chose de divin dans cette exhalaison. Une Prêtresse fut établie pour en recevoir les effets. On plaça sur le trou un trépié, appellé par les latins *cortina*, peut-être à cause de la peau qui le couvroit. C'est de-là qu'elle rendoit ses oracles. Autour de cet antre se forma insensiblement la ville de Delphes. On y bâtit un temple, qui dans la suite devint très-magnifique; & la réputation de cet oracle effaça presque, ou du moins surpassa de beaucoup celle de tous les autres. *Corium.*

On se contenta dans les commencemens d'une seule Pythie. Elle suffisoit pour lors à ceux qui venoient consulter l'oracle, & qui n'étoient pas encore en grand nombre. Mais dans la suite, lorsque l'oracle fut tout-à-fait accrédité, on en élut une seconde pour monter sur le trépié alternativement avec la

niére de l'exprimer étoit de la Prétresse; souvent néanmoins les oracles se donnoient en prose.

Le caractére ordinaire des oracles étoit [a] l'ambiguité, &, s'il est permis de parler ainsi, l'entortillement, ensorte qu'une même réponse pût convenir à plusieurs événemens tout différens, & souvent même opposés. A la faveur de cet artifice, les démons, qui ne peuvent point connoitre par eux-mêmes l'avenir, couvroient leur ignorance, & se jouoient de la crédulité des payens. Lorsque Crésus, prêt d'attaquer les Médes, consulta l'oracle de Delphes sur le succès de cette guerre, on lui répondit *qu'en passant le fleuve Halys, il ruineroit un grand empire*. Quel empire? Le sien, ou celui des ennemis? C'étoit à lui à deviner: mais quel que dût être le succès, l'oracle aura toujours dit vrai. Il en faut dire autant de la réponse du même dieu à Pyrrhus.

Aio te, Æacida, Romanos vincere posse.

Je la raporte en latin, parce que l'équivoque, qui marque également que Pyr-

a Quòd si aliquis dixerit multa ab idolis esse prædicta: hoc sciendum, quòd semper mendacium junxerint veritati, & sic sententias temperarint, ut seu boni, seu mali quid accidisset, utrumque posset intelligi. *Hieronym. in cap. 42. Isaiæ. Il cite les deux exemples de Crésus & de Pyrrhus.*

rhus peut vaincre les Romains, & les Romains Pyrrhus, ne subsiste plus dans la traduction. A la faveur de pareilles ambiguités, le dieu se tiroit toujours d'affaire, & n'avoit jamais tort.

Il faut pourtant avouer que quelquefois aussi la réponse des oracles étoit claire & circonstanciée. J'ai raporté, dans l'histoire de Crésus, la ruse qu'il emploia pour s'assurer de la véracité des oracles, qui fut de leur faire demander par ses ambassadeurs ce qu'il faisoit dans un certain tems. L'oracle de Delphes répondit en vers, qu'il faisoit cuire une tortue avec un agneau dans un vase d'airain; & cela étoit ainsi. L'Empereur Trajan emploia une pareille épreuve par raport au dieu d'Héliopolis, en lui envoiant une lettre * cachetée, à laquelle il demandoit réponse. L'oracle, pour toute réponse, commanda qu'on lui envoiât un papier tout blanc, bien plié & bien cacheté. Trajan l'aiant reçu, en fut dans l'admiration, en voiant une réponse si semblable à la lettre qu'il avoit envoiée, & dans laquelle il savoit lui seul qu'il n'avoit rien écrit. La [a] faci-

Macrob. lib. 1. Saturnal. cap. 23.

* *Les billets cachetés que l'on mettoit sur l'autel du dieu, sans les ouvrir, étoient une des maniéres dont on consultoit les oracles.*

a Omnis spiritus ales. Hoc & angeli, & demones. Igitur momento ubique sunt: totus orbis illis

lité merveilleuse qu'ont les démons de se transporter presque en un moment en différens lieux, fait qu'ils ont pu rendre par eux-mêmes les deux derniéres réponses que je viens de raporter, & prédire dans un pays ce qu'ils avoient vû dans un autre. C'est le sentiment de Tertullien.

Que si l'on raporte quelques oracles que l'on assure avoir été suivis d'un événement précis, on peut penser que Dieu, pour punir l'aveugle & sacrilége crédulité des payens, a quelquefois permis que les démons eussent connoissance de l'avenir, & le prédissent assez clairement. Cette conduite de Dieu, quoique fort élevée au-dessus de la raison humaine, est souvent attestée par les divines Écritures.

On demande si les oracles, dont il est parlé si souvent dans l'histoire profane, doivent être attribués à l'opération du démon, ou simplement à la malice & à la fourberie des hommes. Un médecin Hollandois, nommé Van-andale, a soutenu ce dernier parti, & Monsieur de Fontenelle, encore jeune

locus unus est : quid ubi geratur tam facilè sciunt quàm enuntiant. Velocitas divinitas creditur, quia substantia ignoratur..... Ceterùm testitudinem decoqui cum carnibus pecudis Pythius eo modo renuntiavit, quo supra diximus. Momento apud Lydiam fuerat. *Tertull. in Apolog.*

pour lors, adopta son sentiment, dans la persuasion où il étoit (c'est lui-même qui parle ainsi) qu'il étoit indifferent pour la vérité du christianisme que les oracles fussent l'ouvrage des démons, ou une suite d'impostures. Le P. Baltus Jésuite, Professeur de l'Écriture-Sainte dans l'Université de Strasbourg, les a réfuté l'un & l'autre par un Écrit très-solide, où il démontre invinciblement par le consentement unanime des Peres de l'Église, que les démons agissoient véritablement dans les oracles, & où il attaque avec force & succès la téméraire hardiesse du Médecin Anabaptiste, qui révoquant en doute la capacité & le discernement de ces saints Docteurs, travailloit sourdement à effacer de l'esprit des fidéles la haute idée qu'ils doivent avoir des Maîtres de l'Église, & à donner atteinte à une autorité si respectable, qui embarrasse tous ceux qui s'écartent des principes de l'ancienne tradition. Or, s'il y en a une certaine & constante, c'est celle dont il s'agit ici, puisqu'elle est soutenue & attestée par tous les Peres de l'Église & tous les Auteurs Ecclésiastiques de tous les siécles, qui tous ont reconnu le démon pour auteur de l'idolâtrie en général, & des oracles en particulier.

Ce sentiment n'empêche pas de croi-

re que ſouvent il y avoit de la fraude & de l'impoſture de la part des prêtres ou prétreſſes dans les réponſes des oracles. Le démon n'eſt il pas le pere & le maître du menſonge? Nous avons vû dans l'hiſtoire Grecque que plus d'une fois la Prétreſſe de Delphes s'étoit laiſſé corrompre par des préſens. C'eſt ainſi qu'elle perſuada aux Lacédémoniens d'aider ceux d'Athénes à chaſſer les Tyrans; qu'elle fit dépouiller de la roiauté Démarate, pour faire entrer à ſa place Cléoméne; qu'elle avoit préparé un oracle pour appuier la fourberie de Lyſandre, lorſqu'il entreprit à Sparte de changer la ſucceſſion à la roiauté; & je ſerois aſſez porté à croire que Thémiſtocle, qui ſentoit de quelle importance il étoit d'agir ſur mer contre les Perſes, inſpira au dieu la réponſe qu'il donna *de ſe défendre dans des murs de bois*. Démoſthéne, perſuadé que les oracles étoient d'ordinaire ſuggérés par la paſſion ou par l'intérêt, & ſoupçonnant avec raiſon Philippe de les avoir fait parler en ſa faveur, diſoit avec eſprit que la Pythie *philippiſoit;* & il faiſoit reſſouvenir les Athéniens & les Thébains que Périclès & Epaminondas, au lieu de prêter l'oreille & de s'amuſer aux frivoles réponſes de l'oracle, vain épouvantail des lâches & des

Plut. in Demoſth. p. 854.

timides, ne consultoient & n'écoutoient que la raison pour prendre leur parti & pour l'exécuter.

Le même P. Baltus examine avec un pareil succès un second point de dispute, qui regarde la cessation des oracles. Monsieur Van-an-dale, pour combattre avec quelque avantage une vérité si glorieuse à Jesus-Christ destructeur de l'idolâtrie, avoit falsifié le sentiment des Peres, en leur faisant dire que *les oracles cessérent précisément au moment de la naissance de Jesus-Christ.* Le savant Apologiste des Peres montre qu'ils ont tous enseigné que les oracles avoient cessé après la naissance de Jesus-Christ & la prédication de son Évangile, non pas tout d'un coup, mais à mesure qu'il a été connu des hommes, & que sa doctrine salutaire s'est répandue dans le monde. Le sentiment unanime des Peres est confirmé par le témoignage irréprochable d'un grand nombre de payens, qui sont d'accord avec les Peres sur le tems où les oracles ont cessé.

Quel honneur ne faisoit point à notre sainte religion ce silence imposé aux oracles par la victoire de Jesus-Christ! Le premier venu d'entre les chrétiens avoit ce pouvoir. Tertullien, dans une de ses apologies, défie les payens d'en *Tertull. in Apolog.*

faire l'épreuve, & consent qu'on fasse mourir un chrétien qui ne pourra pas obliger ces donneurs d'oracles à avouer qu'ils ne sont que des démons. Lactance nous apprend que tout chrétien, par le signe de la croix seulement, les rendoit muets. Tout le monde sait que Julien l'Apostat, étant venu à Daphné fauxbourg d'Antioche pour consulter Apollon, ce dieu, malgré tous les sacrifices que l'Empereur lui offrit, demeura muet, & ne recouvra la parole que pour répondre à ceux qui lui demandoient la cause de son silence, qu'il s'en faloit prendre à de certains morts enterrés dans le voisinage. Ces morts étoient des martyrs chrétiens, & entr'autres saint Babylas.

Lib. de verra sapient. c. 27.

Ce triomphe de la religion chrétienne nous doit faire comprendre quelle obligation nous avons à Jesus-Christ, & en même tems à quelles ténébres tout le genre humain, avant lui, avoit été livré. On [a] voioit chez les Carthagi-

[a] Tam barbaros, tam immanes fuisse homines, ut parricidium suum, id est tetrum atque execrabile humano generi facinus, sacrificium vocarent. Cùm teneras atque innocentes animas, quæ maximè est ætas parentibus dulcior, sine ullo respectu pietatis extinguerent, immanitatemque omnium bestiarum, quæ tamen fœtus suos amant, feritate superarent. O dementiam insanabilem! Quid illis isti dii ampliùs facere possent si essent iratissimi, quàm faciunt propitii? Cùm suos cultores parricidiis inquinant, orbitatibus mactant, humanis sensibus spoliant. *Lactant. lib. 1, cap. 21.*

On choisissoit à leur gré des vic-
de toute sorte d'état, de sexe,
& de condition. Ces sanglantes
ions étoient honorées du nom de
es, & servoient à leur rendre
lieux propices. Quel plus grand
s'écrie Lactance, pouvoient-ils
inser dans leur plus furieuse co-
que de dépouiller ainsi leurs ado-
s de tout sentiment d'humanité,
r faire égorger à eux-mêmes leurs
es enfans, & de souiller leurs
sacriléges par de si exécrables
ides?

lle fourberies, mille faussetés, dé-
rtes évidemment à Delphes &
ut ailleurs, n'avoient point des-
s yeux des hommes, ni diminué
n le crédit des oracles. Il subsista
nt plus de deux mille ans, & fut
à un point qui ne se conçoit pas,
le dans l'esprit des plus grands

plus de prudence & de politique. On peut juger de ce crédit par la magnificence du temple de Delphes, & par les richesses immenses que la crédulité des peuples & des Rois y avoit accumulées.

Herod. lib. 2. cap. 180. & l. 5. c. 62. Le temple de Delphes aiant été brûlé vers la LVIII[e] Olympiade, les Amphictyons, ces Juges célébres de la Gréce, se chargérent du soin d'en rebâtir un autre. Ils firent marché avec l'architecte à trois cens talens, c'est-à-dire, à neuf cens mille livres. Les villes de la Gréce devoient fournir cette somme. Les habitans de Delphes furent taxés à en donner la quatriéme partie, & firent pour cela une quête de tous côtés jusques dans les pays étrangers. Amasis, pour lors roi d'Égypte, aussi bien que les Grecs qui habitoient dans son pays, les aidérent de sommes considérables. Les Alcméonides, famille puissante d'Athénes, se chargérent de la conduite de l'édifice, & le firent plus magnifique qu'on ne se l'étoit proposé dans le modele, y aiant beaucoup mis du leur.

Gygès, roi de Lydie, & Crésus, l'un de ses successeurs, enrichirent le temple de Delphes d'un nombre incroiable de présens. A leur exemple, plusieurs autres Princes, plusieurs villes, & même

même plusieurs riches particuliers, y avoient entassé, comme à l'envi les uns des autres, trépiés, vases, tables, boucliers, couronnes, chars & statues d'or & d'argent de toutes grandeurs, & d'un nombre aussi bien que d'un prix infinis. Les seuls présens que Crésus avoit faits en or au temple de Delphes, montoient, selon Hérodote, à plus de deux cens cinquante-quatre talens; c'est-à-dire, à sept cens soixante & deux mille livres de notre monnoie; & ceux d'argent n'alloient peut-être pas à moins. La plupart de ces présens subsistoient encore du tems d'Hérodote. Diodore de Sicile, en y joignant ceux des autres Princes, les fait monter à dix mille talens, c'est-à-dire, à trente millions.

Herod. l. 1. cap. 50. 51.

Diod. l. 16. pag. 453.

Parmi les statues d'or que Crésus consacra dans le temple de Delphes, il y mit celle de sa boulangére; & en voici la cause. Alyatte, pere de Crésus, s'étant marié en secondes noces, & aiant eu des enfans de sa seconde femme, la marâtre songea à se défaire de son beau-fils, pour faire tomber la couronne à l'un de ses enfans. Elle engagea la boulangére à mettre du poison dans l'un de ses pains, qui devoit être servi au jeune Prince. Celle-ci, à qui un tel crime fit horreur, (elle n'auroit point dû y préter en aucune sorte son minis-

Plut. de Pyth. orac. p. 401.

tére) en fit donner avis à Créſus. Le pain empoiſonné fut ſervi aux enfans mêmes de la Reine, & leur mort aſſura la couronne au ſucceſſeur légitime. Quand il fut monté ſur le trône, il voulut marquer ſa reconnoiſſance à ſa bienfaitrice, & lui érigea une ſtatue d'or dans le temple de Delphes. Mais, peut-on dire, une perſonne d'une ſi baſſe condition méritoit-elle un ſi grand honneur? Oui, répond Plutarque, & à plus juſte titre que tous ces conquérans & tous ces héros tant vantés, qui ne ſont devenus fameux qu'à force de meurtres & de carnages.

Il n'eſt pas étonnant que des richeſſes ſi immenſes aient tenté l'avarice des hommes, & aient expoſé Delphes à pluſieurs pillages. Sans parler de ceux qui ſont plus anciens, Xerxès, qui entra dans la Gréce avec un million d'hommes, eſſaia de s'emparer des dépouilles de ce temple. Plus de cent ans après, les Phocéens, proches voiſins de Delphes, le pillérent à différentes repriſes. Le deſir de profiter de ces riches dépouilles, fut l'unique ſujet de la troiſiéme irruption que les Gaulois firent dans la Gréce ſous la conduite de Brennus. Le dieu protecteur de Delphes, ſi l'on en croit les Hiſtoriens, défendit quelquefois ſon temple par des prodi-

ges merveilleux; & quelquefois aussi, soit impuissance, soit distraction, il se laissa piller. Néron étant allé visiter ce temple si fameux dans tout l'univers, & y aiant trouvé à son gré cinq cens belles statues de bronze, tant d'hommes illustres que de dieux, qui avoient été consacrées à Apollon, (celles d'or & d'argent avoient apparemment disparu) il les enleva, & les aiant fait charger sur ses vaisseaux, il les emporta avec lui à Rome.

Si l'on est curieux de s'instruire plus à fond de ce qui regarde les oracles & les richesses du temple de Delphes, on peut consulter quelques dissertations sur ce sujet, imprimées dans les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, dont j'ai fait bon usage à mon ordinaire. Trois. Tome.

ARTICLE TROISIÉME.

Des Jeux & des Combats.

Les Jeux & les Combats faisoient partie de la religion, & entroient dans presque toutes les fêtes des Anciens; & par cette raison ils doivent ici trouver leur place. Soit qu'on en considére l'origine, ou qu'on en examine le but, il ne doit pas paroitre étonnant qu'ils aient eu un si grand cours parmi les peuples les plus policés.

Hercule, Thésée, Castor & Pollux,

& les plus grands Héros de l'antiquité; non-seulement en furent les instituteurs ou les restaurateurs, mais ils se firent encore une gloire d'en pratiquer eux-mêmes les exercices, & un mérite d'y réussir. Vainqueurs des monstres & des ennemis publics du genre humain, ils ne crurent pas se rabaisser en aspirant aux victoires qu'on remporte dans ces combats, ni que les nouvelles couronnes dont on ceignoit leurs têtes dans ces Jeux solennels fissent perdre aux anciennes leur éclat & leur verdure. Aussi voions-nous que ces Combats & ces Jeux faisoient la matiére des vers des plus fameux poétes, qui en s'immortalisant eux-mêmes par la beauté de leur poésie, prétendoient bien aussi procurer une immortalité de gloire à ceux dont ils célébroient les victoires. De-là vint cette ardeur qui alluma dans toute la Gréce un si vif desir de marcher sur les pas de ces anciens héros, & de se signaler comme eux dans ces combats publics.

Une raison plus solide, & puisée dans la nature même de ces combats & des peuples qui s'y appliquoient, lui donna du cours. Les Grecs, naturellement guerriers, & attentifs à former également le corps & l'esprit de leur Jeunesse, avoient introduit ces exerci-

de près, parce qu'alors il n'y avoit
l'armes à feu, & où la force du
décidoit ordinairement de la vic-
Ces exercices athlétiques leur te-
it lieu de ce qu'est à l'égard de
Noblesse la danse, l'art de faire
rmes, de voltiger, de monter à
il : mais ils ne se bornoient pas à
nne grace, ni aux agrémens de la
& de la contenance; ils vouloient
ıdre la force.
est vrai que ces exercices, si illus-
ɔar leurs auteurs, & si utiles par
t qu'on s'y proposa d'abord, don-
it lieu aux maîtres publics qui les
gnoient à la Jeunesse, & qui les
quoient avec plus de succès, d'en
montre & ostentation, de s'y li-
entiérement, d'en outrer les prati-
, d'y joindre des raffinemens de
de faire assaut les uns contre les

à le divertir. C'est ainsi à-peu-près que nous voions nos maîtres à danser, dont l'objet naturel & primitif étoit d'apprendre aux jeunes gens à marcher & à se présenter avec grace, que nous les voions monter sur les théâtres, exécuter des balets en habits de comédiens, faire des sauts, des cabrioles, des mouvemens affectés & outrés. Nous verrons dans la suite ce que les gens sages pensoient de ces sortes d'athlétes, & de ces maîtres de lutte.

Il y avoit quatre Jeux solennels dans la Gréce : LES OLYMPIQUES, ainsi appellés d'Olympie, autrement dite Pise, ville de l'Elide dans le Péloponnése, auprès de laquelle ils se célébroient après quatre ans pleins & révolus en l'honneur de Jupiter Olympien; LES PYTHIQUES, consacrés à Apollon, surnommé * Pythien, à cause du serpent Python qu'il avoit tué, & célébrés de même de quatre ans en quatre ans; LES NÉMÉENS, qui tiroient leur nom de Némée, ville & forêt dans le Péloponnése, & qui furent établis ou renouvellés par Hercule, après qu'il eut tué le lion de la forêt Némée : ils se célébroient de deux ans en deux ans; enfin LES ISTHMIQUES, qui se célébroient dans l'isthme de Corinthe, de quatre ans en quatre ans, en l'honneur de

* *On apporte plusieurs raisons de ce mot.*

Neptune, dont Thésée fut le restaurateur, & qui continuérent même après la ruine de Corinthe. Afin qu'on pût assister à ces spectacles avec plus de tranquillité & de sûreté, il y avoit, pendant tout le tems qu'ils duroient, une suspension d'armes dans la Gréce, & toutes les hostilités y cessoient. *Pausan. lib. 2. pag. 88.*

Dans ces Jeux, qu'on célébroit avec une magnificence incroiable, & qui attiroient de tous côtés une prodigieuse multitude de spectateurs & de combattans, on ne donnoit pour toute récompense qu'une simple couronne, d'olivier sauvage, aux Jeux Olympiques; de laurier, aux Jeux Pythiques; d'ache verd, aux Jeux Néméens; & d'ache sec, aux Jeux Isthmiques. *Apium.* Les Instituteurs de ces Jeux avoient voulu par-là faire entendre que l'honneur seul en devoit être le but, & non un bas & vil intérêt. Et de quoi n'étoient pas capables des hommes accoutumés à n'agir que par ce principe! Aussi nous avons vu que durant la guerre des Perses, Tigrane, l'un des Chefs les plus considérables de l'armée de Xerxès, aiant oui parler de ce qui faisoit le prix des Jeux de la Gréce, il se tourna vers Mardonius qui commandoit l'armée, & s'écria, frapé d'étonnement: [a] *Ciel!* *Herod. lib. 8. cap. 26.*

[a] Παπαὶ, Μαρδόνιε, κοίους ἐπ' ἄνδρας ἤγαγες

avec quels hommmes nous allez-vous mettre aux mains ! Insensibles à l'intérêt, ils ne combattent que pour la gloire. Cette exclamation, que Xerxès regarda comme l'effet d'une timide lâcheté, étoit pleine de sens & de jugement.

Plin. lib. 16. cap. 4.

C'est sur le même principe qu'à Rome, pendant qu'on accordoit en d'autres occasions des couronnes d'or & d'un fort grand prix, on persévéra toujours constamment à ne donner à celui qui avoit sauvé la vie à un citoien qu'une couronne de feuilles de chêne. » O mœurs dignes d'une éternelle mé» moire, s'écrie Pline, en raportant cette louable coutume ! » O grandeur » vraiment Romaine, de n'avoir point » voulu mettre de prix à un service qui » en effet n'en a point, de n'y avoir » attaché d'autre récompense que celle » de l'honneur, & d'avoir cru en de» voir écarter sévérement tout motif » de lucre & d'intérêt ! *O mores æternos, qui tanta opera honore solo donaverint ; & cùm reliquas coronas auro commendarent, salutem civis in pretio esse noluerint, clara professione servari quidem hominem nefas esse lucri causa.*

Entre tous les Jeux de la Gréce, les Olympiques tenoient sans contredit le

μαχησομένους ἡμέας. οἳ οὐ περὶ χρημάτων τὸν ἀγῶνα ποιεῦνται, ἀλλὰ περὶ ἀρετῆς.

premier rang ; & cela pour trois raisons. Ils étoient consacrés à Jupiter, le plus grand des dieux : ils avoient été institués par Hercule, le plus grand des héros : enfin, on les célébroit avec plus de pompe & de magnificence que tous les autres, & ils attiroient un plus grand nombre de spectateurs, qu'on y voioit accourir de toutes parts.

Si l'on en croit Pausanias, les femmes n'y étoient point admises : il y avoit peine de mort contre celles qui auroient osé s'y présenter ; & pendant tout le tems que duroient les Jeux, il leur étoit défendu même d'approcher du lieu où ils se célébroient, & de passer au-delà du fleuve Alphée. Une seule eut la hardiesse de violer cette loi ; & s'étant déguisée, se glissa parmi ceux qui exerçoient les Athlétes. Elle fut citée en Justice, & auroit subi la peine marquée par la loi : mais les Juges, en faveur de son pere, de ses freres, & de son fils, qui tous avoient remporté la victoire aux Jeux Olympiques, lui pardonnérent sa faute, & lui sauvérent la vie. *Pausan. lib. 5. pag. 297.*

Cette loi étoit fort conforme aux mœurs des Grecs, chez qui les Dames étoient fort retenues, paroissoient rarement en public, avoient un appartement séparé qu'on appelloit *le Gy-*

nécée, & ne mangeoient jamais à table avec les hommes quand il s'y trouvoit des étrangers. Certainement la bienséance demandoit qu'elles ne fussent point admises à de certains Jeux, comme à la Lutte, au Pancrace, & à quelques autres, où les Athlétes combattoient nuds.

ib. 6. pag. 1. Le même Pausanias dit, dans un autre endroit, qu'une femme, Prétresse de Cérès, avoit une place honorable dans ces Jeux, & que le spectacle n'en étoit point interdit aux Vierges. Je ne puis deviner la raison d'une pareille bizarrerie, qui ne me paroit pas même croiable.

Les Grecs ne concevoient rien de comparable à la victoire qu'on remportoit dans ces Jeux : ils la regardoient comme le comble de la gloire, & ne croioient pas qu'il fût permis à un mortel de porter plus loin ses desirs. Cicéron nous [a] assure qu'elle étoit pour eux, ce que l'ancien Consulat, dans toute la splendeur de son origine, étoit pour les Romains. Et il dit en un autre endroit [b], que vaincre à Olympie, c'étoit presque, dans le point de

a Olympiorum victoria, Græcis Consulatus ille antiquus videbatur. *Tuscul. Quæst. lib.* 2. *n.* 41.

b Olympionicam esse, apud Græcos prope majus fuit & gloriosius, quàm Romæ triumphasse. *Pro Flacco, num.* 31.

vûe des Grecs, quelque chose de plus grand & de plus glorieux, que de recevoir à Rome les honneurs du triomphe. Mais Horace parle de ces sortes de victoires dans des termes encore plus forts : il [a] ne craint point de dire qu'elles élevoient les vainqueurs au-dessus de la condition humaine; ce n'étoient plus des hommes, c'étoient des dieux.

Nous verrons dans la suite les honneurs extraordinaires qu'on rendoit au vainqueur, dont un des plus intéressans étoit de dater l'année par son nom. Rien en effet n'étoit plus capable de faire faire tant d'efforts & de dépenses, que l'assurance où l'on étoit d'immortaliser son nom, qui dans la suite des siécles devoit se trouver dans tous les fastes, & à la tête de tous les actes passés pendant l'année de la victoire. Ajoutez à ce motif la joie de savoir que leurs louanges seroient célébrées par les poétes les plus fameux, & feroient l'entretien des plus illustres assemblées : car ces Odes étoient chantées dans toutes les maisons, & faisoient une partie de la joie des repas. Quel éguillon plus

a Palmaque nobilis
Terrarum dominos evehit ad deos. *Od.* 1. *lib.* 1.
Sive quos Elea domum reducit
Palma cœlestes. *Od.* 2. *lib.* 4.

Saint Paul se sert de la comparaison des Athlétes, pour exhorter à une vie sobre & pénitente les Corinthiens, près de la ville desquels se célébroient les Jeux Isthmiques. *Les Athlétes*, leur dit-il, *gardent en toutes choses une exacte tempérance, & cependant ce n'est que pour gagner une couronne corruptible; au lieu que nous en attendons une incorruptible.*[a] Tertullien emploie la même pensée pour animer les Martyrs par la comparaison de ce que l'espérance de la victoire faisoit souffrir aux Athlétes, & par la vûe des durs & pénibles exercices où ils étoient assujettis, de la gêne & de la contrainte continuelle où ils passoient les plus belles années de leur vie, & de la privation volontaire où ils se réduisoient de tout ce qui flate plus vivement les passions. Il est vrai que dans la suite les Athlétes ne gardérent pas toujours un régime si dur, & qu'ils y substituérent une voracité & une mollesse de vie qui en étoient bien éloignées.

1. *Corinth.* 9. 25.

Les Athlétes, avant les exercices, se faisoient huiler * & froter par des onctions & des frictions propres à commu-

* *Les Officiers, employés à ce ministére, s'appelloient* Aliptæ.

a Nempe enim & Athletæ segregantur ad strictiorem disciplinam, ut robori ædificando vacent; continentur à luxuria, à cibis lætioribus, à potu jucundiore: coguntur, cruciantur, fatigantur. *Tertull. ad Martyr.*

§. I. *Des Athlétes.*

Le nom d'*Athlétes* est dérivé du mot grec ἆθλος, qui signifie *travail, combat.* On donnoit ce nom à ceux qui s'exerçoient à dessein de pouvoir disputer les prix dans les Jeux publics. L'art qui les formoit à ces combats, s'appelloit *Gymnastique*, à cause de la nudité des Athlétes.

Ceux que l'on destinoit à la profession d'Athléte, fréquentoient, dès leur plus tendre jeunesse, les Gymnases ou Palestres, qui étoient des espéces d'Académies, entretenues pour cela aux dépens du public. Là ces jeunes gens étoient sous la direction de différens Maîtres, qui emploioient les moiens les plus efficaces pour leur endurcir le corps aux fatigues des Jeux publics, & pour les former aux combats. Leur régime de vie étoit très-dur & très-austére. Ils n'étoient nourris, dans les premiers tems, que de figues séches, de noix, de fromage mou, & d'un pain grossier & pesant, μάζα. Le vin leur étoit absolument interdit, & la continence commandée, ce qu'Horace exprime ainsi: *Art. poet. vers. 412.*

Qui studet optatam cursu contingere metam,
Multa tulit fecitque puer, sudavit & alsit,
Abstinuit venere & vino.

tas roi de Macédoine, se présenta pour y disputer le prix, ses concurrens, sans aucun respect pour la dignité roiale, s'opposérent d'abord à sa réception, le regardant comme Macédonien, & par conséquent comme barbare & comme étranger à leur égard; en sorte qu'il ne put se faire agréer de ceux qui présidoient à ces Jeux, qu'après avoir prouvé en bonne forme que sa maison étoit originaire d'Argos.

On appelloit *Agonothétes*, *Athlothétes*, *Hellanodiques*, ceux qui présidoient aux Jeux. Ils écrivoient sur un Regître le nom & le païs des Athlétes qui s'enrolloient pour ainsi dire, & à l'ouverture des Jeux, un Héraut proclamoit publiquement ces noms. On leur faisoit préter serment qu'ils observeroient très-religieusement toutes les loix prescrites dans chaque sorte de combat, & qu'ils ne feroient rien, ni directement ni indirectement, contre l'ordre & la police établie dans les Jeux. La fraude, l'artifice, & la violence outrée, étoient absolument interdits aux combattans; & la maxime si généralement reçue ailleurs, qu'il importe peu qu'on vainque son ennemi par tromperie ou par courage, étoit bannie de ces combats. On ne doit pas confondre ici l'adresse d'un Athléte rompu dans toutes les souplesses

Dolus, an virtus, quis in hoste requirat?

de son art, qui sait esquiver à propos, qui donne subtilement le change à son adversaire, & qui profite des moindres avantages, avec la lâche supercherie d'un autre, qui, sans nul égard pour les loix prescrites, emploie les moiens les plus injustes pour vaincre son concurrent. Le sort régloit les rangs de ceux qui, dans chaque espéce de combat, devoient disputer le prix.

Il est tems de mettre nos Athlétes aux mains, & de parcourir les différentes sortes de combats où ils s'exerçoient.

§. II. *De la Lutte.*

LA LUTTE est un des plus anciens exercices dont nous aions connoissance, puisqu'elle étoit pratiquée dès le tems des Patriarches; témoin la lutte de l'Ange contre Jacob, qui soutint si vigoureusement l'attaque de l'Ange, que celui-ci, sentant bien qu'il ne pouvoit terrasser un si rude Athléte, fut réduit à le rendre boiteux, en lui touchant le nerf de la cuisse, lequel se dessécha aussitôt. *Gen. 32. 24.*

La lutte chez les Grecs, de même que chez les autres peuples, s'exerçoit dans les commencemens avec plus de simplicité, moins d'art, & d'une maniére plus naturelle, où la pesanteur du corps & la force des muscles avoient plus de part que la ruse. Thésée y joignit une adresse

plus étudiée, plus réguliére, plus
née, plus méthodique; & il fut le
mier qui établit des écoles public
appellées *Palestres*, où des maître
seignoient aux jeunes gens.

Les Lutteurs, avant que de cor
tre, se faisoient frotter rudeme
corps, & se faisoient oindre d'hui
qui contribuoit à donner de la fo
de la souplesse aux membres. I
comme ces onctions, en rendant l
des Lutteurs trop glissant, leur ô
la facilité de se colleter & de se pr
au corps avec succès, ils remédio
cet inconvénient, tantôt en se r
sur la poussiére de la Palestre, tan
se couvrant réciproquement d'un
très-fin, réservé pour cet usage d
Xistes, c'est-à-dire, dans les por
des Gymnases.

Les Lutteurs, ainsi préparés,
noient aux mains. On les apparioi
à deux, & il se faisoit quelquefo
sieurs luttes en même tems. Le b
l'on se proposoit dans cette sorte d
où l'on combattoit de pié ferme
de renverser son adversaire, & de
rasser. Pour cela ils emploioient la
& la ruse: ce qui se réduisoit à s'e
gner réciproquement les bras, à
en avant, à se pousser & à se ren
en arriére, à se donner des cont

& s'entrelacer les membres, à ſe prendre au collet & à ſe ſerrer la gorge juſqu'à s'ôter la reſpiration, à s'embraſſer étroitement & ſe ſecouer, à ſe plier obliquement & ſur les côtés, à ſe prendre au corps & s'élever en l'air, à ſe heurter du front comme des béliers, & à ſe tordre le cou. Parmi les tours de ſoupleſſe & les ruſes ordinaires aux Lutteurs, c'étoit un avantage conſidérable de ſe rendre maître des jambes de ſon antagoniſte, ce que nous appellons *ſupplanter, donner le croc en jambes.* C'eſt ce qui a fait dire à Plaute dans ſon *Pſeudolus*, en parlant du vin: [a] *C'eſt un dangereux Lutteur, il s'attaque d'abord aux piés.* Le terme grec ὑποσκελίζειν & πτερνίζειν, & le terme latin *ſupplantare*, ſemblent marquer qu'une de ces ruſes étoit de prendre, en s'abaiſſant, l'adverſaire ſous la plante des piés, & en l'élevant de le renverſer.

Telle étoit la Lutte, dans laquelle les Athlétes combattoient debout, & qui ſe terminoit par la chute ou le renverſement de l'un des deux combattans. Mais, lorſqu'il arrivoit que l'Athléte terraſſé entraînoit dans ſa chute ſon antagoniſte, ſoit par adreſſe, ſoit autrement, le combat recommençoit de nouveau, & ils luttoient couchés ſur le ſable, ſe

a Captat pedes primùm, luctator doloſus eſt.

roulant l'un ſur l'autre, & s'entr
çant en mille façons, juſqu'à ce que
des deux, gagnant le deſſus, contrai
ſon adverſaire à demander quartier
ſe confeſſer vaincu. Il y avoit une t
ſiéme eſpéce de Lutte, nommée A
χειρισμὸς, parce que les Athlétes n'y
ploioient que l'extrémité de leurs m
ſans ſe prendre au corps comme
les deux autres eſpéces, & cet exer
ſervoit comme de prélude à la vérit
lutte. Il conſiſtoit à ſe croiſer les do
en ſe les ſerrant fortement; à ſe pou
en joignant les paumes des mains;
tordre les doits, les poignets, & les
tres jointures des bras, ſans ſeco
ces divers efforts par le ſecours d'au
autre membre; & la victoire demeu
à celui qui obligeoit ſon concurre
demander quartier.

Il faloit combattre trois fois de ſu
& terraſſer au moins deux fois ſon a
goniſte, pour être jugé digne de la pa

Iliad. l. 23. v. 708. &c. On trouve dans Homére une deſ
tion de la Lutte d'Ajax & d'Ulyſſe;
Ovid. Metamorph. lib. 9. v. 31. &c. Ovide, de celle d'Hercule & d'A
loüs; dans Lucain, de celle d'Her
Pharſal. lib. 4. v. 612. & d'Antée; dans la Thébaïde de St
L. 6. v. 847. la lutte de Tydée & d'Agyllée.

Les Athlétes qui ont acquis chez
Grecs le plus de réputation à la lu
ſont Milon de Crotone, dont j'ai ra

té ailleurs l'hiſtoire avec quelque étendue, & Polydamas. Ce dernier, ſeul & ſans armes, tua ſur le mont Olympe un lion des plus furieux, ſe propoſant en cela Hercule pour modéle. Une autre fois aiant ſaiſi un taureau par l'un des piés de derriére; cet animal ne put échaper qu'en laiſſant la corne de ſon pié dans la main de cet Athléte. Lorſqu'il retenoit un chariot par derriére, le cocher fouettoit inutilement ſes chevaux pour les faire avancer. Darius Nothus, roi de Perſe, ſur le bruit de cette force prodigieuſe de Polydamas, le voulut voir, & le fit venir à Suſe. On lui mit en tête trois ſoldats de la garde du Prince, de ceux que les Perſes appelloient *immortels*, & qui paſſoient pour les plus aguerris. Notre Athléte ſe battit contre eux trois, & les tua. *Pauſan. lib. 6. pag. 351.*

§. III. *Du Pugilat.*

Le Pugilat eſt un combat à coups de poing, d'où il tire ſon nom. Les combattans couvroient leurs poings d'armes offenſives, appellées *Ceſtes*; & leur tête, d'une eſpéce de calotte, deſtinée à garantir ſur-tout les temples & les oreilles, comme les parties les plus expoſées aux coups, & à en amortir la violence. Les Ceſtes étoient des eſpéces de gantelets & de mitaines, compoſés de pluſieurs

courroies ou bandes de cuir, qu'on fortifioit par des plaques de cuivre, de fer, ou de plomb. Ils servoient à affermir les mains de l'Athléte, & à rendre les coups plus violens.

Quelquefois les Athlétes en venoient d'abord aux gourmades, & se chargeoient rudement dès l'entrée du Pugilat. Quelquefois ils passoient les heures entiéres à se harceler & à se fatiguer mutuellement par l'extension continuelle de leurs bras, chacun frapant l'air de ses poings, & tâchant d'empécher par cette sorte d'escrime les approches de son adversaire. Lorsqu'ils se battoient à outrance, ils en vouloient sur-tout à la tête & au visage; c'étoient aussi ces parties qu'ils prenoient le plus de soin de garantir, soit en se dérobant aux coups, soit en les parant. Quand un Athléte venoit de toute l'impétuosité & de toute la roideur de son corps se jetter contre son adversaire pour le fraper, il y avoit une adresse merveilleuse à esquiver le coup par un promt & léger détour, qui faisoit tomber l'Athléte imprudent par terre, & lui enlevoit la victoire.

Quelque acharnés que fussent les combattans l'un contre l'autre, l'épuisement où les jettoit une trop longue résistance les réduisoit souvent à la nécessité de prendre quelque tréve. Ils suspendoient

jusqu'à ce que l'un des deux,
tomber ses bras de foiblesse &
illance, fît connoitre qu'il suc-
it à la douleur ou à l'extrême
e, & qu'il demandoit quartier,
étoit s'avouer vaincu.
e les combats gymniques, le Pu-
oit un des plus rudes & des plus
ıx, puisqu'outre le danger d'y être
és, les Athlétes y couroient risque
.e. Quelquefois on les voioit tom-
ırts ou mourans sur l'aréne. Cela
us rare & n'arrivoit que lorsque
cu s'opiniâtroit trop lontems à ne
ouer sa défaite: mais d'ordinaire
:oient du combat le visage telle-
éfiguré, qu'ils en étoient presque
noissables, remportant avec eux
es marques de leur vigoureuse ré-
e, telles que des bosses & des
ions sur le visage, un œil hors de



Dioscor. Idyl. 22. *Argonautic. lib. 2.* *Æneid. lib. 5.* *Thebaïd. lib. 6.* *Argonaut. lib. 4.*

gilat. Dans Homére, celui d'Epée & d'Euryale : dans Théocrite, celui de Pollux & d'Amycus : dans Apollonius de Rhodes, le même Pugilat de Pollux & d'Amycus : dans Virgile, celui de Darès & d'Entellus : dans Stace & dans Valerius Flaccus, de plusieurs combattans.

§. IV. *Du Pancrace.*

παγκράτιον.

Le Pancrace étoit ainsi appellé de deux mots grecs, qui marquent que, pour y réussir, toute la force du corps y étoit nécessaire. Il étoit composé de la lutte & du pugilat, qui s'y réunissoient, le Pancrace empruntant de l'une les secousses & les contorsions, & apprenant de l'autre l'art de porter des coups avec succès, & de les éviter. Dans la lutte il n'étoit pas permis de jouer des poings, ni dans le pugilat de se colleter : mais dans le Pancrace, non-seulement on avoit droit d'emploier toutes les secousses & toutes les ruses pratiquées dans la lutte ; on pouvoit encore emprunter le secours des poings & des piés, même des dents & des ongles, pour vaincre son adversaire.

Pausan. lib. 8. pag. 520.

Ce combat étoit des plus rudes & des plus dangereux. Un Pancratiaste aux Jeux Olympiques (il s'appelloit Arrichion ou Arrachion) se sentant près à être suffoqué par son adversaire qui

l'avoit

l'avoit ſaiſi à la gorge, & dont il avoit attrapé le pié, lui caſſa l'un des orteils, & par l'extrême douleur qu'il lui fit l'obligea de demander quartier, dans l'inſtant qu'Arrichion lui-même expiroit. Les Agonothétes couronnérent Arrichion, & le firent proclamer vainqueur, tout mort qu'il étoit. Philoſtrate nous a laiſſé une deſcription très-vive d'un tableau qui repréſentoit ce combat. Icon. lib. 2. Imag. 6.

§. V. *Du Diſque ou Palet.*

Le Disque étoit une ſorte de palet, de figure ronde, fait quelquefois de bois, mais le plus ſouvent de pierre, de plomb, ou d'autre métail, comme le fer & le cuivre. Ceux qui s'exerçoient à ce combat, s'appelloient *Diſcoboles*, c'eſt-à-dire, Jetteurs, Lanceurs de diſque. L'épithéte de κατωμάδιος, c'eſt-à-dire, *que l'on porte ſur l'épaule*, qu'Homére donne à cet inſtrument, fait aſſez connoitre qu'il étoit d'une telle peſanteur; que les mains ſeules n'auroient pu ſuffire pour le tranſporter d'un lieu à un autre, & qu'il n'y avoit que les épaules qui puſſent ſoutenir pendant quelque tems un pareil fardeau. Iliad. l. 23. v. 431.

Le but de cet exercice, comme de preſque tous les autres, étoit de fortifier le corps, & de rendre les hommes plus robuſtes, & plus propres à porter le

poids des armes, & à en faire uſage. A la guerre on étoit ſouvent obligé de porter des fardeaux qui nous paroiſſent aujourd'hui exceſſifs, ſoit en vivres, en faſcines, en palliſſades; ſoit pour l'eſcalade des murs, lorſque pluſieurs aſſiégeans, pour en égaler la hauteur, montoient ſur les épaules les uns des autres.

Les Athlétes, lorſqu'ils vouloient pouſſer le Diſque, prenoient la poſture la plus propre à favoriſer cette impulſion; c'eſt-à-dire, qu'ils avançoient un de leurs piés, ſur lequel ils courboient tout le corps. Enſuite, balançant le bras chargé du Diſque, ils lui faiſoient faire pluſieurs tours preſque horiſontalement, pour le chaſſer avec plus de force: après quoi ils le pouſſoient de la main, du bras, &, pour ainſi dire, de tout le corps, qui ſuivoit en quelque ſorte la même impreſſion. La victoire étoit pour celui qui avoit pouſſé ſon diſque plus loin que tous les autres.

Les peintres & les ſculpteurs les plus fameux de l'antiquité, en s'étudiant à repréſenter au naturel l'attitude des Diſcoboles, ont laiſſé à la poſtérité divers chefs-d'œuvres de leur art. Quintilien vante extrêmement une ſtatue de ce genre, que le célébre Myron avoit travaillée avec un ſoin infini, [a] *Qu'y a-t-il*

[a] Quid tam diſtortum ille diſcobolos Myronis? & elaboratum, quàm eſt. *Quintil. lib. 2. cap. 13.*

de plus travaillé, dit-il, & qui exprime mieux les contorſions d'un Athléte s'exerçant à lancer le palet, que le diſcobole de Myron ?

§. VI. *Du Pentathle.*

LES GRECS donnoient ce nom à l'aſſemblage de cinq ſortes d'exercices agoniſtiques. L'opinion la plus commune ſur les exercices qui compoſoient le *Pentathle*, y met la Lutte, la Courſe, le Saut, l'exercice du Diſque, & celui du Javelot. On croit que cette ſorte de combat ſe décidoit en un ſeul jour, & quelquefois même en une ſeule matinée; & que pour en mériter le prix qui étoit unique, il faloit être vainqueur à tous ces divers exercices.

Les deux exercices du *Saut* & du *Javelot*, dont le premier conſiſtoit à ſauter légérement par deſſus un certain eſpace plus ou moins long, & l'autre à lancer le javelot à une certaine diſtance & dans un endroit marqué : ces deux exercices, dis-je, contribuoient à perfectionner le ſoldat, & à lui donner de l'agilité dans le combat, & de l'adreſſe pour lancer le javelot & les traits.

§. VII. *De la Courſe.*

ENTRE les différens exercices que cultivoient avec tant de ſoin les Athlétes

extrémité de la lice d'où l'on étoit parti.

Il y avoit trois ſortes de courſes : la courſe des chars, la courſe à cheval, la courſe à pié. Je commencerai par la derniére, comme la plus ſimple, la plus naturelle, & la plus ancienne.

1. *De la courſe à pié.*

Les Coureurs ſe rangeoient tous ſur une même ligne, en quelque nombre qu'ils fuſſent, après avoir tiré au ſort la place qu'ils y devoient occuper. En [a] attendant le ſignal pour partir, ils préludoient, pour ainſi dire, par divers mouvemens qui réveilloient leur ſoupleſſe & leur légéreté : ils ſe tenoient en haleine par de petits ſauts & par de petites excurſions, qui étoient comme autant d'eſſais de l'agilité & de la viteſſe de leurs jambes. Le ſignal étant donné, on les voioit voler vers le but avec une rapidité que l'œil avoit peine à ſuivre, & qui devoit ſeule décider de la victoire. Car les loix agoniſtiques leur défendoient, ſous des peines infamantes, de ſe la procurer par aucun mauvais moien.

Dans la ſimple courſe du ſtade, il ne

a Tunc ritè citatos
Explorant acuuntque gradus, variaſque per artes
Inſtimulant docto languentia membra tumultu.
Poplite nunc flexo ſidunt, nunc lubrica forti
Pectora collidunt plauſu, nunc ignea tollunt
Crura, brevemque fugam nec-opino fine reponunt.
Statius, Thebaid. lib. 6. v. 587. &c.

s'agissoit que de parcourir une seule fois l'étendue de cette carriére, à l'extrémité de laquelle le prix attendoit le vainqueur, c'est-à-dire, celui qui étoit arrivé le premier. Dans la course nommée Δίαυλος, les Athlétes parcouroient deux fois la longueur du stade; c'est-à-dire, qu'après avoir atteint le but, ils revenoient à la barriére. Enfin il y avoit une troisiéme sorte de course, appellée Δόλιχος, qui étoit la plus longue de toutes, comme son nom le marque, & qui étoit composée de plusieurs *Diaules*. On parcouroit quelquefois vingt-quatre stades par diverses allées & venues, en tournant douze fois autour de la borne qui servoit de but.

Il y a eu dans l'antiquité, tant chez les Grecs, que chez les Romains, des coureurs qui se sont rendus célébres par leur vitesse. On admiroit, dit Pline, comme quelque chose de merveilleux, que Phidippide eût parcouru en deux jours les 1140 stades qu'il y a d'Athénes à Lacédémone, jusqu'à ce que l'on vit Anystis de cette derniére ville, & Philonide coureur d'Alexandre le Grand, faire en un jour 1200 stades en allant de Sicyone à Elis. On appelloit ces coureurs ἡμεροδρόμοι, comme on le voit dans l'endroit où Hérodote parle de Phidippide. Sous le consulat de Fonteius & de Vipsanus du

Plin. lib. 7. cap. 20.

57 lieues.

60 lieues.

Herod. lib. 6. cap. 106.

tems de Néron, un enfant de neuf ans fit 75000 pas en courant depuis midi jusqu'au soir. Pline ajoute que l'on voioit de son tems certains coureurs parcourir dans le Cirque l'espace de 160000 pas. L'admiration d'une vitesse si prodigieuse augmentera (continue-t-il) si l'on fait réflexion, que lorsque Tibére se rendit en Germanie auprès de son frere Drusus malade à l'extrémité, il ne put y arriver qu'au bout de vingt-quatre heures, quoique le trajet ne fût que de 200000 pas, & qu'il courût à trois * chaises de poste avec une extrême diligence.

30 lieues.

Plus de 53 lieues.

Val. Max. Lib. 5. cap. 5.

67 lieues.

* *Il n'avoit avec lui qu'un guide & un Officier.*

2. *De la Course à cheval.*

LA COURSE simple du cheval monté par un cavalier étoit moins célébre chez les Anciens, mais ne laissoit pas d'être recherchée par les personnes les plus considérables, & par les Rois mêmes, & de leur procurer une grande gloire lorsqu'ils étoient vainqueurs. La premiére Ode de Pindare célébre une pareille victoire remportée par Hiéron roi de Syracuse, à qui le Poéte donne pour titre Κέλης, c'est-à-dire *Vainqueur à la course équestre.* C'est le nom qu'on donne aux chevaux montés seulement par un cavalier, κέλητες. Quelquefois le cavalier menoit en courant un autre cheval par la bride. On appelloit ces che-

as encore l'usage des étriers. Ces
ıx étoient sans selle, ce qui ren-
ıcore le saut plus difficile. Il [a] se
ɔit aussi dans les troupes Africai-
ces cavaliers appellés *desultores*,
ıtoient d'un cheval sur un autre
la nécessité le requéroit, c'étoient
ıirement des Numides.

De la Course des Chariots.

:TE SORTE de course étoit de tous
:rcices & de tous les combats des
nciens le plus renommé, & celui
isoit le plus d'honneur. Il ne pa-
pas étonnant que cela fût ainsi, si
ı considére l'origine. On voit clai-
ıt qu'elle venoit de la coutume
nte des Princes, des Héros, & des
rands hommes, de combattre à la
: de dessus les chariots: la lecture
d'Homére en fournit une infinité
nples. Cette coutume supposée.

on ſent bien qu'il convenoit à ces Héros d'avoir des cochers extrêmement habiles pour conduire leurs chars, puiſque c'étoit de cette habileté principalement que dépendoit la victoire: auſſi ne confioit-on ce ſoin anciennement qu'à des perſonnes de la premiére conſidération. De là naiſſoit une louable émulation d'y exceller par deſſus les autres, & une ſorte de néceſſité de s'y exercer beaucoup, pour y réuſſir. La nobleſſe des perſonnes qui ſe ſervoient de chars, annoblit, comme il arrive toujours, l'exercice qui leur étoit particulier. Les autres exercices étoient propres ou aux ſimples ſoldats, comme la lutte & la courſe à pié, ou aux ſimples cavaliers, comme la courſe à cheval: au lieu que l'uſage des chars dans les batailles avoit toujours été réſervé aux Princes & aux Généraux d'armée.

Tous ceux donc qui ſe préſentoient aux Jeux Olympiques pour la courſe des chariots, étoient des perſonnes conſidérables, ou par leurs richeſſes, ou par leur naiſſance, ou par leurs emplois & leurs grandes actions. Les Rois mêmes aſpiroient à cette gloire avec beaucoup d'empreſſement, perſuadés que le titre de Vainqueur dans ces combats ne le cédoit guére à celui de conquérant, & que la palme Olympique rehauſſoit de beau-

coup l'éclat du ſceptre & du diadême. Les Odes de Pindare nous marquent que c'eſt ainſi que penſoient Gélon & Hiéron rois de Syracuſe. Denys, qui y régna lontems après, porta encore plus loin qu'eux cette ambition. Philippe, roi de Macédoine, faiſoit graver ſur ſes monnoies ces ſortes de victoires, & il en paroiſſoit auſſi flaté que de celles qu'il remportoit ſur les ennemis de l'Etat. Tout le monde ſait la réponſe d'Alexandre le Grand à ce ſujet. Comme ſes amis lui demandoient un jour s'il ne ſe préſenteroit pas à ces Jeux pour y diſputer le prix de la courſe : *Oui*, dit-il, *ſi j'y trouve des Rois pour antagoniſtes*. Ce qui montre qu'il n'auroit pas dédaigné ces combats, s'il avoit trouvé des rivaux dignes de lui. *Plut. in Alex. p. 666*

Les chars étoient attelés le plus ordinairement de deux ou de quatre chevaux rangés de front : *bigæ*, *quadrigæ*. Quelquefois on mettoit des mules à la place des chevaux, & le char pour lors s'appelloit ἀπήνη. Pindare, dans la cinquiéme Ode du premier livre, célébre un Pſaumis qui avoit remporté une triple victoire, ſavoir dans la courſe d'un char attelé de quatre chevaux, τετρίππῳ ; dans la courſe d'un char attelé de mules, ἀπήνῃ ; & dans la courſe ſimple du cheval, κέλητι. C'eſt ce que porte le titre de cette Ode.

Ces chars, à un certain ſignal, partoient tous enſemble du lieu qu'on appelloit *carceres*. Le ſort avoit réglé leur place, ce qui n'étoit pas indifférent pour la victoire, parce que devant tourner autour d'une borne, celui qui avoit la gauche en étoit plus près que ceux qui étoient à la droite, & qui par conſéquent avoient un plus grand cercle à parcourir. Il paroit par pluſieurs endroits de Pindare, & ſur tout par celui de Sophocle que je citerai bientôt, que l'on faiſoit douze fois le tour du ſtade. Celui qui avoit plus tôt achevé le douziéme tour, étoit le vainqueur. Le grand art étoit de prendre le point le plus propre pour tourner autour de la borne. Car, ſi le conducteur du char s'en approchoit trop, il couroit riſque de s'y briſer : & s'il s'en éloignoit trop auſſi, ſon antagoniſte le plus voiſin pouvoit le couper, & prendre le devant.

On ſent bien que ces courſes de chariots ne ſe faiſoient pas ſans quelque danger. Car, [a] comme le mouvement des roues étoit fort rapide, & qu'il faloit friſer le but en tournant, pour peu que l'on manquât à prendre le tour, le chariot étoit mis en piéces, & celui qui le conduiſoit pouvoit être dangereuſement bleſſé, comme on en voit un exemple

a Metaque fervidis Evitata rotis. *Horat. Od.* 1.

dans l'Electre de Sophocle, qui fait une admirable description d'une course de chariots où dix personnes combattoient ensemble. Le faux Oreste, au douziéme & dernier tour qui devoit décider de la victoire, n'aiant plus qu'un antagoniste à vaincre parce que tous les autres avoient été mis hors de combat, eut le malheur de briser une de ses roues contre la borne, & étant tombé du char embarrassé dans les rênes des chevaux, ils le traînérent avec violence, & le mirent en piéces. Mais cela arrivoit fort rarement. C'est pour éviter ce danger que Nestor donne les avis suivans à son fils Antiloque, qui alloit disputer le prix de la course des chars. » Fais, mon cher fils, » lui dit-il, approcher de la borne tes » chevaux le plus près qu'il te sera pos» sible. Pour cet effet, toujours penché » sur ton char, gagne la gauche de tes » rivaux, & en animant ton cheval qui » est hors de la main, lâche-lui les rê» nes, pendant que le cheval qui est sous » la main doublera la borne de si près, » qu'il semblera que le moieu de la roue » l'aura rasée : mais prens bien garde de » ne pas donner dans la pierre, de peur » de blesser tes chevaux, & de mettre » ton char en piéces.

Hom. Iliad. l. 23. v. 334-341.

Le char d'Antiloque n'étoit attelé que de deux chevaux.

Le P. de Montfaucon propose une difficulté qui lui paroit fort considéra-

ble, ſur l'arrangement de ceux qui diſputoient enſemble le prix à la courſe des chars. Ils partoient tous à la vérité de la même ligne & en même tems, & en cela l'avantage étoit égal. Mais celui à qui le ſort avoit aſſigné la premiére place, étant plus près du but, quand il arrivoit au bout de la carriére, & n'aiant qu'un petit demi-cercle à décrire pour tourner autour de la borne, avoit moins de chemin à faire que le ſecond, le troiſiéme, le quatriéme, ſur-tout lorſque les chariots étoient attelés de quatre chevaux, ce qui laiſſoit un long eſpace entre le premier & les autres, & les obligeoit à décrire autour de la borne un demi-cercle beaucoup plus long. Cet avantage réitéré douze fois, ce qui arrivoit en effet ſi l'on ſuppoſe qu'il falût parcourir douze fois toute l'étendue du ſtade, donnoit au premier une ſupériorité qui ſembloit devoir lui aſſurer infailliblement la victoire ſur tous ſes concurrens. Il me ſemble que la viteſſe des chevaux, jointe à l'habileté du conducteur, pouvoit réparer ce dommage en devançant le premier, & en prenant ſa place, ſinon dans le premier tour, du moins dans ceux qui ſuivoient. Car il ne faut pas croire que dans la ſuite de la courſe les combattans gardaſſent toujours le même rang dans lequel ils

étoient partis. Cet ordre changeoit souvent plusieurs fois dans un assez court intervalle de tems, & c'étoient ces variétés & ces vicissitudes qui faisoient tout le plaisir du spectateur.

Il n'étoit pas nécessaire que ceux qui aspiroient à la victoire entrassent dans la lice, & conduisissent eux-mêmes le char. Il suffisoit qu'ils fussent présens au spectacle, ou même qu'ils envoiassent les chevaux destinés à mener le char : mais dans l'un & dans l'autre cas il faloit d'abord faire inscrire sur les regîtres les noms de ceux pour qui les chevaux devoient combattre, soit dans la course des chars, soit dans la simple course à cheval.

Dans le tems que Philippe venoit de prendre la ville de Potidée, on dit qu'il lui arriva en même tems trois couriers : dont le premier lui apprit que les Illyriens avoient été défaits dans une grande bataille par son lieutenant Parménion ; le second, qu'il avoit remporté le prix de la course des chevaux de selle aux Jeux Olympiques ; & le troisiéme, que la Reine étoit accouchée d'un fils. Plutarque semble insinuer que Philippe fut également touché de ces trois nouvelles. *Plut. in Alex. p. 66*

Hiéron envoia à Olympie des chevaux pour y disputer le prix, & y fit dresser pour eux un pavillon superbe. C'est dans cette occasion que Thémisto- *Plut. in Ti mist. p. 12.*

cle fit un diſcours aux Grecs pour leur perſuader qu'il faloit enlever ce pavillon du Tyran qui avoit refuſé de ſecourir les Grecs contre l'ennemi commun, & empécher ſes chevaux de courir avec les autres. On n'eut pas d'égard apparemment à la remontrance de Thémiſtocle ; & nous voions dans une ode de Pindare compoſée à ſon honneur, qu'il remporta le prix dans la courſe équeſtre.

Plut. in Alcib. pag. 196. Perſonne n'a jamais porté ſi loin qu'Alcibiade l'ambition de briller dans les Jeux publics de la Gréce, où il ſe diſtingua d'une maniére éclatante par la quantité de chevaux qu'il nourriſſoit pour les courſes, & par le grand nombre de ſes chars. Car il n'y a jamais eu de particulier, ni de Roi même, qui ait envoié comme lui ſept chars en même tems aux Jeux Olympiques. Il y remporta le premier, le ſecond, & le troiſiéme prix, honneur que perſonne n'avoit jamais eu avant lui. Le fameux poéte Euripide célébra ſes victoires par une ode dont Plutarque nous a conſervé un fragment. Ce vainqueur, après avoir fait des ſacrifices ſomptueux à Jupiter, donna un repas magnifique à ce nombre innombrable de peuple qui avoit aſſiſté aux Jeux. On a de la peine à comprendre comment les richeſſes d'un particulier pouvoient ſuffire à une dépenſe ſi énorme. Mais An-

ène, disciple de Socrate, qui rendoit
oignage de ce qu'il voioit, nous ap-
d que plusieurs villes des Alliés four-
ient à Alcibiade comme à l'envi
ce qui étoit nécessaire pour soutenir
i incroiable magnificence; équipa-
chevaux, tentes, victimes, viandes
lus exquises, vins les plus délicats,
n mot tout ce qu'il faloit pour sa ta-
& pour son train. Le passage est re-
quable, car cet Auteur assure que
ne se fit pas seulement lorsqu'Alci-
e alla aux Jeux Olympiques, mais
ites les expéditions de guerre, & à
les voiages qu'il faisoit. » Toutes les
s, dit-il, qu'Alcibiade alloit en voia-
, il se servoit de quatre villes des Al-
s comme de ses servantes. Ephése
fournissoit les tentes aussi magnifi-
es que celles des Perses; Chio nour-
soit ses chevaux; Cyzique donnoit
victimes & la viande pour sa table;
Lesbos le vin, avec toutes les autres
oses nécessaires pour sa maison.
ne dois pas omettre ici, en parlant
eux Olympiques, que les Dames
nt admises à y disputer la couronne
bien que les hommes, & que plu-
s d'entr'elles y remportérent le prix.
sca, sœur d'Agésilas roi de Lacé- *Pausan lib.*
one, fut la premiére qui ouvrit cette *3. pag. 172.*
elle carriére de gloire aux person-

nes de son sexe, & elle fut proclamée victorieuse dans la course des chars attelés de quatre chevaux. Cette victoire qui jusques-là n'avoit point eu d'exemple, ne manqua pas d'être célébrée avec tout l'éclat possible. On érigea dans Sparte un monument superbe à l'honneur de Cynisca, & les Lacédémoniens, peu sensibles d'ailleurs aux graces de la poésie, chargérent un poéte de transmettre à la postérité ce nouveau triomphe, & d'en éterniser la mémoire par une inscription en vers. Elle-même consacra dans le temple de Delphes un char d'airain attelé de quatre chevaux, où étoit aussi représenté le cocher qui les conduisoit, preuve certaine qu'elle n'avoit pas conduit elle-même le char. On y ajouta dans la suite le tableau de Cynisca peint de la main du fameux Apelle, & l'on orna le tout de plusieurs inscriptions en l'honneur de la noble & courageuse Spartaine.

Pag. 172. Pag. 188. Id. lib. 5. pag. 309. Id. lib. 6. pag. 344.

§. VIII. *Honneurs & récompenses accordés aux vainqueurs.*

CES HONNEURS & ces récompenses étoient de plus d'une espéce. Les acclamations, dont les spectateurs honoroient la victoire des Athlétes, étoient comme le prélude des prix qui leur étoient destinés. Ces prix étoient différentes couronnes, selon la différence

des lieux où se célébroient ces combats, d'olivier sauvage, de pin, d'ache, de laurier; & cette distribution a fort varié selon les siécles. Ces différentes couronnes étoient toujours accompagnées de palmes, que les vainqueurs portoient de la main droite. Cet usage, selon Plutarque, venoit peut-être de la propriété qu'a le palmier de se redresser avec d'autant plus de force, qu'on a fait plus d'effort pour le courber; ce qui est un symbole de la vigueur & de la résistance d'un Athléte qui a mérité le prix. Comme il pouvoit remporter plus d'une victoire dans les mêmes Jeux, & quelquefois dans un même jour, il pouvoit aussi y gagner plusieurs prix, & y recevoir plus d'une couronne & plus d'une palme.

Sympos. l. 8. quæst. 4.

Quand le vainqueur avoit reçu la couronne & la palme, un Héraut, précédé d'un Trompette, le conduisoit dans tout le stade, & proclamoit à haute voix le nom & le pays de celui qu'il faisoit comme passer en revûe devant le peuple, qui redoubloit alors ses acclamations & ses applaudissemens.

Quand il retournoit dans sa patrie, tous ses citoiens alloient au-devant de lui. Revétu des marques de sa victoire, & monté sur un char à quatre chevaux, il entroit dans la ville, non par la porte,

mais par une bréche que l'on faiſoit exprès à la muraille. On portoit des flambeaux devant lui, & il étoit ſuivi d'un nombreux cortége qui honoroit cette pompe.

La cérémonie du triomphe athlétique ſe terminoit preſque toujours par quelques feſtins, ſoit aux dépens du public pour les vainqueurs & leurs parens ou amis, ſoit aux dépens des particuliers, qui régaloient non ſeulement leurs parens & leurs amis, mais ſouvent une
Plut in Alcib. pag. 196. partie des ſpectateurs. Alcibiade, après s'être acquité des ſacrifices dûs à Jupiter Olympien, ce qui étoit toujours le premier ſoin du vainqueur, traita toute l'aſſemblée. Léophron en uſa de même, au
Lib 1. p. 3. raport d'Athénée, qui ajoute qu'Empédocle d'Agrigente aiant vaincu aux mêmes Jeux, & ne pouvant, comme Pythagoricien, régaler le peuple ni en viande, ni en poiſſon, il fit faire un bœuf avec une pâte compoſée de myrrhe, d'encens, & de toutes ſortes d'aromates, & le diſtribua par morceaux à tous ceux qui ſe préſentérent.

Un des plus honorables priviléges qu'on accordoit aux Athlétes vainqueurs, étoit le droit de preſſéance dans les Jeux publics. A Sparte, le Roi les prenoit ordinairement dans les expéditions militaires pour combattre au-

près de sa personne, & pour le garder, ce qui étoit regardé avec raison comme un grand honneur. Un autre privilége, où l'utile se trouvoit joint à l'honorable, c'étoit celui d'être nourris le reste de leurs jours aux dépens de leur patrie. Afin que cette dépense ne devînt point trop à charge à l'Etat, Solon réduisit la pension d'un Athléte vainqueur aux Jeux Olympiques à cinq cens dragmes, celle d'un vainqueur aux Jeux Isthmiques à cent, & ainsi des autres à proportion. Le vainqueur & la patrie regardoient moins cette pension comme un secours fourni à l'indigence de l'Athléte, que comme une marque d'honneur & de distinction. Ils étoient exemtés aussi de toute charge & de toute fonction civile.

Diog. Laert. in Solon. p. 37.

250 livres.

50 livres.

La célébration des Jeux finie, un des premiers soins des Magistrats qui y présidoient, étoit d'inscrire sur le regître public le nom & le pays des Athlétes qui avoient remporté les prix, & de marquer l'espéce de combat d'où chacun d'eux étoit sorti vainqueur. Celui de la course des chariots avoit la préférence sur tous les autres. Et de là vient que les Historiens, qui dattoient par les Olympiades, comme Thucydide, Denys d'Halicarnasse, Diodore de Sicile, & Pausanias, désignoient presque toujours chaque Olympiade par le nom &

sur quoi roulent, comme l'on fai
tes les Odes de Pindare, partag
quatre livres, chacun desquels p
nom des Jeux où se sont signa
Athlétes dont les victoires sont cél
dans ces poémes. A la vérité le l
pour enrichir sa matiére, améne s
au secours de l'Athléte, incapabl
inspirer seul tout l'enthousiasme
a besoin, les dieux, les héros, & le
ces qui ont quelque raport au suj
traite, & qui peuvent le souteni
l'essor où il s'abandonne. Le po
monide, avant Pindare, s'étoit
dans ce genre d'écrire, & méloi
dans ses piéces les louanges des di
des héros à celles des Athlétes
Cic. de Orat. lib. 2. n. 352. 353. chantoit les victoires. On racon
propos, qu'un Athléte vainqueur
Phædr. lib. 2. fab. 24. gilat, (il se nommoit Scopas,) aia
marché avec Simonide pour un
Quintil. lib. 11. cap. 2. sur cette victoire, le Poéte, selon l

nide, ne lui paia cependant que le tiers de la ſomme dont ils étoient convenus, le renvoiant pour le reſte aux Tyndarides qu'il avoit ſi bien célébrés. Il en fut bien paié en effet, s'il en faut croire l'hiſtoire. Car dans le feſtin que donna l'Athléte, comme on étoit à table, un valet vint avertir Simonide que deux hommes couverts de pouſſiére, & tout trempés de ſueur, étoient à la porte qui le demandoient avec empreſſement. A peine avoit-il mis le pié hors de la chambre pour les aller trouver, que le plancher tombant tout à coup accabla de ſes ruines l'Athléte & tous les conviés.

La ſculpture ſe joignoit à la poéſie pour éterniſer le nom des Athlétes. On érigeoit des ſtatues en l'honneur des vainqueurs, ſur-tout des Olympioniques, dans le lieu même où ils avoient été couronnés, & quelquefois auſſi dans celui de leur naiſſance : & c'étoit ordinairement la patrie du vainqueur qui en faiſoit les frais. Parmi ces ſtatues d'Athlétes qui décoroient Olympie, on en trouvoit pluſieurs de jeunes enfans qui avoient remporté le prix aux Jeux Olympiques âgés ſeulement de dix ou douze ans. On élevoit de ces monumens non ſeulement aux Athlétes, mais encore aux chevaux, à la viteſſe deſquels ils étoient redevables de la couronne ago-

Lib. 6. pag. 368. nistique; & Pausanias témoigne
se fit pour une cavale entre autr
mée *Aura*, dont l'histoire méri
raportée. Phidolas qui la monto
tombé au commencement de la
sa cavale continua de courir c
elle avoit été conduite. Elle pas
les autres: au bruit des trompett
faisoit retentir sur-tout vers la
course pour animer les combatt
redoubla de force & de courage
autour de la borne; & comm
avoit senti qu'elle remportoit l
re, elle alla se présenter devan
recteurs des Jeux. Les Eléens déc
Phidolas vainqueur, & lui pe
d'ériger un monument pour lui-
pour sa cavale qui l'avoit si bien

§. IX. *Différence de goût entre l*
& les Romains par raport
spectacles.

Avant que de terminer ce q
de les Combats & les Jeux qui
en si grand honneur dans la Gréce
le Lecteur de faire une réflexion
vira à faire connoitre combien, su
tiére que je traite, le caractére de
étoit différent de celui des Roma

Le divertissement le plus ordin
ceux-ci, & le sexe naturellement
& compatissant y assistoit en foul

le combat des gladiateurs, & celui des hommes contre les ours & les lions, où le cri des blessés & des mourans, & le sang humain qui couloit de toutes parts, fournissoient un agréable spectacle à tout un peuple, qui repaissoit ses yeux homicides du cruel plaisir de voir des hommes s'entretuer de sang froid, & de faire déchirer par les bêtes féroces, dans le tems des persécutions, des vieillards, des enfans, des femmes, de tendres vierges, dont l'âge & la foiblesse excitent ordinairement la compassion dans les cœurs les plus durs.

Dans la Gréce, ces combats étoient absolument inconnus, & ils n'y furent introduits dans quelques villes que depuis que la Gréce fut tombée sous la domination des Romains. Encore les Athéniens, dont le caractére propre étoit la douceur & l'humanité, ne les admirent jamais dans leur ville; & comme on leur proposoit d'y établir un combat de gladiateurs, pour ne pas céder en ce point à ceux de Corinthe: *Renversez donc auparavant*, s'écria un Athénien * du milieu de l'assemblée, *renversez l'autel que nos peres, il y a plus de mille ans, ont érigé à la Miséricorde.*

Lucian. in vit. Demonact. p. 101.

* *C'étoit Démonax, célébre philosophe, dont Lucien avoit été disciple, & qui fleurissoit sous l'Empereur Marc-Aurele.*

Il faut avouer qu'ici les Grecs l'emportent infiniment sur les Romains pour la conduite & la sagesse : je parle d'une sagesse payenne. Les uns & les autres, persuadés que la multitude, trop dépendante des sens pour trouver de quoi s'amuser & se délasser suffisamment dans ce qui ne touche que l'esprit, ne pouvoit guére être remuée que par des objets sensibles, songérent à la divertir par des jeux & des spectacles, & par un appareil extérieur capable de fraper les sens. Chaque nation, dans cet établissement, montra & suivit son penchant & son naturel.

Les Romains, nourris dans la guerre & dans les combats, conservérent toujours malgré la politesse dont ils se piquoient, quelque chose de leur ancienne férocité : & c'est pour cela que le sang & le meurtre, dans leurs spectacles publics, loin de leur inspirer de l'horreur, faisoient leur plus agréable divertissement.

La pompe orgueilleuse des triomphes partoit de la même source, & ne marquoit pas moins d'inhumanité. Pour obtenir cet honneur, il faloit prouver qu'on avoit tué huit ou dix mille hommes de compte fait. Ces dépouilles que l'on portoit avec tant d'ostentation, annonçoient qu'une infinité d'honnêtes familles avoient été réduites à la derniére misére. Cette troupe innombrable de cap-

tifs, étoient des perſonnes libres peu de jours auparavant, ſouvent pleines d'honneur, de mérite, & de vertu. Ces ſimulacres de villes priſes, apprenoient qu'on avoit pillé, ſaccagé, brulé des villes opulentes, & qu'on en avoit exterminé ou mis aux fers les habitans. Enfin rien n'étoit plus inhumain que de traîner devant le char d'un ſimple citoien de Rome des Princes & des Rois enchaînés, & d'inſulter ainſi publiquement à leur malheur & à leur humiliation.

Les arcs de triomphe érigés ſous les Empereurs, où l'ennemi paroiſſoit les fers aux piés & aux mains, ne pouvoient être auſſi que l'effet d'un orgueil féroce & d'un faſte inhumain, qui vouloit éterniſer la honte & la douleur des nations ſubjuguées.

La joie des Grecs, après la victoire, étoit bien plus modeſte. Ils érigeoient des trophées, mais de bois, c'eſt-à-dire, d'une matiére peu durable, & que le tems avoit bientôt conſumée; & il étoit défendu de les renouveller. La raiſon qu'en apporte Plutarque eſt bien admirable. [a] Après que le tems avoit détruit & aboli les marques de diſſenſion & d'inimitié qui avoient diviſé les peuples, c'eût été,

Plut. in Quæſt. Rom. p. 273.

[a] Ὅτι τοῦ χρόνου τὰ σημεῖα τῆς πρὸς τοὺς πολεμίους διαφορᾶς ἀμαυροῦντος, αὐτοὺς ἀναλαμβάνειν καὶ καινοποιεῖν ἐπίφθονόν ἐστι καὶ φιλαπεχθῆμον.

dit-il, un acharnement de haine odieux & barbare, que de ſonger à les rétablir de nouveau, pour perpétuer le ſouvenir des anciennes diſcordes, qui ne pouvoient être trop tôt enſevelies dans le ſilence & l'oubli. Et il ajoute que les trophées de pierre & d'airain qu'on ſubſtitua depuis à ceux de bois, ne firent pas d'honneur à ceux qui en introduiſirent la coutume.

Plut. in Lacon. Apophthegm. p. 211. J'aime à voir la douleur peinte ſur le viſage d'Agéſilas après une victoire conſidérable où un grand nombre des ennemis, c'eſt-à-dire, des Grecs, étoient demeurés ſur la place. J'aime à lui entendre prononcer avec des ſoupirs & des ſanglots ces paroles pleines de modération & d'humanité : » O malheureuſe Gréce, » de s'arracher à elle même & de faire » ainſi périr tant de braves citoiens, qui » auroient ſuffi pour vaincre tous les » barbares !

Le même eſprit de modération & d'humanité régnoit dans les ſpectacles des Grecs. Leurs fêtes n'avoient rien de triſte ni d'affligeant. Tout s'y terminoit par la joie, par l'amitié, par la concorde. Car c'étoit là un des grands avantages que la Gréce tiroit de ces Jeux ſolennels & de ces aſſemblées générales. Les Républiques ſéparées par la diſtance des pays & par la diverſité des intérêts, aiant de tems en tems occaſion de ſe voir réunies dans

un même lieu au milieu de la joie & des festins, se lioient plus étroitement ensemble, connoissoient leurs forces, s'animoient contre les barbares & contre les ennemis communs de leur liberté, & se réconcilioient par la médiation de quelque République amie. Le même langage, les mêmes mœurs, les mêmes sacrifices, les mêmes exercices, le même culte, tout cela contribuoit à unir ces petits peuples Grecs en une seule & puissante nation, & à y conserver le même esprit, les mêmes principes, le même zéle pour la liberté, & le même amour des arts & des sciences.

ARTICLE IV.

Des combats d'esprit, des spectacles, & des représentations de Théatre.

J'AI RÉSERVÉ pour la fin une derniére espéce de combats, qui ne dépendoient en aucune sorte de la force, de l'agilité, de l'adresse du corps, & qu'on peut appeller avec raison des combats d'esprit, où les Orateurs, les Historiens, les Poétes faisoient épreuve de leur habileté, & soumettoient leurs productions à la critique & au jugement du Public. L'émulation, dans ces sortes de disputes, étoit d'autant plus vive & d'autant plus allumée, qu'il s'y agissoit d'une victoire qui

pouvoit être regardée comme infiniment préférable à toutes les autres, parce qu'elle touche l'homme de plus près, qu'elle est fondée sur des qualités personnelles & intérieures, & qu'elle décide du mérite de l'esprit & de la capacité, qui sont des avantages qu'on ambitionne avec le plus de vivacité, & dont on est le moins disposé à céder la gloire aux autres.

C'étoit un grand honneur, & en même tems un plaisir bien sensible pour des Ecrivains, avides pour l'ordinaire de louanges & d'applaudissemens, d'avoir sû réunir en leur faveur les suffrages d'une assemblée aussi nombreuse & aussi choisie qu'étoit celle des Jeux Olympiques, où se trouvoit rassemblé ce qu'il y avoit de plus beaux génies dans la Gréce, & les plus capables de juger de l'excellence d'un ouvrage. Ce théatre étoit également ouvert à l'histoire, à l'éloquence, à la poésie.

Lucian. in Herod. pag. 622. Hérodote lut son histoire pendant les Jeux Olympiques à toute la Gréce qui y étoit assemblée, & on l'écouta avec tant d'applaudissement, qu'on donna aux neuf livres qui la composent les noms des neuf Muses; & qu'on crioit par-tout quand il passoit, *Voilà celui qui a si dignement écrit nos histoires, & célébré les glorieux avantages que nous avons remportés sur les barbares.*

Toutes les bouches de ceux qui avoient assisté à ces Jeux, furent comme autant de trompettes, qui firent ensuite retentir toute la Gréce du nom & de la gloire de ce célébre Historien.

Lucien, qui a écrit le fait que je viens de raporter, ajoute, qu'à l'exemple d'Hérodote, plusieurs Sophistes & Rhéteurs allérent à Olympie faire la lecture des harangues qu'ils avoient composées, trouvant cette voie la plus courte & la plus sûre pour se faire en peu de tems une grande réputation. Plutarque observe que Lysias, fameux orateur d'Athénes, & contemporain d'Hérodote, récita aux Jeux Olympiques une harangue, dans laquelle il félicitoit les Grecs comme de l'action la plus glorieuse qu'ils eussent faite, de ce que s'étant réunis & réconciliés ensemble ils avoient humilié la puissance de Denys le Tyran.

Plut. de vit. dec. Orat. p. 836.

On peut juger de l'empressement des Poétes à se signaler dans ces Jeux solennels par celui de ce même Denys. Ce Prince, qui avoit la folle vanité de se croire le plus excellent Poéte de son tems, avoit chargé des Lecteurs, qui s'appelloient en grec ῥαψωδοὶ, d'aller à Olympie faire la lecture de plusieurs piéces de vers de sa façon. Quand on commença à prononcer les vers du Poéte Roi, la voix forte & sonore du Lecteur

Diod. lib. 14. pag. 318.

fit faire un profond ſilence, & il fut écouté d'abord avec une grande attention, qui diminua toujours à proportion qu'on avançoit, & ſe changea enfin en riſées & en huées, tant les vers parurent pitoiables. Il ſe conſola de cette diſgrace par la victoire qu'il remporta peu de tems après à Athénes dans la fête de Bacchus, où il fit repréſenter une Tragédie qu'il avoit compoſée.

Lib. 384.

Ce qui ſe paſſoit aux Jeux Olympiques par raport aux diſputes entre les Poétes, n'eſt rien en comparaiſon de l'ardeur & de l'émulation qui régnoit à Athénes ſur ce ſujet. C'eſt ce qui me reſte à expoſer, & par où je terminerai cette matiére, & ce qui me fournira une occaſion de donner aux Lecteurs une idée abrégée des ſpectacles & des repréſentations du Théatre ancien. Ceux qui voudront étudier pleinement cette matiére, la trouveront traitée à fond dans un Ouvrage donné depuis peu au Public par le R. P. Brumoi, Jéſuite : Ouvrage rempli d'une profonde & ſage érudition, & de réflexions toutes neuves, tirées de la nature même des poémes dont il y eſt parlé. J'en ferai grand uſage, & ſouvent même ſans le citer, comme c'eſt aſſez mon ordinaire.

§. I. *Goût extraordinaire des Athéniens pour les repréſentations de théatre. Emulation des Poétes pour y diſputer le prix. Idée abrégée du poéme Dramatique.*

NUL PEUPLE n'a jamais témoigné tant d'ardeur ni tant de vivacité pour les repréſentations de théatre que les Grecs, & ſur-tout les Athéniens. La raiſon en eſt ſenſible. C'eſt que jamais nul autre peuple n'a montré tant d'ouverture d'eſprit, & n'a porté ſi loin l'amour de l'éloquence & de la poéſie, le goût des ſciences, la juſteſſe du ſentiment, la fineſſe de l'oreille, & même la délicateſſe ſur tous les rafinemens du langage. [a] Une ſimple vendeuſe d'herbes à Athénes s'aperçut, par la ſeule affectation d'un mot, que Théophraſte étoit étranger. Le commun du peuple apprenoit par cœur les tragédies d'Euripide. Le génie de chaque nation ſe peint par ſes occupations & par ſes plaiſirs. La grande occupation & le grand plaiſir des Athéniens étoit de s'entretenir d'ouvrages d'eſprit, & de juger des piéces dramatiques qui ſe jouoient par autorité publique pluſieurs fois l'année, ſur-tout aux fêtes de Bacchus. C'étoit dans ces jours que les poétes Tragiques & Co-

a Attica anus Theophraſtum, hominem alioqui diſertiſſimum, annotata unius affectatione verbi, hoſpitem dixit. *Quintil. lib. 8. c. 1.*

champêtres qui en faisoient toujours l'ame, & nullement de la *Satyre*, sorte de poésie médisante qui ne ressemble en rien à celle-ci, & qui lui est fort postérieure. Le poéme Satyrique n'est ni Tragédie ni Comédie : mais il tient le milieu entre l'une & l'autre, & participe de leurs caractéres. Chaque poéte joignoit ordinairement une pareille piéce aux Tragédies qu'il donnoit dans la dispute des prix, pour tempérer par l'agrément & la gaieté qui y régnoient le grave & le sérieux des autres piéces. Il ne nous reste qu'un seul modéle de ce poéme ancien, qui est le Cyclope d'Euripide. Je me renfermerai ici dans ce qui regarde la Tragédie & la Comédie. Elles avoient pris naissance l'une & l'autre chez les Grecs. Aussi les regardoient-ils comme des fruits nés de leur cru, dont ils ne pouvoient se rassasier. Cette avidité alloit encore plus loin dans Athénes qu'ailleurs. Ces deux poémes, qui furent lontems compris sous le nom général de Tragédie, y prirent peu à peu des accroissemens, qui les portérent à une entiére perfection.

§. II. *Origine & progrès de la Tragédie. Poétes qui s'y sont distingués à Athénes : Eschyle, Sophocle, Euripide.*

AVANT THESPIS il y avoit eu plusieurs Poétes Tragiques & Comiques: mais com-

me ils n'avoient rien changé à la premiére ébauche de ce ſpectacle, & que Theſpis fut le premier qui y fit quelque changement, on le compte ordinairement pour l'inventeur de ce poéme. Avant lui la Tragédie n'étoit qu'un tiſſu de contes bouffons, faits en ſtyle comique, & mélés parmi les chants du Chœur qui entonnoit les louanges de Bacchus : car c'eſt aux Fêtes de ce dieu, célébrées pendant les vendanges, que la Tragédie doit ſa naiſſance.

La Tragédie, informe & groſſiére en naiſſant,
N'étoit qu'un ſimple Chœur, où chacun en danſant,
Et du dieu des raiſins entonnant les louanges,
S'efforçoit d'attirer de fertiles vendanges.
Là, le vin & la joie éveillant les eſprits,
Du plus habile chantre un bouc étoit le prix.

Deſpréaux Art poétique, chant 3.

Theſpis y fit pluſieurs changemens, qu'Horace, après Ariſtote, a marqués dans ſon art poétique. Le [a] premier fut de promener ſes Acteurs dans une charette, au lieu qu'auparavant ils chantoient par-tout où ils ſe trouvoient : l'autre, de les barbouiller de lie, au lieu qu'auparavant ils jouoient ſans avoir rien ſur le viſage : enfin, il jetta dans le Chœur un perſonnage, qui pour le délaſſer, & pour lui donner le tems de reprendre haleine, ré-

a Ignotum Tragicæ genus inveniſſe Camœnæ
Dicitur, & plauſtris vexiſſe poëmata Theſpis,
Quæ canerent agerentque peruncti fæcibus ora.

citoit une avanture de quelque personnage illustre ; & c'est ce récit qui donna lieu ensuite aux sujets des Tragédies.

Thespis fut le premier qui barbouillé de lie,
Promena par les bourgs cette heureuse folie,
Et d'Acteurs mal ornés chargeant un tombereau,
Amusa les passans d'un spectacle nouveau.

An. M. 3440. Av. J. C. 564. *Plut. in Solon p. 95.* Thespis vivoit du tems de Solon. On sait que ce sage Législateur lui voiant représenter ses piéces, marqua son mécontentement en frapant la terre de son bâton, dans la crainte qu'il avoit que ces fictions & ces mensonges poétiques ne passassent bientôt des représentations du théatre dans les contrats, & dans toutes les affaires soit publiques soit particuliéres.

Il n'est pas si aisé d'inventer, que d'ajouter aux inventions des autres. Les changemens que Thespis avoit déja faits à la Tragédie, donnérent lieu à Eschyle d'en faire de nouveaux, & de plus considérables. Il étoit né à Athénes la premiére année de la 60e Olympiade. (An. M. 3464. Av. J. C. 540.) Il embrassa la profession des armes dans un tems où les Athéniens comptoient presque autant de héros que de citoiens. (An. M. 3514. Av. J. C. 490.) Il se trouva aux journées de Marathon, de Salamine, de Platée ; & il y fit son devoir. Mais son génie l'appelloit ailleurs, & le fit entrer dans une carriére qui ne devoit pas lui procurer moins de gloire, & où d'abord



il fut ſans concurrens. En eſprit ſupérieur, il entreprit de réformer, on pourroit preſque dire de créer de nouveau la Tragédie, qui l'a toujours reconnu en effet pour ſon inventeur & ſon pere. Le P. Brumoi explique dans une diſſertation pleine d'eſprit & de bon ſens, comment Eſchyle puiſa dans les poémes Epiques d'Homére la véritable idée de la Tragédie. Ce Poéte en effet avoit coutume de dire que ſes piéces n'étoient que des reliefs des feſtins étalés dans l'Iliade & l'Odyſſée.

La Tragédie prit donc ſous lui une nouvelle forme. Il [a] donna un maſque à ſes Acteurs; les habilla de robes traînantes; leur chauſſa le brodequin; au lieu de charette, fit bâtir un théatre médiocrement exhauſſé, & changea entiérement le ſtyle, qui devint grave & ſérieux, au lieu qu'il étoit auparavant enjoué & burleſque.

Eſchyle dans le Chœur jetta les perſonnages:
D'un maſque plus honnête habilla les viſages:
Sur les ais d'un théatre en public exhauſſé,
Fit paroitre l'Acteur de brodequin chauſſé.

Mais ce n'étoit là que l'extérieur & comme le corps de la Tragédie. Ce qui en fait l'ame, & ce qu'Eſchyle y ajouta de plus important & de plus eſſentiel, c'eſt

a Poſt hunc perſonæ pallæque repertor honeſtæ
Æſchylus, & modicis inſtravit pulpita tignis,
Et docuit magnumque loqui, nitique cothurno.
Horat. ibid.

la vivacité de l'action par le dialogue des acteurs qu'il introduisit sur le théatre: c'est le jeu des grandes passions, & surtout de la pitié & de la terreur, qui en troublant & agitant l'ame par un spectacle touchant ou terrible, lui causent un doux plaisir par ce trouble même & cette agitation: c'est le choix d'un sujet grand, noble, intéressant, renfermé dans les justes bornes par l'unité d'action, de lieu, & de tems; enfin c'est la conduite & l'ordonnance de la piéce entiére, qui par l'ordre & par un heureux enchaînement d'intrigues, tient l'esprit du spectateur en suspens jusqu'au dénouement, qui lui rend sa tranquillité, & le renvoie content.

Avant Eschyle le Chœur étoit déja établi, puisqu'il faisoit seul, ou presque seul, ce qu'on appelloit la Tragédie. Il ne l'en exclut donc pas, mais au contraire il crut devoir l'y incorporer, [a] comme Chœur pour chanter entre les Actes, ce qui tenoit lieu de délassement; & comme personnage mélé dans l'action, soit pour donner d'utiles conseils & de salutaires

a Actoris partes Chorus officiumque virile
Defendat, neu quid medios intercinat actus,
Quod non proposito conducat & hæreat aptè.
Ille bonis faveatque, & concilietur amicis,
Et regat iratos, & amet peccare timentes.
Ille dapes laudet mensæ brevis, ille salubrem
Justitiam, legesque, & apertis otia portis.
Ille tegat commissa, deosque precetur & oret,
Ut redeat miseris, abeat fortuna superbis.

instructions, soit pour prendre le parti de l'innocence & de la vertu, soit pour être le dépositaire des secrets & le vengeur de la religion méprisée, soit enfin pour soutenir tous ces caractéres ensemble, comme le dit Horace. Le Coryphée, c'est-à-dire la principale personne qui le conduisoit, & qui étoit à la tête des autres, prenoit la parole pour eux.

Dans une piéce d'Eschyle, nommée *les Euménides*, ce poéte représente Oreste dans l'enfoncement du théatre, environné de Furies endormies par Apollon. Il faloit que leur figure fût extrêmement hideuse & horrible, puisqu'on raporte que dès que ces Furies vinrent à se réveiller, & à paroitre tumultuairement sur le théatre, où elles faisoient l'office du Chœur, quelques femmes enceintes furent blessées de surprise, & que des enfans en moururent d'effroi. Le Chœur étoit alors composé de cinquante Acteurs. On le réduisit depuis cet accident à quinze par une loi expresse, & depuis à douze.

J'ai marqué qu'un des changemens, qu'Eschyle apporta à la tragédie, fut le masque qu'il donna à ses Acteurs. Ces masques de théatre ne ressembloient point du tout aux nôtres, qui ne servent qu'à couvrir le visage; c'étoit une espéce de casque qui couvroit toute la tête, & qui, outre les traits du visage, représentoit encore

la barbe, les cheveux, les oreilles, & jusqu'aux ornemens que les femmes emploioient dans leur coéfure. Les masques varioient selon la différence des piéces qu'on jouoit sur leur théatre. On trouve cette matiére traitée à fond dans une dissertation de l'Académie des Belles-Lettres, qui est de Monsieur Boindin.

Mémoires de l'Academ. des Belles-Lettres, T. 4.

Je n'ai jamais pu comprendre, & je l'ai marqué ailleurs en parlant de la prononciation, comment l'usage des masques a pu durer si lontems sur le théatre des Anciens. Car certainement il ne se pouvoit pas faire qu'il n'amortît beaucoup la vivacité de l'action, qui paroit principalement sur le visage, qu'on peut regarder comme le siége & le miroir de tous les sentimens de l'ame. N'arrive-t-il pas souvent que le sang, selon qu'il est mis en mouvement par les différentes passions, tantôt couvre le visage d'une subite & modeste rougeur; tantôt l'enflamme, & y allume le feu de la colére; quelquefois, en se retirant, le laisse pâle & glacé de crainte; d'autres fois y répand une douce & aimable sérénité? Tout cela se marque & se peint sur le front & sur les joues. Le masque, en couvrant le visage, lui ôte ce langage si énergique, & le prive d'une espéce d'ame & de vie, qui le rend l'interpréte fidéle de tous les sentimens du cœur. Je ne suis donc pas étonné de

Man. d'enseigner, T. 4.

la remarque que fait Cicéron en parlant de Roſcius par raport à l'action. a „ Nos „ anciens, dit-il, jugeoient mieux que „ nous, lorſqu'ils ne donnoient pas leur „ approbation entiére à Roſcius même, „ parce qu'il prononçoit ſous le maſque.

Eſchyle étoit en poſſeſſion de la gloire du Théatre, & emportoit preſque ſeul tous les ſuffrages, lorſqu'un jeune rival parut ſur la ſcéne, & vint lui diſputer la palme: c'étoit Sophocle. Il naquit à Colone, bourg de l'Attique, la 2e année de la 71e Olympiade. Son pere étoit forgeron, ou maître d'une forge. Son coup d'eſſai fut un coup de maître. Lorſqu'à l'occaſion des os de Théſée que Cimon avoit trouvés & fait reporter à Athénes, on y eut établi une diſpute de Poétes tragiques, Sophocle entra en lice avec Eſchyle, & l'emporta ſur lui. Le vieux Athléte, chargé juſques-là d'un grand nombre de couronnes, crut les avoir toutes perdues en manquant la derniére. Il ſe retira de dépit en Sicile chez le roi Hiéron, le protecteur & l'ami des Savans mécontens d'Athénes. Il y mourut peu de tems après, d'une mort bien ſinguliére, ſelon le récit de Suidas qui paroit bien fabuleux. Comme il dormoit en pleine

An. M. 350[?] Av. J. C. 49[?]

An. M. 3534 Av. J. C. 47[?]

a Quo meliùs noſtri illi ſenes, qui perſonatum, ne Roſcium quidem, magnopere laudabant. *Lib.* 3. *de Orat. n.* 221.

campagne la tête nue, un aigle, prenant sa tête chauve pour une roche, y laissa tomber une tortue, qui la lui brisa. De 90 ou 70 Tragédies au moins qu'il avoit composées, il ne nous en reste que sept.

Il n'en est pas échapé davantage à l'injure des tems de celles de Sophocle, qui montoient à 117, & selon d'autres à 130. Il conserva jusqu'à une extrême vieillesse toute la force & toute la vivacité de son esprit, comme il parut bien dans une affaire qu'on lui suscita. Ses enfans peu dignes d'un tel pere, prétendant qu'il étoit tombé en démence, & l'aiant appellé en Justice, demandérent qu'il fût interdit, & qu'on lui ôtât le maniement de son bien. Pour toute défense, il lut une piéce qu'il composoit actuellement, (c'étoit l'*Edipe à Colone*) laquelle charma tous les Juges. Il gagna sa cause tout d'une voix, & ses enfans, détestés par tout le barreau, n'en remportérent que la honte & l'infamie dûe à une si criante ingratitude. Il fut couronné vingt fois. Quelques-uns disent qu'il rendit l'ame en récitant son Antigone, faute de pouvoir reprendre son haleine après un effort violent pour prononcer de suite une longue période: d'autres, que la joie de se voir déclaré vainqueur contre son espérance le fit expirer sur le champ. On mit sur son tombeau la figure d'un essein d'Abeilles, pour perpétuer le

nom d'Abeille que la douceur de ses vers lui avoit procuré : ce qui apparemment fit imaginer que des mouches à miel s'étoient arrétées sur ses lévres, lorsqu'il étoit au berceau. Il mourut âgé de 90 ans, la 4[e] année de la 93[e] Olympiade, après avoir survécu de six ans à Euripide, qui étoit plus jeune que lui. An. M. 3599. Av. J.C. 405.

Ce dernier étoit né la premiére année de l'Olympiade 75 à Salamine, où Mnésarque son pere & sa mere Clito s'étoient retirés quand Xerxès préparoit sa grande expédition contre la Gréce. Il s'attacha d'abord à la philosophie, & eut entre autres pour maître le célébre Anaxagore. Mais le danger que courut celui-ci, qui pensa être la victime de ses sentimens philosophiques, le fit tourner du côté de la poésie. Il se trouva pour le Théatre un talent qu'il ignoroit ; & il le mit si heureusement en œuvre, qu'il entra en lice avec les grands maîtres dont nous avons parlé. Ses [a] piéces se sentent bien de l'étude profonde qu'il avoit faite de la philosophie. Elles sont remplies d'excellentes maximes sur les mœurs : & c'est sur-tout par cet endroit que Socrate de son tems, & lontems après lui [b] Cicéron, faisoient un si grand cas d'Euripide. An. M. 3524. Av. J.C. 480.

a Sententiis densus, & in iis quæ à sapientibus sunt, penè ipsis est par. *Quintil. l. 10. c. 1.*

b Cui (Euripidi) tu quantum credas nescio : ego certè singulos ejus versus singula testimonia puto *Epist. 8. lib. 14. ad famil.*

fait valoir la ſentence d'un Prince auquel il reſſembloit. Mais il eſt remarquable que Cicéron s'en prenne au Poéte même, & lui faſſe un crime d'avoir laiſſé avancer ſur le théatre un principe ſi pernicieux.

Plut. in vit. dec. Orat. pag. 841.

Lycurgue l'Orateur, qui vivoit du tems de Philippe & d'Alexandre le Grand, pour ranimer l'ardeur des Poétes Tragiques, fit ériger au nom du peuple trois ſtatues d'airain à Eſchyle, Sophocle, & Euripide; & aiant fait décrire toutes leurs piéces, il ordonna qu'elles fuſſent gardées ſoigneuſement dans les archives publiques, d'où on les tiroit de tems en tems pour en faire la lecture, parce qu'il n'étoit pas permis aux Comédiens de les repréſenter ſur le théatre.

Le Lecteur attend ſans doute, qu'après ce que je viens de dire des trois Poétes qui ont inventé, poli, & perfectionné la Tragédie, je lui marque les principaux traits qui les caractériſent, & qui forment la différence de leur ſtyle. Le P. Brumoi le fera à ma place, & beaucoup mieux que je ne pourrois le faire. Après avoir établi comme un principe qui ne peut guére être révoqué en doute, que c'eſt le Poéme Epique, c'eſt-à-dire Homére, qui a fraié la route aux Poétes Tragiques; & avoir montré, en étudiant la nature de l'eſprit humain, comment & par quels degrés cette heureuſe imitation

a

a été conduite à sa fin : il peint les trois Poétes dont il s'agit avec des couleurs fort brillantes.

La Tragédie, à l'aide d'Eschyle son premier inventeur, prit d'abord un ton beaucoup plus pompeux que celui de l'Iliade : c'est le *magnum loqui* dont parle Horace. Peut-être même Eschyle, qui avoit conçu toute la grandeur du langage Tragique, le porta-t-il trop loin. Ce n'est point la trompette d'Homére : c'est quelque chose de plus. Sa diction trop fiére, trop enflée, & pour tout dire, quelquefois gigantesque, semble plutôt imiter le bruit des tambours & les cris des guerriers, que la noble harmonie des trompettes. L'élévation de son génie ne lui permettoit pas de parler comme les autres hommes. Son esprit Tragique paroit souvent se soutenir plutôt sur des échasses, que sur le cothurne qu'il inventa.

Sophocle entendit bien mieux la véritable noblesse de la diction du Théatre. Aussi imita-t-il de plus près celle d'Homére, en versant sur son style, outre la douceur du miel, ce qui le fit appeller une abeille, assez de gravité pour donner à la Tragédie l'air d'une matrone obligée de paroître en public avec dignité, comme s'explique Horace.

Euripide prit un style moins éloigné de l'usage ordinaire, quoique noble ; &

il parut aimer mieux y répandre de la tendresse & de l'élégance, que de la force & de la grandeur.

De même, dit le P. Brumoi dans un autre endroit, que Corneille, après avoir ouvert une carriére toute nouvelle, & des routes inconnues aux Anciens, semble un aigle qui s'élance jusqu'aux nues par la sublimité, par la force, par la suite non interrompue & par la rapidité de son vol; de même que Racine, en suivant les traces des Anciens d'une maniére nouvelle, imite les cignes, qui tantôt planent, tantôt s'élévent, tantôt s'abaissent à propos, avec une grace qui ne convient qu'à eux: ainsi voit-on qu'Eschyle, Sophocle, & Euripide, ont leur marche & leur conduite toute particuliére. Le premier, comme l'inventeur & le pere de la Tragédie, est un torrent qui roule à travers les rochers, les forêts, les précipices: le second est * un canal qui arrose des jardins délicieux: & le troisiéme, un fleuve qui ne suit pas toujours sa course & de droit fil, mais qui aime à serpenter dans les prairies émaillées de fleurs.

C'est ainsi que le P. Brumoi caractérise

* *Je ne sai si l'idée* d'un canal qui arrose des jardins délicieux, *est bien propre à désigner Sophocle, dont le caractére propre & personnel est la noblesse, la grandeur, l'élévation. Celle d'un fleuve impétueux & rapide, dont les eaux en coulant avec force excitent un grand bruit, n'est-elle pas mieux conven*[illegible]

les trois Poétes à qui le Théatre Athénien doit sa perfection pour la Tragédie. Eschyle [a] la tira de son premier cahos, & la fit paroitre au jour avec quelque éclat: mais chez lui elle se sent encore de la rudesse & de la grossiéreté des commencemens, qui pour l'ordinaire n'ont pas beaucoup d'art, ni beaucoup d'ordre. Sophocle & Euripide ont porté infiniment plus loin l'honneur de la Tragédie. Le premier, comme on l'a déja dit, a un style plus noble & plus majestueux, l'autre est plus tendre & plus touchant: tous deux sont parfaits, & dans cette diversité de caractéres, on ne sait auquel on doit accorder la palme. Les Savans ont toujours été partagés à leur sujet, comme on l'est parmi nous à l'égard des deux Poétes qui ont illustré notre Théatre Tragique, & l'ont égalé à celui d'Athénes.

J'ai dit que ce qui domine dans les piéces d'Euripide est le tendre & le touchant. Alexandre de Phéres, le plus cruel de tous les Tyrans, l'éprouva bien. Cet homme barbare, qui faisoit jouer devant lui les Troades d'Euripide, se sentit si attendri, qu'il sortit avant la fin de la piéce, avouant qu'il avoit honte qu'on le vît pleurer des malheurs d'Hector & d'An- *Plut. in Pelop. p. 293.*

a Tragœdias primus in lucem Æschylus protulit, sublimis, & gravis, & grandiloquus sæpe usque ad vitium: sed rudis in plerisque, & incompositus. *Quintil. lib. 10. cap. 1.*

dromaque, lui qui n'avoit jamais eu p
de ses propres citoiens qu'il avoit é
gés en si-grand nombre.

Quand je parle de tendre & de
chant, il ne faut pas croire que c
par raport à une passion qui atten
amollit les cœurs en les efféminan
qui presque seule, ou du moins plu
toutes les autres, a lieu sur notre Th
à la honte de notre nation, désavou
cela par toute l'antiquité, & cond
par les nations voisines qui ont le pl
réputation d'esprit & de goût po
Sciences & les Belles-Lettres. Les
grands mobiles, propres à remu
spectateurs chez les Anciens, étoi
ἔλεος. terreur & la compassion. En effet, c
nous raportons tout à notre propre
rêt, quand nous voions des personn
pectables par leur rang ou par leur
accablées de grands maux, la crai
pareils malheurs, dont nous savon
la vie humaine est assiégée de toutes
saisit notre ame, & par un retour
de l'amour propre sur nous-même
sentons nos entrailles s'émouvoir
malheur des autres : outre que l'u
que la nature a formée entre nous
semblables, nous rend sensibles à t
qui leur arrive. Si l'on examine de p
avec soin ces deux passions, on reco

a Homo sum; humani nihil à me alienum

tra qu'elles sont les plus profondes, les plus actives, les plus étendues, & les plus générales, embrassant tous les hommes, grands & petits, riches & pauvres, de quelque âge & de quelque condition qu'ils soient. C'est donc avec raison que les Anciens, accoutumés à consulter en tout la nature, & à la prendre pour guide, ont cru que la terreur & la compassion étoient comme l'ame de la Tragédie, & devoient y dominer. La passion de l'amour chez eux n'étoit comptée pour rien, & entroit rarement dans leurs piéces; au lieu qu'on croit que sans elle les nôtres ne pourroient se soutenir.

Il n'est pas indifférent d'examiner en peu de mots comment cette passion, qui a toujours passé pour une foiblesse & une tache dans les grands hommes, s'est emparée de notre théatre. Corneille, qui a le premier formé la Tragédie Françoise, & que tous les autres ont suivi, trouva toute la nation enchantée par la lecture des romans, & peu disposée à rien admirer qui ne leur ressemblât. Dans le desir de plaire à ses spectateurs, qui étoient aussi ses juges, il chercha à les remuer par l'endroit où ils étoient accoutumés à être sensibles, en mélant l'amour dans ses piéces, & les raprochant par là du goût des romans qui dominoient pour lors. De là vint aussi cette multitude d'incidens,

d'épiſodes, d'avantures, dont les piéces de nos Tragiques ſont chargées & obſcurcies, ſi contraire à la vraiſemblance qui ne permet pas de raſſembler tant d'événemens ſinguliers & ſurprenans dans le court eſpace de vingt-quatre heures; ſi oppoſée à la ſimplicité des anciens Tragiques; & ſi propre à couvrir par l'aſſemblage de tant de corps étrangers la ſtérilité du génie du Poëte, plus attentif au merveilleux qu'au vrai & au naturel.

Chez les Grecs comme chez les Latins, la Tragédie a adopté & s'eſt approprié le vers Iambe préférablement au vers Héroïque, non ſeulement parce que le vers Iambe a une nobleſſe théatrale qui ſe ſent beaucoup mieux qu'elle ne s'exprime, mais parce qu'approchant plus de la proſe, il conſerve aſſez l'air de la poéſie pour flater agréablement l'oreille, & trop peu pour faire ſonger au Poëte qui doit être compté pour rien dans un ſpectacle où d'autres que lui ſont cenſés parler & agir. Monſieur Dacier fait une réflexion bien ſenſée : c'eſt que notre Tragédie eſt malheureuſe de n'avoir preſque qu'une ſorte de vers qui ſert en même tems à l'Epopée, à l'Elégie, à l'Idylle, à la Satyre, à la Comédie; au lieu que les langues ſavantes ont beaucoup d'eſpéces de verſification.

Cet inconvénient ſe fait extrêmement

ſentir dans notre Tragédie, qui par là eſt obligée de s'éloigner du naturel & de la vraiſemblance, en faiſant parler dans une converſation familiére des Princes, des Héros, des Rois, des Reines, par des vers pompeux, langage qui les rendroit ridicules s'ils tentoient de l'emploier dans l'uſage de la vie; & obligeant les paſſions les plus impétueuſes à s'exprimer par des cadences, des hémiſtiches, & des rimes, dont la gêne & l'uniformité bleſſeroient ſans doute l'oreille, ſi le charme de la poéſie, la beauté des expreſſions, la vivacité des ſentimens, & peut-être encore plus que tout cela la force impérieuſe de l'habitude n'étoient venu à bout de domter pour ainſi dire notre eſprit, & de lui faire illuſion.

Ce n'eſt donc point le hazard qui a fait choiſir aux Grecs l'Iambe pour la Tragédie: la nature elle-même ſemble leur avoir dicté cette ſorte de vers. Inſtruits par le même maître, ils adoptérent pour les chœurs d'autres vers plus capables de mouvement & de chant, parce qu'alors la poéſie doit étaler ſes richeſſes, & qu'il ne s'agit plus d'une pure converſation entre de véritables Acteurs. C'eſt un embelliſſement au ſpectacle, & un délaſſement pour le ſpectateur. Ainſi il a falu une poéſie plus relevée, pour la marier avec la danſe & la muſique.

§. III. *Comédie ancienne, moi nouvelle.*

PENDANT que la Tragédie se p tionnoit ainsi à Athénes, la Co qui forme la seconde espéce du Dramatique, qui jusques-là y av fort négligée, commença à être c avec plus de soin. L'une & l'aut également son origine du fonds m la nature. On est vivement touché d gers, des inquiétudes, des malheur mot, de tout ce qui intéresse les pe illustres : c'est ce qui a donné naissa Tragédie. L'homme n'est pas mo rieux d'apprendre les avantures, duite, les défauts de ses égaux, fournissent un sujet de rire & de s tir aux dépens des autres : telle est la de la Comédie, qui est, à prop parler, une image de la vie con Son but est de montrer sur le thé défauts & les vices en y attachant dicule qui les rende méprisables, l'instruire en le divertissant. C'est ridicule, c'est-à dire la plaisanter doit dominer dans la Comédie.

Elle prit à Athénes en différe trois différentes formes, tant par l des Poétes, que par les loix des Ma qui y apportérent divers changem

La Comédie [a] qu'Horace appelle *la vieille*, & qu'il dit avoir été postérieure à Eschyle, tenoit quelque chose de sa première origine, & de la liberté qu'elle s'étoit donnée, étant encore informe, de dire des boufonneries & des injures aux passans du haut du chariot de Thespis. Quoique devenue réguliére dans son plan, & digne d'un grand théatre, elle n'en étoit pas plus réservée. Elle représentoit des faits véritables, avec les noms, les habits, les gestes & les airs en masques, de quiconque il lui plaisoit de sacrifier aux huées publiques. Dans un Etat où la politique alloit à démasquer tout ce qui avoit l'air d'ambition, de singularité, ou de friponnerie, la Comédie s'étoit érigée en harangueuse, en réformatrice, en donneuse d'avis propres à émouvoir le peuple sur ses plus chers intérêts. Nul n'étoit épargné dans une ville aussi libre, disons mieux, aussi libertine que l'étoit alors Athénes. Généraux, Magistrats, gouvernement, dieux mêmes, tout étoit livré à la bile satyrique des Poétes, & tout étoit bien reçu, pourvû que la Comédie fût réjouissante, & assaisonnée du sel Attique.

Dans une de ces Comédies, non-seulement le Prêtre de Jupiter paroit déter- *Plutus.*

a Successit vetus his Comœdia non sine multa laude. *Horat. in Art. poet.*

miné à quitter son service, parce
ne lui offre plus de sacrifices; ma
cure lui même, mourant de faim
chercher condition parmi les hom
s'offre à eux pour leur servir de p
ou de cabaretier, ou d'homme d'a
ou de guide, ou d'intendant des j
un mot il est prêt à tout faire, plu
Les oiseaux. de retourner au ciel. Dans une au
mêmes dieux, réduits à une extr
mine depuis que les oiseaux ont
milieu des airs une ville qui leur
les vivres, & qui empêche la fu
l'encens & des sacrifices de mon
qu'au ciel, députérent au nom de
trois Ambassadeurs vers les oiseau
conclure avec eux un Traité d'acc
dement à telle condition qu'il leur
La sale d'audience où les trois die
més sont reçus, est une cuisine
d'excellent gibier, où Hercule,
mé par l'odeur du rôt plus exquise
succulente que celle de l'encens,
de à établir sa demeure pour y tou
broche, & servir d'aide de cuis
besoin. On trouve dans les autres
d'Aristophane mille traits encore
tyriques & plus mordans que c

craindre de leur part. Mais qu'il ait joué sur le théatre ce qu'il y avoit à Athénes d'hommes illustres & puissans, & qu'il ait osé attaquer le gouvernement même sans garder aucune mesure ni aucun ménagement, voila ce qui doit surprendre.

Cléon, revenu triomphant, contre l'attente publique, de l'expédition de Sphactérie, étoit regardé par le peuple comme le plus grand Capitaine de son siécle. Aristophane, pour démasquer cet homme vil, fils de corroieur & corroieur lui-même, qui ne s'étoit avancé que par sa témérité & son impudence, eut la hardiesse d'en faire un sujet de comédie, sans redouter son crédit. Mais il fut obligé de jouer lui-même le rôle de Cléon, & il monta sur le théatre pour la premiére fois, aucun des Comédiens n'aiant osé faire ce personnage, ni s'exposer à la vengeance d'un homme si redouté. Il se barbouilla le visage de lie faute de masque, n'aiant trouvé aucun ouvrier assez hardi pour faire un masque ressemblant à Cléon, comme on en faisoit pour ceux qu'on vouloit jouer en public. Il lui reproche dans cette piéce le péculat, l'ardeur à s'attirer des présens, l'adresse à séduire le peuple; & il lui enleve la gloire de l'action de Sphactérie, où son Collégue avoit eu plus de part que lui.

Les Chevaliers.

Dans les *Acharniens*, il accuse Lama-

Les Acharniens.

chus d'avoir été fait Général plutôt par la voie de l'argent, que par celle du mérite. Il lui insulte sur sa jeunesse & son oisiveté, tandis qu'il profite, comme beaucoup d'autres qu'il insinue, des récompenses dûes aux services & à la valeur. Il reproche à la République la préférence qu'elle donne aux jeunes citoiens sur les anciens dans le gouvernement de l'Etat, & le commandement des armées. Il dit nettement que, la paix faite, il n'y aura plus de Cléonyme, plus d'Hyperbolus, ni d'autres pareils fripons, qui sont tous nommés par leur nom, toujours prêts à déférer leurs concitoiens, & à s'enrichir par les délations.

Guêpes. La Comédie intitulée *Les Guêpes*, & imitée par M. Racine dans *les Plaideurs*, expose au grand jour la fureur du peuple pour la procédure & le barreau, & les injustices criantes qui se commettoient dans les jugemens.

paix. Le Poéte, touché de voir la République acharnée opiniatrement à la malheureuse expédition de Sicile, entreprend de dégoûter de plus en plus les Athéniens d'une guerre si ruinèuse, & de leur inspirer l'amour d'une paix aussi désirable pour les vainqueurs que pour les vaincus, après plusieurs années d'une guerre également funeste aux uns & aux autres, & capable de perdre la Gréce entiére.

Nulle piéce ne marque mieux avec quelle hardiesse Aristophane osoit parler publiquement & en plein théatre des affaires les plus délicates de l'Etat, que la Comédie intitulée *Lysistrata*. On appelloit ainsi la femme d'un des premiers Magistrats d'Athénes; & l'on suppose qu'elle s'étoit mise en tête de contraindre la Gréce à faire la paix. Elle raconte elle-même comment, durant le cours de la guerre, les femmes demandant à leurs maris quel étoit le résultat des délibérations, & si l'on ne finiroit point la guerre avec Lacédémone, n'en avoient reçu pour réponse que des regards impérieux, & des ordres de se méler de leurs affaires. Que cependant elles sentoient bien à quel point de décadence le gouvernement étoit tombé. Qu'elles prenoient la liberté de remontrer avec douceur à leurs maris les tristes conséquences de leurs téméraires délibérations: mais que leurs humbles remontrances n'aboutissoient qu'à les irriter & à les aigrir. Qu'enfin, à force d'entendre dire par toute l'Attique qu'il n'y avoit plus d'hommes dans l'Etat, ni de têtes pour gouverner, lasses de leur patience poussée à bout, il avoit pris en gré aux femmes de se saisir du gouvernement, & de sauver la Gréce de ses propres fureurs malgré qu'elle en eût. Elle déclare qu'elle s'est emparée de la ville & des tré-

Lysistrata.

purement démocratique. Il ne
s'imaginer qu'Aristophane fût un
de-peu de conséquence dans sa l
que, comme le sont ici les Pc
fournissent des piéces comiques
tre. Le Roi de Perse en avoit bien
h. in tre idée. On sait que dans une
qu'il donnoit à des Ambassadeu
sa premiére curiosité fut de d
des nouvelles d'un certain Poé
que, (c'étoit Aristophane) qui
toute la Gréce, & qui donnoit
les conseils contre lui. Aristopl
soit sur le théatre ce que Démos
depuis dans les assemblées. Les r
du Poéte à l'égard des Athéni
toient pas moins vifs que ceux c
teur. Il disoit dans ses Comédies
qu'il étoit en droit de dire dans la
aux harangues. C'étoit au mêm
qu'il parloit, des mêmes affaires
des mêmes moiens de réussir,
mes obstacles. A Athénes tout le
étoit Roi, & chacun avoit solida
la puissance souveraine. Ils s'e
poient continuellement : ils aim
en parler sans cesse, & à en enten
ler. Les affaires publiques étoien
faires de chaque particulier, qui
en être instruit en toute occasion
qu'à tout moment il avoit à pro
sur la paix ou la guerre, ou sur sa

ou, qu'il fut choqué de la maniere ils parloient des premiers hommes République, c'est en cela même faisoit consister une partie de sa li-

ois [a] Poétes sur-tout illustrérent la die appellée *ancienne*, Eupolis, nus, & Aristophane. Ce dernier est l dont les piéces soient parvenues es jusqu'à nous. Il nous en reste seulement d'un bien plus grand re qu'il avoit composées. Il fleurissans le siécle des grands hommes de ce, particuliérement de Socrate & ipide, ausquels il survécut. Ce fut ut durant la guerre du Péloponnése parut avec le plus d'éclat, moins e un Comédien propre à amuser uple, que comme le censeur du rnement, l'homme gagé par l'Etat le réformer, & presque l'arbitre patrie.



On admire en lui une éléganc finesse, une délicatesse d'expressi un mot ce sel & cet esprit Attique langue latine même n'a pu jamais dre, & [a] qui se fait sentir dans phane plus que dans aucun des Grecs. Son talent particulier étoit lerie. Personne n'a été plus pro lui à saisir le ridicule dans les h qu'il vouloit jouer, ni plus hab faire sentir aux autres, & à le met tout son jour. Mais pour en bien il faudroit être de son tems. Le se subtil de la plupart des railleries nes, dit le P. Brumoi, s'évapore gue, & ce qu'il en reste s'affadit égard. Il n'y a que le plus morda la pointe ne s'émousse jamais.

Deux défauts considérables qu proche justement à ce Poéte, un boufonnerie, & une grossiére obs obscurcissent beaucoup sa gloire, ne l'effacent pas entiérement. On inutilement d'excuser le premier caractére de ceux qui assistoient à ces, dont le plus grand nombr composé de pauvres, d'ignorans

euple qui chassa une fois Cratinus &
oupe, parce que la scéne n'étoit pas
bassement comique à son gré, ne
ie nullement Aristophane, puisque
ındre trouva bien le secret de chan-
e goût en donnant une sorte de Co-
e non pas à la vérité aussi modeste
ıaroit le dire Plutarque, mais beau-
moins libre qu'auparavant.
s obscénités grossiéres, dont pres-
:outes les Comédies d'Aristophane
ıleines, ne reçoivent aucune excuse;
montrent seulement jusqu'où alloit
libertinage des spectateurs, & la
ption du Poéte. Quand il les auroit
onnées de tout le sel possible, ce qui
ooint, ce [a] seroit acheter trop cher
isir de rire soi-même ou de faire rire
tres, que de l'acheter aux dépens
onnêteté; & c'est dans ce cas qu'il
ai de dire, qu'il [b] vaudroit bien
: n'avoir point du tout d'esprit, que
aire un si mauvais usage. On doit
gré au P. Brumoi d'avoir été atten-
n donnant une idée de toutes les
d'Aristophane, à jetter un voile
us les endroits qui pouvoient bles-
pudeur. C'est une loi indispensable
ı religion nous impose: mais elle

ıium risûs pretium
:obitatis impendio
Quint. lib. 6, c. 3.

b Non pejus duxerim tardi ingenii esse, quàm mali. *Id. lib. 1. cap. 3.*

n'eſt pas toujours ſuivie par ce
piquent d'érudition, & qui
quelquefois le titre de ſavant à
chrétien.

L'ancienne Comédie ſubſiſt
ce que Lyſandre, s'étant ren
d'Athénes, en changea le gouve
qui fut remis entre les mains
des principaux. Cette liberté
du théatre leur déplut, & ils ſo
en arrêter le cours. La raiſon de
gement eſt naturelle, & elle ap
flexion que j'ai faite auparava
poſſeſſion où étoient les Poéte
quer impunément les premiers
C'étoient alors des Tyrans qu
toute l'autorité à Athénes. La
tie étoit détruite. Le peuple n'
de part au gouvernement. Il n'
roi, il n'étoit plus ſouverain.
plus droit de dire ſon ſentime
affaires d'Etat, & étoit bien él
ſer décrier par lui-même ou pa
tére des Poétes, les ſentimens
tions de ſes Maîtres. Il fut don
de nommer perſonne ſur le thé
la malignité poétique trouva l
ſecret d'éluder l'eſprit de la Loi
dédommager de la gêne où m
Auteurs la néceſſité de ſuppoſer
feints. Elle ſe mit à ſaiſir le ridi
les hommes, & à tracer des

vrais & reconnoissables, de sorte qu'elle gagna l'avantage de satisfaire plus finement la vanité des Poétes, & la malice des spectateurs. Elle procura aux uns le plaisir délicat de se faire deviner, & aux autres celui de deviner juste en nommant les masques. Telle fut la Comédie qu'on appella depuis *Mitoienne* ou *Moienne*. Il y en a de cette sorte aussi dans Aristophane.

Elle dura jusqu'au tems d'Alexandre le Grand, qui aiant achevé de s'assurer l'empire de la Gréce par la défaite des Thébains, fut cause qu'on réfréna cette licence des Poétes qui s'augmentoit de jour en jour. Et c'est ce qui donna naissance à la *nouvelle Comédie*, qui ne fut plus qu'une imitation de la vie commune, & qui ne porta sur le théatre que des avantures feintes & des noms supposés.

Chacùn peint avec art dans ce noùveau miroir
S'y vit avec plaisir, ou crut ne s'y pas voir.
L'avare des premiers rit du tableau fidéle
D'un avare souvent tracé sur son modéle:
Et mille fois un fat, finement exprimé,
Méconnut le portrait sur lui-même formé.

Despr. Art poét. chant 3.

C'est là proprement la belle Comédie, la Comédie de Ménandre. Des 180, ou plutôt, selon Suidas, des 80 Comédies qu'il composa, & qu'on dit avoir été toutes traduites par Térence, il ne nous reste que très-peu de fragmens. On peut juger

qui formoient le corps de l'édifi
qui faisoient aussi trois étages de d
Du dernier de ces portiques qui é
plus élevé, les femmes voioient le
tacle à couvert des injures de l'air
soleil : car le reste du théatre éto
couvert, & toutes les représentati
faisoient en plein air.

Chaque étage étoit de neuf degr
comptant le palier qui en faisoit l
ration, & qui servoit à tourner à l'e
Mais comme ce palier tenoit la pl
deux degrés, il n'en restoit plus qu
où l'on pût s'asseoir, & chaque éta
voit par conséquent que sept rangs
ges. Ils avoient entre quinze ou di
pouces de haut, & le double à pe
de largeur, afin qu'on y pût être a
large, & sans être incommodé par l
de ceux qui étoient au-dessus, car o
avoit point pratiqué de marchepié

Tous les étages de degrés étoien
sés en deux maniéres : dans leur hau
par des paliers qui séparoient ces é
& que les Latins nommoient *praci*
nes; & dans leur circonférence, p
escaliers particuliers à chaque étag
les coupoient en ligne droite, & qu

rridors couverts, par où le peuple en foule, & entroit dans le théa-: de grandes ouvertures quarrées, iées dans l'épaisseur de la maçon-les degrés. Ces ouvertures s'appel-*vomitoria*, parce que ces grands embloient vomir la multitude du qui entroit en foule.

nme la voix des Acteurs ne pouvoit rter jusqu'au bout du théatre, les ongérent à y suppléer par quelque qui en pût augmenter la force, & dre les articulations plus distinctes. cela ils avoient imaginé des vases n placés sous les degrés du théa-e maniére que les sons pussent fra-reille d'une maniére plus forte & istincte.

rquestre étant située, comme je l'ai é, entre les deux autres parties du e, dont l'une étoit circulaire, & quarrée, elle tenoit de la forme



Enfin l'intervalle qui restoit au milieu, étoit ce qu'ils appelloient l'Orqueſtre.

Les grands théatres avoient trois rangs de portiques élevés les uns ſur les autres, qui formoient le corps de l'édifice, & qui faiſoient auſſi trois étages de dégrés. Du dernier de ces portiques qui étoit le plus élevé, les femmes voioient le ſpectacle à couvert des injures de l'air & du ſoleil : car le reſte du théatre étoit découvert, & toutes les repréſentations ſe faiſoient en plein air.

Chaque étage étoit de neuf degrés, en comptant le palier qui en faiſoit la ſéparation, & qui ſervoit à tourner à l'entour. Mais comme ce palier tenoit la place de deux degrés, il n'en reſtoit plus que ſept où l'on pût s'aſſeoir, & chaque étage n'avoit par conſéquent que ſept rangs de ſiéges. Ils avoient entre quinze ou dix-huit pouces de haut, & le double à peu près de largeur, afin qu'on y pût être aſſis au large, & ſans être incommodé par les piés de ceux qui étoient au-deſſus, car on n'y avoit point pratiqué de marchepiés.

Tous les étages de degrés étoient diviſés en deux maniéres : dans leur hauteur, par des paliers qui ſéparoient ces étages, & que les Latins nommoient *præcinctiones* ; & dans leur circonférence, par des eſcaliers particuliers à chaque étage qui les coupoient en ligne droite, & qui ten-

dant

, une place publique, un fau-
our, ou quelque autre endroit
e, mais toujours un lieu à dé-

ſiéme partie étoit un eſpace mé-
iére la ſcéne, qui lui ſervoit
ment, & que les Grecs appel-
ακήνιον. C'étoit où s'habilloient
ırs, où l'on ſerroit les décora-
où étoit placée une partie des
; car les Anciens en avoient de
ſortes dans leurs théatres.
e il n'y avoit que les portiques
ment de la ſcéne qui fuſſent
, on étoit obligé de tendre ſur
théatre des voiles ſoutenus par
& par des cordages, pour dé-
ſpectateurs de l'ardeur du ſo-
s comme ces voiles n'empé-
as la chaleur cauſée par la tranſ-
& les haleines d'une ſi nom-
ſemblée, les Anciens avoient



gnoient autour du théatre, servoit non-seulement à y répandre une fraîcheur agréable, mais encore à y exhaler les odeurs les plus douces: car cette pluie étoit toujours de l'eau de senteur. Lorsque quelque orage obligeoit d'interrompre les représentations, le peuple se retiroit dans les portiques qui étoient derriére le théatre.

On ne peut exprimer jusqu'où alloit la passion des Athéniens pour ces sortes de représentations, Leurs yeux, leurs oreilles, leur imagination, leur esprit, tout y étoit satisfait. Une des choses qui leur faisoit le plus de plaisir dans les piéces de théatre soit tragiques, soit comiques, étoit d'y trouver des traits qui eussent raport aux affaires présentes de l'Etat, soit que le pur hazard leur en fît faire l'application, ou que ce fût l'effet de l'adresse des Poétes, qui savoient ramener aux affaires présentes de leur République les sujets les plus éloignés, Ils entroient par là dans les intérêts du peuple: ils en prenoient occasion de le flater, d'autoriser ses prétentions, de justifier & quelquefois aussi de condanner ses démarches, de le remplir d'espérance, de l'instruire de ce qu'il devoit faire en de certaines rencontres; & par là souvent ils s'ouvroient un chemin, non-seulement aux applaudissemens des spectateurs,

mais au crédit dans les affaires & dans les délibérations publiques. Par là le théatre levenoit très-agréable & très-intéressant oour le peuple. Ainsi, selon quelques nterprétes, Euripide sut accommoder a tragédie de * Palaméde au jugement endu contre Socrate, & faire voir dans n exemple illustre de l'antiquité l'innocence d'un Philosophe, opprimée par la nalignité soutenue du pouvoir & du rédit.

Souvent le hazard donnoit lieu à des pplications subites & imprévues, dont a justesse faisoit grand plaisir au peuple. . se récria tout d'une voix sur un vers 'Eschyle, qui disoit à la louange d'Amhiaraüs, *il ne cherche pas à paroitre omme de bien, mais à l'être*, & en fit application à Aristide. La même chose rriva à Philopémen dans l'assemblée des eux Néméens. Dans le moment même u'il y entra, on chantoit sur le théatre es vers,

Plut. in Aristid. pag. 320.

Id. in Philop. pag. 362.

C'est lui qui couronne nos têtes
Des fleurons de la liberté.

'ous les Grecs jettérent les yeux sur Philopémen avec des battemens de mains & es cris de joie, qui marquoient leurs entimens à son égard.

* *Il n'est pas certain ue cette piéce soit postérieure à la mort de Socrate.*

Cic. in Orat. pro Sext. n. 120-123.

C'eſt ainſi qu'à Rome, pendant l'exil de Cicéron, quelques vers [a] du Poéte Accius, où il reproche aux Grecs leur ingratitude d'avoir ſouffert qu'on exilât Télamon; ces vers, dis-je, prononcés par Eſope, le plus habile Acteur de ce tems, tirérent des larmes des yeux de tous les ſpectateurs.

Cic ad Attic. lib 2. Epiſt 19. Valer. Max. lib. 6. cap. 2.

Dans une autre occaſion, mais bien différente, le peuple Romain appliqua à Pompée ſurnommé *le Grand*, quelques vers, dont le ſens étoit: *C'eſt par notre miſére que vous êtes grand. Un jour viendra* (on parle ainſi au peuple) *que vous gémirez de lui avoir confié un ſi grand pouvoir.* On obligea l'Acteur de répéter pluſieurs fois ces vers.

§. V. *Paſſion pour les repréſentations du théatre, l'une des principales cauſes du déclin, du relâchement & de la corruption d'Athénes.*

QUAND on compare les beaux tems de la Gréce, où l'Europe & l'Aſie ne retentiſſoient que du bruit des victoires d'Athénes, avec les ſiécles poſtérieurs où la puiſſance de Philippe & d'Alexandre le Grand la réduiſit en une eſpéce de ſervitude, on eſt étonné de voir l'étrange

a O ingratifici Argivi, inanes, Graii immemores beneficii,
Exulare ſiviſtis, ſiviſtis pelli, pulſum patimini.

changement qui étoit arrivé dans cette République. L'important est d'en approfondir les causes, & d'en suivre les différens déclins : & c'est ce que fait d'une maniére admirable M. de Tourreil dans la belle Préface qui est à la tête de sa traduction des harangues de Démosthéne.

On ne retrouvoit, dit-il, dans Athénes aucun vestige de cette politique mâle & vigoureuse, qui sait également préparer les bons succès, & réparer les mauvais. Il ne restoit qu'un orgueil mal entendu & sujet à s'évaporer en décrets fastueux. Ce n'étoient plus ces Athéniens, qui, menacés d'un déluge de barbares, avoient démoli leurs maisons pour en construire des vaisseaux ; & dont les femmes lapidérent celui qui proposa d'appaiser le grand Roi par un tribut ou par un hommage. L'amour du repos & du plaisir avoit presque étoufé celui de la gloire & de l'indépendance.

Périclès ce grand homme, si absolu que ses envieux le traitoient de second Pisistrate, fut le premier auteur du relâchement & de la corruption. En vûe de se concilier l'affection du peuple, il établit que les jours qu'on célébroit des jeux ou des sacrifices, l'on distribueroit un certain nombre d'oboles au peuple ; & que dans les assemblées où l'on agitoit des matiéres d'Etat, l'on paieroit à cha-

que particulier une certaine rétribution pour le droit de présence. Ainsi l'on vit pour la première fois des Républicains vendre à la République le soin qu'ils prenoient de la gouverner, & compter entre les œuvres serviles les plus nobles fonctions de la puissance souveraine.

Il n'étoit pas difficile de prévoir ce que produiroit un si terrible désordre. On prétendit y remédier par la destination d'un fonds pour la guerre, avec défense sur peine de la vie d'ouvrir en aucun cas l'avis d'y toucher pour d'autres usages. Cet abus ne laissa pas de subsister toujours. Il paroissoit tolérable tandis que le citoien, qui vivoit des libéralités publiques, tâchoit de les mériter par un service assidu de neuf mois entiers dans les armées. Chacun servoit à son tour : & qui se dispensoit d'un tel devoir, étoit irrémissiblement puni comme déserteur. Mais enfin le nombre des contrevenans l'emporta sur la loi, & l'impunité, à l'ordinaire, ne manqua pas de multiplier les coupables. Des gens accoutumés au séjour délicieux d'une ville, où les fêtes & les jeux étoient continuels, conçurent une répugnance insurmontable pour le travail, qu'ils regardérent comme indigne de personnes libres.

Il falut donc trouver à ce peuple fainéant de quoi l'amuser, & de quoi rem-

plir le vuide d'une vie désoccupée. Ce fut particuliérement ce qui les jetta dans la passion, ou plutôt dans la fureur des spectacles. La mort d'Epaminondas, qui sembloit promettre de grands avantages, acheva de les perdre & de les abymer.
» Leur courage, dit Justin, ne survécut *Justin. lib. 6. cap. 9.*
» pas à cet illustre Thébain. Délivrés d'un
» rival qui tenoit leur émulation éveil-
» lée, ils tombérent dans une indolence
» & dans une mollesse léthargique. Le
» fonds des armemens de terre & de mer
» se consume aussitôt en jeux & en fêtes.
» La paie du matelot & du soldat se dis-
» tribue au citoien oisif. La vie douce &
» délicieuse amollit les cœurs. Les repré-
» sentations du théatre l'emportent sur
» les exercices du camp. La valeur & la
» science militaire ne se comptent pour
» rien. On n'applaudit plus aux grands
» Capitaines : il n'y a d'acclamation que
» pour les bons Poétes, & pour les excel-
» lens Comédiens.

Les choses étant portées à cet excès, il n'est pas mal aisé de comprendre quelle foule de spectateurs couroit aux représentations. Comme on n'épargnoit rien pour les embellir, le Théatre emportoit des sommes exorbitantes. Si l'on supputoit exactement, dit Plutarque, ce que coutoit aux Athéniens chaque représentation de piéces de théatre, on verroit *Plut. de glor. Athen. pag. 349.*

les barbares pour la défense de l
& du salut de la Gréce. C'est c
Id. Sympos. lib. 7. Quæst. 7. pag. 710. qu'un Lacédémonien, voiant o
toient les frais énormes de ces dif
Poétes tragiques, & les peines
Choragi. dinaires que se donnoient les M
préposés à la célébration de ce
s'écria que la ville n'étoit pas s
donner une si vive & si sérieuse a
tion à des choses si frivoles. » Ca
» disoit-il, les jeux ne doivent é
» des jeux; & il n'est pas raiso
» d'acheter à si grands frais un c
» léger délassement. Ces sortes de
» ne conviennent, tout au plus, q
» les tems du repas, & pour certa
» mens de loisir, mais ne doiven
» cune sorte préjudicier au soin
» faires publiques, ni aux dépe
» y sont nécessaires.

De glor. Athen. pag. 348. 349. Après tout, dit Plutarque da
droit que j'ai déja cité, de quell

que le bon goût & la magnificence de Périclès l'ont embellie & ornée, que la généreuſe hardieſſe de Miltiade a affermi ſa liberté, que la conduite modérée de Cimon lui a valu l'empire & le gouvernement de la Gréce. Si la ſage & ſavante poéſie d'Euripide, ſi la ſublime diction de Sophocle, ſi le haut cothurne d'Eſchyle, ont procuré à la ville d'Athénes de pareils avantages, en la délivrant de quelque grand malheur, ou en la couvrant d'une éclatante gloire, je conſens (c'eſt toujours Plutarque qui parle) qu'on mette en parallèle les piéces dramatiques avec les trophées, le théatre poétique avec le camp martial, les compoſitions des Poétes avec les grandes actions des Généraux d'armée. Qui oſeroit faire une telle comparaiſon ? Je vois paroitre ici ſur la ſcéne, non de ſimples Ecrivains, couronnés de lierre, & traînant après eux un bouc ou un taureau, récompenſes & victimes aſſignées à la poéſie tragique : mais d'illuſtres Capitaines, environnés des colonies qu'ils ont fondées, des villes qu'ils ont priſes, des peuples qu'ils ont vaincus. C'eſt pour éterniſer le ſouvenir, non des victoires d'Eſchyle & de Sophocle, mais des fameuſes journées de Marathon, de Salamine, d'Eurymédon, & de tant d'autres, que nous célébrons dans chaque mois

avec tant de pompe plusieurs fêtes sacrées.

La conclusion que tire Plutarque de tout ceci, & celle que nous en devons tirer avec lui, c'est que c'étoit une grande imprudence pour les [a] Athéniens de faire céder ainsi le devoir au plaisir, le zéle pour la patrie à la passion du théâtre, l'application sérieuse pour les affaires à de frivoles spectacles; & de consumer en dépenses inutiles & en de vaines représentations de piéces tragiques des fonds destinés pour l'entretien des flotes & des armées. La [b] Macédoine, jusques-là obscure & peu considérée, sut bien profiter de la molle indolence des Athéniens; & Philippe, instruit par les Grecs mêmes, sous qui il fit pendant plusieurs années un heureux apprentissage de guerre, donna bientôt à la Gréce un maître qui l'asservit, & lui fit subir le joug, comme nous le verrons dans la suite.

a Ἁμαρτάνουσιν Ἀθηναῖοι μεγάλα, τὴν σπουδὴν εἰς τὴν παιδιὰν καταναλίσκοντες, τουτέστι μεγάλων ἀποστόλων δαπάνας καὶ στρατευμάτων ἐφόδια καταχορηγοῦντες τὸ θέατρον.

b Quibus rebus effectum est ut inter otia Græcorum sordidum & obscurum antea Macedonum nomen emergeret, & Philippus obses triennio Thebis habitus, Epaminondæ & Pelopidæ virtutibus eruditus, regnum Macedoniæ, Græciæ, & Asiæ cervicibus, velut jugum servitutis imponeret. *Justin. l. 6. c. 9.*



.IVRE ONZIÉME.

STOIRE DES DEUX DENYS,

TYRANS DE SYRACUSE.

EPUIS que Syracuſe étoit rentrée en poſſeſſion de ſa liberté par l'ex-tion de la famille de Gélon, il s'étoit é environ ſoixante ans. Les événe-ıs qui occupent cet intervalle dans la le, à l'exception de la guerre que les éniens y portérent, ſont peu impor-; & peu connus : mais en récompen-ceux qui ſuivent, ſont tout-à-fait in-ſſans. Je veux parler du régne des x Denys Tyrans de Syracuſe, qui vernérent, le premier trente-huit, & le ſecond * douze, ce qui fait en : cinquante ans. Comme cette hiſ-e eſt entiérement détachée de ce qui aſſoit en même tems dans la Gréce ı raporterai ici toute de ſuite & ſé-:ment, en prenant ſeulement la pré-:ion d'avertir que les vingt premiéres ées, dont je vais faire l'hiſtoire, con-rent à-peu-près avec les vingt der-es du Volume précédent.

.u reſte, cette hiſtoire va préſenter à

près une interruption us de dix ans, il re-monta ſur le trône & régna encore deux ou trois ans.



piter les uns & bruler les autres
ſeul mot, ſe nourrir & ſe repaître
humain, & ſatisfaire ſon inh
cruauté par le ſupplice de perſo
tout âge & de toute condition :
dis-je, un tel objet frapera no
pourrons-nous nous diſſimuler u
que le paganiſme même a recon
que Plutarque fait obſerver à l'
des Tyrans de Sicile, & de ceu
dont nous parlons ; que c'eſt da
lére que Dieu donne de tels Pri
peuples, en ſe ſervant d'impies, &
lérats pour punir d'autres ſcél
d'autres impies ? D'un autre côté
ce même Prince, l'effroi & la te
Syracuſe, inquiet lui-même & tr
pour ſa propre vie, livré jour &

Plut. Moral. pag. 552. 553.

ses remords; ne pourra trouver personne dans ses Etats, pas même ses femmes ni ses enfans, à qui il ose se fier : qui de nous ne s'écriera avec Tacite, [a] *Que ce n'est pas sans raison que l'oracle de la sagesse a dit, Que si on ouvroit le cœur des Tyrans, on le trouveroit déchiré de mille coups, puisqu'il est vrai que les corps ne sont pas plus tourmentés par les gênes & les supplices, que leur esprit l'est au-dedans par leurs crimes, par leurs cruautés, & par toutes leurs injustes & violentes entreprises?*

Il n'en est pas ainsi d'un Roi. Il aime ses sujets, & il en est aimé. Il jouit au-dedans de lui-même d'une tranquillité parfaite, & il vit au milieu de son peuple comme un pere au milieu de ses enfans. Quoiqu'il [b] sache qu'il a le glaive en main pour punir, il craint d'en faire usage; aime, pour ainsi dire, à en émousser la

a Neque frustra præstantissimus sapientiæ firmare solitus est, si recludantur tyrannorum mentes, posse aspici laniatus & ictus; quando, ut corpora verberibus, ita sævitia, libidine, malis consultis, animus dilaceraretur. *Tac. Annal. lib. 6. cap. 6.*

b Hæc est in maxima potestate verissima animi temperantia, non cupiditate aliqua, non temeritate incendi; non priorum principum exemplis corruptum, quantum in cives suos liceat, experiendo tentare, sed hebetare aciem imperii sui.... Quid interest inter tyrannum & regem, (species enim ipsa fortunæ ac licentia par est) nisi quòd tyranni in voluptate sæviunt, reges non nisi ex causa ac necessitate. *Senec. de Clem. lib. 1. cap. 11.*

pointe; & il ne se résout à faire
de son pouvoir qu'avec une
douleur, dans la derniére néce
selon toutes les formes prescrit
loix. Mais le Tyran ne punit qu
price & par passion, & il croit
tarque en parlant de Denys mêm
tre véritablement maître & ne g
en souverain, qu'autant qu'il s
dessus des loix, qu'il n'en recon
tre que sa volonté, & qu'il sai
obéir promtement. Or, continue
Auteur, quiconque peut tout
veut, court grand risque de v
qu'il ne doit pas.

Outre ces traits de cruauté
rannie, qui caractérisent par
ment le premier Denys, on v
son histoire tout ce qu'une amb
mesurée, soutenue d'un grand
d'un esprit étendu, & de talen
à gagner la confiance du peuple
pable d'entreprendre pour s'él
souveraineté; tous les moiens
su emploier pour s'y mainteni
les efforts de ses ennemis, & r
haine publique; enfin le bonh
eu ce Tyran d'éviter pendant

conſpirations formées contre lui, & de tranſmettre tranquillement à ſon fils la tyrannie comme un héritage ſucceſſif, & un bien domeſtique.

CHAPITRE PREMIER.

CE CHAPITRE renferme l'hiſtoire de Denys l'ancien, Tyran de Syracuſe, qui régna trente-huit ans.

§. I. *Moiens qu'emploia Denys pour s'emparer de la Tyrannie à Syracuſe.*

DENYS étoit de Syracuſe; ſelon quelques-uns d'une naiſſance noble & illuſtre, ſelon d'autres d'une extraction baſſe & inconnue. Quoi qu'il en ſoit, il ſe diſtingua par ſon courage dans la guerre contre les Carthaginois, & s'y fit un grand nom. Il étoit du nombre de ceux qui accompagnérent Hermocrate, lorſqu'il entreprit de rentrer à main armée dans Syracuſe, d'où il avoit été exilé par la cabale de ſes ennemis. Le ſuccès de cette entrepriſe ne fut pas heureux. Hermocrate demeura ſur la place. Les Syracuſains n'épargnérent pas ſes complices. Pluſieurs furent exécutés publiquement. Denys étoit reſté parmi les bleſſés. Le bruit de ſa mort, que ſes proches répandirent exprès, lui ſauva la vie. La

Diod. l. 1 pag. 197.

Dans l'Histoire des Carthaginois, Tome I. cipales villes, comme nous
qué ailleurs. L'heureuse siti
pour leur commerce mariti
lité du pays, la richesse d
étoient de puissans motifs]
Diod. l. 13. p. 203-206. tirer. On peut juger de q
des autres villes, par ce qu
Sicile raporte d'Agrigente
étoient d'une magnificence
re, sur-tout celui de Jupite
qui avoit trois cens quarant
gueur, sur soixante de la
vingts de hauteur. Les por
leries répondoient pour l'
beauté au reste du bâtimen
étoit représenté le combat
& de l'autre la prise de Tro
figures à hauteur naturelle. I
de la ville un Lac creusé de
mes, qui avoit de circuit
(plus d'un quart de lieue) à
deur trente piés rempli d

habits : on ne vit jamais rien de plus
it. Gellias, le plus riche des citoiens
gente, avoit fait conſtruire dans ſa
plusieurs grandes ſales pour y rece-
y traiter ſes hôtes. Des gens poſtés
ordre aux portes de la ville, invi-
tous les étrangers qui y arrivoient,
r loger chez leur maître, & les
luiſoient. Généralement parlant,
talité étoit encore en grand uſage
rand honneur dans cette ville. Un
furieux aiant obligé cinq cens ca-
de s'y refugier, Gellias les reçut
ui, & leur fournit à tous ſur le
des habits, dont il avoit toujours
ombre en réſerve dans ſes gardes-
es. Voila ſavoir faire un digne uſage
richeſſes. Les Hiſtoriens parlent
ſon cellier, où il y avoit trois cens
ux taillés dans le roc, dont chacun
cent * amphores.

nois. Sa chute ébranla toute la Sicile, & répandit par-tout la terreur. On en imputa la cause à la lenteur des Syracusains, qui ne l'avoient secourue que foiblement. Denys, qui dès lors étoit uniquement occupé des desseins de grandeur qu'il rouloit dans son esprit, & qui travailloit, mais d'une maniére sourde, à en jetter les fondemens, profita de cette occasion favorable, & des plaintes générales de la Sicile contre Syracuse, pour rendre les Magistrats odieux, & pour décrier le gouvernement. Dans une assemblée publique qui s'y tint, pour délibérer sur l'état présent des affaires, comme personne n'osoit ouvrir la bouche de peur de s'attirer la disgrace de ceux qui étoient en place, Denys se leva, & prenant la parole, il accusa hautement les Magistrats de trahison, & fut d'avis qu'on les déposât sur le champ, sans attendre que le tems de leur administration fût expirée. Ils le traitérent de séditieux & de perturbateur du repos public, &, comme tel, ils le condannérent, selon les loix, à une amende. Il faloit la paier avant que de pouvoir reprendre la parole, & Denys n'étoit pas en état de le faire. Philiste, l'un des plus riches citoiens, (c'est lui qui avoit écrit l'histoire de Sicile, qui n'est pas parvenue jusqu'à nous) la paia argent comptant, & l'exhorta à continuer de donner ses avis sur les affaires

présentes avec toute la liberté qui convient à un citoien zélé pour sa patrie.

Denys reprit donc son discours avec plus de force encore qu'auparavant. Il s'étoit exercé de longue main au talent de la parole, qu'il regardoit avec raison comme un instrument nécessaire dans un gouvernement républicain, sur-tout par raport aux vûes qu'il avoit de gagner le peuple, & de le faire entrer dans ses intérêts. Il commença par décrire d'une maniére vive & touchante le malheur d'Agrigente ville alliée & voisine; la triste nécessité où ses habitans, faute de secours, avoient été réduits d'en sortir de nuit furtivement; les cris & les pleurs des enfans, des vieillards, des malades, qu'ils avoient été forcés d'abandonner à la merci d'un ennemi féroce & impitoiable; le meurtre cruel de tous ceux qui avoient été laissés dans la ville, que le barbare vainqueur avoit été arracher des temples & des autels des dieux, foible asyle contre l'impiété & la fureur Punique. Il imputoit tous ces maux à la trahison des Chefs, qui au lieu de marcher vers Agrigente, s'étoient retirés avec leurs troupes; à la lenteur criminelle des Magistrats, qui s'étoient laissé corrompre par l'argent des Carthaginois; à la fierté des Grands & des riches, qui ne songeoient qu'à établir leur puissance sur les ruines de la liberté publique. Il représen-

Sicile, que la faction des Grands de Syracuse avoit fait sortir de la ville en différens tems, & sous divers prétextes. Il comprit quel renfort ce seroit pour lui qu'une troupe nombreuse de tels citoiens, que la reconnoissance pour leur bienfaiteur, la haine ancienne contre ceux qui les avoient fait exiler, l'espérance de rétablir leurs affaires & de s'enrichir des dépouilles de leurs ennemis, rendroient très-propres à l'exécution de ses desseins & attacheroient pour toujours à sa personne & à ses intérêts. Il travailla donc sérieusement à leur retour. On parloit de mettre sur pié de nombreuses troupes pour s'opposer aux conquêtes des Carthaginois. Le peuple voioit avec peine la dépense où monteroient ces nouvelles levées. Denys profita de cette favorable conjoncture, & de cette heureuse disposition des esprits. Il représenta qu'il étoit ridicule de faire venir à grands frais de l'Italie & du Péloponnése des troupes étrangéres, pendant que la patrie en pouvoit fournir gratuitement de plus excellentes. Qu'il y avoit un grand nombre de Syracusains épars dans toute la Sicile, qui, malgré le mauvais traitement qu'ils avoient reçu, avoient toujours retenu le cœur de citoiens sous la qualité & le nom d'exilés, qui conservoient pour leur patrie une tendre affection & une fidélité inviolable, & qui avoient

nt mieux aimé errer de côté & d'autre la Sicile sans établissement & sans urs, que de prendre parti dans l'ar- des ennemis, quelque avantageuses ussent les offres qu'on leur faisoit. Ce urs de Denys fit sur l'esprit du peu- oute l'impression qu'il pouvoit sou- r. Ses Collégues, qui sentoient bien vouloit aller, n'osérent le contre- , prévoiant bien que leur opposition seulement seroit inutile, mais qu'elle rviroit qu'à irriter le peuple contre & à augmenter encore le crédit de ys, à qui seul elle laisseroit tout l'hon- du rappel des Exilés. Leur retour fut ordonné, & tous, sans perdre de , revinrent à Syracuse.

ans le même tems il vint une dépu- n de Géle, ville sujette & dépendante racuse, pour demander qu'on forti- a garnison. Denys s'y transporta aussi- vec deux mille fantassins, & quatre chevaux. Il trouva la ville dans une de émeute. Elle étoit partagée en deux ions, l'une du peuple, l'autre des ri- & des puissans. Ceux-ci aiant été ac- s dans les formes, furent condannés ort dans l'assemblée, & leurs biens fisqués au profit du public. Ce qui re- de cette confiscation servit à paier ce étoit dû depuis lontems à l'ancienne nison commandée par Dexippe Lacé-

démonien; & Denys promit à ceux qu'il avoit amenés de Syracuse le double de la paie que la ville leur avoit promise. Ce furent autant de nouvelles créatures qu'il s'attacha. Les habitans de Géle le comblérent de marques d'honneur, & députérent à Syracuse pour remercier la ville de l'important service qu'elle leur avoit rendu en leur envoiant Denys. Aiant tenté inutilement de faire entrer Dexippe dans ses vûes, il retourna à Syracuse avec son corps de troupes, après avoir promis aux habitans, qui firent tous leurs efforts pour le retenir, qu'il reviendroit bientôt avec un secours plus considérable.

Il arriva justement à Syracuse dans le tems que le peuple sortoit du théatre. Tous coururent en foule vers Denys, & lui demandérent avec empressement ce qu'il avoit appris des Carthaginois. Il leur répondit d'un air triste & affligé que la ville nourrissoit dans son sein d'autres ennemis bien plus dangereux & plus à craindre. Que pendant qu'à Carthage on faisoit des préparatifs extraordinaires pour venir attaquer Syracuse, ceux qui étoient chargés du commandement, au lieu de réveiller le zéle & l'attention des citoiens, & de mettre tout en mouvement à l'approche d'un si formidable ennemi, endormoient la ville en l'amusant par de vains spectacles, & laissoient manquer du né-

cessaire les troupes, dont ils détournoient la paie à leur profit particulier par un brigandage qui étoit la ruine des affaires publiques. Qu'il avoit toujours bien senti qu'elle pouvoit être la cause d'une telle conduite. Que maintenant ce n'étoit plus sur de simples conjectures, mais sur des preuves trop certaines, qu'étoient fondées ses plaintes. Qu'Imilcon, Chef des Carthaginois, lui avoit envoié un Officier, sous prétexte de traiter du rachat des prisonniers, mais en effet pour l'exhorter à ne pas examiner de si près la conduite de ses Collégues, & s'il ne vouloit point entrer dans leurs vûes en faveur de Carthage, du moins à ne s'y pas opposer. Que pour lui il venoit renoncer au commandement, & abdiquer sa dignité, pour ne point donner lieu à des soupçons fâcheux contre lui, comme s'il étoit de concert & d'intelligence avec les traîtres qui vendoient la République.

Ce bruit s'étant répandu parmi les troupes & dans toute la ville, chacun se retire chez soi plein d'inquiétude & d'allarme. Le lendemain on convoque l'Assemblée. Denys renouvelle ses plaintes contre les Commandans. Elles sont reçues avec un applaudissement général. Quelques-uns dans l'assemblée s'écrient qu'il faut le nommer dès à présent Généralissime avec un pouvoir absolu, & ne pas attendre,



ſée de trois cens mille hommes. Q
ce qui regardoit l'accuſation inten
tre les traîtres, on l'examineroit
autre aſſemblée : mais que l'affa
ſente ne ſouffroit point de délai. I
ſouffrit point en effet, & le peup
lorſqu'il eſt une fois prévenu, ſe l
traîner à ſon penchant ſans rien
ner, nomma ſur le champ Den
Généraliſſime avec un pouvoir
Dans cette aſſemblée même il fit o
une double paie pour les ſoldats
entendre que l'Etat s'en dédomn
avantageuſement par les conquêt
ſeroient le fruit. Quand tout cela
clu, & l'Aſſemblée finie, les Syra
examinant de ſang froid tout ce
noit de ſe paſſer, en furent extré
ſurpris, comme ſi eux-mêmes n'en

pour arriver à la tyrannie, qui étoit de se faire donner des gardes ; & il le fit d'une maniére habile & rusée. Il proposa à tous les citoiens qui étoient au dessous de quarante ans, & en âge de porter les armes, de se rendre, avec des vivres pour trente jours, à la ville de Léonte. Les Syracusains en étoient alors les maîtres, & ils y tenoient garnison. Cette place étoit remplie de soldats fugitifs & étrangers, gens fort propres pour l'exécution de ses desseins. Il se doutoit bien que la plupart des Syracusains ne le suivroient pas. Il partit, & étant arrivé de nuit, il campa dans les champs près de la ville. Peu de tems après on entendit un grand bruit dans tout le camp : des gens apostés par Denys avoient excité ce tumulte. Il supposa qu'on lui avoit tendu des embuches, & qu'on avoit voulu l'assassiner. Plein de trouble & d'allarme il se réfugie dans la citadelle de la ville des Léontins, & y passe le reste de la nuit après y avoir allumé beaucoup de feux, & y avoir fait venir ceux des soldats qui lui étoient les plus affidés. A la pointe du jour toute la multitude s'assemble. Il expose, encore saisi de crainte, le danger qu'il a couru, & demande qu'on lui permette de choisir à son gré six cens gardes pour mettre sa personne en sureté. Pisistrate lui en avoit donné l'exemple lontems aupara-

vant, & avoit emploié le même artifice quand il ſe fit Tyran d'Athénes. Sa demande paroit fort raiſonnable, & lui eſt accordée. Il choiſit ſur le champ mille gardes, les arme de pied en cap, les équipe magnifiquement, & leur fait de grandes promeſſes. Il s'attache auſſi d'une maniére particuliére les ſoldats étrangers, en leur parlant avec bonté & familiarité. Il fait pluſieurs changemens dans les troupes pour s'aſſurer des Officiers, & renvoie Dexippe à Lacédémone, parce qu'il s'en défioit. Il fait venir en même tems de Géle une grande partie de la garniſon que lui-même y avoit envoiée, & raſſemble de tous côtés les fugitifs, les exilés, les gens chargés de dettes & de crimes, digne cortége d'un Tyran.

Avec une telle eſcorte il ſe rend à Syracuſe, & y répand la terreur. Les citoiens n'étoient plus en état de s'oppoſer à ſon entrepriſe, ni de lui diſputer ſon autorité. La ville étoit pleine de ſoldats étrangers, & ſe voioit prête à être attaquée par les Carthaginois. Pour s'affermir encore davantage dans la tyrannie, il épouſe la fille d'Hermocrate le plus puiſſant citoien de Syracuſe, & qui avoit le plus contribué à la défaite des Athéniens; & il donne ſa ſœur en mariage à Polyxéne beau-frere d'Hermocrate. Aiant enſuite convoqué l'aſſemblée, il ſe défit

de Daphnée & de Démarque, qui s'étoient opposés le plus vivement à son usurpation. C'est ainsi que Denys, de simple Greffier à Syracuse & de bourgeois du dernier rang, se rendit maître & Tyran de la plus grande & de la plus opulente ville de la Sicile.

§. II. *Mouvemens dans la Sicile & à Syracuse contre Denys. Il vient à bout de les dissiper. Pour arrêter les révoltés, il songe à attaquer les Carthaginois. Il travaille aux préparatifs de cette guerre avec un soin & un succès merveilleux. Voiage de Platon à Syracuse: Sa liaison intime avec Dion.*

DENYS eut une rude secousse à essuier dès le commencement. Les Carthaginois aiant assiégé Géle, il marcha au secours de cette ville, & après quelques actions contre l'ennemi qui réussirent mal, il entra dans la place. Il y agit foiblement, & tout le service qu'il rendit aux habitans fut de les faire sortir de nuit, & de les accompagner pour favoriser leur fuite. On le soupçonna d'agir de concert avec les ennemis, d'autant plus qu'ils ne le poursuivirent point, & qu'il y eut peu de ses soldats étrangers de tués. Tout ce qui étoit resté d'habitans à Géle fut égorgé. Ceux de Camarine, dans la crainte d'un pareil traitement, se retirérent avec

Diod. l. 13 p. 227-231.

tous les effets qu'ils purent emporter. Ce ſpectacle de vieillards, de femmes, de jeunes filles, de tendres enfans, dont on hâtoit la marche au-delà de leurs forces, toucha de compaſſion les troupes de Denys, & les irrita contre ce Tyran. Celles qu'il avoit fait venir de l'Italie, ſe retirérent dans leur pays. Les Cavaliers de Syracuſe, aiant tenté inutilement de le tuer dans le chemin, parce qu'il étoit toujours environné de ſes étrangers, prirent les devants, & étant entrés dans Syracuſe, marchérent droit au palais du Tyran qu'ils pillérent, & firent eſſuier à ſa femme toutes ſortes de mauvais traitemens, dont elle mourut. Denys, qui avoit prévu leurs deſſeins, les ſuivit de près avec cent cavaliers ſeulement & quatre cens fantaſſins, & aiant fait près
400 *ſtades.* de vingt lieues par une marche forcée, arriva vers le milieu de la nuit à la porte de l'Achradine, qu'il trouva fermée. Il y mit le feu, & s'ouvrit un paſſage. Les plus riches des citoiens accoururent montés à cheval pour lui diſputer l'entrée, mais ils furent envelopés par les ſoldats, & preſque tous tués. Denys étant entré dans la ville, égorgea tout ce qu'il trouva à ſa rencontre, pilla les maiſons de ſes ennemis, en tua un grand nombre, & en fit ſortir pluſieurs de Syracuſe. Le lendemain matin toutes les troupes de

Denys arrivérent. Les malheureux fugitifs de Géle & de Camarine, aïant en horreur le Tyran, se retirérent chez les Léontins. Imilcon aiant envoïé un héraut à Syracuse, conclut le Traité dont il a été parlé dans l'histoire des Carthaginois. Une des conditions fut que Syracuse demeureroit soumise à Denys, ce qui confirma tous les soupçons qu'on avoit conçus contre lui. Tout ceci arriva l'année de la mort de Darius Nothus.

Tome I

An. M. 36[...]
Av. J. C. 4[...]

Ce fut pour lors qu'il sacrifia à son repos & à sa sureté tout ce qui lui pouvoit faire ombrage. Il savoit qu'après avoir dépouillé les Syracusains de tout ce qu'ils avoient de plus cher, il ne pouvoit manquer d'en être extrêmement haï, & la crainte des malheurs qu'il devoit en attendre, croissoit dans l'usurpateur à proportion de leur haine. Il regardoit tous ses nouveaux sujets comme autant d'ennemis, & il croioit ne pouvoir se précautionner contre les dangers qui l'environnoient de toutes parts & qui le suivoient par-tout, qu'en exterminant les uns pour intimider les autres. Il ne voioit pas qu'en ajoutant la cruauté des supplices à l'oppression publique, il ne faisoit que multiplier ses ennemis, & les engager, après la perte de leur liberté, à sauver au moins leur vie en attentant à la siennne.



partie de la ville appellée l'Ile,
situation avantageuse rendoit d
forte, & qui pouvoit être gardée
médiocre garnison. Il l'enviro
bons murs, flanqués d'espace e
de plusieurs tours fort hautes, & l
ainsi du reste de la ville. Il y b
forte citadelle pour lui servir de
& d'asyle en cas d'accident, & y
truire un grand nombre de bout
de galeries, capables de conte
multitude considérable d'habitan

Pour ce qui regarde les terres, i
les meilleures qu'il donna à ses c
& aux Officiers qu'il avoit mis e
& distribua le reste à proporti
entre les citoiens & les étrangers
tant au nombre des premiers les
qui avoient été affranchis. Il par
la même sorte les maisons, réser

étoient encore libres, & qui avoient donné du secours aux Carthaginois. Il commença par le siége d'Herbesine. Les Syracusains qu'il avoit menés avec lui se voiant les armes à la main, crurent devoir s'en servir pour se rétablir en liberté. Comme ils s'attroupoient & concertoient ensemble, un des premiers Officiers qui leur parla durement fut tué sur le champ : & ce meurtre fut comme le signal de la révolte. Ils firent venir aussitôt d'Etna les Cavaliers qui s'y étoient retirés au commencement de la révolution. Denys, allarmé de ce mouvement, laissa le siége, & marcha promtement vers Syracuse pour la contenir dans l'obéissance. Les révoltés l'y suivirent de près, & s'étant emparés d'Epipole, ils lui fermérent par ce moien toute issue dans la campagne. Aiant fait venir du secours de leurs alliés par terre & par mer, ils mettent la tête du Tyran à prix, & promettent le droit de bourgeoisie aux Etrangers qui l'abandonneront. Il en passa un grand nombre de leur côté, qu'ils traitérent fort humainement. Ils font avancer leurs machines, & battent fortement les murs de l'Ile, sans donner à Denys le tems de respirer.

Ce Tyran, réduit aux abois, abandonné par le plus grand nombre des Etrangers, & se voiant sans issue du côté de la

Campagne, assemble ses amis pour délibérer avec eux, plutôt sur le genre de mort qu'il doit choisir pour terminer glorieusement sa carriére, que sur les moiens de se sauver. On s'applique à lui relever le courage. Les avis se partagent, mais enfin celui de Philiste prévaut, qui étoit qu'il ne faloit point absolument renoncer à la tyrannie. Denys, pour gagner du tems, députe vers les révoltés, & demande qu'on lui permette de sortir de la ville avec les siens, ce qui lui fut accordé; & on convint de lui donner cinq vaisseaux pour emmener ses gens, & pour emporter ses effets. Il avoit cependant envoié sous-main vers les Campaniens qui étoient en garnison dans les places des Carthaginois, & leur avoit fait offrir des sommes considérables pour le venir tirer du danger où il étoit.

Dans l'intervalle de ces pourparlers, les Syracusains, qui croioient l'affaire terminée, & le Tyran perdu, avoient désarmé une partie des troupes, & le reste agissoit fort nonchalamment. L'arrivée des Campaniens, au nombre de douze cens chevaux, surprit & allarma infiniment la ville. Après avoir battu ceux qui s'opposoient à leur passage, ils percent jusqu'à Denys. Trois cens autres soldats arrivent en même tems à son secours. Alors la face des choses change entiére-

t. La terreur & le découragement paſ-
lu côté des Syracuſains. Denys, aiant
ne ſortie, les pouſſe vivement juſ-
dans la partie de la ville appellée
olis. Le carnage ne fut pas conſidé-
, parce que Denys avoit défendu de
les fuiards. Il fit enſevelir les morts,
dire à ceux qui s'étoient retirés à Etna
s pouvoient revenir en toute ſureté,
ettant d'oublier abſolument le paſ-
luſieurs revinrent, d'autres ne cru-
pas devoir ſe fier à la parole du Ty-
Il récompenſa avantageuſement les
paniens, & les renvoia.

s Lacédémoniens firent alors, par Pag. 241.
rt à Syracuſe, une démarche bien in-
de la réputation de Sparte. Ils ve-
e de ruiner la liberté à Athénes : ils ſe
roient ouvertement dans toutes les
s de leur dépendance contre le gou-
ement populaire. Ils députérent un
urs citoiens à Syracuſe, en apparen-
ur témoigner la part qu'ils prenoient
alheur de la ville, & pour lui offrir
ecours, mais en effet pour fortifier
s dans la réſolution de ſe maintenir
la tyrannie, eſpérant que ce Prince,
nu fort puiſſant, pourroit leur être
grand ſecours.

qui venoit de ſe paſſer à Syracuſe, Pag. 242.
appris à Denys ce qu'il devoit atten-
l'avenir de ſes ſujets. Pendant que



l'étendue de ses vûes, & la rare c
Il y donna donc tous ses soins
son application, persuadé que la
qu'il alloit commencer avec une
des plus puissantes qui fussent aloi
roit être de longue durée, & qu'
roit des suites considérables.

An. M. 3605. Av. J. C. 399. Il commença par faire venir
cuse, tant des villes qui lui étoi
mises en Sicile, que de la Gré
l'Italie, un grand nombre d'ar
d'ouvriers de toute sorte, qu'il
ce voiage par l'attrait du gain &
compense, moien sûr d'avoir d
que genre ce qu'il y a de plus
gens. Il fit fabriquer une multit
nie de toutes sortes d'armes, ép
velots, lances, pertuisanes, casq
rasses, boucliers: le tout selon l'
la coutume de chacune des natio
ces armes étoient destinées. Il
truire aussi un grand nombre de

oute la ville, devenue un atelier
ral, retentissoit du bruit des travail-
:. Non seulement les vestibules & les
rons des temples, les portiques, les
: d'exercices, les places publiques,
encore toutes les maisons des par-
iers qui avoient quelque étendue,
nt remplies d'ouvriers. Denys y avoit
li un ordre merveilleux. Chaque es-
d'artisans, divisée par rues & par
tiers, avoit ses inspecteurs & ses sur-
ans, dont la présence & les conseils
çoient & perfectionnoient le travail.
rince lui-même étoit toujours au mi-
des ouvriers, les excitant & les ani-
t par des louanges & des récompen-
roportionnées à leur mérite. Selon
chacun d'eux se distinguoit par son
leté & son industrie, il savoit aussi les
iguer par différentes marques d'hon-
, jusques-là qu'il en faisoit manger
ques-uns à sa table, & affectoit de
retenir familiérement avec eux com-
vec des amis. [a] On a raison de dire
c'est l'honneur qui nourrit les arts,
ue tous les hommes, de quelque
ition qu'ils soient, peuvent y être
us sensibles. Un Prince qui sauroit
re en mouvement les deux grands

l'esprit humain, l'intérêt & la gloire, en y apportant les précautions nécessaires, feroit fleurir en peu de tems dans son roiaume tous les arts & toutes les sciences, & le rempliroit à peu de frais d'hommes excellens en tout genre. C'est ce qui arriva pour lors à Syracuse, où un homme seul, habile dans l'art du gouvernement, alluma parmi les ouvriers une ardeur & une émulation qui ne se peuvent exprimer.

Denys s'appliqua sur-tout à la marine. Il savoit que c'étoit Corinthe qui avoit inventé l'art de construire des galéres à trois & à cinq rangs de rames : il crut devoir procurer à Syracuse, colonie de Corinthe, la gloire d'avoir perfectionné cette invention; & il en vint à bout. Les bois, pour la construction des galéres, furent tirés, partie de l'Italie, d'où on les voituroit sur des chariots jusqu'à la mer, & de là à Syracuse dans des vaisseaux; partie du mont Etna, très-fertile pour lors en pins & en sapins. On vit en peu de tems paroitre tout à coup & comme sortir de terre une flote de deux cens galéres; & il en fit radouber plus de cent autres qu'on avoit déja auparavant. Il fit construire de nouveau dans l'enceinte du grand port cent soixante loges, qui pouvoient la plupart contenir chacune deux vaisseaux; & en fit réparer cent cinquante anciennes.

La vûe de tant de galéres bâties si promtement, & équipées avec tant de magnificence, faisoit croire que c'étoit l'ouvrage de la Sicile entiére, qui avoit réuni toutes ses forces & emploié tous ses revenus pour fournir à tant de frais. D'un autre côté, quand on jettoit les yeux sur la multitude incroiable d'armes qui venoient d'être fabriquées, on étoit tenté de croire que cet unique soin avoit occupé entiérement Denys, & avoit dû épuiser ses trésors. On comptoit cent quarante mille boucliers, autant de casques & d'épées, plus de quatorze mille cuirasses travaillées avec tout l'art & toute la délicatesse possible. Elles étoient destinées pour les cavaliers, pour les Tribuns & les Centurions de l'infanterie, & pour les troupes étrangéres qui gardoient le Prince. Les dards, les traits, les javelots étoient sans nombre; & les machines de guerre répondoient à tout cet appareil.

La moitié de la flote devoit avoir pour sa chiourme des citoiens, & l'autre moitié des étrangers. Denys ne songea à lever des troupes, que quand tous les préparatifs dont nous venons de parler furent en état. Syracuse, & les autres villes de sa dépendance, lui en fournirent une partie: il lui en vint aussi beaucoup de la Gréce, & sur-tout de la Laconie. La paie considérable qu'il offroit, fit qu'on



tout dépend du zêle & de l'a
troupes pour leur Général, i
avant tout à gagner les cœurs
propres sujets, que des autres
la Sicile, & il y réussit mervei
Il avoit changé entiérement d
gir depuis un certain tems. L
douceur, la clémence, la p
du bien, les maniéres gracie
nuantes à l'égard de tout le mo
pris la place de cet air hauta
rieux, & de cette inhumanité c
rendu si odieux. On ne le r
plus, & ce n'étoit plus le mê

Pendant qu'il pressoit les
de la guerre, & qu'il s'appli
tirer l'affection de ses sujets,
gagner aussi l'amitié de deu
villes, Rhége & Messine, qu
mettre obstacle à ses grands
une puissante diversion. La

ıander pour lui une fille de
mariage : car il avoit perdu
femme dans l'émeute popu-
a été parlé ci-devant.
hant que rien n'affermit tant
ıe la vûe d'un héritier, qui
lans les mêmes deſſeins, qui
ı intérêts, qui peut ſuivre
an & garder les mêmes ma-
uvernement, profita de cet
tranquillité dont il jouiſſoit,
ſter un double mariage, afin
cceſſeur à qui il pût tranſmet-
uineté qui lui avoit couté tant
c de périls à acquérir.
hége, à qui Denys s'étoit d'a- *Diod. lib.*
, aiant tenu conſeil, & lon- *14. p. 317.*
ſur la demande qu'il leur fai-
luſion fut de ne point accep-
avec un Tyran, & pour toute
ui firent dire qu'ils n'avoient
n bourreau à lui donner. La

venoit de tous côtés s'enrôler en foule.

Il n'omit aucune des précautions nécessaires pour faire réussir son entreprise, dont il connoissoit toute l'importance, & sentoit toute la difficulté. Bien instruit que tout dépend du zéle & de l'affection des troupes pour leur Général, il s'appliqua avant tout à gagner les cœurs, tant de ses propres sujets, que des autres habitans de la Sicile, & il y réussit merveilleusement. Il avoit changé entiérement de façon d'agir depuis un certain tems. La bonté, la douceur, la clémence, la pente à faire du bien, les maniéres gracieuses & insinuantes à l'égard de tout le monde, avoient pris la place de cet air hautain & impérieux, & de cette inhumanité qui l'avoient rendu si odieux. On ne le reconnoissoit plus, & ce n'étoit plus le même homme.

Pendant qu'il pressoit les préparatifs de la guerre, & qu'il s'appliquoit à s'attirer l'affection de ses sujets, il songea à gagner aussi l'amitié de deux puissantes villes, Rhége & Messine, qui pouvoient mettre obstacle à ses grands projets par une puissante diversion. La ligue qu'avoient formé contre lui quelque tems auparavant ces deux villes, quoiqu'elle n'eût point eu de suite, lui donnoit de l'inquiétude. Il songea donc à s'assurer de l'amitié de l'une & de l'autre. Il gratifia les habitans de Messine d'un nombre considéra-

ble de terres qui étoient dans leur voisinage & à leur bienséance. Pour donner à ceux de Rhége des marques de son estime & de sa considération pour eux, il leur envoia des Ambassadeurs, qu'il chargea de leur demander pour lui une fille de leur ville en mariage : car il avoit perdu sa premiére femme dans l'émeute populaire dont il a été parlé ci-devant.

Denys sachant que rien n'affermit tant un trône que la vûe d'un héritier, qui peut entrer dans les mêmes desseins, qui a les mêmes intérêts, qui peut suivre le même plan & garder les mêmes maximes de gouvernement, profita de cet intervalle de tranquillité dont il jouissoit, pour contracter un double mariage, afin d'avoir un successeur à qui il pût transmettre la souveraineté qui lui avoit couté tant de travaux & de périls à acquérir.

Ceux de Rhége, à qui Denys s'étoit d'abord adressé, aiant tenu conseil, & lontems délibéré sur la demande qu'il leur faisoit, la conclusion fut de ne point accepter l'alliance avec un Tyran, & pour toute réponse ils lui firent dire qu'ils n'avoient que la fille du bourreau à lui donner. La raillerie étoit sanglante. Nous verrons dans la suite que ce bon mot couta cher à la ville. *Diod. lib. 14. p. 317.*

Les Locriens, à qui Denys envoia les mêmes Députés, ne se montrérent pas si *Plut. in Dion. p. 959.*

il profita bien de ſes leçons. Car, quoiqu'élevé dans une Cour où tout reſpiroit le luxe & les délices, & où l'on faiſoit conſiſter le ſouverain bien dans la volupté & dans la magnificence : il n'eut pas plutôt entendu les diſcours de ce nouveau Maître, & goûté de cette philoſophie qui méne à la vertu, qu'il ſentit ſon ame enflammée d'amour pour elle. Platon, dans une de ſes lettres, lui rend ce glorieux témoignage, que jamais il n'avoit trouvé de jeune homme ſur qui ſes diſcours euſſent fait tant d'impreſſion, & qui eût ſaiſi avec tant de vivacité tous ſes principes.

Comme Dion étoit jeune & ſans expérience, voiant la facilité avec laquelle Platon l'avoit fait changer d'inclination & de goût, & l'avoit porté à aimer les choſes honnêtes & vertueuſes, il eut la ſimplicité de croire que les mêmes raiſons feroient le même effet ſur l'ame de Denys; & dans cette vûe, il n'eut point de repos qu'il n'eût porté le Tyran à l'entendre, & à avoir quelque converſation avec lui. Denys y conſentit. Mais la Tyrannie avoit jetté de trop profondes racines dans ſon eſprit, pour en pouvoir être arrachée. C'étoit [a] comme une forte teinture qui avoit pénétré juſqu'au fond de l'ame,

[a] Τὴν βαφὴν οὐκ ἀνιέντα τῆς τυραννίδος. ἐν πολλῷ χρόνῳ δευσοποιὸν οὖσαν καὶ δυσέκπλυτον. Δρομαίως δὲ ὄντας ἔτι δεῖ τῶν χρηστῶν ἀντιλαμβάνεσθαι λόγων. *Plut. in Moral. pag. 779.*

&

& qu'il n'étoit plus possible d'effacer.

Quoique le séjour de Platon à la Cour n'eût été d'aucun fruit par raport au Tyran, celui-ci ne laissa pas de continuer toujours à donner à Dion les mêmes marques de son estime & de sa confiance, jusques-là qu'il supportoit sans se fâcher la liberté avec laquelle il lui parloit. Denys raillant un jour sur la maniére de gouverner de Gélon ancien roi de Syracuse, & disant par allusion à son nom qu'il avoit été la * risée de la Sicile; tous les Courtisans se mirent à admirer & à faire valoir la finesse & la gentillesse de cette plaisanterie, toute fade & toute plate qu'elle étoit, comme le sont presque tous les jeux de mots. Dion prit la chose sérieusement, & osa lui représenter qu'il avoit tort de parler ainsi d'un Prince qui par sa conduite sage & équitable avoit donné le modéle d'un parfait gouvernement, & avoit fait goûter aux Syracusains la puissance monarchique. *Vous régnez*, lui dit-il, *& on se fie à vous à cause de Gélon : mais à cause de vous, l'on ne se fiera plus à personne.* C'étoit beaucoup pour un Tyran, qu'on pût lui parler ainsi impunément.

Plut. p. 960

* Γέλως signifie *risée*.



§. III. *Denys fait déclarer la guerre aux Carthaginois. Divers succès de cette guerre. Syracuse réduite à l'extrémité, & bientôt après délivrée. Nouveaux mouvemens contre Denys. Défaite d'Imilcon, puis de Magon. Funeste sort de la ville de Rhége.*

Diod. l. 14. p. 272-284.

DENYS voiant ses grands préparatifs achevés, & qu'il étoit en état d'entrer en action, s'ouvrit publiquement de son dessein aux Syracusains, afin de les intéresser davantage au succès de cette entreprise, & leur dit qu'il songeoit à déclarer la guerre aux Carthaginois. Il représenta qu'ils étoient les ennemis perpétuels & déclarés des Grecs, & en particulier de ceux qui habitoient dans la Sicile. Que la peste qui venoit de désoler Carthage, étoit une occasion favorable dont il faloit profiter. Que les peuples asservis sous de si durs maîtres, n'attendoient qu'un signal pour se déclarer. Qu'il seroit glorieux à Syracuse de faire rentrer dans la possession de la liberté les villes Grecques qui gémissoient depuis lontems sous le joug des barbares. Qu'au reste, en déclarant la guerre présentement aux Carthaginois, ils ne feroient que les prévenir de quelque tems, puisqu'aussitôt que ces peuples auroient réparé leurs pertes, ils ne manqueroient pas de ve-

s attaquer avec toutes leurs forces.
s avis ne furent point partagés. La
ancienne & naturelle contre les
ares, le dépit & le ressentiment de
s'ils avoient donné un maître à Syra-
, l'espérance qu'aiant les armes en
i ils pourroient trouver quelque oc-
n de recouvrer leur liberté, réuni-
tous les suffrages : la guerre fut réso-
d'un commun consentement, & elle
mença dans le moment même. Il y
it à Syracuse, tant dans la ville que
s le port, un grand nombre de Car-
ginois, qui sous la bonne foi des trai-
& de la paix y exerçoient le trafic, &
croioient en sureté. La populace, au-
sée par le Prince, courut, au sortir
l'assemblée, dans leurs maisons & sur
rs vaisseaux, pilla tous leurs biens, &
eva tous leurs effets. Ils essuiérent le
me traitement dans toute la Sicile; &
ajouta au pillage des biens le meur-
& le carnage, comme en représailles
toutes les cruautés que les barbares
ient exercées contre les vaincus, &
r leur montrer à quoi ils devoient
endre s'ils continuoient de faire la
rre avec la même inhumanité.

près cette sanglante exécution, De- AN. M. 3607
envoia un Héraut à Carthage chargé AV. J. C 397
e lettre, par laquelle il signifioit aux
haginois que Syracuse leur déclaroit

la guerre s'ils ne retiroient leurs garnisons de toutes les villes Grecques qu'ils occupoient dans la Sicile. La lecture de cette lettre, qu'on fit d'abord dans le Sénat, puis dans l'assemblée du peuple, causa une grande allarme, sur-tout à cause de l'état pitoiable où la peste avoit réduit la ville. Cependant ils ne perdirent point courage, & se préparérent à une vigoureuse défense. On fit de nouvelles levées avec une diligence extrême, & Imilcon partit sur le champ pour se mettre à la tête de l'armée Carthaginoise qui étoit en Sicile.

Denys de son côté ne perdit pas de tems. Il se mit en marche avec son armée qui grossissoit de jour en jour par les nouvelles troupes qui lui venoient de tous côtés. Elle se trouva monter à quatre-vingts mille hommes de pié, & trois mille chevaux. La flote étoit composée de près de deux cens galéres, & de cinq cens barques, chargées de vivres & de machines de guerre. Il commença la campagne par le siége de Motye, place forte des Carthaginois, située près du mont Eryx dans une petite île, éloignée du continent un peu plus d'un quart de lieue, & qui y tenoit par une langue de terre, que les assiégés coupérent aussitôt, pour empécher les approches des ennemis de ce côté-là.

Six stades.

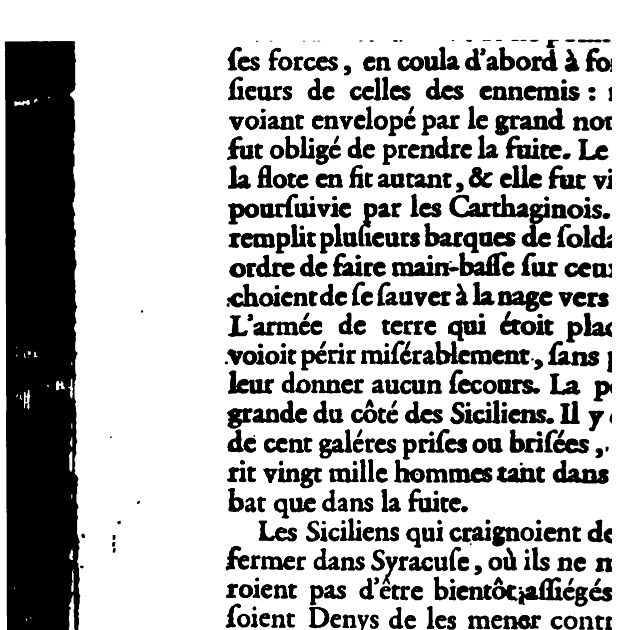
Denys aiant laissé le soin du siége à Lep-

qui commandoit la flote, alla avec ses
oes de terre attaquer les places alliées
Carthaginois. Allarmées à la vûe d'une
e si nombreuse, elles se rendirent tou-
à l'exception de cinq, qui étoient An-
, Solos, * Palerme, Ségeste, & En- *Panormus.
. Il assiégea les deux derniéres.
ailcon cependant, pour faire une di-
on, détacha de sa flote dix galéres,
. fit partir de nuit pour aller surpren-
& attaquer les vaisseaux qui étoient
s dans le port de Syracuse. Le Com-
dant, chargé de cette expédition,
a de nuit dans le port sans trouver de
ance, & après avoir brisé une grande
ie des vaisseaux qui s'y rencontrérent,
retira, bien content de l'heureux
ès de son entreprise.
enys, après avoir fait le dégât dans
erres ennemies, ramena toutes ses
pes devant Motye, & aiant mis en
re un nombre infini de travailleurs
r faire des levées, il rétablit la langue
erre, & fit avancer par là ses machines.
taque de la place fut des plus vives, &
sistance ne le fut pas moins. Après
on fut entré dans la ville par les bré-
s, les assiégés se défendirent encore
tems avec un courage incroiable, & il
ut les poursuivre & les forcer de mai-
en maison. Le soldat, irrité d'une dé-
se si opiniâtre, égorgea tout ce qui se

présentoit devant lui. Femmes, enfans, vieillards, rien ne fut épargné, sinon ceux qui se réfugiérent dans les temples. La ville fut livrée au pillage, Denys étant bien aise de s'attacher les troupes par l'attrait & l'espérance du gain.

Les Carthaginois firent un effort extraordinaire l'année suivante, & mirent sur pié une armée de trois cens mille hommes d'infanterie, & de quatre mille chevaux, sans compter les chariots armés en guerre qui montoient à quatre cens. La flote, commandée par Magon, étoit composée de quatre cens galéres, & de plus de six cens barques chargées des vivres & des machines. Imilcon avoit donné ses ordres aux Capitaines des vaisseaux dans des lettres cachetées qu'ils ne devoient ouvrir qu'après être sortis du port. Il avoit pris cette précaution pour tenir ses desseins plus secrets, & empécher les espions d'en donner avis en Sicile. Le rendez-vous étoit à Palerme. La flote y arriva, sans avoir fait beaucoup de perte dans le trajet. Imilcon prit Eryx par trahison, & bientôt après força Motye de se rendre. Messine lui parut une place importante, parce qu'elle pouvoit favoriser le trajet des troupes d'Italie en Sicile, & traverser le passage de celles qui venoient du Péloponnése. Il s'en rendit maître, après une longue & vigou-

ınce ; & quelque tems après il
érement.
: voiant beaucoup inférieur en
x ennemis, s'étoit retiré à Sy-
sque tous les peuples de Sici-
haïssoient anciennement, &
ient réconciliés avec lui qu'ex-
nt & forcés par la crainte, pro-
:ette occasion, quittérent son
mbrassérent celui des Cartha-
Tyran leva de nouvelles trou-
:corda la liberté aux esclaves
re servir sur les vaisseaux. Son
ıtoit à trente mille hommes
:, & trois mille chevaux; & sa
quatre-vingts galéres. Il se mit
ne avec ces forces, & s'éloigna
e d'environ huit lieues. Imil-
iit toujours avec ses troupes de
ı flote le suivoit cotoiant les
ıand il fut arrivé à Naxe, il ne
ıtinuer sa route sur le bord de
fut obligé de prendre un long
ɔur du mont Etna, dont un
:cent avoit couvert de cendres
nes toute la contrée voisine. Il
sa flote de l'attendre à Catane.
i en fut averti, crut que c'étoit
vorable pour l'attaquer, pen-
le seroit éloignée des troupes
u lieu que les siennes, rangées
ge, seroient en état d'animer &



ſes forces, en coula d'abord à fo
ſieurs de celles des ennemis :
voiant envelopé par le grand no
fut obligé de prendre la fuite. Le
la flote en fit autant, & elle fut vi
pourſuivie par les Carthaginois.
remplit pluſieurs barques de ſold
ordre de faire main-baſſe ſur ceu
choient de ſe ſauver à la nage vers
L'armée de terre qui étoit pla
voioit périr miſérablement, ſans
leur donner aucun ſecours. La p
grande du côté des Siciliens. Il y
de cent galéres priſes ou briſées,
rit vingt mille hommes tant dans
bat que dans la fuite.

Les Siciliens qui craignoient de
fermer dans Syracuſe, où ils ne n
roient pas d'être bientôt aſſiégés
ſoient Denys de les mener contr
con, qu'une entrepriſe ſi hardie p
déconcerter, outre qu'on trouv

ue, & y demeura quelques jours,
faire repoſer ſon armée, & pour ra-
ıer les vaiſſeaux de ſa flote qu'une
ıête violente avoit fort maltraités.
prit, après cela, le chemin de Syra- *Diod. pag*
, & fit entrer ſa flote dans le grand 285-296.
en vainqueur. Plus de deux cens ga-
, ornées de dépouilles ennemies, s'a-
:oient avec une contenance majeſ-
ſe, la chiourme faiſant une eſpéce
oncert par l'ordre uniforme & réglé
lequel les rames étoient miſes en
vement. Elles étoient ſuivies d'un
bre infini de petits bâtimens, de ſorte
le port, quelque vaſte qu'il fût, pou-
à peine les contenir, & que toute la
étoit couverte de voiles. D'un autre
parut en même tems l'armée de ter-
:ompoſée, comme on l'a déja dit, de
; cens mille hommes de pié, & de
:re mille chevaux. Imilcon plaça ſa
e dans le temple de Jupiter, & l'ar-

un tel ſpectacle jetta dans Syracuſe. Le Général Carthaginois fit avancer ſes troupes vers les murs pour préſenter la bataille aux Syracuſains, & en même tems, aiant fait un détachement de cent galéres, il s'empara des deux * ports qui reſtoient. Comme il vit que perſonne ne remuoit, il ſe retira, content pour lors de l'aveu que les ennemis faiſoient de leur foibleſſe. Pendant trente jours il fit le dégât dans le pays, coupant tous les arbres, & ravageant tout. Il ſe rendit maître du fauxbourg d'Achradine, & pilla les temples de Cérès & de Proſerpine. Prévoiant que le ſiége pourroit être de longue durée, il ſe retranche dans ſon camp, & l'environne de bons murs, après avoir démoli pour cet effet tous les tombeaux, & entre autres celui de Gélon & de Démarate ſa femme qui étoient d'une grande magnificence. Il conſtruit trois forts à quelque diſtance l'un de l'autre : le premier à Plemmyre, le ſecond vers le milieu du port, & le dernier attenant le temple de Jupiter, pour y mettre le vin & le blé en ſureté. Il envoie auſſi un grand nombre de petits bâtimens en Sardaigne & en Afrique, pour en amener des vivres.

Dans le même tems arrive Polyxéne, que Denys ſon beau-frere avoit envoié dès le commencement en Italie & en Gréce pour y amaſſer du ſecours, ame-

* *Le petit port, & celui de Trogile.*

avec lui une flote de trente vaisseaux
mandée par Pharacide Lacédémo-
. Ce renfort, venu fort à propos, ra-
les Syracusains. Aiant aperçu en
un bâtiment chargé de vivres pour
nemis, ils détachent cinq galéres,
nlévent. Les Carthaginois les pour-
nt avec quarante vaisseaux: eux de
côté font avancer toute leur flote, &
engagé le combat se rendent maî-
de la galére Amirale, en maltraitent
prennent vingt-quatre, poursuivent
utres jusqu'au lieu où toute la flote
retirée, & leur présentent une se-
le fois le combat, que les Carthagi-
, effraiés de l'échec qu'ils venoient
ecevoir, n'osent accepter.
es Syracusains, fiers d'une victoire si
pérée, retournent à la ville emme-
avec eux les galéres qu'ils avoient
es, & y rentrent comme en triomphe.
és par cet heureux succès, qui ne pou-
être attribué qu'à leur courage, car
ys alors étoit absent, & étoit allé
un petit détachement de la flote cher-
des vivres, accompagné de Leptine,
animent les uns les autres, & se voiant
rmes en main, ils se reprochent mu-
lement leur lâcheté, & pleins d'ar-
r ils s'écrient que le tems est venu de
uer le joug honteux de la servitude,
e se rétablir dans leur ancienne liberté.

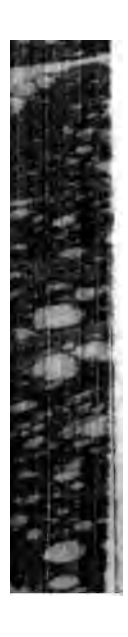
Pendant qu'attroupés ensemble par pelotons, ils tenoient de pareils discours, le Tyran arrive, & aiant convoqué l'assemblée, il félicite les Syracusains sur la victoire qu'ils venoient de remporter ; & leur promet de terminer bientôt la guerre, de leur rendre la paix, & de les délivrer de leurs ennemis. Il étoit prêt de renvoier l'assemblée, lorsque Théodore, l'un des plus illustres citoiens, homme de tête & de main, prit la parole, & osa se déclarer ouvertement en faveur de la liberté. » On nous parle, dit-il, de nous » rendre la paix, de terminer la guerre, » de nous délivrer de nos ennemis. Que » signifie ce langage dans la bouche de » Denys ? Est-ce donc une paix que l'état » de servitude où l'on nous réduit ? Y a-t-il » pour nous un ennemi plus à craindre » que le Tyran qui opprime notre liber- » té ? ou une guerre plus cruelle que celle » qu'il nous fait depuis plusieurs années ? » Qu'Imilcon remporte sur nous la vic- » toire, content de nous imposer quel- » ques tributs, il nous laissera vivre selon » nos loix. Mais le Tyran qui nous asser- » vit n'en reconnoit point d'autres que » son avarice, sa cruauté, son ambition. » Les temples des dieux pillés par ses » mains sacriléges, nos biens livrés en » proie & nos terres abandonnées à ses sa- » tellites, nos personnes exposées tous les

» jours aux plus durs & aux plus honteux
» traitemens, le ſang de tant de citoiens
» répandu au milieu de la ville même &
» ſous nos yeux ; voila le fruit de ſon ré-
» gne, & la paix qu'il nous procure. Eſt-
» ce pour maintenir notre liberté qu'il a
» conſtruit cette citadelle ? qu'il l'a envi-
» ronnée de ſi fortes murailles & de ſi
» hautes tours ? qu'il a appellé à ſa garde
» cette troupe d'étrangers & de barbares
» qui nous inſultent impunément ? Juſ-
» qu'à quand, Syracuſains, ſouffrirons-
» nous ces indignités, plus inſupporta-
» bles à des gens de cœur que la mort
» même. Hardis & intrépides contre les
» ennemis du dehors, ſerons-nous tou-
» jours lâches & tremblans en préſence
» du Tyran ? La Providence, qui nous a
» remis nos armes entre les mains, nous
» montre l'uſage que nous en devons faire.
» Sparte & les autres villes alliées, qui ſe
» font gloire d'être libres & indépendan-
» tes, nous regarderoient comme indi-
» gnes de porter le nom de Grec, ſi nous
» avions d'autres ſentimens qu'elles. Fai-
» ſons voir que nous n'avons point dégé-
» néré de nos ancêtres. Si Denys conſent
» à ſe retirer, ouvrons-lui les portes, &
» qu'il emporte d'ici tout ce qu'il lui plai-
» ra. Mais s'il perſiſte dans la tyrannie,
» qu'il ſente ce que peut dans des hom-
» mes de courage l'amour de la liberté.

Après ce diſcours, tous les Syracuſa
ſuſpendus entre la crainte & l'eſpéran
avoient les yeux tournés ſur les alliés
principalement ſur ceux de Sparte. A
Pharacide, qui commandoit leur fl
monta ſur la Tribune aux harangues.
s'attendoit qu'un citoien de Sparte ſe
clareroit en faveur de la liberté. Il fit
le contraire, & dit que ſa Républi
l'avoit envoié pour ſecourir les Syr
ſains & Denys contre les Carthagin
& non pour faire la guerre à Denys
détruire ſon autorité. Cette réponſe
ſterna les Syracuſains. La garde du
ran arriva en même tems, & l'aſſem
finit. Denys, depuis ce tems-là, ſen
plus que jamais ce qu'il avoit à crain
s'appliqua à gagner le peuple & à s'
cher les citoiens, faiſant des préſens
uns, invitant les autres à venir man
avec lui, & affectant de les traiter
toute occaſion avec bonté & familia

Plut. in Dion. p. 966. Ce fut apparemment vers ce tem
que Polyxéne, beau-frere de Denys,
il avoit épouſé la ſœur nommée The
s'étant déclaré ſans doute contre lui
la conſpiration de Syracuſe, s'enfui
Sicile pour mettre ſa vie en ſûreté
pour ne point tomber entre les main
Tyran. Denys fit venir ſa ſœur chez
& lui fit de grandes plaintes de ce qu'a
ſû la fuite que ſon mari méditoit, ell

la compagne, & pour partager
:lui ſes dangers & ſes malheurs? Je
ai pas ſûe; & je me ſerois trouvée
plus heureuſe d'être appellée par-
la femme de Polyxéne banni, que
:e appellée ici la ſœur du Tyran. «
ne put refuſer ſon admiration à
ponſe ſi pleine de courage; & tous
racuſains furent ſi charmés de la
de cette Dame, qu'après que la ty-
: fut détruite, ils lui conſervérent
nt ſa vie les mêmes honneurs, le
équipage, & le même train de
qu'elle avoit auparavant, & qu'a-
ı mort tout le peuple accompagna
rps au tombeau, & honora ſes fu-
es par un concours extraordinaire.
côté des Carthaginois la face des
s changea tout d'un coup. Ils
ıt fait une faute irréparable de ne
taquer Syracuſe en arrivant, & de



mer dès avant le jour. La sur
fraieur, l'empressement même
quel ils se hâtoient de se mettr
de défense, jettoient parmi eu
ble & la confusion. Ils ne sa
quel côté il faloit porter du secc
étant également en danger. Bea
vaisseaux furent coulés à fond
presqu'entiérement brisés, un p
nombre encore consumés par le
Les vieillards, les femmes, les
couroient en foule sur les mu
être témoins de cet affreux spe
tendoient les mains vers le cie
graces aux dieux de l'éclatante p
qu'ils donnoient à leur ville. L
fut horrible & dans le camp, &
camp, & sur les vaisseaux. La
y mit fin.

Imilcon, réduit au désespoir

:oujours ſes ſujets dans la crainte,
:orda cette permiſſion, mais ſeule-
pour les citoiens de Carthage. Il
donc de nuit quatre jours après,
|uarante vaiſſeaux remplis de Car-
ois ſeulement, & laiſſa tout le reſte
troupes. Les Corinthiens, avertis
bruit & le mouvement des galéres
ilcon prenoit la fuite, en donnérent
Denys, qui fit ſemblant de n'en
rien appris, & ordonna ſur le
qu'on les pourſuivît. Mais comme
ent que l'exécution de ſes ordres
it en longueur, ils allérent eux-mê-
la pourſuite des ennemis, & cou-
à fond quelques-uns des vaiſſeaux
riére-garde.

ıys alors fit ſortir ſes troupes; mais
eur arrivée, les Siciliens qui étoient
ice des Carthaginois, s'étoient re-
prenant chacun la route de leur
)enys, aiant mis des gardes à tous
ſages, marcha droit au camp des
is, quoiqu'il fût encore nuit. Les
es, qui ſe voioient cruellement
onnés & trahis par Imilcon & les
ıs, perdent courage & s'enfuient.

pituler, & il les incorpora dans ses Gardes. Tout le reste fut fait prisonnier.

Tel fut le sort des Carthaginois, qui montre, dit l'Historien, que l'humiliation suit de près l'orgueil, & que ceux à qui leur puissance enfle trop le cœur, sont bientôt forçés à reconnoitre leur foiblesse. Ces fiers vainqueurs, maîtres de presque toute la Sicile, qui comptoient déja Syracuse à eux, & qui étoient d'abord entrés comme en triomphe dans le grand port, insultant aux Syracusains, en sortent maintenant de nuit couverts de honte, traînant avec eux les tristes débris & les restes malheureux de leur flote & de leur armée, & réduits à craindre pour leur propre patrie. Imilcon, qui n'avoit respecté ni l'asyle sacré des temples, ni la sainteté inviolable des tombeaux, après avoir laissé dans le pays ennemi cent cinquante mille hommes sans sépulture, va périr misérablement dans Carthage, vengeant sur lui-même par sa mort le mépris qu'il a fait des dieux & des hommes.

Diodore de Sicile.

Denys, qui se défioit des étrangers qu'il avoit auprès de lui, en écarta dix mille, & sous prétexte de les récompenser, leur donna la ville des Léontins, qui en effet étoit une habitation très-commode, & un établissement très-avantageux. Il confia sa garde à d'autres étrangers, & aux esclaves qu'il avoit affran-

Diod. l. 14. p. 304-310.

[illegible]is. Il fit plusieurs tentatives dans la Si-[illegible]le, & dans le pays voisin, sur-tout contre [illegible]ux de Rhége. Les peuples d'Italie se [illegible]iant en danger, formérent une puis-[illegible]nte ligue pour arréter ses conquêtes. Le [illegible]ccès fut assez égal de part & d'autre.

Ce fut à peu près dans ce tems-là que [illegible]s Gaulois, qui peu de mois auparavant [illegible]voient brulé Rome, envoiérent des Dé-[illegible]utés à Denys, pour faire alliance avec [illegible]ui. Il étoit pour lors en Italie. La nou-[illegible]velle qu'il reçut d'un grand armement [illegible]es Carthaginois, l'obligea de retourner [illegible]n Sicile. *Justin. lib. 20. cap. 5.*

En effet les Carthaginois aiant mis sur [illegible]ié une nombreuse armée sous la conduite [illegible]e Magon, firent de nouveaux efforts, [illegible]ui ne réussirent pas mieux que les pre-[illegible]miers, & qui se terminérent par un ac-commodement avec Denys.

Il attaqua de nouveau ceux de Rhége, & il y reçut d'abord un échec assez con-sidérable. Mais aiant remporté une gran-de victoire contre les Grecs d'Italie, dans laquelle il fit plus de dix mille prisonniers, il les renvoia tous contre leur attente li-bres & sans rançon, afin de détacher les peuples d'Italie des intérêts de ceux de Rhége, & de dissiper une ligue puissante qui pouvoit faire échouer ses desseins contre cette ville. Ainsi aiant gagné par cette action de bonté & de générosité tous AN. M. 3615. AV. J. C. 389. *Diod. l. 19. p. 312. 313.*



ner une épouse, & de la réponse
dont elle avoit accompagné ce
aſſiégés ſe voiant hors d'état de
la nombreuſe armée de Denys,
pérant de ſa part aucun quartier
étoit priſe d'aſſaut, parlérent de
tion. Il ne ſe rendit pas difficile.
300 *talens.* payer trois cens mille écus, le
de lui livrer tous leurs vaiſſeaux
toient au nombre de ſoixante
de lui remettre entre les mains
ges : après quoi il leva le ſiége.
pas par bonté & par clémence
uſoit ainſi, mais pour les perdre
rement après les avoir affoiblis.
Pag. 317-320. En effet l'année ſuivante, ſo
prétexte & un reproche qu'il le
voir violé le traité, il les aſſiége
veau avec toutes ſes forces,
avoir renvoié leurs otages. D
d'autre on fit des efforts extra
D'un côté le deſir de la veng

tes & de rudes ſorties, dans l'une
ıelles Denys reçut une bleſſure,
il eut bien de la peine à ſe remettre.
ége traînoit en longueur, & avoit
duré onze mois. Une cruelle famine
iſit la ville aux derniéres extrémités.
médimne de blé ſe vendoit deux cens
ıante livres. Après avoir conſumé *Cinq mines.*
ce qui leur reſtoit de chevaux & de
s de ſomme, ils furent reduits à ſe
:rir de cuirs & de peaux qu'ils faiſoient
llir, & enfin à brouter l'herbe dans
mpagne comme les bêtes, reſſource
Denys leur ôta bientôt, aiant fait man-
ɔar les chevaux tout ce qui reſtoit de
l aux environs de la ville. Il falut en-
éder à la néceſſité. Ils ſe rendirent à
:étion. Denys entra dans la ville,
l trouva pleine de cadavres. Ceux qui
ient ſurvécu à la famine, étoient moins
hommes que des ſquélétes. Il fit plus
ix mille priſonniers, qui furent con-
s à Syracuſe. Il renvoia libres ceux qui
:nt en état de paier par tête cinquante *Une mine.*
es, & vendit les autres.

)enys fit tomber ſur Phyton tout le
ls de ſa colére & de ſa vengeance. Il
ımença par faire précipiter ſon fils
s la mer. Le lendemain il fit attacher
'ton à l'extrémité des plus hautes ma-

Le médimne valoit boiſſeaux Romains, & près de cinq des nô-tres.

chines, pour le donner en spectacle à toute l'armée ; & en cet état il lui fit dire que son fils avoit été jetté dans la mer. » Il a » été plus heureux que moi d'un jour, » répondit ce pere infortuné. Ensuite il le promena dans toute la ville, le faisant battre à coups de verges, lui faisant essuier mille outrages, & faisant crier par un héraut, qu'on traitoit ainsi ce perfide & ce traître pour avoir inspiré la rébellion à ceux de Rhége ; » Dites plutôt, s'écrioit ce généreux défenseur de la liberté, que la vûe d'une mort prochaine rendoit encore plus intrépide, » dites que c'est ainsi » qu'on traite un fidéle citoien pour avoir » refusé de livrer sa ville & sa patrie au » Tyran. » Ce discours, ce spectacle tiroit les larmes des yeux de tous les spectateurs, & même des soldats de Denys. Il craignit que son prisonnier ne lui fût enlevé avant qu'il eût assouvi sur lui sa vengeance, & sur le champ il le fit précipiter dans la mer.

§. IV. *Passion violente de Denys pour la poésie. Réflexion sur ce goût du Tyran. Flateries des Courtisans. Généreuse liberté de Phyloxéne. Mort de Denys. Ses mauvaises qualités.*

Diod. lib. 14. p. 318. DANS UN INTERVALLE que laissa à Denys son entreprise sur Rhége, ce Prince, qui étoit avide de toute espéce de

gloire, & qui se piquoit de bel esprit, envoia à Olympie son frere Théaride pour y disputer en son nom le prix de la course des chariots, & celui de la poésie.

L'article que je commence à traiter ici, qui regarde le goût, ou plutôt la passion de Denys pour la poésie & les belles-lettres, étant un des traits qui le caractérisent le plus particuliérement, & d'ailleurs se trouvant mélé de bien & de mal, demande, pour en juger équitablement, qu'on démêle ce que ce goût peut avoir de louable, & ce qui mérite aussi d'y être blâmé.

J'en dis autant du caractére total de ce Tyran, qui tempéroit les vices de son ambition & de la tyrannie, par beaucoup de grandes qualités, qu'il n'est pas permis de dissimuler, la vérité de l'histoire demandant qu'on rende justice aux plus méchans, parce qu'ils ne sont pas méchans en tout. Nous avons vû en lui plusieurs traits dignes certainement de louange, je ne parle ici que de ce qui regarde les mœurs; la douceur avec laquelle il souffroit la liberté du jeune Dion, l'admiration qu'il témoigna de la réponse libre & généreuse que lui fit sa sœur Thesta à l'occasion de la fuite de son mari, les maniéres gracieuses & populaires qu'il eut en plusieurs occasions pour les Syracusains, la familiarité avec laquelle il

converſoit avec les moindres bourgeois & même avec les ouvriers, l'égalité qu'il gardoit entre ſes deux femmes, les égards & le reſpect qu'il avoit pour elles. Tout cela marque que Denys avoit plus d'équité, de modération, de bonté, de générosité, qu'on ne le penſe ordinairement. Il n'eſt pas Tyran comme Phalaris, comme Alexandre de Phére, comme Caligula, ou Néron, ou Caracalla.

Je reviens au goût de Denys pour la poéſie. Dans les intervalles que lui laiſſoient les affaires, il aimoit à ſe délaſſer par le commerce des gens d'eſprit, & par l'étude des arts & des ſciences. En particulier il aimoit à faire des vers, & s'exerçoit à compoſer des poémes, & ſur-tout des Tragédies. Juſques-là cette paſſion de Denys ne peut-elle pas être excuſée par un endroit qui a certainement quelque choſe de louable : je veux dire par le goût qu'il avoit pour les Belles-Lettres, par l'eſtime qu'il témoignoit des Savans, par la pente qu'il avoit à leur faire du bien, & par l'uſage qu'il faiſoit de ſes heures de loiſir ? Ne valoit-il pas mieux qu'il les emploiât à exercer ſon eſprit, & à cultiver les ſciences, que de les emploier à la bonne chére, à la danſe, aux ſpectacles, au jeu, à des converſations frivoles, & à d'autres plaiſirs encore plus pernicieux ? C'eſt la réflexion ſenſée que fit Denys le Jeune

Plut. in Timol. p. 243.

Jeune pendant qu'il étoit à Corinthe. Philippe de Macédoine étant à table avec lui, se mit à parler d'un ton railleur & méprisant des Odes & des Tragédies que Denys son pere avoit laissées, & faisoit semblant d'être en peine en quel tems il avoit pu trouver le loisir de les composer. Denys lui repartit brusquement & avec esprit : *Vous voila bien embarrassé, Il les composa aux heures que vous & moi, & une infinité d'autres qui nous en faisons tant à croire, passons à boire & à nous divertir.*

Jules César & l'Empereur Auguste ont cultivé la poésie, & fait des Tragédies. Luculle avoit songé à mettre en vers les mémoires de ses campagnes. On attribuoit à Lélius & à Scipion, tous deux grands hommes de guerre, sur-tout le dernier, les Comédies de Térence, & ce bruit répandu dans Rome, loin de nuire à leur réputation, ne servit qu'à les faire encore estimer davantage.

Sueton. in Cæs. c. 56. in Aug. c. 85. Plut. in Lucul. p. 492.

Ces délassemens par eux-mêmes n'étoient donc point condannables, & le goût pour la poésie, renfermé dans de justes bornes, ne méritoit point d'être blâmé. Le ridicule de Denys n'étoit que dans ce qu'il prétendoit y exceller par dessus tous les autres. Il ne pouvoit souffrir en rien, ni supérieur, ni concurrent. Parce qu'il avoit seul la premiére auto-

rité, il s'étoit aussi accoutumé à croire qu'il avoit seul les premiers talens de l'esprit. En un mot, il étoit Tyran en tout. Cet esprit de domination & d'empire que lui donnoit son rang, étoit une des causes de l'estime démesurée qu'il faisoit de son propre mérite. Elle naissoit aussi des applaudissemens continuels de ses courtisans, & de ce concert uniforme de louanges de la part de tous ceux qui conspiroient à le tromper sur un article si flateur. Et de [a] quoi un Grand, un Ministre, un Prince, toujours encensé, toujours adoré, ne se croit-il pas capable ! On sait que le Cardinal de Richelieu, au milieu de ses grandes occupations, non-seulement composoit des piéces de théatre, mais qu'il se piquoit aussi d'y exceller, & que sa jalousie sur ce point alla jusqu'à user d'autorité pour faire critiquer les piéces de ceux à qui le public, juge équitable & incorruptible sur ce point, donnoit la préférence sur lui.

Denys ne faisoit pas réflexion qu'il y a des choses estimables en elles-mêmes, & qui font honneur aux particuliers, où il ne convient point à un Prince de vouloir primer. J'ai déja raporté ailleurs la leçon que Philippe roi de Macédoine fit à son fils Alexandre, pour avoir marqué dans

Juvenal. a Nihil est quod credere de se
Non possit, cùm laudatur diis æqua potestas.

pas trop d'habileté dans la Musique.
-tu pas honte, lui dit-il, de chanter si
? C'étoit une faute contre la bienséan-
son rang. Si César & Auguste, en fai-
des Tragédies, s'étoient mis en tête
ler Sophocle, ou même de le surpas-
c'eût été pour eux *un ridicule*, & mê-
ne honte, que d'y primer. Pourquoi
? C'est qu'un Prince étant obligé par
evoir essentiel & indispensable de
uper sans cesse des vûes générales du
ernement, & se trouvant chargé
détail infini d'affaires particuliéres,
retentissent toutes à lui comme au
re; il ne peut prendre les sciences que
délassement, & par de courts inter-
s, qui ne lui donnent pas tout le loi-
écessaire pour y exceller au-dessus de
qui s'y donnent tout entiers, & qui
ont leur unique étude. Ainsi, quand
ublic voit un Prince qui affecte de
er en ces sortes de sciences, il est en
de conclure qu'il néglige ses devoirs
tiels & ce qu'il doit au bonheur de
euple, pour se livrer à une occupa-
qui consume inutilement son tems
s forces de son esprit.
faut pourtant rendre cette justice à
ys, qu'on ne lui a jamais reproché que
ésie l'ait rendu moins actif & moins
iqué à ses grandes affaires, ni qu'elle
n ait jamais fait négliger aucune.

Diod. lib. 14. p. 318.

J'ai déja dit que ce Prince, dans un intervalle de paix, avoit envoié à Olympie son frere Théaride pour y disputer en son nom le prix de la course des chariots, & celui de la poésie. Quand il fut arrivé dans l'assemblée, la beauté aussi bien que le nombre des chars, & la magnificence des riches pavillons brodés d'or & d'argent, attirérent les yeux & l'admiration de tous les spectateurs. Les oreilles ne furent pas moins charmées quand on commença à lire les poémes de Denys. Il avoit choisi pour faire cette lecture des * hommes d'une voix pleine, sonore, agréable, qui se faisoient entendre de loin & distinctement, & qui savoient donner du poids & du nombre aux vers qu'ils récitoient. On fut donc enlevé d'abord, & cette heureuse prononciation, soutenue avec tant d'art & d'agrément, en imposa à tous les auditeurs. Mais le charme cessa bientôt, & l'esprit ne fut pas lontems la dupe des oreilles. On sentit tout le ridicule des vers. On eut honte d'y avoir applaudi. Les louanges & les applaudissemens se changérent en risées & en brocards pleins d'insultes. Le mépris & l'indignation allérent jusqu'à mettre en piéces les riches pavillons de Denys. Lysias, le célébre Orateur, qui étoit venu aux Jeux Olympiques pour y disputer le prix de l'éloquence qu'il avoit déja remporté

* *Ces lecteurs s'appelloient ῥαψῳδοί.*

fois, entreprit de prouver par un
ſcours qu'il étoit contre l'hon-
a Gréce, amie & protectrice de
, d'admettre à la célébration
ſacrés un Tyran impie, qui ne
qu'à réduire les Grecs en ſervi-
e paroit pas qu'on fit alors cet
Denys: mais l'événement lui en
Ses chariots étant entrés dans la
furent emportés par une aveu-
uoſité au-delà des bornes, ou
nt tous les uns contre les autres.
ible de malheurs, la galére qui
ceux que Denys avoit envoiés
ter aux Jeux, fut battue d'une
pête, & eut bien de la peine à
Syracuſe. Quand les pilotes y
ivés, ils répandirent dans toute
ar haine & mépris pour le Ty-
c'étoient ſes mauvais poémes
nt attiré & aux Lecteurs & aux
, & à la Galére même, tant de
ccidens. Un ſi malheureux ſuc-
couragea point Denys, & ne
ı rabattre de la haute opinion
t de ſa verve poétique. Les fla-
ıt ſa Cour étoit pleine, ne man-

mêmes, forcés par l'évidence, rendroient justice à son mérite, & reconnoitroient sa supériorité au-dessus de tous les autres Poétes.

Diod. l. 15. pag. 331.

L'entêtement de Denys sur cet article est inconcevable. Il étoit certainement grand homme de guerre, & excellent Capitaine: mais il se flatoit d'être encore meilleur Poéte, & il comptoit que ses vers lui faisoient plus d'honneur que toutes ses victoires. Entreprendre de le détromper d'une opinion si avantageuse, outre qu'il n'y avoit nulle espérance d'y réussir, c'eût été lui faire mal sa cour. Aussi tous les savans, tous les poétes, qui mangeoient en grand nombre à sa table, quand il leur lisoit ses poémes, paroissoient au dehors extasiés d'admiration. Jamais, selon eux, on n'avoit rien vû de pareil. Tout étoit grand, tout étoit noble dans sa poésie: tout y étoit roial, ou, pour mieux dire, tout y étoit divin.

Dans toute la troupe il ne s'en trouva qu'un seul qui ne se laissa point entraîner à ce torrent de louanges & de flateries: c'étoit Philoxéne. Il avoit grande réputation, & excelloit dans la poésie dithyrambique. On raconte de lui un trait dont la Fontaine a bien su faire usage. Etant à la table de Denys, & voiant qu'on avoit servi un très-petit poisson pour lui, & un monstre pour le Roi, il

ſa d'approcher de ſon oreille le poiſ-
:retin. Interrogé pourquoi cette mo-
e : » C'eſt, dit-il, que je voulois ſa-
ir certaines nouvelles du tems de Né-
:; mais ce jeune hôte de la mer n'a pu
: répondre. Le vôtre eſt plus vieux : il
ura ſans doute ce que je demande.
enys, un jour, aiant lu à ce Philo-
une piéce de vers, & l'aiant preſſé
ui en dire ſon ſentiment, il lui parla
une entiére franchiſe, & lui dit li-
nent tout ce qu'il penſoit. Le Prince,
n'étoit pas accoutumé à ce langage,
ıt très-bleſſé ; & attribuant une telle
ıce à jalouſie, ordonna qu'on le con-
ìt dans les carriéres : c'étoit la priſon
ıique. Toute la Cour, affligée & al-
ıée, s'intéreſſa pour le généreux Pri-
ıier, & obtint ſa délivrance. Il fut
gi le lendemain, & rentra dans les
nes graces du Prince.
ans le repas que Denys donna ce
-là aux mêmes convives, qui fut
me le ſceau de la réconciliation, &
; lequel la joie & la gaieté régnérent
: que jamais ; après qu'on eut fait
ne chere & longuement, le Prince ne
ıqua pas de faire entrer parmi les pro-
de table ſes vers, qui en faiſoient le
t le plus ordinaire. Il choiſit ſur-tout
ains morceaux qu'il avoit travaillés
: grand ſoin, qu'il regardoit comme

ſes chef-d'œuvres, & qu'il ne pouvoit lire ſans une ſenſible complaiſance & ſans une vraie ſatisfaction de lui-même. Mais, pour mettre le comble à ſa joie, il avoit beſoin du ſuffrage & de l'approbation de Philoxéne, dont il faiſoit d'autant plus de cas, qu'il n'avoit pas coutume de les prodiguer comme les autres. Ce qui s'étoit paſſé la veille étoit une bonne leçon pour ce Poéte. Denys lui demanda donc ce qu'il penſoit des vers qu'il venoit de lire. Philoxéne ne ſe déconcerta point, & ſans lui répondre un mot, ſe tournant vers ſes gardes qui étoient autour de la table, il dit d'un ton ſérieux mélé de gaieté, *Qu'on me remène aux Carriéres.* Le [a] Prince ſentit tout le ſel & toute la fineſſe de cette ingénue plaiſanterie, & il ne ſentit que cela. Ce qu'elle avoit de ſpirituel émouſſa la pointe d'une liberté qui dans un autre tems l'auroit piqué & offenſé vivement. Ici il ne fit qu'en rire, & ne lui en ſut point du tout mauvais gré.

Plut. in Moral. p. 78. & 83.

Il n'en uſa pas de même à l'occaſion d'une mauvaiſe plaiſanterie d'Antiphon, qui auſſi étoit d'un genre bien différent, & partoit d'un eſprit violent & brutal. Le Prince, dans une converſation, de-

a Τότε μὲν διὰ τὴν εὐτραπελίαν τῶν λόγων μειδιάσας ὁ Διονύσιος, ἤνεγκε τὴν παῤῥησίαν, τῷ γέλωτι τὴν μέμψιν ἀμβλύνοντος.

nda quelle étoit la meilleure espéce
irain. Chacun aiant dit son avis, An-
ion répondit que c'étoit celle dont on
it fait les statues * d'Harmodius &
ristogiton. Ce bon mot, s'il faut l'ap-
er ainsi, lui couta la vie.
es amis de Philoxéne, craignant que
op grande liberté n'eût aussi pour lui
suites funestes, lui parlérent sérieu-
ent, & lui représentérent, que ceux
ont à vivre avec les Princes, doivent
er leur langage : qu'ils veulent qu'on
dise des choses agréables : que qui-
que ne sait point dissimuler, n'est
it propre à la Cour; que les graces &
béralités dont Denys les combloit,
itoient bien qu'on les achetât par
que complaisance; qu'en un mot,
sa liberté véridique, il couroit risque
perdre, non-seulement sa fortune,
la vie. Philoxéne leur dit qu'il profi-
it de leurs avis, & qu'à l'avenir il
neroit à ses réponses un tour, qui,
blesser la vérité, satisferoit le Prince.
n effet, quelque tems après, Denys
aiant lu une piéce qu'il avoit com-
e sur un sujet fort triste & fort lugu-
où il faloit exciter la compassion,
ire couler les larmes des yeux des au-
irs; il s'adressa encore à Philoxéne,

ls avoient entrepris livrer Athénes de la tyrannie des Pisistrati-des.



voir la pitie, & a inspirer des
de compassion. Dans l'autre
quelque chose de fort mauva
défectueux, de pitoiable, de
Denys, qui étoit plein d'estim
vers, & qui ne croioit pas qu'
ser autrement que lui, prit ce
le sens qui lui étoit favorable,
content de Philoxéne: les au
trompérent pas, & l'entendir
vrai sens, mais sans s'expliqu

Diod. p. 332. Rien n'étoit capable de gué
par raport à la versification. Il p
Diodore de Sicile, qu'aiant e
seconde fois à Olympie des po
façon, il y essuia les mêmes r
même affront qu'auparavant. (
velle, qu'on ne put lui cache
dans une noire mélancolie qui
toit point, & qui se changea
une espéce de fureur & de ph
l'entendre, l'envie & la jalousie

t contre lui, pour ruiner ſa réputa-
Il accuſoit ſes meilleurs amis d'être
dans ce complot. Il en fit mourir
urs ſous de vains prétextes, en exila
es, parmi leſquels étoient Leptine
ere, & Philiſte qui lui avoit rendu
rands ſervices, & à qui il étoit re-
lè de ſa puiſſance. Ils ſe retirérent
ırium en Italie, d'où ils furent rap-
quelque tems après, & rétablis
:ous leurs biens, & dans leur an-
: faveur. Leptine même épouſa la
.e Denys.
ır le tirer de la mélancolie que lui *Diod. l. p. 336. 33*
it le mauvais ſuccès de ſes vers, il
oit de l'occupation. Les guerres &
ıtimens qu'il entreprit lui en don-
t. Il ſongea à établir de puiſſantes
ies dans la partie de l'Italie qui eſt
ſur la mer Adriatique, & qui re-
l'Epire, afin d'avoir une retraite
e pour ſa flote quand il tourneroit
rces de ce côté-là; & dans cette vûe
lliance avec les Illyriens, & rétablit
: roi des Moloſſes dans ſes Etats.
rincipal deſſein étoit d'attaquer l'E-
& de ſe rendre maître des tréſors
nſes amaſſés depuis pluſieurs ſiécles
e temple de Delphes. En attendant
ɔût former cette entrepriſe qui de-
oit de grands préparatifs, il ſembla
ıir comme s'eſſaier dans une autre

du même genre, mais d'une plus facile exécution. Aiant fait une irruption ſubite dans la Toſcane, ſous prétexte de donner la chaſſe aux pirates, il pilla un temple fort riche qui étoit dans le fauxbourg d'une ville de ce pays nommée Agylle, & en tira plus de quatre millions cinq cens mille livres. Il avoit beſoin d'argent pour ſubvenir aux dépenſes conſidérables qu'il faiſoit à Syracuſe, tant pour fortifier le port, & le mettre en état de contenir à l'aiſe deux cens galéres, que pour environner toute la ville de bons murs, conſtruire des temples magnifiques, & bâtir un lieu d'exercice près de la riviére d'Anape.

500 talens.

Pag. 338-40. & 384. *Voyez l'hiſt. des Carthag. Tom. 1. pag. 71.*

Il forma dans le même tems le deſſein de chaſſer entiérement de la Sicile les Carthaginois. Une premiére victoire qu'il remporta, le mit preſque en état d'y réuſſir : mais la perte d'une ſeconde bataille, où ſon frere Leptine fut tué, ruina toutes ſes eſpérances, & l'obligea de faire un traité par lequel il cédoit quelques places aux Carthaginois, & leur paioit de groſſes ſommes pour dédommagement des frais de la guerre. Une nouvelle entrepriſe qu'il fit contre eux quelques années après pour profiter du ravage que la peſte avoit cauſé à Carthage, ne lui réuſſit pas mieux.

Diod. pag. 384. 385.

Une autre victoire, d'un genre bien

ent, mais qui ne lui tenoit pas
s au cœur, le dédommagea, ou du
s le consola, des malheureux succès
avoit eus du côté des armes. Il avoit
eprésenter à Athénes une Tragédie
la célébre fête de Bacchus pour y
ter le prix, & il fut déclaré vain-
r. Ce succès chez les Athéniens, qui
nt les meilleurs connoisseurs en ce
:, semble marquer que la poésie de
s n'étoit pas si mauvaise ni si pitoia-
& il se peut bien faire que l'aver-
des Grecs pour tout ce qui venoit
Tyran, influa pour beaucoup dans
robation qu'on donna à ses vers aux
Olympiques. Quoi qu'il en soit, De-
eçut cette nouvelle avec des trans-
de joie qui ne peuvent s'exprimer.
n rendit aux dieux de publiques ac-
de graces, & à peine les temples
ent-ils au concours du peuple. Toute
le fut en festins & en réjouissances,
Prince régala tous ses amis avec une
ificence extraordinaire. Content de
ême au-delà de ce qu'on peut dire,
croiant au comble de la gloire, il
t les honneurs de la table avec une
: & une aisance & en même tems
une grace & une noblesse qui char-
nt tout le monde. Il invitoit les con-
à boire & à manger, encore plus
n exemple que par ses paroles; &

il poussa les choses si loin, qu'au sortir du repas il fut saisi de violentes douleurs causées par une indigestion, dont on prévit bien dès-lors les suites.

Plut. in Dion. p. 959. Denys avoit eu trois enfans de sa femme Doris, & quatre de sa femme Aristomaque dont il y avoit deux filles, l'une appellée Sophrosine, l'autre nommée Aréte. Sophrosine fut mariée à son fils aîné, le jeune Denys, qu'il avoit eu de sa femme Locrienne; & Aréte épousa son frere Théoride. Celui-ci étant venu à mourir, Dion épousa sa veuve Aréte, qui étoit sa niéce.

Comme il parut que la maladie de Denys ne laissoit aucune espérance, Dion prit sur lui de lui parler des enfans qu'il avoit eus d'Aristomaque, qui étoient ses beaux-freres & ses neveux, & de lui insinuer qu'il étoit juste de préférer les fils de sa femme Syracusaine à ceux de l'étrangére. Mais les médecins voulant faire leur cour au jeune Denys, fils de la Locrienne destiné au trône, ne lui en laissérent pas le tems. Car le Prince aiant demandé qu'on lui donnât un reméde pour le faire dormir, ils lui en donnérent un si fort, qu'ils assoupirent tous ses sens, & firent succéder la mort au sommeil sans aucun milieu. Il avoit régné trente-huit ans.

Ce Prince avoit certainement de grandes qualités du côté de la politique & de

:nce militaire; & il en avoit eu be-
›our s'élever, comme il avoit fait,
basse condition à un si haut rang.
:avoir conservé la souveraineté pen-
rente-huit ans, il la remit tranquil-
ıt à celui de ses enfans qu'il lui plut
.oisir; & il l'avoit établie sur des
mens si solides, que ce fils, malgré
:u de capacité pour gouverner, la
rva pendant douze ans. Or tout ce-
se peut exécuter que par un grand
de mérite. Mais quelles qualités
nt jamais couvrir les vices qui le
ent l'objet de la haine de ses sujets:
nbition qui ne connoissoit ni bor-
loix, une avarice qui n'épargnoit
s lieux les plus sacrés, une cruauté
uvent n'épargnoit pas ses plus pro-
enfin une impiété ouverte & dé-
, qui ne reconnoissoit la divinité
our lui insulter?
nme il retournoit à Syracuse avec
ıt très-favorable après avoir pillé à
s le temple de Proserpine: *Voyez-*
dit-il à ses amis avec un ris mo-
, *comment les dieux immortels favo-*
la navigation des sacriléges?
nt besoin d'argent pour faire la
: contre les Carthaginois, il pilla
ıple de Jupiter, & ôta à ce dieu un
au d'or massif, qui étoit un orne-

Cic. de Nat. deor. lib. 15. *n.* 83. 84.



d'Epidaure sa barbe d'or, sous
qu'il ne convenoit pas au fils d'av
barbe, puisque le * pere n'en avo
Il fit aussi enlever de tous les
les tables d'argent : & comme o
mis, suivant l'ancien usage de la
AUX BONS DIEUX, il vouloit, d
profiter de leur bonté.

* *On peignoit Apollon sans barbe.*

Pour ce qui est des petites vi
des coupes & des couronnes d'or
statues tenoient à la main, il les
toit sans façon, disant que ce n'éto
les prendre, mais seulement les r
& qu'il y avoit de la folie, der
sans cesse des biens aux dieux, d
fuser lorsqu'ils étendoient eux-m
main pour nous donner. Ces dé
furent portées par son ordre au r
& vendues à l'encan : puis en ai

d'où elles venoient. C'est ainsi qu'à
piété envers les dieux, il ajouta l'in-
ice envers les hommes.

es précautions étonnantes que Denys
oit nécessaires pour mettre sa vie en
té, nous marquent à quelles inquié-
s & à quelles fraieurs il étoit livré.
oit obligé de porter sous sa robe une
isse d'airain. Il ne haranguoit son
ple que du haut d'une tour, & croioit
endre invulnérable en se rendant
cessible. N'osant se fier à aucun de
amis ni de ses proches, il se faisoit
er par des étrangers & des esclaves,
ortoit le plus rarement qu'il pouvoit,
ainte l'obligeant de se condanner lui-
ne à une espéce de prison. Ces précau-
s extraordinaires regardent sans doute
ains tems de son régne, où de fré-
ites conspirations formées contre lui
ndoient plus timide & plus soupçon-
: car dans d'autres tems nous avons
u'il conversoit assez librement avec
uple, & se rendoit accessible jusqu'à
miliarité. Dans ces jours de nuages
e crainte, il croioit voir toutes les
s armées contre lui. Une parole
pée à son barbier, qui se vanta, en
antant, de porter toutes les semaines
soir à la gorge du Tyran, lui couta
e. Depuis ce tems-là, pour ne plus
donner sa tête & sa vie à la main

Cic. Tuscul. Quæst. l. 5. n. 57-63.

Plut. de Garrul. pag. 508.

Dion, voiant tous ces Courtisans saisis de crainte à la vûe de l'orage déja formé du côté de Carthage, & prêt à fondre sur la Sicile, il eut le courage de promettre que si Denys vouloit avoir la paix, il s'embarqueroit dans le moment, iroit en Afrique, & conjureroit cette tempête à sa satisfaction; & que s'il aimoit mieux faire la guerre, il lui fourniroit & entretiendroit à ses dépens cinquante galéres à trois rangs tout équipées.

Le jeune Denys, admirant & élevant jusqu'aux nues une magnanimité si généreuse, lui témoigna beaucoup de reconnoissance de son affection & de sa bonne volonté: mais les Courtisans, qui regardoient la magnificence de Dion comme un reproche pour eux, & sa grande puissance comme une diminution de la leur, tirérent d'abord de là un prétexte de le calomnier, & n'épargnérent aucun des discours qui pouvoient le plus aigrir contre lui le jeune Prince. Ils lui faisoient entendre qu'en se rendant fort sur mer, il s'ouvroit un chemin à la tyrannie; & qu'avec ses vaisseaux, il pensoit à transporter toute la puissance aux fils d'Aristomaque qui étoient ses neveux.

Mais ce qui les indisposoit le plus contre Dion, c'est la vie qu'il menoit, qui étoit une censure perpétuelle de la leur. Car ces Courtisans s'étant d'abord emparés

nde,
ie.
être
rio-
ranf-
ecef-
étoit

ces du
avaife
pro-
es de-
er pas
mais

Jeun
de ge
pour
mérite
ommes.
habi
avec
noiffances
familiarité

...le. J'ai ...
... en quoi cette ...
... vicieufe. Man. d'un
... fag. Tom. 3. p. ...

trône avec des ſciences qui ne ſont pas en poſſeſſion d'en approcher de ſi près, & en les rendant de la ſorte comme ſes favorites, il les enhardit, & par une protection qui leur tenoit lieu de lettres de nobleſſe, il les mit en honneur. Il n'étoit pas inſenſible non plus aux douceurs de l'amitié. Dans l'intérieur de ſa maiſon il étoit bon parent & bon maître, & il ſe faiſoit aimer de ceux qui l'approchoient. Son naturel ne le portoit point à la violence ni à la cruauté, & l'on peut dire qu'il étoit Tyran par ſucceſſion & par héritage, plutôt que par goût & par inclination.

Tout cela montre qu'on auroit pu faire de lui un aſſez bon Prince, ſi d'abord on avoit pris ſoin de cultiver les heureuſes diſpoſitions qu'il avoit apportées en naiſſant. Mais ſon pere, à qui tout mérite, juſques dans ſes enfans même, faiſoit ombrage, s'étoit appliqué à étoufer en lui toute ſemence de bien, tout ſentiment de nobleſſe & d'élévation par une éducation baſſe & obſcure, afin que dans la ſuite il ne pût rien entreprendre contre lui. Il s'agiſſoit donc de lui trouver un homme du caractére que j'ai marqué, ou plutôt de lui inſpirer à lui-même le deſir de le chercher.

C'eſt à quoi Dion travailla avec une merveilleuſe dextérité. Il lui parloit ſouvent de Platon, le plus habile & le plus

illustre des Philosophes, dont il avoit connu le mérite par lui-même, & à qui il étoit redevable de ce qu'il savoit. Il faisoit valoir la beauté de son génie, l'étendue de ses connoissances, la douceur de son caractére, l'agrément de sa conversation. Sur-tout il le lui représentoit comme l'homme du monde le plus capable de le former dans l'art de régner, d'où dépendoit son propre bonheur, & celui des peuples. Il lui faisoit entendre que ses sujets, gouvernés désormais avec douceur, comme une famille est gouvernée par un bon pere, rendroient volontairement à sa modération & à sa justice les devoirs qu'ils ne rendoient que malgré eux à la force & à la violence, & que par-là il deviendroit de Tyran un Roi juste, à qui tout se soumettroit par amour.

Il est incroiable combien ces discours, jettés de tems en tems dans la conversation comme par hazard, sans affectation, & sans qu'il parût de dessein prémédité, allumérent dans l'esprit du jeune Prince un desir ardent de connoitre Platon, & de l'entretenir. Il lui écrivit des lettres également pressantes & obligeantes. Il dépécha à Athénes couriers sur couriers, pour hâter son voiage. Platon, qui en craignoit les suites, & qui n'en espéroit pas beaucoup de fruit, traînoit l'affaire en longueur, & sans refuser ab-

solument, il faisoit assez sentir qu'il auroit de la peine à se déterminer. Les obstacles & les difficultés qu'on opposoit à la demande du jeune Prince, loin de le rebuter, ne servirent, comme il arrive ordinairement, qu'à enflammer ses desirs. Les Philosophes Pythagoriciens, établis dans la grande Gréce en Italie, joignirent leurs priéres aux siennes & à celles de Dion, qui de son côté redoubla ses instances, & emploia les raisons les plus fortes pour vaincre la répugnance de Platon. » Il s'agit, lui disoit il, non » d'un simple particulier, mais d'un » Prince puissant, dont le changement » entraînera celui de tous ses Etats; & » vous en connoissez l'étendue. C'est lui-» même qui fait toutes les avances, qui » vous presse & vous sollicite de venir à » son secours, & qui emploie auprès de » vous le crédit de tous vos amis. Quelle » conjoncture plus favorable pouvons-» nous attendre que celle que la divine » providence nous offre? Ne craignez-» vous point que vos délais ne donnent » aux flateurs qui environnent le jeune » Prince le tems de l'attirer à eux, & de » le faire changer de résolution? Quels » reproches auriez-vous à vous faire, & » quel deshonneur même seroit-ce pour » la philosophie, si l'on disoit un jour » que Platon, pouvant par les conseils

» qu'il auroit donnés à Denys, établir
» dans la Sicile un gouvernement ſage
» & modéré, l'a replongée dans tous les
» maux de la tyrannie par la crainte d'eſ-
» ſuier les fatigues d'un voiage, ou par
» je ne ſai quelles autres difficultés ima-
» ginaires.

Platon ne put réſiſter à de ſi vives ſollicitations. Vaincu par la conſidération de ce qu'il ſe devoit à lui-même, comme il nous l'apprend dans ſes écrits, & pour ne pas donner aux hommes un prétexte de lui reprocher qu'il n'étoit Philoſophe qu'en paroles, & que jamais il n'avoit mis la main à l'œuvre pour paroitre tel par ſes actions; & d'ailleurs enviſageant le grand bien que ſon voiage pourroit procurer à la Sicile, il ſe laiſſa perſuader. *Plut. in Dion. pag. 962.*

Les flateurs qui étoient à la Cour de Denys, effraiés de la réſolution qu'il avoit priſe malgré leurs remontrances, & redoutant la préſence de Platon dont ils prévoioient toutes les ſuites, ſe liguérent enſemble contre lui comme contre un ennemi commun. Ils jugeoient bien que ſi, ſelon les maximes du nouveau gouvernement, tout ſe réduiſoit au vrai mérite, & qu'il n'y eût plus de bienfaits à attendre de la part du Prince que pour les ſervices rendus à l'Etat, ils n'auroient plus de part à la faveur, & ne feroient que ſe morfondre à la Cour. Ainſi ils dreſſérent



en lui un contrepoids capable d
balancer Platon & toute sa phi
Exilé par le vieux Denys pour
mécontentement personnel, il
tiré dans la ville d'Adria; & i
qu'il y composa la plus grande
Diod. lib. 13. p. 222. ses Ecrits. Il avoit fait l'histoire
en douze livres, celle de Sicile
& celle de Denys le Tyran en
nous est rien resté de tous ces C
Cicéron [a] lui donne de grand
jusqu'à dire qu'il étoit presque
Thucydide, *pene pusillus Thu*
pour faire entendre qu'il l'im
qu'il en approchoit. Il fut donc
En même tems les Courtisans a
à Denys des plaintes contre Di
cusant d'avoir eu des conférer
Théodote & Héraclide, ennem

du Prince, pour chercher avec eux les moiens de détruire la tyrannie.

Les affaires étoient en cet état, quand Platon arriva en Sicile. Il y fut reçu avec des caresses infinies, & avec les plus grands honneurs. A la descente de sa galére il trouva un des chars du Prince, attelé & paré magnifiquement. Le Tyran offrit un sacrifice comme pour un très-grand bonheur qui lui étoit arrivé. Il ne se trompoit pas. Un homme sage, & capable de donner de bons conseils à un Prince, est un trésor précieux & inestimable pour tout un roiaume. Mais il est rare qu'on en connoisse le prix, & encore plus rare qu'on en fasse l'usage qu'on devroit.

Plut. in Dion. p. 963. 964.

Platon trouva les plus heureuses dispositions du monde dans le jeune Denys, qui se livra sans réserve à ses leçons & à ses conseils. Mais, comme il avoit lui-même infiniment profité des avis & des exemples de Socrate son maître, le plus habile homme qu'ait eu le paganisme pour faire goûter la vérité, il eut soin de manier l'esprit du jeune Tyran avec une adresse merveilleuse, évitant de heurter de front ses passions, travaillant à gagner sa confiance par des maniéres douces & insinuantes, & sur-tout s'étudiant à lui rendre la vertu aimable, pour la rendre en même tems victorieuse du

une longue habitude rendroient invincible & insurmontable le pouvoir de Platon sur l'esprit de Denys, puisqu'un commerce de peu de jours avoit déja changé entiérement l'esprit de ce jeune Prince. Ils songérent donc à dresser contre lui des machines encore plus fortes qu'auparavant.

Ils commencérent par jetter du ridicule sur la vie retirée qu'on faisoit mener à Denys, & sur les études auxquelles on l'appliquoit, comme s'il se fût agi d'en faire un Philosophe. Ils allérent plus loin, & travaillérent de concert à lui rendre suspect, & même odieux, le zéle de Dion & de Platon, en [a] les lui représentant comme d'incommodes censeurs & d'impérieux pédagogues, qui prenoient sur lui une autorité qui ne convenoit ni à son âge, ni à son rang. Il [b] n'est pas étonnant qu'un jeune Prince comme Denys, qui avec le plus excellent naturel & au milieu des meilleurs exemples auroit eu bien de la peine à se soutenir, ait enfin succombé à une tentation si délicate dans une Cour infectée depuis lontems, où il n'y avoit d'émulation que pour le vice, & où il

a Tristes & superciliosos alienæ vitæ censores, publicos pædagogos. *Senec. Epist.* 123.

b Vix artibus honestis pudor retinetur, nedum inter certamina vitiorum pudicitia, aut modestia, aut quidquam probi moris servaretur. *Tacit. Annal. lib.* 4. *cap.* 15.

it environné d'une troupe de flateurs
i ne cessoient de le louer & de lui ap-
udir en tout.

.e principal soin des courtisans fut de
rier la personne & la conduite de Dion
me, non plus séparément ni en secret,
is tous ensemble & à découvert. Ils di-
ent hautement, & à quiconque vou-
l'entendre, que c'étoit une chose
te visible qu'il se servoit de l'éloquence
Platon pour enchanter & pour ensor-
er Denys, afin que ce Prince venant à
tter volontairement le trône, il s'en
ît, & y établît les enfans d'Aristoma-
, qui étoient ses neveux. Ils répan-
ent publiquement qu'il étoit bien fâ-
ux de voir que les Athéniens étant ve-
autrefois en Sicile avec de grandes
ces & par terre & par mer, y avoient
s péri sans avoir pu prendre Syracuse;
que maintenant avec un seul Sophiste
vinssent à bout de détruire la tyrannie
Denys, en persuadant à ce Prince de
er les dix mille étrangers qui compo-
ent sa garde, de se défaire des quatre
s galéres qu'il tenoit toujours armées,
congédier les dix mille hommes de che-
, & de réformer la plus grande partie
son infanterie, pour aller chercher
is l'Académie (c'étoit le lieu où Platon
oit ses assemblées) un prétendu souve-
1 bien qu'on n'expliquoit point, &

d'aller joindre Dion. Sa vûe auſſi, en l'approchant de lui, pouvoit être de ſe mettre en état de l'entendre plus ſouvent & plus commodément. Car, charmé par la douceur de ſa converſation, & cherchant lui-même à lui plaire en tout & à s'en faire aimer, il avoit conçu pour lui une eſtime, ou plutôt une paſſion, qui alloit juſqu'à la jalouſie, mais une jalouſie violente, qui ne pouvoit ſouffrir ni compagnon ni rival. Il vouloit le poſſéder tout ſeul, régner ſeul dans ſon eſprit & dans ſon cœur, en être ſeul eſtimé & aimé. Il paroiſſoit diſpoſé à lui céder tous ſes tréſors & toute ſon autorité, s'il vouloit l'aimer plus que Dion, & ne pas préférer l'amitié de Dion à la ſienne. Plutarque a raiſon d'appeller cet amour, *un amour tyrannique.* Platon avoit beaucoup à en ſouffrir. Car cette paſſion avoit tous les ſymptomes de la jalouſie la plus marquée. [a] Tantôt c'étoient des marques d'amitié, des careſſes, & une effuſion de cœur ſans borne & ſans fin : tantôt des reproches, des menaces, & des emportemens furieux : bientôt après, des repentirs, des larmes, & d'humbles priéres pour obtenir ſon pardon.

...θν τυραν- ...ἔρωτα.

a In amore hæc omnia inſunt vitia, ſuſpiciones, inimicitiæ, injuriæ, induciæ, bellum, pax rurſum. *Terent. in Eunuch.*

In amore hæc ſunt mala, bellum, pax rurſum. *Horat.*

'ans ce tems-là il survint, fort à pro-
pour Platon, une guerre qui obligea
ys à le renvoier, & à lui rendre sa
rté. A son départ il voulut le combler
résens que Platon refusa, se conten-
de la promesse qu'il lui fit de rappel-
Dion le printems suivant : mais il ne
pas sa promesse, & lui envoia seu-
ent ses revenus, priant Platon dans
ettres de l'excuser s'il avoit manqué
ems préfix, & d'en accuser la guerre
e. Il lui donna sa parole, qu'aussitôt
la paix seroit conclue, il feroit re-
r Dion, à condition pourtant qu'il
endroit en repos, qu'il ne se méle-
de rien, & qu'il ne le décrieroit point
l'esprit des Grecs.
laton s'en retournant en Gréce, passa
ympie pour voir les Jeux. Il se trou-
ogé avec des étrangers considérables.
angeoit avec eux, passoit avec eux
ournées entiéres, & vivoit d'une ma-
e très-simple & très-commune, sans
is leur parler ni de Socrate ni de
idémie, & sans leur faire connoitre
ii autre chose sinon qu'il s'appelloit
on. Ces étrangers étoient ravis d'a-
trouvé un homme si doux & si so-
le : mais comme il ne parloit que de
es fort ordinaires, ils ne crurent ja-
que ce fût ce Philosophe dont la
tation faisoit tant de bruit. Les jeux

quoiqu'actuellement il leur donnât un secours très-utile dans la guerre qu'ils avoient contre les Thébains. Tant de marques d'estime & de distinction réveillérent la jalousie du Tyran. Il cessa d'envoier à Dion les revenus de ses terres, & les fit régir par ses propres Receveurs.

Plat. Epist. 7. pag. 338-340.
Plut. in Dion. pag. 964-966.

Après que Denys eut finit la guerre qu'il soutint en Sicile, dont l'histoire ne nous apprend aucune circonstance, il craignit que le traitement qu'il avoit fait à Platon ne le décriât parmi les Philosophes, & ne le fit passer pour leur ennemi. C'est pourquoi il fit venir à sa Cour les plus savans hommes de l'Italie, & il tenoit dans son palais des assemblées où il s'efforçoit, par une folle ambition, de les surpasser tous en éloquence & en profondeur de savoir, débitant mal-à-propos les discours qu'il avoit retenus de Platon. Mais comme ces discours n'étoient que dans sa mémoire, & que le cœur n'en avoit point été touché, la source en fut bientôt tarie. Alors il sentit ce qu'il avoit perdu de n'avoir pas mieux profité du trésor de sagesse qu'il possédoit chez lui, & de n'avoir pas écouté jusqu'au bout les admirables leçons du plus grand Philosophe qui fût au monde.

Comme tout est violent & fougueux dans les Tyrans, Denys se sentit saisi tout-

à-coup d'une impatience démesurée de revoir Platon, & il mit tout en œuvre pour y réussir. Il obligea Architas & les autres Philosophes Pythagoriciens à lui écrire qu'il pouvoit venir en toute sureté, & à se rendre cautions qu'on lui tiendroit toutes les paroles qu'on lui avoit données. Ils envoiérent de leur part Archidémus à Platon, & Denys fit partir en même tems de son côté deux galéres à trois rangs de rames avec plusieurs de ses amis, pour obtenir de lui par leurs priéres ce qu'il desiroit. Il lui écrivit aussi des lettres de sa main, où il lui déclaroit nettement que s'il ne se laissoit persuader de venir en Sicile, Dion ne devoit rien attendre de lui; au lieu que s'il venoit, il n'y avoit rien qu'il ne fût disposé à faire en sa faveur.

Dion reçut par la même voie plusieurs lettres de sa femme & de sa sœur, qui le pressoient d'obtenir de Platon qu'il fît ce voiage, qu'il contentât l'impatience de Denys, & qu'il ne lui donnât point de nouveaux prétextes d'en user mal à son égard. Quelque répugnance qu'eût Platon pour ce voiage, il ne put résister à de si vives sollicitations, & il se détermina à aller pour la troisiéme fois en Sicile à l'âge de soixante & dix ans.

Son arrivée releva les espérances de tout le peuple, qui se flatoit que sa sa-

gesse vaincroit enfin la tyrannie; & Denys en témoigna une joie qui ne se peut exprimer. Il le fit loger dans l'appartement des jardins qui étoit le plus honorable, & eut en lui tant de confiance, qu'il le laissoit approcher à toute heure sans le fouiller, faveur qu'il n'accordoit à aucun de ses meilleurs amis.

Après les premiéres caresses, Platon voulut entamer l'affaire de Dion, qui lui tenoit fort au cœur, & qui étoit le principal motif de son voiage. Denys usa d'abord de remise : ensuite ce ne furent que plaintes & brouilleries, qui n'éclatoient point encore au-dehors. Le Tyran avoit grand soin de les cacher, s'efforçant par toutes sortes d'autres honneurs, & par toutes les attentions & les complaisances possibles, de le détourner de l'amitié qu'il avoit pour Dion. Platon, de son côté, dissimuloit; & quoiqu'il fût extrêmement choqué d'un manque de parole si indigne, il ne le faisoit pas sentir.

Comme ils en étoient en ces termes, & qu'ils pensoient que personne n'avoit pénétré leur secret, Hélicon de Cyzique, un des amis particuliers de Platon, prédit qu'il y auroit un tel jour une éclipse de soleil. Cette éclipse étant arrivée comme il l'avoit dit, & à l'heure marquée, Denys en fut tellement surpris & émerveillé, (preuve qu'il n'étoit pas grand

philoſophe) qu'il lui donna un talent. *Mille écus.*
Ariſtippe, badinant ſur cette avanture avec les autres philoſophes, dit qu'il avoit auſſi quelque choſe à prédire de fort incroiable & de fort extraordinaire. Comme on le preſſa de s'expliquer : » Je vous » prédis, leur dit-il, qu'avant qu'il ſoit » peu, Denys & Platon, qui vous pa- » roiſſent ſi bien enſemble, ſeront en- » nemis.

En effet Denys, las de ſe contraindre, fit vendre toutes les terres & tous les effets de Dion, & en retint l'argent. En même tems il fit quitter à Platon l'appartement des jardins, & le logea hors du château au milieu de ſes gardes, qui le haïſſoient de longue-main, & qui cherchoient à le tuer, parce qu'il conſeilloit à Denys de renoncer à la tyrannie, & de les caſſer pour vivre ſans autre garde que l'amour de ſes peuples. Platon reconnoit qu'il fut redevable de ſa vie à l'amitié du Tyran, qui arréta la fureur des Gardes.

Architas, célébre philoſophe Pythagoricien, qui tenoit le premier rang à Tarente, & y exerçoit la premiére magiſtrature, n'eut pas plutôt appris le grand danger où étoit Platon, qu'il envoia promtement des Ambaſſadeurs & une galére à trente rames pour redemander Platon à Denys, & pour le faire ſouvenir qu'il n'étoit venu à Syracuſe que ſur ſa

caution, & sur celle de tous les philosophes Pythagoriciens, qui lui avoient répondu qu'il n'avoit rien à craindre: qu'ainsi il ne pouvoit ni le retenir malgré lui, ni souffrir qu'on lui fit aucune insulte, sans manquer ouvertement à sa parole, & sans se décrier absolument dans l'esprit de tous les gens de bien. Ces justes remontrances réveillérent un reste de pudeur dans l'ame du Tyran, qui permit enfin à Platon de retourner en Gréce.

Plut. in Moral. p. 52. La philosophie & la sagesse partirent avec lui du Palais. A ces conversations aussi agréables qu'utiles, à ce goût empressé pour les arts & pour les sciences, à ces entretiens graves & judicieux d'une sage politique, on vit succéder de vains[a] discours, de frivoles amusemens, & une stupide indolence, ennemie de tout ce qui étoit sérieux. La crapule & les débauches reprirent à la Cour leur ancien empire, & la changérent, d'école de vertu qu'elle avoit été sous Platon, en vraie étable de Circé.

a Τὸ ληρεῖν, ἀμουσία, λήθη, εὐήθεια.



§. III.

. Dion part pour délivrer Syracuse. omt & heureux succès de son entre- se. Horrible ingratitude des Syra- ains. Bonté inouie de Dion à leur ard, & à l'égard de ses plus cruels nemis. Sa mort.

UAND Platon eut quitté la Sicile, AN. M. 3643. s ne garda plus de mesures, & ma- AV. J. C. 361. sœur Aréte, femme de Dion, à un *Plut. in Dion. p. 966-968.* s amis, nommé Timocrate. Un si ne traitement fut comme le signal guerre. Dès ce moment Dion ré- d'attaquer à forces ouvertes le Ty- & de se venger de toutes les injusti- u'on lui avoit faites. Platon fit tout l'il put pour le détourner de cette le; mais voiant que ses efforts étoient es, il lui prédit les malheurs qu'il causer, & lui déclara qu'il ne de- ttendre de lui ni secours ni conseils: puisqu'il avoit eu l'honneur d'être nensal de Denys, de loger dans son , & de participer aux mêmes sacri- , il se souviendroit toujours des de- auxquels l'hospitalité l'engageoit; e pour satisfaire d'ailleurs à l'amitié avoit pour Dion, il demeureroit e, toujours prêt à faire les fonctions bon médiateur pour les réconcilier, ujours également opposé à leurs des- , quand ils chercheroient à se détruire.



& qui le recevroit avec u
Telle étoit véritablemen
de Syracuſe, que Speuſi
jour qu'il y avoit fait av
reconnue par lui-même.
cri de tout le monde, qui
juroit Dion de venir :
point en peine de ce qu'i
ſeaux, ni infanterie, ni
montât ſeulement ſur le
marchand qu'il trouvero
préter ſa perſonne & ſo
cuſains contre Denys.

Dion n'héſita plus à p
qui d'un certain côté dut
coup. Depuis que Deny
de quitter Syracuſe & l
noit dans ſon exil la vie
qu'il ſoit poſſible d'ima
homme qui a bien gouté

parcourant les villes de la docte
pour y voir & y entretenir l'élite
ans & des beaux esprits, & pour
ulter les plus habiles politiques;
t par-tout des marques de sa libé-
& de sa magnificence; également
& respecté de tous ceux qui le con-
ient; & recevant dans tous les lieux
passoit des honneurs extraordinai-
l'on rendoit encore plus à son mé-
u'à sa naissance. C'est du milieu
vie si douce qu'il s'arracha pour
ecourir sa patrie qui imploroit sa
tion, & pour la délivrer du joug
tyrannie sous lequel elle gémissoit
s lontems.

ais peut-être entreprise ne fut ni
le avec tant de hardiesse, ni con-
avec tant de prudence. Dion com-
a à lever en secret des troupes étran-
par des personnes interposées, pour
cacher son dessein. Un grand nom-
e personnes considérables, & qui
nt à la tête des affaires, se joigni-
lui. Mais, ce qui est étonnant, de
ceux que le Tyran avoit bannis, &
étoient pas moins de mille, il n'y
t que vingt-cinq qui l'accompagné-
à cette expédition, tant la fraieur
saisi les esprits. Le rendez-vous fut
l'île de Zacynthe, où les troupes
mblérent au nombre de près de huit



soldats que Dion espéroit t
cile, & de les porter à co
toute la valeur que demand
ble entreprise.

Mais quand il fut questi
& qu'on sut que cet armen
stiné contre la Sicile & cont
jusques-là on ne l'avoit poi
claré, ils furent tous conste
pentirent de s'être engagés
treprise, qu'ils ne pouvoie
de regarder comme l'effet d
folle & insensée, qui dans
sespoir croit devoir tout ha
eut besoin ici de toute sa
toute son éloquence pour ra
rage des troupes, & pour
crainte. Mais après qu'il l
& que d'un ton assuré quoi
il leur eut fait entendre qu
noit point à cette expéditio

légresse, & ils ne deman-
u'à partir.
préparé un sacrifice magni-
frir à Apollon, se mit à la
pes armées de pied en cap,
i en procession vers le tem-
fit un grand festin à toute
a fin du repas, après les li-
priéres solennelles, tout-à-
int à s'éclipser. Dion, qui
uit, rassura les soldats que
avoit d'abord effraiés. Ils
it le lendemain sur deux
arge. Ils étoient suivis d'un
seau, qui n'étoit pas fort
eux barques à trente rames.
jamais cru, dit un Histo-
mme, avec deux vaisseaux
t oser attaquer un Prince
e * cens navires de guerre,

Diod. lib 16. pag. 413

aine à nt les entre- rces de eur do- que sur ile, & renfer- es fort que Sy- e que le du fort te. Ces nt sans ntribu- étoient

de leur dépendance soit dans la Sicile, soit dans l'Italie. Mais on ne comprend pas aisément comment tout cela a pu suffire aux dépenses énormes que faisoit Denys l'ancien pour équiper de grandes flotes, pour lever & entretenir de nombreuses armées, pour construire de magnifiques bâtimens. Il seroit à souhaiter que les Historiens nous donnassent plus de lumiéres sur cet article.

cens hommes, mais tous éprouvés dans de grandes occasions, tous merveilleusement exercés & robustes, tous d'une audace & d'une expérience au-dessus des plus braves & des plus aguerris, & enfin très-capables d'enflammer le courage des soldats que Dion espéroit trouver en Sicile, & de les porter à combattre avec toute la valeur que demandoit une si noble entreprise.

Mais quand il fut question de partir, & qu'on sut que cet armement étoit destiné contre la Sicile & contre Denys, car jusques-là on ne l'avoit point encore déclaré, ils furent tous consternés, & se repentirent de s'être engagés dans une entreprise, qu'ils ne pouvoient s'empécher de regarder comme l'effet d'une témérité folle & insensée, qui dans un dernier désespoir croit devoir tout hazarder. Dion eut besoin ici de toute sa fermeté & de toute son éloquence pour ranimer le courage des troupes, & pour dissiper leur crainte. Mais après qu'il leur eut parlé, & que d'un ton assuré quoique modeste il leur eut fait entendre qu'il ne les menoit point à cette expédition comme soldats, mais comme Officiers, & pour les mettre à la tête de tous les Syracusains & de tous les peuples de Sicile préparés à la révolte depuis lontems, la consternation & le morne silence se changérent en cris

de joie & d'allégresse, & ils ne demandérent plus qu'à partir.

Dion aiant préparé un sacrifice magnifique pour l'offrir à Apollon, se mit à la tête de ses troupes armées de pied en cap, & marcha ainsi en procession vers le temple. Ensuite il fit un grand festin à toute sa troupe. A la fin du repas, après les libations & les priéres solennelles, tout-à-coup la lune vint à s'éclipser. Dion, qui étoit bien instruit, rassura les soldats que ce phénoméne avoit d'abord effraiés. Ils s'embarquérent le lendemain sur deux vaisseaux de charge. Ils étoient suivis d'un troisiéme vaisseau, qui n'étoit pas fort grand, & de deux barques à trente rames.

Qui auroit jamais cru, dit un Historien, qu'un homme, avec deux vaisseaux de charge, eût oser attaquer un Prince qui avoit quatre * cens navires de guerre, *Diod. lib. 16. pag. 413.*

* *On a de la peine à comprendre comment les deux Denys ont pu entretenir de si grandes forces de terre & de mer, leur domaine ne s'étendant que sur une partie de la Sicile, & par conséquent étant renfermé dans des bornes fort étroites. Il est vrai que Syracuse étoit une ville que le commerce avoit rendu fort riche & fort opulente. Ces deux Princes tiroient sans doute de grosses contributions des villes qui étoient de leur dépendance soit dans la Sicile, soit dans l'Italie. Mais on ne comprend pas aisément comment tout cela a pu suffire aux dépenses énormes que faisoit Denys l'ancien pour équiper de grandes flotes, pour lever & entretenir de nombreuses armées, pour construire de magnifiques bâtimens. Il seroit à souhaiter que les Historiens nous donnassent plus de lumiéres sur cet article.*

s'étant répandu promtement dans Syracuse, Timocrate, qui avoit épousé la femme de Dion sœur de Denys, & à qui il avoit laissé le commandement de la ville en son absence, lui dépécha un courrier en Italie avec des lettres qui lui apprenoient l'arrivée de Dion. Mais ce courrier, prêt d'arriver, se trouva si fatigué, aiant couru une bonne partie de la nuit, qu'il fut forcé de s'arréter pour dormir quelque moment. Cependant un loup, attiré par l'odeur d'un morceau de chair qu'il avoit attaché à son sac, accourut, & emporta la chair & le sac où étoient les lettres. Ainsi Denys ne put apprendre que tard & par d'autres la nouvelle de l'arrivée de Dion.

Quand celui-ci fut près de l'Anape, qui n'est qu'à une demie lieue de la ville, il fit alte, offrit un sacrifice sur le bord de la riviére, & adressa ses priéres au soleil levant. Tous ceux qui étoient présens, voiant Dion couronné d'un chapeau de fleurs qu'il avoit pris à cause du sacrifice, se couronnérent aussi en même tems comme animés par un seul & même esprit. Il n'avoit pas avec lui moins de cinq mille hommes de ceux qui l'avoient joint dans sa marche. Il s'avance avec eux vers la ville. Les plus considérables des habitans qui étoient restés, vont au-devant de lui, vétus de belles robes blanches, pour

ecevoir aux portes. Dans le même
s, le peuple alla se jetter sur les amis
Tyran, & enlever ceux qui faisoient
métier d'espions & de délateurs, a GENS
...TS, ENNEMIS DES DIEUX ET DES
...es, dit Plutarque, qui couroient
...ellement la ville, & se mélant avec
...oiens, s'ingéroient dans toutes les
...res, & raportoient au Tyran ce qu'ils
...ent dit & ce qu'ils avoient pensé,
...vent ce qu'ils n'avoient ni pensé ni
...eux-là furent les premiéres victi-
... la fureur du peuple: on les assom-
... l'heure à coups de bâton. Timo-
... aiant pu se jetter dans la citadelle,
... cheval, & sortit de la ville.
...s ce moment, Dion parut à la vûe
...railles. Il marchoit à la tête de ses
... magnifiquement armé, aiant d'un
...on frere Mégaclès, & de l'autre
...ien Callipe, tous deux couron-
... chapeaux de fleurs. Après lui mar-
...t cent soldats étrangers très-bien
... qu'il avoit choisis pour ses gardes.
...tres suivoient en bel ordre de ba-
... conduits par leurs Capitaines, &
...urs Officiers. Les Syracusains les
...nt avec une satisfaction merveil-
... & les recevoient comme une pro-
... sacrée, que les dieux mêmes
...nt avec plaisir, & qui leur rame-

a ...θρώπους ἀνοσίους, καὶ θεοῖς ἐχθρούς.

commodement. En effet, aiant retenu & fait prisonniers les Députés qu'on lui envoioit pour négocier, il attaqua tout d'un coup avec une grande partie de ses troupes le mur dont les Syracusains avoient environné la citadelle, & y fit plusieurs bréches. Une attaque si vive, à laquelle ceux-ci ne s'attendoient point, jetta le trouble & la confusion parmi leurs soldats, qui prirent aussitôt la fuite. Dion fit de vains efforts pour les arréter. Il crut que l'exemple seroit plus efficace que les discours, & se jetta tête baissée au milieu des ennemis. Il soutint leur choc avec un courage intrépide, & fit un grand carnage. Il fut blessé à la main d'un coup de pique : sa cuirasse put à peine résister à tous les traits qu'on lançoit contre lui, & son bouclier étant percé de piques & de javelines, il fut enfin porté par terre. Ses soldats l'enlevérent sur l'heure du milieu des ennemis. Il leur laissa Timonide pour les commander, & montant à cheval il courut par toute la ville, arréta la fuite des Syracusains, & aiant pris les soldats étrangers qu'il avoit laissés pour garder le quartier de l'Achradine, il les mena tous frais contre les troupes de Denys déja fatiguées, & entiérement rebutées d'une si vigoureuse résistance à laquelle ils ne s'étoient pas attendus. Ce ne fut plus un combat, mais une déroute. Grand

ıbre de ces ſoldats demeura ſur la pla-
Le reſte ſe ſauva avec peine vers la ci-
:lle. Cette victoire fut éclatante &
:ieuſe. Les Syracuſains, pour récom-
ıſer la valeur de ces ſoldats étrangers,
t donnérent à chacun une ſomme aſſez
ıſidérable; & ces ſoldats honorérent
ɔn d'une couronne d'or.
Auſſitôt après il vint de la part de De-
des hérauts chargés de pluſieurs let-
; pour Dion de la part des femmes de
naiſon, & d'une auſſi de Denys même.
ɔn les fit toutes lire en pleine aſſem-
e. Celle de Denys étoit tournée en
me de priére & de juſtification, mélée
endant de terribles menaces contre les
ſonnes qui devoient être les plus ché-
à Dion, contre ſa ſœur, ſa femme,
ſon fils. Elle étoit écrite avec un art
une adreſſe merveilleuſement propre
endre Dion ſuſpect. Denys le faiſoit
venir de tout ce qu'il avoit fait autre-
; avec tant d'ardeur & de zêle pour le
intien de la Tyrannie. Il l'exhortoit
:ermes couverts & cachés, mais aſſez
rs pour être entendus, à ne pas l'abo-
ɛntiérement, à la garder pour lui-mê-
, à ne pas remettre en liberté des hom-
; qui dans le fond du cœur ne l'ai-
ient point, & à ne pas abandonner au
rice d'une multitude inconſtante &



nature pour leur procure
rent ombrage de sa trop g
& concurent contre lui
çons. L'arrivée d'Héracli
déterminer. C'étoit un d
me de guerre & fort com
pes par les commandeme
qu'il avoit eus sous les T
hardiesse & d'ambition,
de Dion avec qui il avoit
férent dans le Péloponné
à Syracuse avec sept galé
de rames & trois autres
pour se joindre à Dion,
marcher avec ses seules
Tyran. Il le trouva réduit
mé dans sa citadelle. Il
à gagner les bonnes grac
quoi son air insinuant &

e, [a] elle prétendoit être trai-
in État populaire, avant mê-
oir été rendue un peuple li-
dire, pour déveloper la for-
ec, qu'elle vouloit être trai-
mplaisance, avec ménage-
laterie, avec déférence pour
ices.
connoissance peut-on atten-
uple qui ne consulte que sa
n emportement? Les Syracu-
r chef courent sur le champ
e, & choisissent Héraclide
miral. Dion étant survenu se
ment, & dit que la Charge
noient de revétir Héraclide
nembrement de celle qu'ils
donnée, & qu'il ne seroit
énéralissime si un autre com-
mer. Ces remontrances obli-
acusains malgré eux à ôter à
Charge dont ils venoient de
au sortir de l'assemblée Dion
c après lui avoir fait quelques
imandes sur l'étrange con-
gardoit à son égard dans une
si délicate où la moindre di-
eux pouvoit tout perdre, il
ui-même une nouvelle assem-
présence du peuple il nomme
amiral, & lui fait donner des

ιος εἶναι, τὸ δημαγωγεῖσθαι θέλοντες.

Gardes comme il en avoit lui-même.

Il prétendoit vaincre à force de bienfaits la mauvaise volonté de son rival. Héraclide, en paroles & dans tout ce qui paroissoit au-dehors, faisoit la cour à Dion, confessoit les obligations qu'il lui avoit, promettoit une éternelle reconnoissance, étoit petit & soumis devant lui, & exécutoit ses ordres avec une promtitude & une ponctualité qui montroient un homme entiérement dévoué à son service, & qui ne cherchoit qu'à lui plaire. Mais sous main, par ses brigues & par ses cabales, il soulevoit les esprits contre lui, & le traversoit en tout. Si Dion consentoit que Denys sortît de la citadelle par un traité, on l'accusoit de l'épargner & de vouloir le sauver. Si, pour leur plaire, il continuoit le siége sans vouloir prêter l'oreille à aucune proposition d'accommodement, ils ne manquoient pas de lui reprocher qu'il étoit bien aise de faire durer la guerre, afin de commander plus lontems, & de tenir toujours ses citoiens en respect & en crainte.

Philiste, qui étoit arrivé de l'Apouille au secours du Tyran avec plusieurs galéres, aiant été défait & mis à mort, Denys envoia offrir à Dion de lui remettre la Citadelle, les armes qui y étoient, & les troupes, avec tout l'argent nécessaire pour les soudoier pendant cinq mois; si

on vouloit, par un Traité, lui permettre de se retirer en Italie pour y passer le reste de ses jours, & lui accorder le revenu de certaines terres dans le voisinage de Syracuse qu'il désignoit. Les Syracusains, qui espéroient de prendre Denys en vie, rejettérent ces propositions. Denys, déchu de cette espérance, laissa la Citadelle entre les mains de son fils ainé Apollocrate; & aiant observé le moment d'un vent favorable, il embarqua sur des vaisseaux ses trésors les plus précieux, & les personnes qui lui étoient les plus chéres, & fit voile vers l'Italie. AN. M. 3644 AV. J.C. 360

On sut bien mauvais gré à Héraclide qui commandoit les galéres, de l'avoir laissé échaper par sa négligence. Pour regagner les bonnes graces du peuple, il fait proposer dans l'assemblée un nouveau partage des terres, insinuant que le commencement de la liberté c'étoit l'égalité, comme la pauvreté étoit le commencement de la servitude. Dion s'opposant à ce Décret, Héraclide persuada au peuple de retrancher la paie aux soldats étrangers dont le nombre étoit de trois mille, d'ordonner de nouveaux partages, & de créer de nouveaux Capitaines, en se délivrant pour une bonne fois de l'insupportable sévérité de Dion. Les Syracusains le firent, & nommérent vingt-

dats, & les déclarérent citoiens. Peu de jours après ils envoiérent des Ambassadeurs aux Syracusains leur demander justice pour ces troupes qu'ils avoient si maltraitées : ceux-ci de leur côté envoiérent aussi des Députés aux Léontins pour se plaindre de Dion. Syracuse étoit dans l'enivrement d'une joie aveugle & d'une prospérité insolente, qui ne laissoit aucun lieu à la réflexion ni au jugement.

Tout conspiroit à nourrir & à enfler leur orgueil. La famine étoit si grande dans la citadelle, que les soldats de Denys, après avoir beaucoup souffert, se résolurent enfin de la livrer aux Syracusains Ils envoiérent la nuit faire cette proposition, & ils devoient se rendre le lendemain matin. Mais au point du jour, comme ils se préparoient à exécuter le Traité, Nypsius, Général plein de prudence & de valeur, que Denys avoit envoié de Naples pour porter du blé & de l'argent aux assiégés, parut avec ses galéres, & aborda près d'Aréthuse. L'abondance succédant tout d'un coup à la disette, Nypsius mit à terre ses troupes, convoqua une assemblée, & parlant aux soldats conformément à la conjoncture présente, il les disposa à s'exposer à toutes sortes de dangers. Ainsi la citadelle, sur le point de se rendre, fut sauvée contre toute espérance.

. Pendant ce tems-là les Syracuſains montent à la hâte ſur leurs galéres, & vont attaquer la flote ennemie. Ils coulérent à fond quelques galéres, en prirent quelques autres, & pourſuivirent le reſte juſqu'à terre. Mais ce fut cette victoire même qui devint la cauſe de leur perte. Abandonnés à eux-mêmes & à leur propre conduite, ſans Chef qui eût de l'autorité ſur eux, ſans conſeil, les Officiers comme les ſoldats, tous ſe livrent à la joie, aux feſtins, à l'ivrognerie, à la débauche, & à toute ſorte de licence. Nypſius ſut bien profiter de cet enivrement général. Il attaque la muraille qui environnoit la citadelle. S'en étant rendu maître, & l'aiant abbatue en pluſieurs endroits, il lâche ſes ſoldats dans la ville, & la leur abandonne au pillage. Tout étoit dans la confuſion & dans le déſordre. Ici les citoiens à demi endormis ſont égorgés : là les maiſons ſont pillées : d'un autre côté on emméne les femmes & les enfans, & on les fait entrer dans la citadelle malgré leurs pleurs & leurs cris.

Un ſeul homme pouvoit remédier à ce malheur, & ſauver la ville. Tous l'avoient également dans l'eſprit, mais perſonne n'oſoit le propoſer, tant ils étoient honteux de la maniére indigne dont ils l'avoient chaſſé. Comme le danger augmen-

» Que si les justes sujets de plainte que
» vous avez contre les Syracusains vous
» portent à les abandonner dans l'état où
» ils se trouvent, & à les laisser périr;
» puissiez-vous au moins recevoir des
» dieux une digne récompense de l'affec-
» tion & de la fidélité que vous m'avez té-
» moignées jusqu'ici. Au reste, souvenez-
» vous toujours de Dion, qui en pre-
» mier lieu ne vous a point abandonnés
» quand vous avez été maltraités par ses
» citoiens, & qui ensuite n'a pas aban-
» donné ses citoiens quand ils sont tom-
» bés dans l'infortune.

Il n'avoit pas encore cessé de parler que les soldats étrangers se levérent avec de grands cris, & le pressérent de les mener & de marcher dans le moment au secours de Syracuse. Les Députés des Syracusains, ravis de joie, les saluent, les embrassent, & leur souhaitent à Dion & à eux toutes sortes de biens & de prospérités de la part des dieux. Quand le tumulte fut appaisé, Dion ordonna à ses troupes d'aller se préparer au départ; &, dès qu'elles auroiênt soupé, de se rendre avec leurs armes dans ce même lieu, parce qu'il étoit résolu de partir cette même nuit pour voler au secours de sa patrie.

Cependant à Syracuse, les Officiers de Denys, après avoir fait pendant tout le jour

jour le plus de mal qu'ils avoient pu à la ville, dès que la nuit fut venue, s'étoient retirés dans la citadelle avec perte de quelques-uns de leurs soldats. Ce petit répit redonna courage aux Orateurs séditieux des Syracusains. Se flatant que les ennemis demeureroient en repos après ce qu'ils venoient de faire, ils exhortérent les habitans à laisser là Dion, à ne pas le recevoir s'il venoit à leur secours avec ses troupes étrangéres, à ne pas leur céder en courage, & à sauver eux-mêmes par leurs seules forces leur ville & leur liberté. Il part donc sur le champ de nouveaux Députés vers Dion : du côté des Officiers Généraux, pour l'empécher de venir ; de celui des principaux habitans & de ses amis, pour le prier de hâter sa marche. Ce partage de sentimens, cette variation de nouvelles, fut cause qu'il ne marcha que lentement & au petit pas.

Quand la nuit fut fort avancée, ceux qui haïssoient Dion se saisirent des portes de la ville, pour l'empécher d'y entrer. Dans ce moment Nypsius, bien averti de tout ce qui se passoit dans Syracuse, fait sortir de la citadelle ses soldats en plus grand nombre, & encore plus déterminés qu'auparavant. Ils achevent d'abbattre les murailles qui les enfermoient, courent par toute la ville, & la saccagent. Ce n'étoit par-tout que

meurtre & que ſang répandu. Peu s'amuſoient au pillage : on ne penſoit qu'à tout ruiner & à tout détruire. Il ſembloit que le fils de Denys que ſon pere avoit laiſſé dans la citadelle, réduit au déſeſpoir, & plein d'une haine envenimée contre les Syracuſains, vouloit comme enterrer la tyrannie ſous les ruines de la ville. Pour prévenir le ſecours de Dion, ils eurent recours à la plus promte des déſolations & des ruines qui eſt le feu, brulant de leurs propres mains, avec des torches & des flambeaux de paille allumée, tous les endroits où ils pouvoient atteindre, & lançant ſur les autres des dards enflammés. Les Syracuſains qui fuioient pour éviter les flammes, étoient égorgés dans les rues ; & ceux qui, pour éviter l'épée meurtriére, ſe retiroient dans les maiſons, en étoient chaſſés par les flammes. Car il y avoit déja beaucoup de maiſons embraſées, & qui tomboient ſur les paſſans.

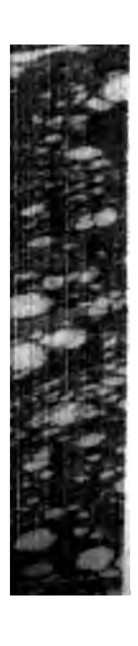
Ce furent ces flammes mêmes qui ouvrirent la ville à Dion, en obligeant les citoiens de s'accorder pour lui en ouvrir les portes. On lui envoia couriers ſur couriers pour hâter ſa marche. Héraclide lui-même, c'eſt-à-dire, ſon plus déclaré & plus mortel ennemi, lui députa ſon frere, & enſuite ſon oncle Théodote, pour le conjurer de venir promtement le ſecou-

tir, n'y aiant plus personne qui pût faire tête à l'ennemi, lui même étant blessé, & la ville presque entiérement ruinée & réduite en cendre.

Ces nouvelles furent apportées à Dion, comme il étoit encore à soixante stades des portes. Ses soldats firent en cette occasion une si grande diligence, & marquérent tant de bonne volonté, qu'il arriva très-promtement aux portes de la ville. Il entra dans le quartier appellé *Hécatompédon*. Là il détacha ceux qui étoient légérement armés, & les envoia contre les ennemis, afin que les Syracusains, en les voiant, reprissent courage. Cependant il mit en bataille son infanterie pesamment armée avec ceux des citoiens qui accouroient de tous côtés, & venoient se joindre à sa troupe. Il les sépara par petits corps, ausquels il donna plus de profondeur que de front, & les mit chacun sous différens Chefs, afin qu'il pût faire tête en plus d'endroits & paroitre plus fort & plus redoutable.

Deux ou trois lieues.

Après avoir tout disposé de cette maniére, & fait ses priéres aux dieux, il marcha au travers de la ville contre l'ennemi. Par toutes les rues où il passoit, c'étoient des acclamations, des cris de joie, & des chants de victoire, mêlés de priéres & d'exhortations de la part de tous les Syracusains, qui appelloient Dion leur sau-



que quelqu'un eut eu le cou
zarder cette parole, ce ne fu
cri des Syracuſains, qui avec
de joie & de douleur ſe mi
les dieux qu'ils vouluſſent l
ner. L'eſpérance ſeule de le
rendit le courage, & les mi
tenir tête aux ennemis. Les
tirent ſur le champ à toute b
vérent à la ville des Léontin
de la nuit.

Ils mettent pied à terre,
d'abord aux piés de Dion to
larmes, ils lui expoſent l'e
ſont les Syracuſains. Déja qu
tins & pluſieurs ſoldats du P
qui les avoient vû arriver, s'é
ſés autour de Dion; & ils
bien, à voir leur empreſſe

beaucoup de zêle. Les deux prin-
)éputés étant introduits, expli-
en peu de paroles la grandeur de
aux, & conjurérent les troupes
es » de venir promtement secou-
Syracusains, & d'oublier les mau-
aitemens qu'ils en avoient reçus;
nt plus que ces infortunés en por-
une peine bien plus grande,
cun des plus maltraités n'auroient
leur imposer.

éputés aiant fini, un morne silen-
ı dans tout le théatre où se tenoit
lée. Dion se leva: mais, dès qu'il
nmencé à parler, un torrent de
lui coupa la parole. Les soldats
:s lui crioient d'avoir bon coura-
ompatissoient à sa douleur. Enfin
ın peu remis, il leur parla en ces
: » Hommes Péloponnésiens, &
ıos Alliés, je vous ai assemblés ici
ue vous délibériez sur ce qui vous
de: car, pour moi, il ne m'est plus
is de délibérer, dès que Syracuse
ı danger. Si je ne puis la sauver, je
érir avec elle, & m'ensevelir sous
ines. Mais pour vous, si vous êtes
ıs de nous secourir encore cette
nous qui sommes les plus impru-
& les plus malheureux de tous les
mes, venez relever & sauver la
de Syracuse qui est votre ouvrage.

Dion, avouant qu'ils en avoient très-mal usé avec lui, & le conjurant de ne pas les imiter : Qu'il étoit séant & convenable à Dion, supérieur comme il étoit dans tout le reste aux autres hommes, de se montrer tel aussi par sa grandeur d'ame, en domtant sa colére, & accordant à des ingrats un pardon dont eux-mêmes s'avouoient indignes.

Héraclide & Théodote aiant fait ces supplications, les amis de Dion lui conseilloient de ne pas épargner des hommes si méchans & remplis d'une si noire envie, mais d'abandonner Héraclide aux soldats, & d'exterminer du gouvernement cet esprit de sédition & de cabale, maladie qui tient véritablement de la fureur, & qui n'est pas moins à craindre ni moins funeste que la Tyrannie même. Mais Dion, pour les adoucir, leur disoit : » Que les » autres Capitaines bornoient ordinaire- » ment leur application à ce qui pouvoit » les mettre en état de vaincre les enne- » mis ; que pour lui il avoit passé un fort » longtems à l'Académie à apprendre » l'art de domter la colére, l'envie, & » tout esprit de dispute. Que la marque de » la victoire que l'on a remportée sur ses » passions, n'est pas d'être doux & affa- » ble à ses amis & aux gens de bien ; mais » de se montrer humain à ceux qui nous » ont fait injustice, & toujours prêt à leur

» pardonner. Qu'il ne cherchoit pas tant » à paroitre supérieur à Héraclide en puis- » sance & en prudence qu'en bonté & en » justice; car c'est en cela que consiste la » supériorité véritable & solide. Que si » Héraclide est un méchant, un envieux, » un perfide, faut-il que Dion souille & » deshonore sa vertu par un lâche ressen- » timent? Il est vrai que, selon les loix » humaines, il paroit moins d'injustice à » se venger d'une injure, qu'à la faire le » premier: mais, si on consulte la nature, » on trouvera que l'un & l'autre viennent » de la même foiblesse. D'ailleurs il n'y a » point de férocité qui soit indomtable, & » qui ne se puisse vaincre à force de bien- » faits. » Dion, conduit par ces maximes, pardonna à Héraclide.

Il se remit ensuite à enfermer la citadelle d'une nouvelle enceinte, & ordonna à tous les Syracusains d'aller couper chacun un pieu, & de l'apporter. Et quand la nuit fut venue, il fit travailler ses soldats pendant que les Syracusains reposoient. De cette maniére il eut environné la citadelle d'une bonne palissade avant qu'on s'en fût aperçu; de sorte que le lendemain matin, quand on vit la grandeur de l'ouvrage & la promtitude de l'exécution, ce fut un sujet d'admiration pour tout le monde, autant pour les ennemis que pour les citoiens.

Sa palissade achevée, il enterra les morts, & aiant mis en liberté ceux qui avoient été pris sur les ennemis, il convoqua une assemblée. Là Héraclide s'étant avancé, proposa d'élire Dion Généralissime avec autorité souveraine sur terre & sur mer. Tous les plus gens de bien & les citoiens les plus considérables reçurent favorablement cette proposition, & vouloient qu'elle fût autorisée par les suffrages du peuple. Mais la troupe des Mariniers & des Artisans, fâchée de voir sortir la charge d'Amiral des mains d'Héraclide, & persuadée, qu'encore qu'il fût peu estimable en toute autre chose, il seroit au moins plus populaire que Dion, s'y opposa de tout son pouvoir. Dion, pour ne point aigrir les esprits, se relâcha sur ce point, & remit à Héraclide le commandement général sur mer. Mais l'obstacle qu'il apporta au partage qu'il vouloit faire des terres & des maisons, en cassant & annullant tout ce qui avoit été ordonné sur cette matiére, les brouilla avec lui sans retour.

Héraclide, profitant de ces dispositions si favorables à ses vûes, ne manqua pas de recommencer ses cabales & ses intrigues contre Dion. Elles éclatérent même ouvertement par une entreprise qu'il fit pour se rendre maître de Syracuse, & en fermer les portes à son rival; mais elle

éussit pas. Un Spartiate, envoié
urs de Syracuse, moienna encore
ommodement d'Héraclide avec
ous les sermens les plus forts, &
grandes assurances de soumission
éissance de la part du premier: foi-
ns pour un homme qui est sans
& sans bonne foi.
Syracusains, aiant congédié leurs
; de mer qui leur étoient devenues
:, donnérent tous leurs soins au
: la citadelle en rebâtissant la mu-
ui avoit été abbattue. Comme per-
ne venoit au secours des assiégés,
pain commençoit à leur manquer,
les soldats devenoient mutins &
voient plus de discipline, le fils
ys, se voiant sans espérance & sans
ce, fit une capitulation avec Dion,
uelle il lui remit la Citadelle avec
les armes & toutes les autres pro-
de guerre. Il emmena avec lui sa
& ses sœurs, remplit cinq galéres
effets & de ses gens, & alla trou-
n pere: car Dion lui donnoit tout
de se retirer en sûreté. Il est aisé de
voir quelle joie ce départ causa à
a ville. Femmes, enfans, vieillards,
empressérent de venir au port pour
e leurs yeux d'un si agréable specta-
: pour solenniser un si beau jour,
ès tant d'années de servitude, le



que menoit avec elle le m
Aréte sa femme marchoit ap
baissés, & fondant en larmes
brassa d'abord sa sœur, &
fils. Alors Aristomaque lui
Aréte : » Ces larmes que vous
» ler de ses yeux, lui dit-ell
» que votre présence nous re
» la vie, cette honte peinte
» ge, son silence même & so
» tement, vous marquent ass
» douleur elle est pénétrée à
» époux, à qui malgré elle on
» tué un autre, mais qui seul
» possédé son cœur. Vous sa
» comme son oncle ? vous
» t-elle comme son mari ? » A
aiant ainsi parlé, Dion, le vi
de pleurs, embrassa tendrem
me, lui remit entre les mains

agnificence vraiment roiale tous
ui avoient eu part à ses heureux
chacun selon son rang & son mé-
omblé de gloire & d'honneur, ex-
r spectacle, non seulement à la Si-
nais à Carthage & à la Gréce en-
qui le regardoient comme le plus
: le plus fortuné Capitaine qui eût
été; il conserva toujours son an-
simplicité, aussi modeste dans ses
, dans son équipage, & dans sa
que s'il eût vécu dans l'Académie
laton, & non pas avec des gens
erre, des Officiers & des soldats,
uvent ne respirent que les plaisirs
magnificence. En effet, pendant
laton lui écrivoit que *la terre en-*
'avoit les yeux attachés que sur lui
eu touché de cette admiration gé-
, il tournoit les siens continuelle-
vers l'Académie, cette école de sa-
& de vertu, où l'on jugeoit des
s actions & des grands succès, non
clat extérieur qui les accompagne,
ar l'usage modéré & sage qu'on en
ire.
lessein de Dion étoit d'établir à Sy-
un gouvernement composé de ce-
Lacédémone & de celui de Créte,
où l'Aristocratie domineroit tou-
& décideroit des plus grandes affai-
ar l'autorité qu'il prétendoit don-

ner au Conseil des Anciens. Il trouva encore ici de l'opposition du côté d'Héraclide, toujours turbulent & séditieux à son ordinaire, & uniquement occupé à gagner le peuple par ses flateries & ses caresses. Un jour, que Dion l'avoit envoié appeller au Conseil, il répondit qu'il n'iroit point, & qu'étant simple particulier, il se trouveroit à l'assemblée avec les autres citoiens quand elle seroit convoquée. Il vouloit par là faire sa cour au peuple, & rendre Dion odieux. Celui-ci, las de souffrir tant d'insultes, lâcha la main à ceux qu'il avoit autrefois empéchés de le tuer, & leur permit de le faire. Ils allérent donc dans sa maison, & se défirent de lui. On verra bientôt le jugement que Dion lui-même porta de cette action.

Les Syracusains furent fort affligés de cette mort : mais comme Dion lui fit des funérailles magnifiques, qu'il suivit son convoi avec toute son armée, & qu'ensuite il harangua le peuple, ils s'appaisérent, & lui pardonnérent ce meurtre, persuadés qu'il n'étoit pas possible que la ville n'eût été continuellement agitée de troubles & de séditions tant qu'Héraclide & Dion auroient gouverné ensemble.

Plut. pag. 983. Dion. pag. 2. Depuis ce meurtre Dion ne goûta plus de joie, & n'eut point de repos. Un fantôme affreux qui se présenta à lui pendant la nuit, le remplit d'un trouble effraiant

e noire mélancolie. C'étoit une
d'une taille énorme, qui par ſon
l, & par ſon air & ſon viſage ha-
:ſſembloit à une furie, & qui ba-
rec violence ſa maiſon. La mort
fils, qui pour quelque chagrin
ier s'étoit précipité du haut d'un
aſſa pour l'accompliſſement de
parition, & fut le prélude de ſes
:s. Callippe y mit le comble. C'é-
Athénien, avec qui Dion avoit
amitié intime pendant qu'il lo-
ez lui à Athénes, & pour qui de-
ıvoit toujours eu une entiére ou-
, & une confiance ſans bornes.
: s'étant livré à des vûes d'ambi-
: ſongeant à ſe rendre maître de
:, ne compta plus pour rien les
acrés de l'amitié & de l'hoſpita-
entreprit de ſe défaire de Dion,
l pouvoit mettre obſtacle à ſes
. Quelque ſoin qu'il eût pris de
cachés, il en tranſpira quelque
ſqu'aux oreilles de la ſœur & de
ıe de Dion, qui ne perdirent
: tems, & travaillérent à s'aſſu-
ı vérité du fait par une exacte re-
. Pour en prévenir l'effet, il alla
'er fondant en larmes, & paroiſ-
ɔnſolable de ce qu'on avoit pu le
ner d'un tel crime, & le croire
d'un ſi noir attentat. Elles exigé-

rent de lui qu'il fit ce qu'on app
grand ferment. Celui qui le pre
vêtu de la mante de pourpre de
Proserpine, & tenant à la main
che allumée, prononçoit contre
me dans le temple les exécrations
terribles qu'il soit possible d'imag
Le ferment ne lui couta rien,

Le ferment ne lui couta rien,
ne rassura pas les Princesses. Il leur
tous les jours de nouveaux in
plusieurs côtés aussi-bien qu'à D
tous ses amis l'exhortoient à pré
crime de Callippe par une juste &
punition. Il ne put jamais s'y r
Le meurtre d'Héraclide qu'il r
comme une tache horrible à sa
tion & à sa vertu, se présentoit s
à son imagination allarmée, &
velloit par des fraieurs contin
douleur & son repentir. Déchir
nuit par ce cruel souvenir, il di
moit mieux mourir mille fois,
le cou à quiconque voudroit le
de vivre obligé tous les jours d
cautionner non-seulement cont
nemis, mais encore contre les
de ses amis.

An. M. 3646. Av. J. C. 358. Callippe ne méritoit pas ce no
hâta d'exécuter son crime, & f
ner Dion dans sa maison par de
Zacynthiens qui lui étoient ent
dévoués. La sœur & la femme d

ent mises en prison, où celle-ci ac-
a, & mit au monde un fils, qu'elle
t d'y nourrir.

ès ce meurtre, Callippe fut quel-
ms dans une fortune éclatante,
rendu maître de Syracuse par le
les troupes dont il disposoit à son
qu'il avoit gagnées à force de pré-
es payens croioient que la Divi-
voit punir en cette vie d'une ma-
rompte & éclatante les grands cri-
ussi Plutarque observe-t-il que
ux succès de Callippe excita de
es plaintes contre les dieux, com-
: souffroient paisiblement & sans
tion que le plus scélérat des hom-
fût élevé à une grande puissance
e voie si détestable & si impie. La
ence ne fut pas lontems sans se
:, & Callippe porta bientôt la
le son crime. Etant parti avec des
s pour se rendre maître de Catane,
se se révolta contre lui, & secoua
g d'une si honteuse servitude. Il
isuite attaquer Messine, où il per-
ucoup de monde, & en particulier
:s soldats Zacynthiens qui avoient
ion. Aucune ville de Sicile ne vou-
: recevoir, mais toutes le détestant
ie un homme exécrable, il se retira
ge. Après y avoir traîné pendant
ue tems une vie malheureuse, il fut

tué par Leptine & par Polyperchon, & l'on prétend que ce fut avec le même poignard dont on s'étoit servi pour assassiner Dion.

L'histoire fournit peu d'exemples où l'on voie une attention si marquée de la Providence à punir les grands crimes, tels que sont le meurtre, la perfidie, la trahison; à les punir, dis-je, soit dans les auteurs de ces crimes qui les ont commandés ou exécutés, soit dans les complices qui y ont trempé en quelque maniére que ce soit. La Justice divine se fait sentir ainsi de tems en tems, pour prouver son attention, & pour empêcher le débordement des crimes qu'une entiére impunité entretiendroit: mais elle ne fait pas toujours pendant cette vie ces punitions éclatantes, pour avertir les hommes qu'elle leur en réserve de plus grandes dans une autre.

Pour Aristomaque & Aréte, dès qu'elles furent sorties de prison, Icétas de Syracuse, qui étoit un des amis de Dion, les reçut chez lui, & en prit d'abord un grand soin avec une fidélité & une générosité qui auroient toujours été proposées en exemple, s'il avoit persévéré. Mais enfin, gagné par les ennemis de Dion, il leur fit préparer un vaisseau, & les aiant fait embarquer comme s'il les envoioit au Péloponnése, il donna ordre à

qui les menoient de les tuer ſur la , & de les jetter dans la mer. Il ne ; lontems non plus ſans recevoir le ment de ſa noire perfidie : car aiant s par Timoléon, il fut mis à mort. racuſains, pour achever la ven: de Dion, firent encore mourir ıx filles de ce traître.

parens & les amis de Dion, auſſi- *Plat. Epiſt.* ès ſa mort, avoient écrit à Platon le conſulter ſur le parti qu'ils de: prendre dans l'état préſent de trou. d'agitation où ſe trouvoit Syracu: pour ſavoir quelle ſorte de gounent il jugeoit qu'on dût y établir. ı, qui ſavoit que les Syracuſains ınt capables ni de porter une enberté, ni de ſouffrir une entiére de, les exhorta fortement à paciutes choſes autant qu'ils pour-, & pour cela à changer la tyranont le nom ſeul étoit odieux, en iauté légitime, qui rendît l'obéiſlouce & agréable. Il conſeilloit, lon lui, ç'avoit été l'avis de Dion) er trois Rois, ſavoir Hipparinus Dion, un autre Hipparinus frere ys le jeune qui paroiſſoit fort bien onné pour le peuple, & Denys ne, ſuppoſé qu'il voulût accepter qu'on lui imposeroit; & de leur : à-peu-près la même autorité qu'a-

voient les Rois de Sparte. On devoit aussi nommer trente cinq Magistrats pour veiller à l'observation des loix, lesquels en tems de paix & de guerre auroient un grand pouvoir, & serviroient comme d'équilibre à celui des Rois, du Sénat, & du peuple.

Il ne paroit pas que cet avis ait été suivi, & il avoit de grands inconvéniens. On sait seulement qu'Hipparinus frere de Denys étant abordé à Syracuse avec une flote & des troupes considérables, en chassa Callippe, & y exerça le souverain pouvoir pendant deux ans.

Diod. lib. 16. pag. 436.

L'histoire de Sicile que j'ai raportée jusqu'ici, comprend environ cinquante ans, depuis le commencement du premier Denys qui en régna trente-huit, jusqu'à la mort de Dion.

§. IV. *Caractére de Dion.*

Il est difficile de trouver réunies dans une seule personne autant d'excellentes qualités qu'on en voit dans Dion. Je ne considére point ici son goût merveilleux pour les sciences; l'art de les associer avec les plus grands emplois de paix & de guerre, d'y puiser des régles de conduite & des maximes de gouvernement, & de s'en faire un délassement aussi utile qu'honorable. Je m'attache à l'homme d'Etat; & combien de ce côté-

là est-il admirable ! Grandeur d'ame, noblesse de sentimens, générosité à répandre ses biens, valeur héroïque dans les combats accompagnée d'un sang froid & d'une prudence peu commune, un esprit vaste & capable des plus grandes vûes, une fermeté inébranlable dans les plus grands dangers & dans les revers de fortune les plus inopinés, un amour de la patrie & du bien public porté presque jusqu'à l'excès. Voilà une partie des vertus de Dion. Le dessein qu'il forma de délivrer sa patrie du joug de la Tyrannie, la hardiesse & la sagesse en même tems avec lesquelles il le mit à exécution, font voir de quoi il étoit capable.

Mais ce que je trouve de plus beau dans la vie de Dion, de plus digne d'admiration, &, s'il étoit permis de parler ainsi, de plus au dessus de l'humain, c'est cette grandeur d'ame & cette patience inouie avec laquelle il souffrit l'ingratitude de ses citoiens. Il avoit tout quitté & tout sacrifié pour venir à leur secours: il avoit réduit la Tyrannie aux abois, & touchoit au moment où il devoit les rétablir dans une entiére liberté. Pour prix de tant de services, ils le chassent honteusement de leur ville accompagné d'une poignée de soldats étrangers dont ils n'ont pu corrompre la fidélité, ils le chargent d'injures, & ajoutent à la perfidie les plus

durs outrages. Il n'a, pour punir ces ingrats & ces rebelles, qu'à faire un mouvement : il n'a qu'à laisser agir l'indignation de ses soldats. Maître de leur esprit comme du sien, il arréte leur impétuosité, & sans désarmer leurs mains il met un frein à leur juste colére, ne leur permettant, dans le feu même & dans l'ardeur du combat, que d'effraier & non de tuer ses ennemis, parce qu'il les regardoit toujours comme ses concitoiens & comme ses freres.

On ne pouvoit, ce semble, reprocher à Dion qu'un défaut; c'est qu'il avoit quelque chose de dur & d'austére dans l'humeur, qui le rendoit moins accessible & moins sociable, & qui éloignoit un peu de lui jusqu'aux plus gens de bien, & jusqu'à ses meilleurs amis. Platon, & ceux qui s'intéressoient véritablement à sa gloire, l'en avoient souvent averti. Malgré les reproches qu'on lui faisoit de la gravité trop austére & de l'inflexible sévérité avec laquelle il traitoit le peuple, il se piqua toujours de n'en rien relâcher, soit que son naturel fût entiérement éloigné des attraits de l'insinuation & de la persuasion, soit que, dans le dessein qu'il avoit de corriger & de ramener les Syracusains gâtés & corrompus par les discours flateurs & complaisans des Orateurs, il crût devoir emploier

es plus fermes & plus mâles. trompoit dans le point le plus ı gouvernement. A compter ône jusqu'à la derniére place quiconque est chargé du soin ıer & de conduire les autres, tout étudier l'art * de manier de les fléchir, de les tourner le les amener à son point; ce it point en voulant les maitri-nt, en leur commandant avec n se contentant de leur mon-e & le devoir avec une rigidité Il y a, dans le bien même & tu, & dans l'exercice de tou-ges, une exactitude & une fer-plutôt une sorte de roideur, it dégénére en vice, quand ıssée trop loin. Je sai qu'il n'est mis de courber la régle : mais urs louable, & souvent néces-l'amollir & de la rendre plus ce qui se fait sur-tout par des ouces & insinuantes, en n'exi-oujours le devoir avec une ex-eur, en fermant les yeux sur de petites fautes, qui ne mé-d'être relevées, en avertissant é de celles qui sont plus consi-

* *qu'un ancien oit*, flexani-nium regina rerum oratio. *Cic. lib.* 1. *de divin. n.* 80.

dérables, en un mot en tâchant par tous les moiens possibles de se faire aimer, & de rendre la vertu & le devoir aimables.

La permission de tuer Héraclide qu'on obtint de Dion avec peine, ou plutôt qu'on lui arracha par force & contre son naturel aussi bien que contre ses principes, lui couta cher, & jetta dans tout le reste de sa vie un trouble & une amertume qui durérent jusqu'à sa mort, & qui en furent la principale cause.

§. V. *Denys le Jeune remonte sur le trône. Syracuse implore le secours des Corinthiens, qui lui envoient Timoléon. Celui-ci, malgré les efforts d'Icétas, entre dans Syracuse. Denys se rend à lui, & se retire à Corinthe.*

An. M. 3647. Av. J. C 357. *Diod. lib. 16. pag. 432. & 436.*

CALLIPPE, qui avoit fait égorger Dion, & qui s'étoit fait substituer à sa place, ne la conserva pas lontems. Treize mois après, Hipparinus, frere de Denys, étant survenu à Syracuse avec une flote nombreuse, le chassa de la ville, & recouvra le trône paternel, qu'il tint pendant deux ans.

Syracuse, & toute la Sicile, agitées par différentes factions & par une guerre intestine, étoient dans un pitoiable état.

An. M. 3654 Av. J. C. 350.

Denys, profitant de ces troubles, dix ans après avoir été obligé de quitter le Trône, avoit rassemblé quelques trou-

:res, & aiant chassé Nypsius
rendu maître de Syracuse, il
s en possession de ses Etats.
: étoit-ce pour remercier les
n rétablissement, & pour leur
reconnoissance, qu'il envoia
& à Delphes des statues d'or
d'un fort grand prix. Les ga-
:s transportérent furent prises
te, qui étoit pour lors près
: avec une flote. Il écrivit à
pour savoir quel usage il de-
e cette proie sacrée. On lui ré-
e point examiner scrupuleuse-
i elle étoit destinée, mais de
pour faire subsister ses soldats.
plaignit amérement aux Athé-
une lettre qu'il leur écrivit,
it de vifs & de justes repro-
ır avarice & leur impiété sa-

Diod. lib. 16. pag. 453.

Corfou.

de Pirates en avoit usé bien
nent & plus religieusement à
Romains environ cinquante
'ant. Ceux-ci, après la prise
ont le siége avoit duré dix
érent à Delphes une coupe
éputés qui portoient ce pré-
pris par les Pirates de Lipare,
dans cette Isle. La [a] coutume

T. Liv. Decad. 1. lib. 5. cap. 28. Diod. l. 14. pag. 307.

ritatis, ve- | tam prædam dividere. For-
ocinio par- | tè eo anno in summo ma-



étoit de partager entre les citoiens toutes les prises qui se faisoient comme un bien commun. L'Isle avoit alors pour premier Magistrat un homme, plus semblable aux Romains qu'à ceux qu'il gouvernoit. Il s'appelloit Timasithée. On va voir qu'il remplit bien la signification de son * nom. Plein de considération pour le caractére des Envoiés, pour le don sacré qu'ils portoient, pour le motif de l'offrande, & plus encore pour la majesté du dieu à qui elle étoit destinée, il inspira les mêmes sentimens de respect & de religion à la multitude, qui pour l'ordinaire se conforme aux vûes de ceux qui la conduisent. Les Envoiés furent donc reçus avec toutes les marques possibles de distinction, & défraiés aux dépens du public. Timasithée les conduisit lui-même avec une bonne escorte jusqu'à Delphes, & les ramena de même à Rome. On juge aisément combien les Romains furent touchés d'un si noble procédé. Par un Décret du Sénat, ils comblérent Timasithée de présens, & lui accordérent le droit

* *Timasithée* signifie, *qui honore les dieux.*

gistratu erat Timasitheus quidam, Romanis vir similior quàm suis : qui Legatorum nomen, donumque, & deum cui mitteretur, & doni causam veritus ipse, multitudinem quoque, quæ semper fermè regenti est similis, religionis justæ implevit ; adductosque in publicum hospitium Legatos, cum præsidio etiam navium Delphos prosecutus, Romam inde sospites restituit. Hospitium cum eo senatusconsulto est factum, donaque publicè data. *Tit. Liv.*

: d'hoſpitalité. Et plus de cent cin-
nte ans après, quand les Romains
nt la même île de Lipare ſur les Car-
inois, pleins d'une reconnoiſſance
vive que ſi l'action ſe fût paſſée tout
mment, ils ſe crurent obligés d'ho-
r encore la famille de leur Bienfaiteur.
s voulurent que tous ſes deſcendans
nt à perpétuité exemts du tribut im-
aux autres habitans de l'île.

oilà certainement de part & d'autre
eau & du grand : mais le contraſte
it pas d'honneur aux Athéniens.

our revenir à Denys, s'il montra du
ct pour les dieux, il ne fit point pa-
e d'humanité à l'égard de ſes ſujets.
alheurs paſſés, loin de le corriger
doucir ſon humeur, n'avoient ſervi
l'irriter, & à le rendre encore plus
e.

s plus gens de bien & les plus puiſ- *Diod. l. 16. p. 459-464. Plut. in Timol. pag. 236-243.*
le la ville ne pouvant ſouffrir cette
ervitude, avoient eu recours à Icétas
es Léontins, & s'étant abandonnés
onduite, ils l'avoient élu pour leur
al, non qu'il fût en rien meilleur que
rans les plus déclarés, mais parce
n'avoient point d'autre reſſource.

r ces entrefaites les Carthaginois,
oient preſque toujours en guerre
es Syracuſains, étant abordés en Si-
ec une groſſe flote, y avoient déja

fait des progrès très-considérables. Les Siciliens & ceux de Syracuse, justement effraiés d'un succès si rapide, résolurent d'envoier une ambassade en Gréce pour demander du secours aux Corinthiens, de qui ceux de Syracuse tiroient leur origine, & qui s'étoient toujours déclarés ouvertement contre les Tyrans en faveur de la liberté. Icétas, qui se proposoit pour fin de son Généralat de se rendre maître de Syracuse, & nullement de l'affranchir, traitoit sous main avec les Carthaginois, pendant qu'en public il louoit les sages mesures des Syracusains, & qu'il envoioit même ses Députés avec les leurs.

An. M. 3655. Av. J. C. 349. Corinthe reçut parfaitement bien les Ambassadeurs, décerna du secours pour Syracuse, & nomma sur le champ pour Général Timoléon. Retiré depuis plus de vingt ans, il ne se méloit plus des affaires publiques, & il étoit bien éloigné de croire qu'à l'âge & dans l'état où il se trouvoit, on dût songer à lui.

Il étoit d'une des plus nobles familles de Corinthe. Il aimoit passionnément sa patrie; & montroit en tout une douceur singuliére, excepté contre les Tyrans & contre les méchans. Il étoit excellent Capitaine, & comme dans sa jeunesse il avoit eu toute la maturité d'un âge avancé, il eut dans sa vieillesse tout le feu & tout le courage de l'âge le plus bouillant.

Il avoit eu un frere aîné, nommé Ti-

iane, qu'il aimoit tendrement; & il
bien voir daus un combat, où il le
rir de sa personne, & lui sauva la
u péril de la sienne: mais il aimoit
re plus sa patrie. Ce frere s'en étant
u le Tyran, une si noire perfidie le
a de douleur. Il emploia tous les
ens possibles pour le ramener à son
ir; douceur, amitié, tendresse, re-
trances, menaces même. Mais voiant
tous ses efforts étoient inutiles, &
rien ne pouvoit vaincre la dureté de
rur livré à l'ambition, il fit assassiner
frere en sa présence par deux de ses
& de ses proches, & crut qu'en cette
sion les droits de la nature devoient
ler à ceux de la patrie.
tte action fut admirée & applaudie
es principaux citoiens de Corinthe,
r la plupart des philosophes, qui la
doient comme le plus noble effort
vertu humaine; & il semble que
rque en porte le même jugement.
t le monde n'en jugea pas de la sorte,
l la lui reprocha comme un parricide
minable, qui ne manqueroit pas d'at-
sur lui la vengeance des dieux. Sa
e sur-tout, pénétrée de la plus vive
leur, prononça contre lui les malé-
ons & les imprécations les plus ef-
ibles, & quand il vint pour la con-
, ne pouvant souffrir la vûe du meur-



laiiier mourir en s'abitenant de ;
Ses amis eurent bien de la peine à
renoncer à cette funeste résolutio
cu par leurs priéres & leurs insta
consentit à prendre de la nourritu
se condanna à passer le reste de
dans la solitude. Dès ce moment il
ça à toutes les affaires publiques,
dant les premiéres années il ne v
mais à la ville, mais alloit errant
lieux les plus déserts, toujours
par son chagrin, & plongé dans
re mélancolie : tant il est vrai q
louànges des flateurs, ni les faux
nemens des politiques, ne peuve
fer ce cri de la conscience, qui es
me tems le témoin, le juge, & l
reau de ceux qui osent violer le
les plus sacrés de la nature !

Il passa vingt ans dans cet ét
vérité dans les derniers tems il éto

ſtalat : mais il ne crut pas qu'il
mis de ſe refuſer à ſa patrie, &
r l'emporta ſur ſon inclination.
it que Timoléon aſſembloit ſes
& qu'il ſe préparoit à faire
Corinthiens reçurent d'Icétas
s, par leſquelles il leur man-
qu'il n'étoit plus beſoin qu'ils
les levées, & qu'ils ſe conſu-
en frais pour venir en Sicile
r à un danger évident. Il leur re-
oit que les Carthaginois, avertis
deſſein, attendoient avec un
ombre de vaiſſeaux leur eſcadre
paſſage, & que leur lenteur à
leurs troupes l'avoit forcé à ap-
s mêmes Carthaginois à ſon ſe-
& à les emploier contre le Ty-
l avoit fait avec eux un Traité
ar lequel il ſtipuloit qu'après
oit chaſſé Denys de Syracuſe, il
it ſa place.
ure de ces lettres, loin de re-
zêle des Corinthiens, ne fit que
encore davantage, & hâta le
Timoléon. Il s'embarqua avec
s, & aborda heureuſement ſur
l'Italie. Mais, quand il y fut
s nouvelles venues de Sicile le
dans une grande perplexité, &
it extrêmement le courage de
s. On apprit qu'Icétas venoit

de battre Denys, que s'étant rendu maître de la plus grande partie de Syracuse, il avoit obligé le Tyran à se renfermer dans la Citadelle, & dans le quartier appellé l'*Isle*, où il le tenoit assiégé, & qu'il avoit donné ordre aux Carthaginois d'empécher Timoléon d'approcher & de prendre terre, afin que quand ils l'auroient forcé de se retirer, ils pussent tranquillement partager entr'eux toute la Sicile.

En effet les Carthaginois avoient envoié à Rhége vingt galéres. Les Corinthiens y étant arrivés, y trouvérent des Ambassadeurs de la part d'Icétas, qui déclarérent à Timoléon qu'il pouvoit venir à Syracuse, & qu'il y seroit fort bien reçu, pourvû qu'il eût renvoié ses troupes. La proposition étoit tout-à-fait injurieuse, & encore plus embarrassante. Il paroissoit impossible de battre les vaisseaux que les Barbares avoient fait avancer sur leur passage, car ils étoient plus forts du double. Se retirer, c'étoit abandonner à un sort malheureux toute la Sicile, qui alloit être visiblement pour Icétas le prix de sa trahison, & pour les Carthaginois la récompense de l'appui qu'ils auroient donné à la Tyrannie.

Dans cette conjoncture si délicate, Timoléon demande une conférence avec les Ambassadeurs & les principaux Offi-

ciers de l'escadre Carthaginoise en présence de ceux de Rhége. C'étoit, disoit-il, uniquement pour sa propre décharge & pour sa sureté, afin que sa patrie ne pût point l'accuser d'avoir contrevenu à ses ordres, & trahi ses intérêts. Les Gouverneurs & les Magistrats de Rhége étoient d'intelligence avec lui. Ils ne demandoient pas mieux que de voir les Corinthiens dominer dans la Sicile, & ne craignoient rien tant que le voisinage des Barbares. Ils convoquent donc une assemblée, & ferment les portes de la ville, sous prétexte d'empécher les citoiens de sortir, afin qu'ils pussent vaquer uniquement à cette affaire.

Le peuple étant assemblé, on fait de longs discours qui n'aboutissent à rien, chacun traitant la même matiére, & rebattant les mêmes raisons, ou en ajoutant de nouvelles, le tout pour traîner en longueur la délibération, & pour gagner du tems. Cependant neuf galéres des Corinthiens partirent, & les vaisseaux des Carthaginois les laissérent passer, croiant que cela se faisoit de concert avec leurs Officiers qui étoient dans la ville, & que ces neuf galéres s'en retournoient à Corinthe, la dixiéme demeurant pour mener Timoléon à Syracuse à l'armée d'Icétas. Quand on eut dit à l'oreille à Timoléon que ses galéres étoient en mer,

il se coula doucement parmi la foule, qui, pour favoriser son évasion, se pressoit extrêmement autour de la Tribune. Il gagna le rivage, s'embarqua très-promtement, & aiant rejoint ses galéres, ils arrivérent ensemble à Tauroménium, ville de Sicile, où ils furent reçus à bras ouverts par Andromaque qui en étoit Maître, & qui joignit ses citoiens aux troupes de Corinthe pour remettre la Sicile en liberté.

On comprend aisément quelle fut la surprise & la honte des Carthaginois, de se voir ainsi trompés. Mais, leur disoit-on, étant Phéniciens, (ils passoient pour les plus grands fourbes du monde) les ruses & les fourberies ne devoient pas tant les étonner, ni leur déplaire si fort.

Sur la nouvelle de l'arrivée de Timoléon, Icétas effraié fit venir la plupart des galéres des Carthaginois. Ils avoient cent cinquante vaisseaux longs, cinquante mille hommes de pié, & trois cens chariots armés. Les Syracusains perdirent toute espérance de salut, voiant les Carthaginois saisis du port, Icétas maître de la ville, Denys barricadé dans la Citadelle, & Timoléon qui ne tenoit à la Sicile que par un petit coin de sa lisiére, où il occupoit la petite ville de Tauroménium avec très-peu d'espérance & encore moins de forces, car ses troupes ne montoient

out qu'à mille soldats, & à peine
it-il les provisions nécessaires pour les
rrir. D'ailleurs les villes ne se fioient
it à lui. Les maux qu'elles venoient de
frir par les extorsions & par les cruau-
qu'on y avoit exercées, les avoient ai-
; contre tous les Commandans de
pes, sur-tout depuis l'horrible per-
de Callippe & de Pharax, qui étant
is tous deux, l'un d'Athénes, & l'au-
le Lacédémone, pour affranchir la
e, & pour chasser les Tyrans, leur
ient fait paroître la Tyrannie douce
éfirable, tant étoient dures les vexa-
s dont on les avoit accablées. Elles
gnoient d'essuier encore les mêmes
emens de la part de Timoléon.
es habitans d'Adrane, petite ville de
le au-dessous du mont Etna, étant di-
s entr'eux, les uns avoient appellé
is & les Carthaginois, & les autres
ent envoié vers Timoléon. Les deux
fs arrivérent presque en même tems
d'Adrane. Le premier avoit avec lui
de cinq mille hommes, & l'autre
avoit que douze cens. Malgré cette
alité, Timoléon, qui se doutoit bien
trouveroit les Carthaginois en désor-
occupés à prendre leurs logemens &
esser leurs tentes, fait avancer sa
pe, & sans perdre de tems à se re-
r comme les officiers le lui conseil-

loient, va fondre sur l'ennemi; qui, sur le champ, se met à fuire. Cela fut cause qu'on n'en tua pas plus de trois cens, & qu'on ne fit que deux fois autant de prisonniers: mais on prit leur camp, & tout leur bagage. Les Adranites ouvrent en même tems leurs portes, & se rendent à Timoléon. D'autres villes lui envoiérent aussitôt leurs Députés pour faire leurs soumissions.

Denys lui-même, qui renonçoit à ses vaines espérances, & qui se voioit à la veille d'être forcé, plein de mépris pour Icétas qui s'étoit laissé vaincre avec tant de honte, & pénétré d'admiration & d'estime pour Timoléon, envoia à ce dernier des Ambassadeurs pour se rendre aux Corinthiens, & pour leur remettre la Citadelle. Timoléon, profitant d'un bonheur si inespéré, fit filer dans le Château Euclide & Télémaque, deux Officiers Corinthiens, avec quatre cens soldats, non pas tout à la fois, ni en plein jour, car cela étoit impossible, les Carthaginois étant maîtres du port; mais par pelotons & à la dérobée. Ces troupes s'étant donc toutes glissées heureusement dans la Citadelle, s'en saisissent & s'emparent de tous les meubles du Tyran, & de toutes les provisions qu'il avoit faites. Car il y avoit quantité de chevaux, toutes sortes de machines de guerre & de traits, & on trouva

i'à soixante & dix mille paires d'armes
n y avoit amassées de longue main.
ys avoit encore deux mille soldats de
pes réglées, qu'il livra à Timoléon
tout le reste. Et pour lui, prenant
irgent, & quelques-uns de ses amis
etit nombre, il s'embarqua sans être
erçu des troupes d'Icétas, & se rendit
imp de Timoléon.

e fut pour la premiére fois de sa vie
parut dans l'état vil & abjet d'un
le particulier & d'un suppliant, lui
étoit né dans le sein de la Tyrannie,
ui s'étoit vû maître du plus puissant
ıme qui ait jamais été usurpé par des
ıns. Il l'avoit possédé dix ans entiers
ıt que Dion prît les armes contre lui;
rès encore il le posséda quelques an-
, mais toujours parmi les guerres &
combats. Il fut envoié à Corinthe AN. M. 3657.
une seule galére, sans escorte, & AV. J. C. 347.
très-peu d'argent. Il y servit de spec-
, & tous accouroient vers lui, les
avec une secrette joie pour repaître
yeux de la vûe des maux d'un hom-
ue le nom de Tyran rendoit odieux,
utres touchés d'une sorte de com-
on en comparant l'état d'où il étoit
u avec le profond abyme de miséres
s le voioient plongé.

a maniére dont il se conduisit à Co-
ie, n'excita plus à son égard que des

sentimens de mépris & d'indignation. Il passoit les journées entiéres ou dans les boutiques de parfumeurs, ou dans les cabarêts, ou avec des femmes de mauvaise vie, ou avec des comédiennes & des chanteuses, disputant avec elles sur les régles de la musique & l'harmonie du chant. Quelques-uns ont cru qu'il en usoit ainsi par politique, pour ne se point rendre suspect aux Corinthiens, & pour ne laisser entrevoir de sa part aucune pensée ni aucun desir de recouvrer ses Etats. Mais c'est lui faire trop d'honneur, & il paroit bien plus vraisemblable que nourri & élevé dans la crapule & dans les débauches, il ne faisoit ici que se livrer à son penchant, & qu'il vivoit, dans cette espéce d'esclavage où il étoit tombé, à-peu-près comme il avoit vécu sur le trône, ne trouvant point dans son infortune d'autre dédommagement ni d'autre consolation.

Cic. Tuscul. Quæst. lib. 3. n. 27.

On a écrit que l'extrême pauvreté où il se trouva réduit à Corinthe, l'obligea d'y ouvrir une école, & d'apprendre à lire aux enfans : peut-être, [a] dit Cicéron sans doute en plaisantant, pour se conserver encore une espéce d'empire, & ne pas renoncer absolument à l'habitude & au plaisir de commander. Qu'il ait eu cette pensée ou non, il est bien cer-

Val. Max. l. 6. c. 9.

a Dyonisius Corinthi pueros docebat, usque adeo imperio carere non poterat.

tain que Denys, qui s'étoit vû maître de Syracuſe & de preſque toute la Sicile, qui avoit poſſédé d'immenſes richeſſes, qui avoit eu ſous ſes ordres de nombreuſes flotes, de grandes armées, & une puiſſante cavalerie, que [a] ce Denys, réduit maintenant preſque à la mendicité, & de Roi devenu Maître d'école, étoit une grande leçon pour les perſonnes élevées en dignité, qui leur apprenoit à ne point trop ſe fier à leur grandeur, & à ne point trop compter ſur leur fortune. C'eſt l'avertiſſement que les Lacédémoniens donnérent quelque tems après à Philippe. Ce Prince leur aiant écrit d'un air fort haut & fort menaçant, ils lui mandérent pour toute réponſe: *Denys à Corinthe*. *Dem. Phaler. de Elocut. lib. 8.*

Un mot qu'on nous a conſervé de Denys, s'il eſt vrai, donneroit lieu de croire que ce Prince ſut faire un bon uſage de ſon adverſité, & mettre ſes maux à profit, ce qui ſeroit pour lui un grand éloge, mais contraire à ce que j'en ai raporté auparavant. Dans ſon ſéjour à Corinthe, un étranger, qui le railloit mal à propos & avec une indiſcrette groſſiéreté ſur le commerce qu'il avoit eu avec les philoſophes pendant qu'il étoit dans ſa plus grande ſplendeur, lui demanda, *Plut. in Timol. p. 243.*

a Tanta mutatione majores natu, ne quis nimis fortunæ crederet, magiſter ludi factus ex tyranno docuit. *Val. Max.*

vives instances d'Icétas, il leva l'ancre; & fit voile en Afrique, abandonnant honteusement la conquête de la Sicile.

Le lendemain Timoléon parut en bataille devant la place, & l'attaqua par trois endroits avec tant de vigueur & de succès, que les troupes d'Icétas furent renversées par-tout, & mises en fuite. Ainsi, par un bonheur qui a peu d'exemples, il emporta de force en un instant Syracuse, une des plus fortes villes qui fussent alors. Quand il s'en vit maître, il ne fit pas comme Dion, & n'épargna pas comme lui les forteresses & les édifices publics à cause de leur beauté & de leur magnificence. Pour éviter de donner les mêmes soupçons qui avoient décrié, quoique sans fondement, & enfin perdu ce grand homme, il fit publier à son de trompe, que tous les Syracusains qui voudroient venir avec des outils n'avoient qu'à se mettre à démolir les forteresses des Tyrans. A ce cri, tous les Syracusains, regardant cette publication & cette journée comme un heureux commencement de leur liberté, accourent en foule, & ne rasent pas seulement la citadelle, mais tous les palais des Tyrans, & fouillent jusqu'à leurs tombeaux, qu'ils renversent & dissipent.

La forteresse étant rasée, & la place rendue toute unie, Timoléon y fit bâtir

des Tribunaux pour y rendre la Justice au nom du peuple, afin que ce même lieu, d'où, sous les Tyrans, on avoit vû partir tous les jours des Edits sanglans, devînt l'asyle & le rempart de la liberté & de l'innocence.

Timoléon étoit maître de la ville, mais il manquoit d'habitans pour la peupler. Car les uns étant péris dans les guerres & dans les séditions, & les autres aiant pris la fuite pour éviter la domination des Tyrans, la ville de Syracuse étoit devenue un désert, où l'herbe étoit crûe si haute, que les chevaux y paissoient. Il en étoit de même de presque toutes les villes de Sicile. Timoléon & les Syracusains trouvérent donc à propos d'écrire à Corinthe, qu'on leur envoiât de Gréce des hommes pour peupler Syracuse; qu'autrement le pays ne pourroit jamais se remettre, d'autant plus qu'il étoit menacé d'une nouvelle guerre. Car ils avoient eu avis que Magon s'étant tué lui-même, les Carthaginois, irrités de ce qu'il s'étoit si mal acquitté de sa charge, avoient fait mettre son corps en croix, & faisoient de grandes levées pour revenir en Sicile avec une armée encore plus forte au commencement du printems.

Ces lettres étant arrivées avec les Ambassadeurs de Syracuse, qui conjuroient les Corinthiens d'avoir pitié de leur ville,



publier par des Hérauts, que les
thiens, après avoir éteint la tyran
Syracuse & chassé le Tyran, déc
libres & indépendans les Syracu
tous les peuples de Sicile qui vou
retourner dans leur pays, & qu'i
hortoient à en aller partager ent
terres avec une entiére & juste ég
même tems ils dépêchent des cou
Asie, & dans toutes les îles où u
nombre de ces fugitifs s'étoient
pour les inviter à se rendre prom
à Corinthe, qui leur fourniroit à
des vaisseaux, des Capitaines, &
corte sûre pour les ramener da
patrie.

Dès que cette publication fut fa
rinthe se vit combler de louanges
nédictions, qu'elle méritoit à ju
On publia par-tout qu'elle avoi
Syracuse des Tyrans, qu'elle l'av

noblesse d'une action si belle & si généreuse. Au simple récit de cette histoire chacun sent l'impression que fait sur son cœur le beau & le grand, & l'on reconnoit que jamais conquête ni triomphe n'égalérent la gloire qu'un si parfait désintéressement acquit alors aux Corinthiens.

Ceux qui se rendirent à Corinthe n'étant pas en assez grand nombre, demandérent qu'on leur donnât des hommes de Corinthe & de toute la Gréce pour grossir cette nouvelle espéce de colonie. L'aiant obtenu, & se voiant bien dix mille au moins, ils s'embarquent pour Syracuse, où ils trouvérent un grand peuple qui de toute l'Italie & de la Sicile s'étoit déja rendu auprès de Timoléon. On prétend que le nombre en montoit à plus de soixante mille hommes. Timoléon leur partagea gratuitement les terres : mais il vendit les maisons, dont il fit une très-grande somme, laissant aux anciens habitans la faculté de racheter les leurs ; & par ce moien il assembla un fonds considérable pour le peuple qui étoit pauvre, & qui n'avoit ni de quoi subvenir à ses nécessités, ni de quoi soutenir la guerre.

On vendit aussi à l'encan les statues de tous les Tyrans & de tous les Princes qui avoient gouverné Syracuse : mais auparavant elles furent citées en Justice, & on leur fit leur procès dans les formes. Une

seule échapa à la rigueur de cette recherche, & fut conservée : ce fut celle de Gélon, qui avoit remporté une célébre victoire sur les Carthaginois près d'Himére, & qui avoit gouverné les peuples avec bonté & justice, & dont, par cette raison, la mémoire étoit encore chérie & respectée. Si l'on faisoit subir une pareille enquête à toutes les statues, je ne sai s'il y en auroit beaucoup qui demeurassent sur pié.

Suidas in Νίκων. Pausan. lib. 6. pag. 364.

L'histoire nous a conservé un autre jugement prononcé aussi à l'égard d'une statue, mais d'une espéce bien différente. Le fait est très-curieux, & fera excuser la digression. Nicon, fameux Athléte de * Thase, avoit été couronné comme vainqueur jusqu'à quatorze [a] cens fois dans les Jeux solemnels de la Gréce. Un homme de ce mérite ne manqua pas d'envieux. Après sa mort, un de ses rivaux insulta sa statue, & la frapa de plusieurs coups, peut-être pour se venger de ceux qu'il avoit reçus autrefois de celui qu'elle représentoit. Mais la statue, comme si elle eût été sensible à cet outrage, tomba tout de son haut sur l'auteur de l'insulte, & le tua. Les fils de l'homme écrasé poursuivirent la statue juridiquement, com-

** Thase étoit une île de la mer Egée.*

a *Ce nombre paroit suspect. Peut-être faut-il lire dans les deux Auteurs cités,* quatre cens. *Encore est-ce beaucoup.*

il n'eût pu lever que six ou sept
nes, tant la terreur avoit saisi
, il marcha avec cette petite
tre l'armée formidable des en-
remporta près du fleuve Cri-
célébre victoire. On en peut
ail dans l'histoire des Cartha- *Tome pre-mier.*
noléon retourna à Syracuse au
cris de joie & des applaudisse-
ies.
parvenu auparavant à vaincre
e les Tyrans de Sicile, mais il
it point changés, & ne leur
ôté l'humeur tyrannique. S'é-
nsemble, ils formérent contre
issante ligue. Timoléon se mit
campagne, & en vint aisément
leur fit souffrir à tous la juste
ur révolte. Entre autres, Icétas
furent punis de mort comme
omme traîtres. Sa femme & ses
été conduites à Syracuse, &
à l'assemblée du peuple, on les
aussi à mort, & elles furent exé-
peuple sans doute voulut par-
Dion son premier libérateur.
t Icétas même qui avoit jetté
er Arête femme de Dion, sa
omaque, & son fils encore en-

e que la vertu n'ait point d'en-
ux accusateurs appellérent Ti-

moléon en jugement; & l'aiant assigné à comparoitre à certain jour, lui demandoient des cautions. Le peuple témoigna beaucoup d'indignation, & vouloit dispenser un si grand homme des formalités ordinaires. Il s'y opposa fortement; & sa raison étoit qu'il n'avoit entrepris tant de travaux que pour faire observer les loix. On l'accusoit de malversation pendant son Généralat. Timoléon ne s'amusa pas à réfuter ces calomnies, mais il s'écria, » qu'il rendoit graces aux dieux de ce » qu'ils avoient exaucé ses priéres, & de ce » qu'enfin il voioit les Syracusains jouir » de la pleine liberté de tout dire; liberté, » qui sous les Tyrans étoit absolument in» connue, mais qu'il étoit bon de conte» nir dans de justes bornes.

Ce grand homme avoit donné à Syracuse de sages loix, avoit purgé toute la Sicile des Tyrans qui l'avoient si lontems infestée, avoit rétabli par-tout la sureté & la paix, & fourni aux villes ruinées par la guerre tous les moiens de se relever. Après de si glorieuses actions, qui lui avoient donné un crédit sans bornes, il se démit lui-même de son autorité, pour vivre dans la retraite. Les Syracusains lui avoient donné la plus belle maison de la ville, pour reconnoitre les grands services qu'il leur avoit rendus. Ils lui donnérent aussi une maison de campagne très-belle

&

& très-agréable, où il se tenoit la plupart du tems avec sa femme & ses enfans qu'il avoit fait venir de Corinthe : car il ne retourna point dans son pays, & Syracuse étoit devenue sa patrie. Il eut la sagesse, en renonçant à tout, de se soustraire aussi totalement à l'envie, qui ne manque pas de s'attacher aux places éminentes, & qui ne respecte pas même le mérite le plus solide. Il évita un écueil, où souvent les plus grands hommes, par une soif insatiable d'honneurs & de puissance, vont se briser; qui est de s'engager jusqu'à la fin dans de nouveaux soins & de nouveaux troubles dont l'âge les rend incapables, & d'aimer mieux succomber sous le poids, que de le déposer.

Malunt deficere quàm desinere. Quint.

Timoléon, qui connoissoit tout le prix d'un noble & glorieux loisir, n'en usa pas ainsi. Il passa le reste de sa vie en simple particulier, goûtant la douce satisfaction de voir tant de villes & tant de milliers d'hommes lui devoir le repos & la félicité dont ils jouissoient. Mais il fut toujours respecté & consulté comme l'oracle commun de la Sicile. Il n'y avoit ni traité de paix, ni établissement de loi, ni partage de terres, ni réglement de police, qui parussent bien faits, si Timoléon ne s'en étoit mêlé, & s'il n'y avoit mis la derniére main.

Otium cum dignitate. Cic.

Sa vieillesse fut éprouvée par une afflic-

tion bien ſenſible, qu'il ſupporta avec une patience étonnante, je veux dire par la perte de la vûe. Cet accident, loin de rien diminuer de la conſidération & du reſpect qu'on avoit pour lui, ne ſervit qu'à les augmenter. Les Syracuſains ne ſe contentérent pas de lui rendre de fréquentes viſites, ils lui menoient encore à la ville & à la campagne tous les étrangers qui paſſoient chez eux, afin qu'ils viſſent leur bienfaiteur & leur libérateur. Quand ils avoient à délibérer dans l'aſſemblée publique ſur quelque affaire importante, ils l'appelloient à leur ſecours : & lui, ſur un char à deux chevaux, il traverſoit la place, ſe rendoit au théâtre, & monté ſur ce char il étoit introduit dans l'aſſemblée avec des cris & des acclamations de joie de tout le peuple. Après qu'il avoit dit ſon avis, qui étoit toujours religieuſement ſuivi, ſes domeſtiques le remenoient au travers du théâtre, & tous les citoiens le reconduiſoient juſques hors des portes avec les mêmes acclamations & les mêmes battemens de mains.

On lui rendit encore de plus grands honneurs après ſa mort. Rien ne manqua à la magnificence de ſon convoi, dont le plus bel ornement furent les larmes mêlées aux bénédictions dont chacun s'empreſſoit d'honorer ſa mémoire. Ces larmes n'étoient ni accordées à la coutume

& à la bienséance, ni commandées par une ordonnance publique, mais couloient de source, & partoient d'une affection sincére, d'une vive reconnoissance, & d'une douleur inconsolable. Il fut ordonné qu'à l'avenir toutes les années, le jour de sa mort, on célébreroit en son honneur des Jeux de Musique & des Jeux Gymniques, & qu'on feroit des courses de chevaux. Mais ce qu'il y eut de plus honorable pour la mémoire de ce grand homme, c'est le décret par lequel le peuple de Syracuse arréta que toutes les fois que la Sicile seroit en guerre avec les étrangers, elle prendroit un Général à Corinthe.

Je ne sai si l'on voit rien dans l'Histoire de plus grand ni de plus accompli que ce qu'elle nous apprend de Timoléon. Je ne parle pas seulement de ses exploits guerriers, & de l'heureux succès de toutes ses entreprises. Plutarque y observe un caractére, qui, selon lui, distingue Timoléon de tous les plus grands hommes de son tems, & il se sert pour cela d'une comparaison très-remarquable. Il y a, dit-il, en fait de peinture & de poésie, des ouvrages excellens en eux-mêmes, & que l'on reconnoit, au premier coup d'œil, partir de main de maître, mais dont les uns font sentir qu'ils ont couté beaucoup de peine & de travail, au lieu qu'on voit dans les

autres un air aiſé & une grace naturelle qui en relevent de beaucoup le prix, & il met dans ce dernier rang les poéſies d'Homére. Il en eſt de même, continue-t-il, des exploits d'Epaminondas, & de ceux d'Agéſilas, quand on les compare à ceux de Timoléon. On ſent, dans les premiers, qu'ils ont été faits à force & avec d'innombrables difficultés : mais dans ceux-ci on voit une aiſance & une facilité, qui montre clairement que c'eſt l'ouvrage, non de la Fortune, mais de la Vertu que la Fortune a pris plaiſir à ſeconder. C'eſt toujours Plutarque qui parle ici.

Mais, ſans parler des exploits guerriers de Timoléon, ce que j'admire le plus en lui, c'eſt ſon amour vif & déſintéreſſé pour le bien public, ne ſe réſervant que le plaiſir de voir les autres heureux par ſes ſervices : c'eſt ſon extrême éloignement de tout eſprit de domination & de hauteur, ſon honorable retraite à la campagne, ſa modeſtie, ſa modération, ſon indifférence pour les honneurs, &, ce qui eſt encore plus rare, ſon averſion pour toute flaterie, & même pour les plus juſtes louanges. Quand [a] on relevoit en ſa

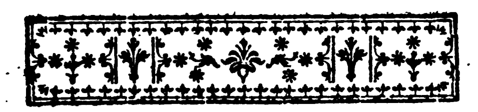
a Cùm ſuas laudes audiret prædicari, nunquam aliud dixit, quàm ſe in ea re maximas diis gratias agere atque habere, quòd, cùm Siciliam recreare conſtituiſſent, tum ſe potiſſimum ducem eſſe voluiſſent. Nihil enim rerum humanarum ſine deorum numine agi putabat. *Corn. Nep. in Timol. c. 4.*

présence sa sagesse, son courage, & la gloire qu'il avoit eue de chasser les Tyrans, il ne répondoit autre chose, sinon qu'il se sentoit obligé de témoigner une grande reconnoissance envers les dieux, de ce qu'aiant résolu de rendre à la Sicile la paix & la liberté, ils avoient bien voulu le choisir préférablement à tout autre pour un si honorable ministére : car il étoit bien persuadé que tous les événemens humains sont conduits & réglés par les ordres secrets de la Providence divine. Quel trésor, quel bonheur pour un Etat, qu'un tel Ministre !

Pour en mieux connoitre le prix, il ne faut que comparer l'état où se trouve Syracuse sous Timoléon, & celui où elle avoit été sous les deux Denys. C'est la même ville, ce sont les mêmes habitans & les mêmes peuples : mais quelle différence y voit-on sous les deux sortes de gouvernement dont nous parlons ! Les deux Tyrans ne songeoient qu'à se faire craindre, & qu'à abbattre leurs sujets pour les rendre plus soumis. Ils étoient craints en effet, comme ils le vouloient être : mais en même tems ils étoient haïs & détestés ; & ils avoient encore plus à craindre de leurs sujets, que leurs sujets n'avoient à craindre d'eux. Timoléon au contraire, qui s'est regardé comme le pere

des Syracusains, & qui n'a songé qu'à les rendre heureux, goûte le plaisir d'en être aimé & respecté comme un pere l'est de ses enfans, & sa mémoire est parmi eux en bénédiction, parce qu'ils ne peuvent sentir la paix & la joie dont ils jouissent, sans se souvenir que c'est un sage Législateur qui leur a fait ces riches présens.





LIVRE DOUZIÉME.

CE LIVRE renferme principalement l'hiſtoire de deux Chefs de Thébes fort illuſtres, Epaminondas & Pélopidas; la mort d'Agéſilas roi de Sparte, & celle d'Artaxerxe-Mnémon roi de Perſe.

CHAPITRE PREMIER.

§. I. *Etat de la Gréce depuis la paix d'Antalcide. Les Lacédémoniens déclarent la guerre à la ville d'Olynthe. Ils s'emparent par fraude & par violence de la Citadelle de Thébes. Olynthe ſe rend.*

LA PAIX d'Antalcide, dont il a été parlé dans le Chapitre III du Livre IX, avoit jetté parmi les villes Grecques beaucoup de ſemences de mécontentement & de diviſion. En exécution de ce Traité, les Thébains avoient été contraints d'abandonner les villes de Béotie pour les laiſſer jouir de la liberté, & les Corinthiens de faire ſortir leur garniſon d'Argos, qui par-là devenoit libre & indépendante. Les Lacédémoniens, auteurs & exécuteurs de ce Traité, voioient par

AN. M. 361
AV. J. C. 38
Xenophon hiſt. Gr. lib. 5. p. 55 553.

ce moien leur puissance extrêmement ac-crue, & ils travaillérent encore à l'au-gmenter. Ils forcérent ceux de Mantinée, contre qui ils prétendoient avoir eu plu-sieurs sujets de plaintes dans la derniére guerre, d'abbattre les murailles de leur ville, & de disperser leur habitation en quatre endroits différens comme elle l'a-voit été autrefois.

Diod. lib. p. 341. Les deux Rois de Sparte Agésipolis & Agésilas, d'un caractére tout différent, pensoient aussi diversement sur l'état pré-sent des affaires. Le premier, naturelle-ment porté à la paix, & rigide observa-teur de la justice, vouloit que Sparte, qui s'étoit déja beaucoup décriée par la paix d'Antalcide, laissât jouir de leur liberté les villes Grecques comme ce Traité m-me le portoit, & ne troublât point l- repos par un injuste desir d'étend- mination. L'autre au contraire, - remuant, plein de grandes vûes - tion & de conquêtes, ne respiro- guerre.

M. 3621. J.C. 383. Xenoph. l. p. 554. Dans le même tems, il arriva - démone des Députés d'Acanthe - pollonie, villes très-considérabl- Macédoine, au sujet d'Olynthe, - Thrace, possédée par des Grecs o- res de Chalcide ville d'Eubée. Ath- après les victoires de Salamine & de - rathon, avoit conquis beaucoup de

rs la Thrace, & dans la Thrace
. Ces villes secouérent le joug dès
acédémone, à la fin de la guerre du
onnése, eut abbattu la puissance
énes. Olynthe étoit de ce nombre.
éputés d'Acanthe & d'Apollonie
entérent dans l'assemblée générale
lliés qu'Olynthe, ville située dans
oisinage, se fortifioit extraordinai-
it de jour en jour, qu'elle étendoit
s en plus sa domination par de nou-
conquêtes, qu'elle forçoit toutes
les des environs de se soumettre à
d'entrer dans ses vûes, & qu'elle
rête de conclure un traité d'allian-
c les Athéniens & les Thébains.
e aiant été mise en délibération, il
clu d'un commun consentement
loit déclarer la guerre aux Olyn-
On convint que les villes alliées
oient dix mille hommes de trou-
ec liberté, à celles qui le vou-
, d'y substituer de l'argent, sur le
trois oboles pour la paie journa- *Cinq sols.*
chaque fantassin, & quatre fois
ur un cavalier. Pour ne point per-
tems, les Lacédémoniens firent
ur le champ leurs troupes sous la
te d'Eudamidas, qui obtint des
s que Phébidas son frere comman-
celles qui devoient bientôt suivre,
oindre aux siennes. Quand le pre-

mier fut arrivé dans cette partie de la Macédoine qui est aussi appellée la Thrace, il mit des garnisons dans les places qui eurent recours à lui; s'empara de Potidée, ville alliée des Olynthiens, qui se rendit sans faire de défense; & commença la guerre contre Olynthe, mais lentement, comme il convenoit à un Général qui n'avoit pas encore réuni toutes ses troupes.

An. M. 3622. Av. J. C. 382. *Xenoph. p. 556-558. Plut. in Agesil. pag. 608. 609. Id. in Pelop. p. 280. Diod. l. 15. p. 341. 342.*

Phébidas se mit en marche peu de tems après. Etant arrivé près de Thébes, il campa hors de la ville, vers le Gymnase ou lieu public d'exercices. Isménie & Léontide, tous deux alors Polémarques, c'est-à-dire Généraux d'armée, & les premiers Magistrats de Thébes, étoient à la tête de deux factions opposées. Le premier, qui avoit attiré dans son parti Pélopidas, n'étoit point ami des Lacédémoniens, & n'en étoit point aimé non plus, parce qu'il se déclaroit ouvertement pour le gouvernement populaire & pour la liberté. L'autre au contraire favorisoit l'Oligarchie, & étoit soutenu par les Lacédémoniens qui l'aidoient de tout leur crédit. Je suis obligé d'entrer dans ce détail, parce que l'événement qui va être raporté, & qui en fut la suite, donnera lieu à la guerre importante des Thébains contre les Lacédémoniens.

Les choses étant dans cet état à Thé-

bes, Léontide alla trouver Phébidas, & lui proposa de s'emparer de la citadelle appellée Cadmée, d'en chasser ceux qui tenoient le parti d'Isménie, & de la mettre sous la puissance des Lacédémoniens. Il lui fit entendre qu'il n'y auroit rien de plus glorieux pour lui que de se rendre maître de Thébes, pendant que son frere travailloit à soumettre Olynthe; que par là même il faciliteroit à son frere le moien de réussir dans son entreprise; & que les Thébains, qui avoient défendu par un Décret à leurs citoiens de porter les armes contre Olynthe, ne manqueroient pas, dès qu'il seroit maître de la citadelle, de lui donner autant d'infanterie & de cavalerie qu'il voudroit pour aller fortifier Eudamidas.

Phébidas, qui avoit beaucoup d'ambition & peu de tête, & qui ne cherchoit qu'à se signaler par quelque action d'éclat, sans en examiner les suites ni les conséquences, se laisse facilement persuader. Pendant que les Thébains, tranquilles & en sureté sous la bonne foi du Traité de paix conclu depuis peu entre les Grecs, célébroient les fêtes de Cérès, & ne s'attendoient à rien moins qu'à un pareil acte d'hostilité, Phébidas, conduit par Léontide, s'empare de la citadelle. Le Sénat étoit actuellement assemblé. Léontide s'y rend. Il déclare qu'on n'a rien à craindre de la

part des Lacédémoniens qui viennent d'entrer dans la citadelle; qu'ils ne sont ennemis que de ceux qui veulent troubler la paix; que pour lui, par le pouvoir que lui donne sa charge de Polémarque de faire arréter quiconque cabale contre l'Etat, il va mettre en lieu de sureté Isménie, qui brouille & cherche à faire la guerre. En effet sur le champ il est enlevé, & conduit à la citadelle. Ceux du parti d'Isménie, voiant leur Chef arrété, & craignant pour eux les derniéres violences, sortent précipitamment de la ville, & se retirent à Athénes au nombre de plus de quatre cens. Ils sont aussitôt bannis par un Décret public. Pélopidas étoit du nombre. Epaminondas demeure en repos à Thébes, parce qu'on le méprisoit, comme un homme uniquement occupé de la philosophie & qui ne se méloit point d'affaires, & aussi à cause de sa pauvreté qui ne laissoit rien à craindre de sa part. On nomme un nouveau Polémarque à la place d'Isménie, & Léontide se transporte à Lacédémone.

La nouvelle de l'entreprise de Phébidas, qui en pleine paix s'étoit emparé par violence d'une citadelle sur laquelle il n'avoit aucun droit, avoit excité de grands murmures & de grandes plaintes. Ceux sur-tout qui étoient opposés à Agésilas, qu'on soupçonnoit d'être entré dans ce

aplot, demandoient par quels ordres
bidas avoit exécuté une si étrange per-
. Agésilas, qui sentoit bien que ces re-
ches crians tomboient sur lui, ne fit
le difficulté de soutenir Phébidas, &
dire hautement & devant tout le mon-
» Qu'il faloit regarder l'action en elle-
même, & voir si elle étoit utile; que
our ce qui étoit expédient pour Lacédé-
mone, il étoit permis & même comman-
dé de le faire de son propre mouvement,
ns attendre les ordres de personne. «
la les étranges principes qu'avançoit
homme, qui d'ailleurs soutenoit hau-
ent que la Justice étoit la premiére de
tes les vertus, & que sans elle la va-
même & toutes les plus grandes qua-
ne pouvoient être utiles. C'est lui qui
ondit, lorsqu'en sa présence on faisoit
oir extrêmement la grandeur du Roi
Perses : *Ce Roi, que vous appellez*
and, comment est-il plus grand que
, à moins qu'il ne soit plus juste? Ma-
e véritablement noble & admirable,
IL FAUT PRENDRE LA JUSTICE POUR
LE DU BEAU ET DU GRAND ! mais
xime qu'il n'avoit que dans la bou-
, & qu'il démentoit par ses actions,
formément au principe de la plupart
Politiques, qui croient qu'un hom-
d'Etat doit toujours vanter la Jus-
, mais qu'il ne doit perdre aucune

occasion de la violer pour l'avantage de son pays.

Ecoutons maintenant la sentence que va prononcer l'auguste assemblée de Sparte, si renommée pour la sagesse de ses délibérations & l'équité de ses jugemens. L'affaire mûrement pesée, les moiens discutés de part & d'autre & mis dans tout leur jour, le résultat de l'assemblée est que Phébidas sera privé du commandement, & condanné à une amende de cent mille dragmes : mais qu'on retiendra la citadelle, & qu'on y mettra bonne garnison. Quelle étrange perversité, s'écrie Polybe ! quel renversement de toute régle & de toute raison ! Punir le criminel, & approuver le crime ! & non-seulement approuver le crime en passant & sans y prendre part, mais le ratifier du sceau de l'autorité publique, & le continuer au nom de l'Etat, pour en recueillir le fruit ! On n'en demeura pas là. Des Commissaires, nommés par toutes les villes alliées de Sparte, se transportérent dans la citadelle de Thébes, y firent le procès à Ismênie, & prononcérent contre lui un arrêt de mort, qui sur le champ fut mis à exécution. Il est rare que des injustices si criantes demeurent impunies. En user de la sorte, ce n'est, dit encore Polybe, ni vouloir du bien à sa patrie, ni s'en vouloir à soi-même.

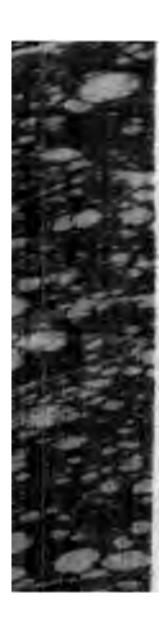
Cinquante mille livres.

Lib. 4. pag.

utias, frere d'Agéſilas, avoit été Xenoph. l.
ié à la place de Phébidas choiſi 5. pag. 559-
l pour conduire le reſte des trou- 565.
alliés vers Olynthe; & il s'y ren- Diod. l. 15.
liligence. La ville étoit très-forte, p. 342. 343.
ie de tout ce qui étoit néceſſaire
ire une bonne défenſe. On fit plu-
ſorties avec ſuccès : il ſe donna
rs combats, dans l'un deſquels
as fut tué. L'année ſuivante, le roi
lis fut chargé du commandement
upes. La campagne ſe paſſa en eſ-
iches de part & d'autre, ſans qu'il
ien de déciſif. Agéſipolis mourut
: après de maladie; Cléombrote
re lui ſuccéda au trône, & régna
ıs. On commençoit pour lors la AN. M. 3624.
ıe Olympiade. Sparte fit de nou- AV. J. C. 380.
efforts pour terminer la guerre con-
Olynthiens. Polybidas qui en fut
, pouſſa vivement le ſiége; &
: ils manquoient de vivres, ils fu-
ıfin obligés de ſe rendre. Lacédé-
les reçut au nombre de ſes alliés.

*Proſpérité de Sparte. Caractére de
c illuſtres Thébains, Epaminon-
& Pélopidas. Celui-ci forme le deſ-
de rendre la liberté à ſa patrie.
ſpiration contre les Tyrans ſage-
t conduite, & heureuſement exécu-
La citadelle eſt repriſe.*

Xenoph. p.
AAIS, ce ſemble, la fortune des 565.



Corinthe leur étoit entiéren
& suivoit en tout leurs ord
niens, abandonnés de leurs
duits presque à eux seuls, n'
état de leur tenir tête. Si q
ou quelque peuple allié, av
soustraire à leur empire, un
nition les avoit obligés de r
devoir, & avoit effraié to
Ainsi, maîtres & par terre
tout trembloit devant eux
ces les plus puissans, tels
Perse & le Tyran de Syracus
à l'envi leur alliance & leu

Une prospérité qui n'est f
l'injustice, ne peut pas être
rée. Les coups qui vont abb
sance de Sparte, partiront
même où elle avoit exercé l

'e parle de Pélopidas & d'Epaminon- *Plut. in Pelop. pag 279.*
. Tous deux étoient des premiéres fa-
les de Thébes. Pélopidas, nourri dans
grande opulence, & devenu, encore
ne, seul héritier d'une maison très-ri-
& très-florissante, emploioit dès lors
bien à secourir ceux qui en avoient
oin & qui en étoient dignes, mon-
nt par ce sage emploi de ses richesses
il en étoit véritablement le maître, &
n l'esclave. Car, selon la remarque
Aristote raportée [a] par Plutarque, la
part des hommes, ou n'usent pas de
r bien par avarice, ou en abusent par
mauvaises & folles dépenses. Pour
aminondas, la pauvreté étoit son par-
e, & faisoit son honneur, on pourroit
esque dire sa joie & ses délices. Il étoit
de parens pauvres, & par conséquent
oit été familiarisé dès son enfance avec
pauvreté. Il se la rendit encore plus
ice & plus aisée par le goût qu'il eut
ır la philosophie. Pélopidas, qui ai-
t un grand nombre de citoiens, n'aiant
ais pu l'engager à accepter ses offres &
ire usage de ses richesses, prit part lui-
me à la pauvreté de son ami en l'imi-
t, & devint le modéle aussi-bien que
lmiration de la ville par la modestie
ıs ses habits, & la frugalité dans sa table.

Τῶν πολλῶν, οἱ μὲν οὐ ...ται τῷ πλούτῳ διὰ μικρολογίαν, οἱ δὲ παρα-χρῶνται δι' ἀσωτίαν.



...egues, & de la tenir dans la
Comme leur etoit entierem...
& suivoit en tout leurs ordr...
mens, abandonnés de leurs...
tans presque à eux seuls, n'é...
etat de leur tenir tête. Si qu...
ou quelque peuple allié, avo...
contraire à leur empire, une...
mun les avoit obligés de re...
devoir, & avoit effraié tou...
dont, maitres & par terre...
tout tremblait devant eux; ...
ces les plus puissans, tels qu...
Perse & le Tyran de Syracuse, ...
à l'envi leur alliance & leur a...

Une prot... n'est fon...
L'injul...

le parle de Pélopidas & d'Epaminon- *Plut. in Pelop. pag 279.*
. Tous deux étoient des premiéres fa-
lles de Thébes. Pélopidas, nourri dans
e grande opulence, & devenu, encore
ine, seul héritier d'une maison très-ri-
e & très-florissante, emploioit dès lors
n bien à secourir ceux qui en avoient
soin & qui en étoient dignes, mon-
int par ce sage emploi de ses richesses
'il en étoit véritablement le maître, &
on l'esclave. Car, selon la remarque
Aristote raportée [a] par Plutarque, la
upart des hommes, ou n'usent pas de
ır bien par avarice, ou en abusent par
mauvaises & folles dépenses. Pour
paminondas, la pauvreté étoit son par-
ge, & faisoit son honneur, on pourroit
esque dire sa joie & ses délices. Il étoit
de parens pauvres, & par conséquent
oit été familiarisé dès son enfance avec
pauvreté. Il se la rendit encore plus
uce & plus aisée par le goût qu'il eut
ur la philosophie. Pélopidas, qui ai-
it un grand nombre de citoiens, n'aiant
s pu l'engager à accepter ses offres &
usage de ses richesses, prit part lui-
à la pauvreté de son ami en l'imi-
le modéle aussi-bien que
la ville par la modestie
la frugalité dans sa table.

μικρολογίαν, οἱ δὲ παρα-
χρῶνται δι' ἀσωτίαν.

Diod. pag. 4. Lacédémoniens n'avoit été plus brillante, ni leur domination plus fortement établie. Tout leur étoit soumis dans la Gréce, soit par force, soit par amitié. Ils tenoient dans leur main Thébes, ville fort puissante, & par elle toute la Béotie. Ils avoient trouvé le moien d'humilier Argos, & de la tenir dans la dépendance. Corinthe leur étoit entiérement dévouée, & suivoit en tout leurs ordres. Les Athéniens, abandonnés de leurs alliés, & réduits presque à eux seuls, n'étoient pas en état de leur tenir tête. Si quelque ville, ou quelque peuple allié, avoit tenté de se soustraire à leur empire, une promte punition les avoit obligés de rentrer dans le devoir, & avoit effraié tous les autres. Ainsi, maîtres & par terre & sur mer, tout trembloit devant eux; & les Princes les plus puissans, tels que le Roi de Perse & le Tyran de Syracuse, briguoient à l'envi leur alliance & leur amitié.

Une prospérité qui n'est fondée que sur l'injustice, ne peut pas être de longue durée. Les coups qui vont abbattre la puissance de Sparte, partiront de l'endroit même où elle avoit exercé les plus injustes violences, & d'où il semble qu'elle n'avoit rien à craindre, c'est-à-dire de Thébes. Deux illustres citoiens de cette ville paroitront dans la suite avec éclat sur le théatre de la Gréce, & méritent par cette raison d'être connus par avance.

Je parle de Pélopidas & d'Epaminondas. Tous deux étoient des premiéres familles de Thébes. Pélopidas, nourri dans une grande opulence, & devenu, encore jeune, seul héritier d'une maison très-riche & très-florissante, emploioit dès lors son bien à secourir ceux qui en avoient besoin & qui en étoient dignes, montrant par ce sage emploi de ses richesses qu'il en étoit véritablement le maître, & non l'esclave. Car, selon la remarque d'Aristote raportée [a] par Plutarque, la plupart des hommes, ou n'usent pas de leur bien par avarice, ou en abusent par de mauvaises & folles dépenses. Pour Epaminondas, la pauvreté étoit son partage, & faisoit son honneur, on pourroit presque dire sa joie & ses délices. Il étoit né de parens pauvres, & par conséquent avoit été familiarisé dès son enfance avec la pauvreté. Il se la rendit encore plus douce & plus aisée par le goût qu'il eut pour la philosophie. Pélopidas, qui aidoit un grand nombre de citoiens, n'aiant jamais pu l'engager à accepter ses offres & à faire usage de ses richesses, prit part lui-même à la pauvreté de son ami en l'imitant, & devint le modéle aussi-bien que l'admiration de la ville par la modestie dans ses habits, & la frugalité dans sa table.

Plut. in Pelop. pag. 279.

a Τῶν πολλῶν, οἱ μὲν οὐ χρῶνται τῷ πλούτῳ διὰ μικρολογίαν, οἱ δὲ παραχρῶνται δι' ἀσωτίαν.

changeront la face des affaires de la Gréce.

An. M. 3626. Av. J. C. 378. Xenoph. hist. Græc. l. 5. pag. 566-568. Plut. in Pelopid. pag. 280-284. Id. de Socrat. Gen. p. 586-588. & 594-598. Diod. l. 15. p. 344-346. Cornel. Nep. in Pelopid. c. 4.

Léontide aiant appris que les bannis s'étoient retirés à Athénes, & qu'ils y étoient bien traités du peuple & honorés de tous les honnêtes gens, leur dressa secrettement des embuches par le moien de quelques hommes inconnus qu'il y envoia pour assassiner les plus considérables d'entr'eux. Androclide seul fut tué, & Léontide manqua son coup sur tous les autres.

En même tems les Athéniens reçurent des lettres de Sparte, qui leur défendoient de recevoir les bannis, ou de leur préter secours; & qui leur ordonnoient de les chasser comme gens déclarés ennemis communs de la Gréce par tous les alliés. L'humanité, vertu propre & naturelle aux Athéniens, leur fit rejetter avec horreur une si infâme proposition. Ils furent ravis de trouver une occasion de témoigner leur reconnoissance aux Thébains, en leur rendant la pareille. Car c'étoient les Thébains qui avoient le plus contribué à rétablir à Athénes le gouvernement populaire, s'étant déclarés en leur faveur par un Décret public malgré les défenses de Sparte; & c'étoit de Thébes qu'étoit parti Thrasybule pour délivrer Athénes de la tyrannie des Trente.

Pélopidas, quoiqu'alors fort jeune en-

pore, alla trouver tous les bannis l'un après l'autre; Mélon étoit l'un des plus considérables d'entr'eux. Les aiant tous assemblés, il leur représenta, » Qu'il n'é- » toit ni séant ni juste, que, contens d'a- » voir sauvé leur vie, ils regardassent » d'un œil tranquille leur patrie captive » & prisonniére. Que quelque bonne vo- » lonté que leur témoignât le peuple d'A- » thénes, il ne faloit pas faire dépendre » leur sort de ses Décrets, que sa propre » inconstance, ou la malignité des Ora- » teurs qui le tournoient à leur gré, pou- » voient en peu de tems faire changer. » Qu'il faloit tout hazarder à l'exemple » de Thrasybule, & se proposer pour » modéle son courage intrépide & sa gé- » néreuse hardiesse : afin que, comme » Thrasybule, parti de Thébes, étoit allé » heurter & briser les Tyrans d'Athénes, » eux de même, partis d'Athénes, allassent » rendre à Thébes sa premiére liberté.

Ce discours fit sur l'esprit des bannis toute l'impression qu'on en devoit attendre. Ils envoiérent secrettement à Thébes apprendre à ceux de leurs amis qui y étoient restés ce qu'ils avoient résolu. Ces amis approuvérent extrêmement leur dessein. Charon, qui étoit un des principaux de la ville, promit sa maison, pour y recevoir les Conjurés. Philidas trouva le moien de se faire Greffier d'Archias &



ver, il regnoit un petit vent d
tomboit de la neige, ce qui c
les mieux cacher, chacun étant
sa maison à cause du froid qu
noit à eux-mêmes le prétexte d
le visage. Ceux qui étoient de la
reçurent les bannis, & les me
d'abord chez Charon, où ils
rent, bannis ou autres, au
quarante-huit.

Il y avoit déja quelque tem
das, Greffier des * Béotarque
du complot, avoit promis à
à sa compagnie de leur donn
ce jour-là même, de leur fa
chére, & de leur faire venir le
les femmes de la ville. Tous
s'étant rendus à l'heure marq
met à table. Ils étoient déja en
vin & bien près d'être ivres,
répand, on ne sait par quelle
bruit sourd que les bannis étoi

ner la converſation : mais Archias envoie un de ſes Officiers à Charon lui donner ordre de venir le trouver ſur l'heure. Il étoit déja tard. Pélopidas & les Conjurés ſe préparoient à partir, & avoient pris leurs cuiraſſes & leurs épées. Tout-à-coup on entend fraper à la porte. Quelqu'un y va, & aiant appris de l'Officier qu'il venoit de la part des Magiſtrats qui mandoient Charon, il va tout hors de lui-même lui annoncer ce terrible ordre. Tous conclurent que la conjuration étoit découverte, & ſe crurent perdus avant que d'avoir pu exécuter aucun exploit digne de courage. Néanmoins ils furent tous d'avis que Charon obéît au commandement, & qu'il ſe préſentât aux Magiſtrats avec aſſurance, comme n'aiant rien à craindre, & ne ſe ſentant coupable de rien.

Charon étoit un homme ferme & intrépide dans les dangers qui ne menaçoient que ſa perſonne : mais alors, effraié du danger de ſes amis, & craignant auſſi qu'on ne le ſoupçonnât de quelque trahiſon, ſi tant de braves citoiens, qu'il avoit reçus dans ſa maiſon, venoient à périr, il va dans l'appartement de ſa femme, prend ſon fils unique âgé tout au plus de quinze ans, & qui ſurpaſſoit en beauté & en force tous les jeunes gens de ſon âge, le remet entre les mains de Pélopidas, & lui dit : » Si vous venez à découvrir que je vous

» aie trahi, & que j'aie usé à votre égard » de mauvaise foi, traitez en ennemi ce » fils unique que je vous abandonne, » quelque cher qu'il me soit, & vengez-» vous sur lui de la perfidie du pere sans » en avoir aucune pitié.

Ce discours les perça jusqu'au cœur: mais ce qui leur causoit la douleur la plus vive, étoit qu'il pût croire que parmi eux il y eût quelqu'un assez lâche & assez ingrat pour former contre lui le plus léger soupçon. Ils le conjurérent unanimement de ne pas laisser son fils parmi eux, mais de le mettre en lieu de sûreté, afin de conserver à ses amis & à sa ville un vengeur, s'il étoit assez heureux pour échaper aux Tyrans. » Non, répliqua le pere, il de-» meurera avec vous, & n'aura point » d'autre sort que le vôtre. Eh, s'il a à » périr, quelle plus belle fin peut-il faire, » que de périr avec son pere, & les meil-» leurs de ses amis! Pour vous, mon cher » enfant, vous élevant au-dessus de votre » âge, montrez un courage digne de vous » & de moi. Vous voiez ici l'élite de nos » citoiens. Faites, sous de tels maîtres, » un noble apprentissage de gloire, & » apprenez à combattre, &, s'il le faut, » à mourir comme eux pour la liberté. » Au reste je ne suis point sans espérance, » & je compte que la justice de notre » cause attirera sur nous les regards & la

» protection des dieux. « En même tems il leur adresse sa priére, embrasse tous les les conjurés l'un après l'autre, & sort.

En chemin il travaille à se remettre, & à composer son visage & sa voix, pour ne point faire paroitre de trouble. Quand il fut à la porte de la maison du festin, Archias & Philidas viennent au-devant de lui, & lui demandent ce que veut dire un bruit qui se répand qu'il est arrivé dans la ville des gens mal intentionnés, qui sont cachés dans quelque maison. Il fait l'étonné, & jugeant par les réponses qu'ils faisoient à ses questions qu'on ne savoit rien de précis, il prend un ton plus ferme, & leur dit : » Il y a bien de l'apparence que ces bruits dont vous me parlez ne sont qu'une fausse allarme qu'on » aura voulu vous donner, pour troubler » vos plaisirs. Cependant il ne faut rien » négliger, &, sans perdre de tems, » je vais faire l'enquête la plus exacte » qu'il sera possible. « Philidas le loua de sa prudence & de son zêle, & remenant Archias dans la salle, il le replonge dans la débauche, & fait durer le repas en faisant toujours attendre aux conviés les femmes qu'il leur promettoit.

Charon de retour chez lui, trouve ses amis tout préparés, non à vaincre ni à sauver leur vie, mais à mourir glorieu-

ſement après avoir fait un grand carnage de leurs ennemis. La ſérénité & la joie qui régnoient ſur ſon viſage, leur annonça par avance qu'il n'y avoit rien à craindre. Il raconte tout ce qui s'étoit paſſé, & l'on ne ſonge plus qu'à mettre promtement à exécution un deſſein, auquel le moindre retardement pouvoit apporter mille obſtacles.

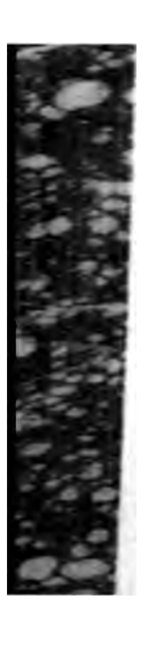
En effet, dans le moment même, ſurvient tout-à-coup un ſecond orage bien plus violent & plus dangereux que le premier, & qui paroiſſoit devoir faire échouer infailliblement l'entrepriſe. Un courier, parti d'Athénes, arrive en grande hâte, chargé d'un paquet qui renfermoit un détail circonſtancié de toute la conjuration, comme on le reconnut dans la ſuite. Ce courier fut mené d'abord à Archias, qui étoit déja noié dans le vin, & qui ne reſpiroit que la joie. En lui rendant ſa dépêche, il dit : » Seigneur, » celui qui vous écrit ces lettres, vous » conjure de les lire ſur le champ, parce » qu'il vous écrit pour des affaires ſé» rieuſes. Archias, ſe mettant à rire, a *à demain*, dit-il, *les affaires ſérieuſes* : paroles qui paſſérent depuis en proverbe parmi les Grecs ; & prenant les lettres, il les mit ſous ſon * chevet,

a Οὐκοῦν εἰς αὔριον, ἔφη, τὰ σπουδαῖα.

* *Les Grecs mangeoient couchés ſur des lits.*

& continua la converſation & le repas.

Déja les Conjurés étoient ſortis, partagés en deux troupes : les uns, ſous la conduite de Pélopidas, marchoient contre Léontide qui n'étoit pas du feſtin ; les autres contre Archias, aiant à leur tête Charon. Ceux-ci avoient mis ſur leurs cuiraſſes des robes de femme, & ſur leurs têtes des couronnes de pin & de peuplier, qui leur couvroient tout le viſage. Dès qu'ils furent à la porte de la ſalle du feſtin, tous les conviés firent un grand bruit, & jettérent de grands cris de joie. Mais on leur déclara que les femmes ne vouloient point entrer qu'on n'eût auparavant congédié tous les valets ; ce qui fut exécuté ſur le champ. On les fit paſſer dans des maiſons voiſines, où le vin ne leur fut pas épargné. Les Conjurés, devenus par ce ſtratagême maîtres du champ de bataille, entrent l'épée à la main, ſe montrent pour ce qu'ils ſont, font main-baſſe ſur tous les convives, & égorgent ſans peine avec eux les Magiſtrats, qui tous étoient pleins de vin, & hors d'état de ſe défendre. Pélopidas trouva plus de réſiſtance. Léontide étoit couché & endormi. Réveillé au bruit qu'il entendit, il ſauta bruſquement de ſon lit, s'arma de ſon épée, en fit tomber à ſes piés quelques-uns : mais enfin il fut lui-même égorgé.



pent tous les Thebains à la
arment tous ceux qu'ils renco
levant des portiques les dépo
étoient attachées, & enfonç
tiques des armuriers & des f
Epaminondas & Gorgidas
leur secours avec leurs arm
pagnés d'un assez grand nom
nes gens, & de quelques vi
plus gens de bien qu'ils avoie

Toute la ville étoit rempli
& de trouble, toutes les ma
rées de flambeaux, & les rue
gens qui alloient & venoient.
tout consterné de ce qui veno
& n'étant pas encore bien info
sort, attendoit le jour avec i
C'est pourquoi on trouva que
taines des Lacédémoniens a
une grande faute de n'être

maisons, & du tumulte de tout ce peuple qui couroit çà & là, ils demeurérent en repos, & se contentérent de garder la Citadelle, après avoir envoié à Sparte des couriers pour y porter la nouvelle de ce qui venoit d'arriver, & pour demander qu'on leur envoiât promtement du secours.

Le lendemain à la pointe du jour, arrivent les bannis avec leurs armes. On convoque une assemblée du peuple. Epaminondas & Gorgidas y ménent Pélopidas & sa troupe, environnée de tous les sacrificateurs qui portent dans leurs mains les bandelettes sacrées, & qui exhortent les citoiens à secourir leur patrie & leurs dieux. A ce spectacle toute l'assemblée se léve avec de grands cris & des battemens de mains, & reçoit les Conjurés comme ses bienfaiteurs & ses libérateurs. Ce même jour Pélopidas est nommé Béotarque avec Mélon & Charon.

L'arrivée des bannis fut suivie de près, de celle de cinq mille hommes de pié, & de cinq cens chevaux que les Athéniens envoiérent à Pélopidas sous la conduite de Démophon. Ces troupes, avec celles qui arrivérent bientôt après de toutes les villes de la Béotie, firent une armée de douze mille hommes d'infanterie, & de deux mille chevaux; &, sans perdre de tems, formérent le siége de la Citadelle,

pour s'en rendre maîtres avant qu'il pût arriver du secours de Sparte.

Les assiégés se défendoient vigoureusement dans l'espérance d'un promt secours, & paroissoient déterminés à mourir plutôt que de céder la place : du moins c'étoit la disposition des Lacédémoniens, mais ils ne faisoient pas le plus grand nombre de la garnison. Quand les vivres commencérent à manquer, & qu'on se sentit pressé de la faim, le reste des troupes les obligea de capituler. Toute la garnison eut la vie sauve, & on lui permit de se retirer où il lui plairoit. A peine étoit-elle sortie, que le secours arriva. Les Lacédémoniens trouvérent à Mégare Cléombrote, qui étoit à la tête d'une puissante armée. Un peu plus de diligence auroit sauvé la Citadelle. Mais ce n'est pas la la premiere fois que la lenteur, naturelle aux Lacédémoniens, leur a fait manquer les entreprises de la derniére importance. Ils firent le procès aux trois *Harmostes* ou Commandans qui avoient capitulé. Deux furent punis de mort, & le troisiéme condamné à une si grosse amende, que ne pouvant la paier, il se bannit lui-même du Peloponnése.

Pélopidas eut tout l'honneur de ce grand exploit, le plus mémorable de tous ceux qui ont été exécutés par surprise & par ruse. Plutarque a raison de le com-



arer à celui de Thraſybule. L'un & l'autre bannis & exilés, dénués par eux-mêmes de toute reſſource, réduits à implorer un ſecours étranger, forment le hardi deſſein de heurter avec une petite poignée de gens une puiſſance formidable, & ayant vaincu par leur ſeul courage tous les obſtacles qui s'oppoſoient à leur entrepriſe, ils eurent tous deux le bonheur de délivrer leur patrie, & d'y changer entiérement la face des affaires. Car c'eſt à Thraſybule qu'Athénes dut cet heureux & ſubit changement, qui la tirant de l'oppreſſion où elle gémiſſoit, non-ſeulement la rétablit dans ſa liberté, mais lui rendit tout ſon ancien éclat, & la mit en état d'humilier à ſon tour & de faire trembler Sparte, ſon ancienne & perpétuelle rivale. Nous verrons de même que la guerre, qui bientôt abaiſſera l'orgueil de Sparte, & qui lui ôtera l'empire de la terre & de la mer, fut l'ouvrage de cette ſeule nuit dans laquelle Pélopidas, ſans prendre ni château ni place, mais entrant lui douziéme dans une maiſon, [a] délia & rompit les chaînes dont l'empire des Lacédémoniens ſe ſervoit pour retenir les autres Etats dans l'eſclavage, & qui ne

[a] Πελοπίδας, εἰ δεῖ μεταφορᾷ τὸ ἀληθὲς εἰπεῖν. ἔλυσε καὶ διέκοψε τοὺς δεσμοὺς τῆς Λακεδαιμονίων ἡγεμονίας, ἀλύτους καὶ ἀῤῥήκτους εἶναι δοκοῦντας.



Divers petits combats en
les Lacédémoniens.

An. M. 3627. Av. J. C. 377. *Xenoph. Hist. Græc. lib. 5. p. 568-572. Plut. in Agesil. pag. 609-610. Id. in Pelop. p. 284. 285.*

LES LACÉDÉMONIENS
jure qu'ils prétendoient av
l'entreprise de Pélopidas,
rent pas en repos, & songé
ment à s'en venger. Agési
bien qu'une telle expédition
étoit de soutenir des Tyran
roit pas beaucoup d'honne
Cléombrote qui venoit de
roi Agésipolis mort depuis p
texte que son grand âge le
s'en charger. Cléombrote en
son armée dans les terres de
premiére campagne fut asse
te, & se termina à quelque
terres, après quoi le Roi se
mit une partie de ses troupes
qui commandoit dans The

avec les Thébains alloit les engager, se repentirent d'y être entrés, & y renoncérent. Ils mirent en prison ceux qui tenoient encore leur parti, firent mourir les uns, bannirent les autres, & condannérent les plus riches à de grosses amendes. Les affaires des Thébains paroissoient donc presque désespérées, personne ne se présentant pour les secourir. Pélopidas se trouvoit alors en charge avec Gorgidas. Ils cherchoient ensemble un moien de commettre encore les Athéniens avec les Lacédémoniens, & voici la ruse qu'ils imaginérent.

Le Spartiate Sphodrias avoit été laissé à Thespies avec un corps de troupes, pour recevoir & protéger les Béotiens qui voudroient se révolter contre Thébes. Il avoit de la réputation parmi les gens de guerre, & ne manquoit ni d'audace ni d'ambition: mais c'étoit un homme étourdi, léger, plein de lui-même, & par cette raison porté naturellement à se repaître de vaines espérances. Pélopidas & Gorgidas lui envoient secrettement un marchand de ses amis qui lui offrit comme de lui même une somme d'argent assez considérable, & qui lui tint des discours plus propres encore à le persuader que l'argent, parce qu'ils flatoient sa vanité. » Après lui » avoir représenté qu'avec le mérite & la

» réputation qu'il avoit, il devroit former
» quelque grande entreprise qui le ren-
» dit mémorable à jamais, il lui propose
» de s'emparer du Pirée, en attaquant les
» Athéniens à l'improviste, & lorsqu'ils
» s'y attendroient le moins. Que rien ne
» pouvoit être si agréable aux Lacédémo-
» niens, que de se voir maîtres d'Athénes;
» & que ceux de Thébes, irrités contre
» les Athéniens qu'ils regardoient comme
» des déserteurs & des traîtres, ne leur
» donneroient aucun secours.

Sphodrias, cherchant à se faire un grand nom, & jaloux de la gloire de Phébidas, qui selon lui s'étoit rendu très-illustre & très-célébre par l'attentat qu'il avoit commis contre Thébes, s'imagina que ce seroit un exploit bien plus glorieux & plus éclatant, si de son propre mouvement il se saisissoit du port du Pirée, & qu'il ôtât aux Athéniens l'empire de la mer, en les attaquant inopinément du côté de la terre. Il s'engagea donc avec joie dans cette entreprise, qui n'étoit ni moins injuste ni moins horrible que celle de la Cadmée, mais qui ne fut exécutée, ni avec autant de prudence, ni avec le même succès. Car étant parti la nuit de Thespies dans l'espérance de surprendre le Pirée avant le point du jour, l'aube le surprit dans la plaine de Thriasie près d'Eleusis, & se

voiant découvert il s'en retourna honteusement à Thespies avec quelque butin qu'il avoit fait.

En même tems les Athéniens envoiérent des Ambassadeurs porter leurs plaintes à Lacédémone. Ces Ambassadeurs trouvérent que les Lacédémoniens n'avoient pas attendu qu'on vînt d'Athénes accuser Sphodrias devant eux, & qu'ils l'avoient déja cité devant le conseil pour lui faire son procès. Il n'osa comparoitre, craignant l'issue du jugement, & la juste colére de ses citoiens. Il avoit un fils, qui étoit lié d'une étroite & tendre amitié avec celui d'Agésilas. Celui-ci sollicita si vivement son pere, ou plutôt le tourmenta avec tant d'importunité & de persévérance, qu'il ne put refuser sa protection à Sphodrias; & il le fit absoudre pleinement. Agésilas étoit peu délicat, comme on l'a déja vû, sur les devoirs de la justice, quand il s'agissoit de servir ses amis. On sait d'ailleurs qu'il étoit le pere du monde le plus tendre & le plus complaisant pour ses enfans. On dit que pendant qu'ils étoient petits, il jouoit avec eux, & se divertissoit à aller à cheval sur un bâton; & qu'aiant été surpris un jour en cet état par un de ses amis, il le pria de n'en rien dire à personne avant qu'il fût lui-même devenu pere.

Le jugement injuste prononcé à Sparte Xenoph. li

p. 584-589. Plut. in Agesil. pag. 610. 611. Id. in Pelop. p. 285-288.

en faveur de Sphodrias irrita extrêmement les Athéniens, & les détermina à renouveller dans le moment même l'alliance avec ceux de Thébes, qu'ils résolurent de secourir de tout leur pouvoir. Ils équipérent une flote de soixante voiles, & ils en donnérent le commandement à Timothée, fils de l'illustre Conon, dont il soutint bien la réputation par son courage & ses grandes actions. C'est lui que ses ennemis, jaloux de la gloire que lui avoient attiré ses heureux succès, firent peindre dans un tableau où ils le représentoient dormant, & la fortune à ses piés qui prenoit pour lui des villes dans des filets. Il fit bien voir ici qu'il n'étoit pas endormi. Après avoir ravagé les côtes de la Laconie, il attaqua l'île de Corcyre, & s'en rendit maître. Il en traita les habitans avec beaucoup de bonté, leur laissa leur liberté & leurs loix; ce qui rendit les villes voisines fort favorables aux Athéniens. Les Spartiates de leur côté armérent puissamment. Avant toutes choses ils songérent à reprendre Corcyre. Son heureuse situation entre la Sicile & la Gréce rendoit cette île fort importante. Ils intéressérent Denys le Tyran dans cette expédition, & lui demandérent du secours. En attendant, ils firent partir leur flote, commandée par Mnasippe. Les Athéniens en même

Plut. in Syll. p. 454.

Corfou.

ens en envoiérent une de soixante voiles au secours de Corcyre. D'abord on en avoit donné le commandement à Timothée : mais bientôt après, sur ce qu'il parut agir trop lentement, on lui substitua Iphicrate. Mnasippe s'étant rendu odieux à ses troupes par sa hauteur, sa dureté, & son avarice, en fut très-mal servi, & il perdit la vie dans un combat. Ce fut après sa mort qu'Iphicrate arriva. Il apprit que les dix galéres de Syracuse approchoient. Il les attaqua si à propos, qu'aucune n'échapa. Il avoit demandé qu'on lui donnât pour adjoint l'orateur Callistrate, & Chabrias l'un des chefs les plus renommés de ce tems. En quoi Xénophon admire sa sagesse & sa grandeur d'ame, d'avoir bien voulu paroitre avoir besoin de conseil, & de n'avoir point appréhendé que d'autres vinssent partager avec lui la gloire de ses heureux succès.

On avoit engagé Agésilas à se mettre à la tête des troupes qui devoient marcher contre Thébes. Il entra dans la Béotie, où il fit beaucoup de mal aux Thébains, & ne fut pas lui-même exemt de pertes. Les deux armées étoient tous les jours aux mains, & donnoient à tout moment des combats, qui n'étoient pas des batailles en forme, mais plutôt des

escarmouches, & servoient comme d'apprentissage de guerre aux Thébains, à qui ces différentes rencontres donnoient du courage, de la hardiesse, & de l'expérience. C'est pourquoi on raporte que le Spartiate Antalcide lui dit fort à propos un jour qu'on le raportoit de la Béotie fort blessé : *Seigneur Agésilas, vous recevez un beau salaire des leçons que vous avez données aux Thébains du métier de la guerre, qu'avant vous ils ne vouloient ni ne pouvoient apprendre.* C'étoit pour prévenir cet inconvénient que Lycurgue, dans une des trois Ordonnances qu'il apploit *Rhétres*, avoit défendu aux Lacédémoniens de faire souvent la guerre contre les mêmes ennemis, de peur de les aguerrir, en les obligeant trop souvent à se défendre.

Il se passa ainsi quelques campagnes, sans qu'il y eût ni de part ni d'autre aucune action décisive. C'étoit prudence de la part des Commandans Thébains de ne point encore hazarder de bataille, & de donner le tems à leurs soldats de se fortifier & de s'enhardir. Lorsque l'occasion étoit favorable, ils les lâchoient à propos comme de généreux chiens de chasse, & après leur avoir fait goûter la victoire comme une curée, ils les rappelloient contens de leur courage & de leur

ardeur. Et c'eſt Pélopidas à qui étoit dûe la principale gloire de ces ſuccès & de cette ſage conduite.

Le combat de Tégyre, qui fut comme le prélude de la bataille de Leuctres, éleva bien haut ſa réputation. Aiant manqué ſon entrepriſe contre Orchoméne qui avoit pris le parti des Lacédémoniens, à ſon retour les ennemis ſe trouvérent ſur ſon chemin près de Tégyre. Dès que les Thébains les aperçurent hors des défilés, quelqu'un courant de toute ſa force à Pélopidas, lui dit : *Nous ſommes tombés entre les mains des ennemis. Et pourquoi*, répondit-il, *ne dirons-nous pas plutôt qu'ils ſont tombés entre les nôtres ?* En même tems il commanda à la cavalerie, qui faiſoit l'arriére garde, de paſſer de la queue à la tête, pour commencer le combat. Il ſe tenoit bien ſûr que ſon infanterie, qui n'étoit que de trois cens hommes, & qu'on appelloit le *Bataillon ſacré*, par-tout où elle donneroit, enfonceroit les ennemis, quoique ſupérieurs en nombre : ils avoient au moins le triple de ſes forces. Le choc commença par l'endroit où étoient les Chefs des deux partis, & il fut très-rude. D'abord les deux Généraux des Lacédémoniens, qui s'étoient jettés ſur Pélopidas, furent tués, tous ceux qui étoient autour d'eux étant en fuite, ou morts, ou hors de combat.

Les troupes de Lacédémone furent tellement épouvantées, qu'elles s'ouvrirent pour donner paſſage aux Thébains. Ils auroient pu continuer leur route, & ſe ſauver, s'ils avoient voulu : mais Pélopidas, dédaignant de ſe ſervir de cette ouverture pour ſe ſauver, marcha contre ceux qui étoient encore en bataille, & il en fit un ſi grand carnage, que le reſte effraié ſe mit à fuir en déſordre. Les Thébains ne les pourſuivirent pas fort loin, de peur de ſurpriſe. Ils ſe contentérent de les avoir rompus, & de faire une retraite glorieuſe, qui valoit une victoire, puiſqu'ils la faiſoient au travers des troupes ennemies diſſipées & défaites.

Cette petite rencontre, car on ne peut pas l'appeller autrement, fut comme le germe & la ſemence des grandes actions & des grands événemens dont il ſera bientôt parlé. Il n'étoit jamais arrivé juſques-là dans aucune guerre, ſoit contre les Barbares, ſoit contre les Grecs, que les Lacédémoniens aiant l'avantage du nombre euſſent été défaits, ni même qu'à forces égales ils euſſent été battus en bataille rangée. C'eſt pourquoi ils étoient d'une fierté qu'on ne pouvoit ſoutenir, & leur réputation ſeule étonnoit leurs ennemis, qui, en nombre égal, n'auroient oſé ſe préſenter contre les Spartiates. Cette gloire maintenant leur eſt en-

levée. Les Thébains à leur tour vont devenir la terreur & l'effroi de ceux même, qui jusqu'à ce tems s'étoient rendu partout si formidables.

L'entreprise d'Artaxerxe Mnémon contre l'Egypte, & la mort d'Evagore roi de Cypre, devroient naturellement trouver ici leur place. Mais, pour ne point couper & interrompre ce qui regarde les Thébains, je différe à parler de ces deux articles.

An. M. 3627.
An. M. 3630.

§. IV. *Nouveaux troubles dans la Gréce. Les Lacédémoniens déclarent la guerre à ceux de Thébes. Ils sont vaincus & mis en fuite à la bataille de Leuctres. Epaminondas ravage la Laconie, & s'avance jusqu'aux portes de Sparte.*

PENDANT que les Perses faisoient la guerre en Egypte, il s'excita beaucoup de troubles dans la Gréce. Ce fut dans cet intervalle, que les Thébains, s'étant rendu maîtres de * Platée, & ensuite de Thespies, ruinérent entiérement ces deux villes, après en avoir chassé tous les habitans. Les Platéens se retirérent à Athénes avec leurs femmes & leurs enfans. Ils y furent reçus avec bonté, & adoptés au nombre des citoiens.

Diod. l. 15. p. 361. 362.

* Platée, *ville de Béotie* : Thespies, *d'Achaïe.*

Artaxerxe apprenant l'état où étoit la Gréce, y envoia une nouvelle ambassade pour exhorter les Etats & les villes qui

An. M. 3633.
Av. J. C. 371.
Xenoph. hi
Græc. l

590-591. se faisoient la guerre, à mettre bas les
Diod. pag. armes, & à s'accorder suivant le plan du
366. traité d'Antalcide. Par cette paix, comme on l'a dit en son lieu, il étoit réglé que toutes les villes de Gréce jouiroient de la liberté, & se gouverneroient par leurs propres loix. En vertu de cet article les Lacédémoniens pressoient les Thébains de mettre en liberté toutes les villes de la Béotie, de rebâtir Platée & Thespies qu'ils y avoient démolies, & de les rendre, avec les terres qui en dépendoient, à leurs anciens habitans. Les Thébains, de leur côté, vouloient aussi que les Lacédémoniens rendissent la liberté à toutes celles de la Laconie, & que la ville de Messéne fût restituée à ses anciens maîtres. L'équité le demandoit: mais les Lacédémoniens, se croiant toujours fort supérieurs à ceux de Thébes, prétendoient les soumettre à une loi qu'ils ne vouloient pas suivre eux-mêmes.

Tous les peuples de la Gréce, las & fatigués d'une guerre qui avoit déja occupé plusieurs campagnes, & qui n'avoit d'autre cause que l'ambition & l'injustice de Sparte, ni d'autre but que son aggrandissement, songeoient sérieusement à faire une paix générale, & dans cette vûe avoient envoié à Lacédémone des Députés, pour concerter ensemble les moiens de parvenir à une fin si desirée &

si nécessaire. Parmi ces députés Epaminondas tenoit un des premiers rangs. Il étoit dès-lors très-célébre pour sa grande érudition, & pour la profonde connoissance qu'il avoit de la philosophie, mais il n'avoit point encore été en situation de donner des preuves bien éclatantes de sa grande capacité pour commander des armées, & pour manier les affaires publiques. Voiant que tous les Députés, par respect pour Agésilas qui se déclaroit ouvertement pour la guerre, n'osoient le contredire en rien, ni s'écarter de son avis, effet que produit assez ordinairement, d'un côté une autorité trop impérieuse, & de l'autre une soumission trop servile; il fut le seul qui parla avec une sage & noble hardiesse, comme il convient à un homme d'Etat qui n'a en vûe que le bien public. Il fit une harangue, non pour les seuls Thébains, mais en général pour toute la Gréce, faisant voir que la guerre augmentoit la puissance des seuls Spartiates, & qu'elle ruinoit & affoiblissoit tous les autres Grecs. Il insista principalement sur la nécessité qu'il y avoit de fonder la paix sur l'égalité & sur la justice, parce qu'il ne pouvoit y avoir de paix ferme & durable que celle où toutes les parties trouvoient un avantage égal.

Plut. in Agesil. pag. 611.

Un discours comme celui-là, fondé

visiblement en raison & en justice, & prononcé d'un ton grave & sérieux, ne manque jamais de faire impression sur les esprits. Agésilas s'apperçut bien, par l'attention & le silence qu'on lui avoit prété, que tous les Députés en avoient été extrêmement frapés, & qu'ils ne manqueroient pas de se conformer à son avis. Pour en détourner l'effet, il demanda à Epaminondas, *s'il estimoit qu'il fût juste & raisonnable de laisser la Béotie libre & indépendante*, c'est-à-dire s'il consentoit que les villes de la Béotie ne dépendissent plus de Thébes. Epaminondas tout aussitôt lui demanda à son tour avec beaucoup de vivacité, *s'il estimoit aussi qu'il fût juste & raisonnable de laisser la Laconie dans la même indépendance & la même liberté.* Alors Agésilas se levant de son siége plein de colére, le pressa de déclarer nettement *s'il laisseroit la Béotie libre.* Epaminondas lui fit encore la même question, & lui demanda, *s'il laisseroit de son côté la Laconie libre.* Agésilas, qui ne cherchoit qu'un prétexte pour rompre avec les Thébains, effaça sur le champ leur nom du Traité d'alliance qu'on étoit près de conclure, & tous les autres Alliés le signérent, moins par inclination, que pour ne pas déplaire aux Lacédémoniens, dont ils redoutoient le pouvoir.

En conséquence de ce Traité, on devoit licentier toutes les troupes qui étoient en campagne. Cléombrote, l'un des Rois de Sparte, se trouvoit alors en Phocide à la tête de l'armée. Il écrivit aux Ephores pour savoir les intentions de la République. Prothoüs, l'un des premiers Sénateurs, représenta qu'il n'y avoit pas lieu de délibérer; & que Sparte ne pouvoit se dispenser, selon l'accord qui venoit d'être fait, de rappeller ses troupes. Ce n'étoit pas le sentiment d'Agésilas. Piqué contre les Thébains, & en particulier contre Epaminondas, il vouloit absolument la guerre pour avoir lieu de se venger, & l'occasion lui parut alors très-favorable, toute la Gréce étant libre & unie, & les Thébains seuls exclus du Traité de paix. L'avis de Prothoüs fut donc rejetté par tout le Conseil, [a] qui le traita de bon homme & de radoteur qui n'y entendoit rien, la Divinité, remarque Xénophon, les poussant dès lors dans le précipice. Les Ephores mandérent sur l'heure à Cléombrote de mener ses troupes contre les Thébains; &, sans perdre un moment, ils envoïérent par-tout pour assembler les forces de leurs Alliés, qui étoient très-fâchés de cette guerre, & qui n'y marchoient qu'à contre-cœur, mais qui

Xenoph. lib. 6. p. 593-597. Diod. l. 15. p. 365-371. Plut. in Agesil. p. 611. 612. Id. in Pelop. p. 288. 289.

a Ἐκεῖνον μὲν φλυαρεῖν ἡγήσαντο· ἤδη γάρ, ὡς, ἔοικε, τὸ δαιμόνιον ἦγεν.

n'ofoient encore contredire les Lacédé-moniens, ni leur défobéir. Quoiqu'on ne dût pas s'attendre à un heureux fuccès dans une guerre entreprife vifiblement contre toute juftice & toute raifon, & par le feul motif de colére & de vengeance; cependant les Lacédémoniens, qui fe fentoient beaucoup fupérieurs en nombre, comptoient fur une victoire affurée, & fe flatoient que Thébes, délaiffée de fes Alliés, étoit hors d'état de leur tenir tête.

M. 3634. J. C. 370. L'allarme fut grande d'abord chez les Thébains. Ils fe voioient feuls, fans alliés & fans fecours. Tous les Grecs alors regardérent Thébes comme perdue. On ne favoit pas qu'en un feul homme elle avoit plus d'une armée. Cet homme étoit Epaminondas. Il eft nommé Général, & on lui donne plufieurs Collégues. Il leve promtement le plus de troupes qu'il lui eft poffible; (elles ne montoient qu'à fix mille hommes, & l'ennemi en avoit plus de vingt-quatre mille) & fe met en marche. Comme pour l'arrêter on lui annonçoit plufieurs mauvais augures, il ne répondit que par un vers d'Homére, dont le fens eft : *Il* [a] *n'y a qu'un feul bon augure, qui eft de combattre pour fa patrie.* Cependant, pour raffurer l'efprit des foldats,

[a] Εἷς οἰωνὸς ἄριστος ἀμύνεσθαι περὶ πάτρης. *Iliad.* 12. v. 243.

dats, naturellement superstitieux, & qu'il voioit intimidés, il suborna plusieurs particulièrs, qui vinrent de différens endroits lui annoncer d'heureux augures, ce qui rendit aux troupes le courage & l'espérance.

Pélopidas n'étoit point alors en charge, mais il commandoit *le Bataillon sacré.* Comme il sortoit de sa maison pour aller à l'armée, sa femme qui l'accompagnoit pour lui dire les derniers adieux, fondant en larmes, & le conjurant de se conserver: *Voila*, lui dit-il, *ce qu'il faut recommander aux jeunes gens; mais pour les Chefs, il ne faut leur recommander que de conserver les autres.*

Epaminondas avoit pris la sage précaution de s'assurer d'un passage, qui auroit épargné beaucoup de chemin à Cléombrote. Celui-ci, après avoir fait un long circuit, arriva à Leuctres, petit bourg de la Béotie entre Platée & Thespies. On délibéra de part & d'autre si l'on donneroit la bataille. Cléombrote y fut déterminé par l'avis de tous ses Officiers, qui lui représentérent, que si, avec des troupes beaucoup supérieures en nombre, il refusoit de combattre, ce refus confirmeroit le bruit qui s'étoit répandu, que sous main il favorisoit ceux de Thébes. Ceux-ci avoient une raison essentielle de hâter le combat, pour prévenir l'arri-

moit cette aîle. Le reste de son infanterie s'étendoit sur sa droite en ligne oblique, qui, à mesure qu'elle se prolongeoit, s'éloignoit davantage du front de l'ennemi. Par cette disposition, qui n'est pas ordinaire, son dessein étoit de couvrir son flanc droit, d'écarter & de mettre comme en réserve son aîle droite, afin de ne point hazarder le succès du combat par ce qu'il avoit de plus foible; & de commencer l'action par son aîle gauche où étoit l'élite de ses troupes, pour tourner tout l'effort du combat contre le roi Cléombrote & les Spartiates. Il se tenoit bien sûr, que, s'il pouvoit enfoncer la phalange Lacédémonienne, tout le reste de l'armée seroit bientôt mis en déroute. Pour ce qui est de sa cavalerie, il se régla sur la disposition de celle des ennemis, & la plaça en premiére ligne devant sa gauche.

L'action commença par la cavalerie. Comme celle des Thébains étoit mieux montée & plus aguerrie que celle de Lacédémone, celle-ci ne fut pas lontems sans être rompue & renversée sur son infanterie, qu'elle commença à mettre en confusion. Epaminondas, suivant de près sa cavalerie, marche à grands pas contre Cléombrote, & tombe sur sa phalange avec tout le poids de son épais bataillon. Celui-ci, pour faire diversion, détache

d'ailleurs ils étoient mécontens des Lacédémoniens.

Les deux Généraux, par leur habileté, tenoient lieu chacun à leur armée de troupes nombreuſes, ſur-tout le Thébain, qui étoit le Capitaine de ſon tems le plus accompli. Il étoit ſoutenu par Pélopidas, qui commandoit le Bataillon ſacré. Ce Bataillon étoit compoſé de trois cens jeunes Thébains, unis enſemble d'une étroite & tendre amitié, engagés par un ſerment particulier à ne prendre jamais la fuite, & à ſe défendre les uns les autres juſqu'au dernier ſoupir.

Quand le jour du combat fut venu, les deux armées ſe mirent en bataille dans une plaine. Cléombrote étoit à la droite compoſée principalement des Lacédémoniens, ſur leſquels il comptoit le plus, & qui étoient à douze de hauteur; & pour profiter de la ſupériorité de ſa cavalerie dans un pays ouvert, il la plaça toute en premiére ligne devant les Lacédémoniens. Archidamus, fils d'Agéſilas, étoit à la tête des Alliés, qui formoient l'aîle gauche.

Epaminondas, réſolu d'attaquer par ſa gauche qu'il commandoit en perſonne, la fortifia de tout ce qu'il avoit d'hommes d'élite & peſamment armés, qu'il rangea ſur cinquante de hauteur. *Le Bataillon ſacré*, placé à ſa gauche, fer-



mes de leurs citoiens. On avc
d'ailleurs si animée, ou pluti
contre Athénes, racheter d'
trente années huit cens de ses
s'étoient laissés envelopper
île de Sphactérie. Ici il deme
ce quatre mille hommes, d
mille Lacédémoniens, & c
Spartiates de sept cens qui s'
vés à la bataille. Les Thébai
rent que trois cens hommes
quels il se trouva peu de cito
bes.

La ville de Sparte célébr
ment les Jeux Gymniques,
pleine d'étrangers que la cur
amenés, lorsque les courie
de Leuctres avec la terrible
cette défaite. Les Ephores,
sentissent parfaitement tout

n'irritérent pourtant ni aux Chœurs de se retirer, ni à la ville de rien changer dans la célébration de la Fête. Ils envoiérent dans toutes les maisons aux parens les noms des morts qui leur appartenoient, & demeurérent au théatre à faire continuer les Danses & les Jeux jusqu'à la fin.

Le lendemain matin, chacun sachant le sort des siens, les peres & tous les parens de ceux qui avoient été tués s'étant rendus à la place publique, se saluoient & s'embrassoient les uns les autres avec un visage plein de joie & de sérénité : au lieu que les autres se tenoient cachés dans leurs maisons ; ou, si la nécessité les obligeoit de paroitre au-dehors, c'étoit avec une tristesse & un abbattement qui marquoit d'une maniére bien sensible leur vive & profonde douleur. Cette différence se remarquoit encore mieux dans les femmes. La tristesse, le silence, les larmes découvroient celles qui attendoient le retour de leurs fils : mais on voioit celles dont les fils avoient été tués, courir avec empressement aux temples pour rendre graces aux dieux, & se féliciter les unes les autres de leur gloire & de leur bonheur. On ne peut disconvenir qu'il n'y ait dans de tels sentimens un grand courage : mais je voudrois qu'il n'étoufât pas entiérement ceux de la nature, & qu'il eût moins de férocité.

On se trouva dans un
à Sparte au sujet de ceux
enfuis de la bataille. Co
en grand nombre, &
de la ville, on n'osoi
les peines ordonnées
que le désespoir ne
que résolution
l'Etat. Car, n
étoient exclus
& d'emplois
honte de s'al
ges. Tous c
leur chemi
étoient fe
ne pouv
déchiré
couleu
ter la
ient
gu
ur
d
ti
f
l'armée à Thébes. Pélopidas
mier qui entrant dans le sentim
minondas, excita le courage de se
& les engagea à profiter de l'a
étoient les ennemis, & à poursu
entreprises, en passant par-dessus
malité dont ils se devoient croi

ce jour il faloit laisser dormir les Loix, & après ce jour leur rendre toute leur autorité. Par ce peu de mots il conserva à Sparte ses loix entiéres, & lui rendit aussi ce grand nombre de citoiens qu'il empécha d'être pour toujours deshonorés, & de devenir inutiles à la République.

Après la bataille de Leuctres, les deux partis travaillérent, les uns à réparer leur perte, les autres à profiter de leur victoire.

Xenoph. l. 6. pag. 598. Diod. l. 15 p. 375-378. Plut. in Agesil. pag 613 615. Id. in Pelop. p. 290.

Agésilas, pour relever le courage des siens, entra en armes dans l'Arcadie, mais bien résolu d'éviter avec grand soin d'en venir à un combat. Il s'attacha seulement à quelques petites places des Mantinéens, qu'il prit, & fit le dégât dans le pays : ce qui réjouit un peu Sparte, & ranima son courage, en lui faisant croire que son salut n'étoit pas entiérement désespéré.

Les Thébains, aussitôt après leur victoire, avoient envoié à Athénes pour y en porter la nouvelle, & pour demander du secours contre l'ennemi commun. Le Sénat étoit actuellement assemblé. Il reçut fort froidement le courier, ne lui fit point les présens ordinaires, & le renvoia sans lui parler de secours. Les Athéniens, allarmés de l'avantage considérable que Thébes venoit de remporter contre les Lacédémoniens, ne purent dissimuler

R v

l'ombrage & l'inquiétude que leur donnoit l'accroissement promt & inopiné d'une puissance voisine, qui pouvoit bientôt se rendre formidable à toute la Gréce.

A Thébes, Epaminondas & Pélopidas avoient été nommés Gouverneurs de la Béotie tous deux ensemble. Aiant réuni toutes les troupes des Béotiens & de leurs Alliés, dont le nombre augmentoit tous les jours, ils entrérent dans le Péloponnése, & firent révolter beaucoup de villes & de peuples contre les Lacédémoniens; Elide, Argos, toute l'Arcadie, & la plus grande partie de la Laconie même. On étoit alors au solstice d'hiver, & à la fin du dernier mois de l'année; de sorte que dans très-peu de jours ils devoient sortir de charge. Car, le premier jour du mois suivant, il faloit qu'ils cédassent leur place à ceux qui seroient nommés, ou qu'ils encourussent la peine de mort s'ils la retenoient au-delà de ce terme. Leurs Collégues, craignant la mauvaise saison, & encore plus les suites redoutables de cette loi, vouloient à toute force ramener l'armée à Thébes. Pélopidas fut le premier qui entrant dans le sentiment d'Epaminondas, excita le courage de ses citoiens, & les engagea à profiter de l'allarme où étoient les ennemis, & à poursuivre leurs entreprises, en passant par-dessus une formalité dont ils se devoient croire légiti-

ient diſpenſés par l'Etat même, puiſ-
l'intérêt de l'Etat, quand il eſt fondé
a juſtice, eſt une loi ſouveraine pour
ujets.
s entrérent donc dans la Laconie à la
d'une armée de plus de ſoixante &
mille bons ſoldats, dont les Thébains
aiſoient pas la douziéme partie. Mais
ande réputation de ces deux Généraux
oit, que même ſans ordre & ſans dé-
public, tous les Alliés ſe rangeoient
un reſpectueux ſilence ſous leurs en-
es, & marchoient pleins de confiance
courage ſous leur conduite. Il y avoit
ns ans que les Doriens s'étoient éta-
Lacédémone, & depuis tout ce
là c'étoit ici la premiére fois qu'ils
t les ennemis ſur leurs terres : au-
jamais aucun n'avoit oſé y met-
, bien moins encore attaquer la
qu'elle fût ſans murailles. Les
leurs Alliés trouvant donc
el on n'avoit jamais touché,
ent la flamme à la main, le
& le pillérent juſqu'à la ri-
s, ſans que perſonne ſe mît
les en empêcher.
placé en quelques endroits
garde pour défendre des paſ-
ans. Iſcholas Spartiate, qui
un de ces détachemens,

s'y diſtingua d'une maniére particuliére. Voiant bien qu'avec ſa petite troupe il ne pouvoit pas ſoutenir l'attaque des ennemis, mais jugeant qu'il étoit honteux à un Spartiate d'abandonner ſon poſte, il renvoia dans la ville les jeunes gens qui étoient en âge & en état de ſervir utilement leur patrie, & ne retint avec lui que les vieillards. Se dévouant tous enſemble au bien public à l'imitation de Léonide, ils vendirent bien cher leur vie, & après s'être lontems défendus, & avoir fait un grand carnage, ils périrent tous.

Agéſilas ſe conduiſit, dans cette occaſion, avec beaucoup d'habileté & de ſageſſe. Il regarda cette irruption des ennemis comme un torrent impétueux, auquel il auroit été non-ſeulement inutile mais dangereux de s'oppoſer, & dont le cours rapide, mais de courte durée, après quelques ravages ſe diſſiperoit de lui-même. Il ſe contenta de diſtribuer dans le milieu de la ville & dans tous les endroits les plus importans ſes meilleures troupes, & de bien aſſurer tous les poſtes. Du reſte, bien déterminé à ne point ſortir & à ne point hazarder de combat, il demeura inſenſible aux railleries, aux inſultes, aux menaces des Thébains, qui le défioient en l'appellant par ſon nom, & qui le

Ssoient de sortir pour défendre son
rs, lui qui seul en avoit causé tous les
ux en allumant cette guerre.
Mais ce qui attristoit encore davantage
ésilas, c'étoient les mouvemens tumul-
aux & les troubles qui s'excitoient dans
ville, le murmure & les plaintes des
eillards affligés jusqu'au désespoir d'être
moins de ce qu'ils voioient, aussi bien
ue des femmes qui paroissoient comme
rcenées en entendant les cris menaçans
s ennemis, & en voiant les embrase-
ens qu'ils excitoient aux environs, dont
lumiére & la fumée, qui venoient
esque jusques sous leurs yeux, sem-
oient leur annoncer un pareil malheur.
uelque courage que montrât au-dehors
gésilas, il ne pouvoit pas ne point être
nsiblement touché d'un si triste specta-
e, auquel se joignoit la douleur de voir
rnir sa réputation, en ce qu'aiant trou-
: la ville très-florissante & très-puis-
nte quand il fut chargé du gouverne-
ent, il la voioit dépérir entre ses mains,
perdre sous lui tout son ancien éclat.
avoit encore un secret dépit de voir
mentir la vanterie dont il avoit sou-
nt usé lui-même, *que jamais femme
Sparte n'avoit vû la fumée d'un camp
nemi.*
Pendant qu'il donnoit différens ordres
ns la ville, on vint l'avertir qu'un cer-

tain nombre de mutins s'étoient emparés d'un poste important, où ils vouloient se cantonner. Agésilas y courut aussitôt, & comme s'il n'eût rien sû de leur mauvais dessein : *Camarades*, leur dit il, *ce n'est pas là où je vous avois envoiés.* Il leur marqua en même tems différens postes pour les séparer ; & ils s'y rendirent, persuadés qu'on n'avoit rien soupçonné de leur entreprise. Cet ordre, donné ainsi de sang froid, montre une grande présence d'esprit dans Agésilas, & fait voir que dans les troubles il ne faut pas paroitre tout voir, afin de donner lieu au repentir. Il aima mieux supposer cette petite troupe innocente, que de la jetter dans une révolte déclarée par une recherche trop rigoureuse.

L'Eurotas étoit alors fort gros & fort enflé par la fonte des neiges, & les Thébains trouvérent plus de difficulté qu'ils n'avoient cru à le passer, tant à cause de la trop grande froideur de ses eaux, qu'à cause de leur rapidité. Comme Epaminondas passoit tout le premier à la tête de son infanterie, quelques Spartiates le montrérent à Agésilas. Celui-ci, après l'avoir regardé lontems, & l'avoir suivi des yeux, ne dit que ce seul mot : [a] *Quel*

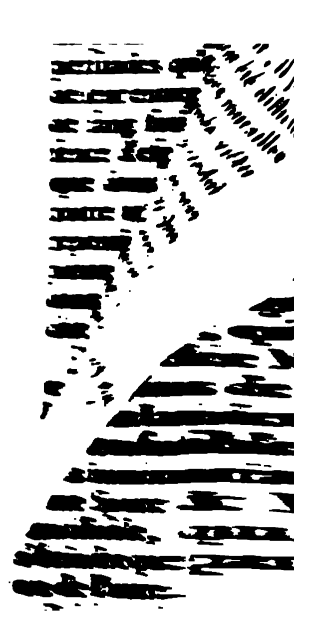
a Ὦ τοῦ μεγαλοπράγμονος ἀνθρώπου. *Je n'ai pu rendre la force du mot grec,* *qui signifie*, O le faiseur de grandes choses !

homme ! admirant le courage qui lui faisoit entreprendre de si grandes choses. Epaminondas auroit fort souhaité de donner un combat dans Sparte même, & d'y ériger un trophée. Il n'osa pas néanmoins entreprendre de forcer la ville, & n'aiant pu engager Agésilas à en sortir, il prit le parti de se retirer. Il auroit été difficile que Sparte sans défense & sans murailles eût résisté lontems à une armée victorieuse. Mais l'habile Chef qui la conduisoit appréhenda de s'attirer sur les bras toutes les forces du Péloponnése, & plus encore d'exciter la jalousie des Grecs, qui n'auroient pu lui pardonner d'avoir, pour son coup d'essai, détruit une si puissante république, & *arraché*, comme disoit Leptine, *un œil à la Gréce*. Il se borna donc à la gloire d'avoir terrassé des superbes, en qui le langage Laconique redoubloit la fierté du commandement, & de les avoir, ainsi que lui-même s'en vantoit, réduits à la nécessité d'allonger leurs * monosyllabes. A son retour, il fit encore le dégât dans la campagne. *Arist. l. 3. c. 1*

Dans cette expédition les Thébains *Pauf. l. p. 267.*

* *Les Lacédémoniens quelquefois pour toute réponse aux plus importantes dépêches, n'emploioient qu'un monosyllabe. Philippe leur aiant mandé*, Si j'entre dans votre pays, j'y mettrai tout à feu & à sang, *ils répartirent*, Si : *pour faire entendre qu'ils mettroient bon ordre que le cas n'arrivât point.*

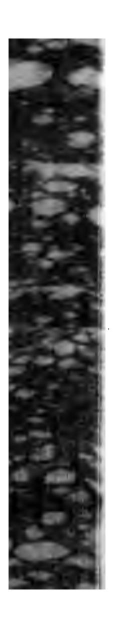






ercher une tran-
un amour ex-
les moiens de
avoient
peu-
La-

au
eux,
ets. Mais
courage de
constamment à
& irréconciliables,
ménager avec soin des
ectionnés. Quand ces
isoient la guerre l'un à
portoient ailleurs leurs
niens, peu prévoians
qui ne songeoient qu'à
pos présent, se faisoient
épouser les querelles ni
utres, & de garder une
é. Ils se félicitoient alors
leur sagesse & sur leur
emeurer ainsi tranquilles
troubles qui agitoient tout
Cette tranquillité n'étoit
durée. Les Lacédémoniens,
urs ennemis, retomboient
toutes leurs forces; & les
s, sans secours & sans dé-



Les anciens habitans, qui étoien
sés en différentes régions de la G
l'Italie, de la Sicile, au premi
qu'on leur en donna, accouru
avec une joie incroiable, animé
mour de la patrie naturel à tous
mes, & presque autant aussi par
contre Sparte, que le nombre d
n'avoit fait qu'augmenter en eux
bâtit une ville, qui, du nom de
ne, fut appellée Messéne. Parmi
tes événemens de cette guerre,
causa aux Lacédémoniens une v
leur & un sensible déplaisir; parc
tems immémorial il y avoit tou
entre Sparte & Messéne une ha
conciliable, qui paroissoit ne
s'éteindre que par la ruine totale
ou de l'autre.

leurs : c'étoit de trop rechercher une tranquillité présente, & par un amour excessif de la paix de négliger les moiens de se l'assurer pour toujours. Ils avoient pour voisins deux des plus puissans peuples de la Gréce, les Arcadiens & les Lacédémoniens. Ceux-ci, dès leur premier établissement dans le pays, leur déclarérent une guerre ouverte : les autres, au contraire, s'attachérent toujours à eux, & entrérent dans tous leurs intérêts. Mais les Messéniens n'eurent, ni le courage de s'opposer fortement & constamment à des ennemis acharnés & irréconciliables, ni la prudence de ménager avec soin des amis fidéles & affectionnés. Quand ces deux peuples se faisoient la guerre l'un à l'autre, ou qu'ils portoient ailleurs leurs armes, les Messéniens, peu prévoians pour l'avenir, & qui ne songeoient qu'à se procurer un repos présent, se faisoient un devoir de n'épouser les querelles ni des uns ni des autres, & de garder une exacte neutralité. Ils se félicitoient alors eux-mêmes sur leur sagesse & sur leur bonheur, de demeurer ainsi tranquilles au milieu des troubles qui agitoient tout leur voisinage. Cette tranquillité n'étoit pas de longue durée. Les Lacédémoniens, délivrés de leurs ennemis, retomboient sur eux avec toutes leurs forces ; & les trouvant seuls, sans secours & sans dé-

fenſe, les obligeoient ou de ſubir le joug d'une dure ſervitude, ou de s'exiler eux-mêmes de leur patrie. C'eſt ce qui leur arriva pluſieurs fois. Ils devoient faire réflexion, dit Polybe, que [a] comme il n'y a rien de plus déſirable ni de plus ſalutaire qu'une paix fondée ſur la juſtice & ſur l'honneur, auſſi n'y a-t-il rien de plus honteux ni de plus pernicieux en même tems qu'une paix ménagée par de mauvaiſes voies, & achetée au prix de la liberté.

§. V. *Les deux Chefs Thébains à leur retour ſont accuſés & abſolus. Lacédémone implore le ſecours d'Athénes. Les Grecs députent vers Artaxerxe. Crédit de Pélopidas à la Cour de Perſe.*

IL SEMBLE que les deux grands Généraux Thébains, à leur retour dans leur patrie après de ſi mémorables actions, devoient être reçus avec un applaudiſſement général, & comblés de toutes ſortes d'honneurs. Il n'en fut pas ainſi. On les appella tous deux en juſtice comme criminels d'Etat, ſur ce qu'ils n'avoient pas obéi à la loi qui ordonnoit de remettre au commencement du premier mois le commandement aux nouveaux Offi-

[a] Εἰρήνη γὰρ, μετὰ μὲν τοῦ δικαίου καὶ πρέποντος κάλλιστον ἐστὶ κτῆμα καὶ λυσιτελέστατον· μετὰ δὲ κακίας ἢ δειλίας ἐπονειδίστου, πάντων αἴσχιστον καὶ βλαβερώτατον.

tiers, & qu'ils l'avoient retenu quatre mois entiers au-delà du terme, pendant lesquels ils avoient exécuté dans la Messénie, dans l'Arcadie, & la Laconie, toutes les grandes choses dont nous avons parlé.

On est étonné d'une pareille conduite, & l'on ne peut en lire le récit sans une secrette indignation. Mais cette conduite avoit un fondement plausible. Les amateurs zélés d'une liberté nouvellement recouvrée pouvoient craindre la contagion de cet exemple, en autorisant quelque autre Magistrat à se maintenir dans le commandement au-delà du terme expiré, & à tourner ensuite ses armes contre sa patrie même. Il n'y a pas à douter qu'on n'en eût fait autant à Rome; & si les Romains étoient si sévéres contre un Officier, quoique vainqueur, qui auroit combattu sans l'ordre de son Général, qu'auroit-ce été contre un Général qui se seroit conservé, contre les loix, toute l'autorité du commandement pendant quatre mois?

Pélopidas fut cité le premier devant le Tribunal. Il se défendit avec moins de force & de grandeur d'ame qu'on n'avoit sujet de l'attendre d'un homme de son caractére, car il étoit vif & bouillant. Ce courage, fier & intrépide dans les combats, l'abandonna dans le jugement. Son air & son discours, qui avoient je ne sai

Plut. de sui laude, p. 540.

quoi de timide & de rampant, annonçoient un homme qui craignoit la mort, & ne disposérent point les Juges en sa faveur : ce ne fut point sans peine qu'ils le renvoiérent absous. Epaminondas parut d'un air & parla d'un ton tout différent, & il se présenta, pour ainsi dire, de front au péril sans changer de contenance. Au lieu de se justifier, il fit son éloge. Il raconta en termes magnifiques comment il avoit ravagé la Laconie, rétabli la Messénie, réuni l'Arcadie en un seul corps; & conclut, en disant qu'il mourroit avec joie, si les Thébains vouloient bien lui laisser à lui seul la gloire de toutes ces actions, & déclarer qu'il les avoit faites de son chef & sans leur aveu. Tous les suffrages furent pour lui, & il sortit de ce Jugement, comme il avoit coutume de sortir des combats, couvert de gloire & généralement applaudi; tant le véritable courage a de grandeur, & enleve comme par force l'admiration des hommes !

Plut. de præcep. reip. ger. pag. 811.

Il étoit né pour les grandes choses, & donnoit lui-même un air de grandeur à tout ce qu'il faisoit. Un jour ses ennemis, jaloux de sa gloire, & pour lui faire injure, l'avoient fait nommer Téléarque : c'étoit une commission peu digne d'un homme de son mérite. Il ne s'en tint nullement deshonoré, & dit qu'il feroit voir,

que a *non-seulement la charge montre quel est l'homme, mais aussi que l'homme montre quelle est la charge.* En effet il éleva à une grande dignité cet Office qui n'étoit rien auparavant, & dont les fonctions ne consistoient qu'à faire nettoier les rues, emporter les fumiers, & prendre soin des égoûts pour faire écouler les eaux.

Les Lacédémoniens, aiant tout à craindre de la part d'un ennemi que la victoire qu'il venoit de remporter rendoit encore plus fier & plus entreprenant que jamais, & se voiant exposés à chaque moment au péril d'une nouvelle irruption, eurent recours aux Athéniens, & députérent vers ce peuple pour implorer son secours. Celui qui porta la parole, commença par décrire d'une maniére touchante le triste état & l'extrême danger où Sparte se trouvoit réduite. Il exposa la fierté insolente des Thébains, & leurs vûes ambitieuses, qui n'alloient à rien moins qu'à se rendre maîtres de la Gréce. Il fit sentir au peuple ce qu'Athénes avoit à craindre pour elle-même de Thébes, si on lui laissoit prendre de nouveaux accroissemens par le nombre des alliés qui de jour en jour s'attachoient à son parti, & grossissoient ses troupes. Il rappella le souvenir de ces tems heureux où l'union étroite d'Athénes & de Sparte avoit sauvé la Gréce, & com-

Xenoph. l. 6. pag. 609-613.

a Οὐ μόνον ἀρχὴ ἄνδρα δείκνυσιν, ἀλλὰ καὶ ἀρχὴν ἀνήρ.

blé également de gloire les deux peuples. Il finit, en ajoutant que c'en seroit une grande pour les Athéniens de venir au secours d'une ville anciennement amie & alliée, qui plus d'une fois s'étoit sacrifiée généreusement pour l'intérêt & le salut commun.

Les Athéniens ne pouvoient disconvenir de tout ce que le Député avoit avancé dans son discours : mais aussi ils n'avoient pas oublié les mauvais traitemens qu'ils avoient reçus de Sparte en plus d'une occasion, & sur-tout depuis la déroute de Sicile. Cependant la compassion du malheur présent de Sparte l'emporta sur le ressentiment des anciennes injures. Il fut résolu qu'Athénes secourroit les Lacédémoniens de toutes ses forces. Peu de tems après, les Députés de plusieurs peuples s'étant assemblés à Athénes, on y conclut même contre les Thébains une ligue & une confédération, conforme à l'ancien Traité d'Antalcide, & aux intentions du Roi de Perse, qui ne cessoit d'en demander l'exécution.

Xenoph. l. 7. pag. 613-616.

Un léger avantage que les Lacédémoniens remportérent sur leurs ennemis, les tira de l'abbattement où ils avoient été jusqu'alors, comme il arrive ordinairement que dans une maladie mortelle le moindre raion de santé ranime l'espérance, & rappelle la joie. Archidamus fils

Plut. in Agesil. pag. 614. 615. Xenoph. l. 7. pag. 619. 620. Diod. lib. 15. pag. 383.

d'Agésilas, aiant reçu un grand secours que lui envoioit Denys le Jeune Tyran de Sicile, se mit à la tête des troupes, défit les Arcadiens dans une bataille qui fut appellée *la bataille sans larmes*, parce qu'il ne perdit pas un seul homme, & qu'il tua beaucoup de monde aux ennemis. Les Spartiates, auparavant, étoient tellement accoutumés à vaincre, qu'ils étoient devenus presque insensibles au plaisir de la victoire. Mais quand on apprit la nouvelle de ce combat d'Archidamus, & qu'on le vit revenir vainqueur, personne ne put se contenir, ni demeurer dans la ville. Son pere sortit le premier audevant de lui, pleurant de joie & de tendresse. Il étoit suivi des Officiers & des Magistrats. La foule des vieillards & des femmes descendit jusqu'au bord de la riviére en tendant les mains au ciel, & en remerciant les dieux, comme si par cette action Sparte eût lavé l'opprobre dont elle étoit couverte, & qu'elle eût commencé à revoir ces beaux jours dont la gloire avoit autrefois porté si loin sa réputation.

Philiscus, envoié de la part du Roi de Perse pour concilier entre eux les peuples de la Gréce, s'étoit rendu à Delphes, où il convoqua leurs Députés. Le dieu ne fut point du tout consulté. On discuta *Xenoph. p. 619. Diod. pag. 381.*

l'affaire dans l'assemblée. Les Lacédémoniens demandoient qu'on remît sous leur puissance Messéne & ses habitans. Sur le refus que firent les Thébains d'y consentir, l'assemblée se rompit, & Philiscus se retira, après avoir laissé aux Lacédémoniens des sommes considérables pour lever des troupes, & continuer la guerre. Sparte, humiliée & affoiblie par ses pertes, ne donnoit plus de crainte & de jalousie aux Perses; mais Thébes, victorieuse & triomphante, leur causoit de justes inquiétudes.

Xenoph. l. 7. pag. 620-622. Plut. in Pelop. p. 294.

Pour former avec plus de sureté une ligue contre les Thébains, les Alliés avoient député vers le grand Roi. Ceux de Thébes y envoiérent aussi de leur côté Pélopidas; choix plein de sagesse à cause de la grande réputation du Député, ce qui n'est pas indifférent pour le succès d'une ambassade. La renommée, après la bataille de Leuctres, avoit porté son nom & fait retentir le bruit de sa victoire jusqu'aux provinces de l'Asie les plus reculées. Quand il fut arrivé à la Cour, & qu'il parut devant les Satrapes: *Voila*, s'écrioient-ils pleins d'admiration, *voila cet homme qui a ôté aux Lacédémoniens l'empire de la terre & de la mer, & réduit Sparte à se renfermer entre le Taïgéte & l'Eurotas; Sparte, qui depuis peu encore, sous*

s la conduite d'Agésilas, ne tendoit à n moins qu'à nous venir attaquer dans se & dans Echatane.

Artaxerxe, ravi de son arrivée, lui dit des honneurs extraordinaires, & t à tâche de le relever devant les grands Seigneurs de sa Cour, par estime à la vérité pour son grand mérite, mais encore plus par vanité & par amour propre, pour faire entendre à ses sujets que les plus grands & les plus illustres personnages venoient lui faire la cour, & rendre hommage à son bonheur & à sa puissance. Mais, après qu'il l'eut admis à son audience, & qu'il eut entendu ses discours, selon lui plus forts que ceux des Ambassadeurs d'Athénes, & plus simples que ceux des Lacédémoniens, (c'étoit beaucoup dire) il l'aima encore davantage; & comme [a] il est assez ordinaire aux Rois qui savent peu se contraindre, il ne dissimula point l'extrême considération qu'il avoit pour lui, & la préférence qu'il lui donnoit sur tous les autres.

Pélopidas, en habile politique, avoit fait sentir au Roi de quelle importance il étoit pour les intérêts de sa Couronne, de protéger une puissance naissante qui n'avoit jamais porté les armes contre les Perses, & qui formant une espéce d'équilibre entre Sparte & Athénes, pouvoit

a Πάθος βασιλικὸν παθεῖν.

faire une utile diversion contre ces deux Républiques, ennemies perpétuelles & irréconciliables de la Perse, & qui, tout récemment encore, lui avoient causé tant d'inquiétudes & de dommages. Timagore Athénien fut le mieux reçu après lui, parce que fortement occupé du desir d'humilier Sparte, & aussi de plaire au Roi, il avoit paru ne pas s'éloigner des vûes de Pélopidas.

Le Roi aiant pressé Pélopidas de marquer quelle faveur il vouloit de lui, il demanda, » Que Messéne demeurât li-
» bre, & affranchie du joug de Lacédé-
» mone; que les Athéniens, qui s'étoient
» mis en mer pour infester les côtes de la
» Béotie, retirassent leurs galéres, ou
» qu'on leur déclarât la guerre; que ceux
» qui ne voudroient pas entrer dans la
» ligue, ou marcher contre les réfrac-
» taires, fussent attaqués les premiers. «
Tout cela fut ordonné, & les Thébains déclarés amis & alliés du Roi. Lorsqu'on fit la lecture de ce Décret aux Ambassadeurs, Léon, collégue de Timagore, dit assez haut pour qu'Artaxerxe pût l'entendre: *Athénes n'a qu'à chercher maintenant un autre Allié que le Roi.*

Pélopidas, après avoir obtenu tout ce qu'il pouvoit souhaiter, partit de la Cour sans avoir accepté de tous les présens du Roi que ce qu'il faloit pour porter chez

lui une marque de sa faveur & de sa bienveillance ; & ce fut ce qui aggrava les plaintes qu'on fit contre les autres Ambassadeurs des Grecs, qui n'avoient pas été si réservés ni si délicats sur l'article de l'intérêt. Un d'eux, c'étoit celui des Arcadiens, de retour chez lui, dit qu'il avoit vû à la Cour du Roi, force esclaves, mais point d'hommes. Il ajoutoit que toute sa magnificence n'étoit qu'une vaine montre, & que le * Platane d'or tant vanté, & que l'on faisoit si fort valoir, ne pouvoit pas faire ombre à une cigale.

De tous les Députés, Timagore étoit celui qui avoit reçu le plus de présens. Il n'accepta pas seulement de l'or & de l'argent, mais il prit encore un lit magnifique, & des esclaves pour le faire, les Grecs ne lui paroissant pas assez adroits pour ce ministére : ce qui marque que la mollesse & les délices étoient peu connues à Athénes. Il reçut aussi quatre-vingts vaches & des esclaves pour les soigner, comme aiant besoin de prendre du lait pour quelque maladie. Enfin, à son départ, il se fit porter en chaise jusqu'à la mer aux dépens du Roi, qui donna quatre talens à ses porteurs. Quand il fut ar- *Quatre mill écus.*

* *C'étoit un arbre d'or, travaillé avec beaucoup d'art, qui étoit d'un grand prix, & qu'on alloit voir par curiosité.*

rivé à Athénes, Léon son collégue l'accusa de n'avoir eu aucune communication avec lui, & de s'être joint en tout à Pélopidas. On lui fit son procès, & il fut condanné à mort.

Il ne paroit pas que ce fut l'acceptation des présens qui irrita le plus les Athéniens contre Timagore. Car Epicrate, simple porte-faix, qui avoit été du voiage, & qui avoit aussi reçu des présens, aiant dit en pleine assemblée qu'il étoit d'avis qu'on fît un Décret, par lequel il seroit ordonné qu'au lieu de neuf Archontes qu'on élisoit tous les ans, on éliroit neuf Ambassadeurs qu'on prendroit parmi les plus pauvres du peuple, & qu'on les envoieroit au Roi afin qu'ils en revinssent riches, le peuple ne fit que rire de cette plaisanterie. Mais ce qui le piqua davantage, ce fut que les Thébains avoient obtenu tout ce qu'ils avoient demandé. En quoi, dit Plutarque, ils ne considéroient pas assez la grande réputation de Pélopidas, & ne comprenoient pas combien elle étoit plus forte & plus efficace pour persuader, que toutes les harangues & tous les traits de Rhétorique des autres Ambassadeurs, sur-tout auprès d'un Prince accoutumé à caresser & à ménager les plus forts; & les Thébains pour lors l'étoient sans contredit: & d'ailleurs il n'étoit pas fâché d'humi-

ler Sparte & Athénes, anciennes & mortelles ennemies de son trône.

L'estime & la considération que les Thébains avoient pour Pélopidas, ne furent pas peu augmentées par l'heureux succès de cette ambassade, qui avoit procuré l'affranchissement des Grecs & le rétablissement de Messéne, & il en fut extrêmement loué à son retour.

Le théatre où le courage de Pélopidas parut avec le plus d'éclat, fut la Thessalie, dans l'expédition dont il fut chargé par les Thébains contre Alexandre Tyran de Phéres. Je la raporterai de suite, en réunissant sous un seul point de vûe tout ce qui regarde ce grand événement; & je n'en interromprai le récit que par le voiage que fit Pélopidas en Macédoine dans ce même tems, pour y appaiser les troubles dont la Cour étoit agitée.

§. VI. *Pélopidas marche contre Alexandre Tyran de Phéres, & le met à la raison. Il passe en Macédoine pour y appaiser les troubles qui agitoient la Cour, & en améne à Thébes Philippe pour ôtage. Il retourne en Thessalie. Il est arrêté par trahison, & fait prisonnier. Epaminondas le délivre. Pélopidas remporte une victoire contre le Tyran, & est tué dans le combat. Hon-*

neurs singuliers rendus à sa mémoire. Fin tragique d'Alexandre.

Xenoph. l. 6. pag. 579-583. & 598-601.
Diod. lib. 15. pag. 371-373.
AN. M. 3634. AV. J. C. 370.

L'AFFOIBLISSEMENT de Sparte & d'Athénes, qui depuis tant d'années étoient en possession de dominer sur toute la Gréce ou toutes deux ensemble ou séparément, avoit inspiré le desir & fait naître l'espérance à quelques peuples voisins de supplanter ces deux villes, & de s'arroger la primauté. Il s'étoit élevé dans la Thessalie une puissance qui commençoit à devenir formidable. Jason, Tyran de Phéres, avoit été déclaré Généralissime des Thessaliens du commun consentement de tous les peuples de la province; & c'étoit à son mérite généralement reconnu que cette dignité avoit été accordée. Il étoit à la tête d'une armée composée de plus de huit mille chevaux, & de vingt mille hommes pesamment armés, sans compter ceux qui étoient armés à la légére. Que n'auroit-il point pu entreprendro avec des troupes aguerries & intrépides comme étoient les siennes, & qui avoient une entiére confiance dans la valeur & la prudence de leur Chef? La mort arréta ses desseins : il fut assassiné par des particuliers qui avoient conspiré sa perte.

Ses deux freres, Polydore & Poly-

phron, furent substitués à sa place. Celui-ci, pour régner seul, tua Polydore; & bientôt après fut tué lui-même par Alexandre de Phéres, qui s'empara de la tyrannie, sous prétexte de venger la mort de Polydore son pere. C'est contre lui que Pélopidas fut envoié. An. M. 3631 Av. J.C. 369.

Comme ce Tyran faisoit ouvertement la guerre à plusieurs peuples de Thessalie, & s'ouvroit secrettement un chemin pour les assujettir tous, les villes envoiérent à Thébes des Ambassadeurs, pour demander des troupes & un Général. Pélopidas, voiant Epaminondas occupé dans le Péloponnése, se chargea volontiers de cette expédition. Il part donc pour la Thessalie avec une armée, se rend maître de Larisse, & oblige Alexandre de venir à ses piés. Là il travaille par douceur & par amitié à le changer, & à le faire devenir de Tyran un Prince humain & juste. Mais le trouvant incorrigible & d'une brutalité sans exemple, & voiant qu'on se plaignoit tous les jours de sa cruauté, de ses débauches, & de son avarice insatiable, il commença à emploier contre lui de vifs reproches & de fortes menaces. Le Tyran allarmé se dérobe avec ses gardes; & Pélopidas, laissant les Thessaliens à couvert des entreprises du Tyran & en bonne intelligence les uns avec les

Plut. in Pelopid. p. 291 292.
Diod. lib. 15. p. 379.

autres, prend le chemin de la Macédoine où on l'appelloit.

Amyntas II venoit de mourir. Il avoit laissé trois enfans légitimes, Alexandre, Perdiccas, Philippe; & un fils naturel, appellé Ptolémée. Alexandre ne régna qu'un an, & eut pour successeur * Perdiccas, à qui son frere Ptolémée disputa la couronne. Ces deux freres appellérent Pélopidas pour le faire l'arbitre & le juge de leurs querelles, ou pour le prier d'embrasser le parti de celui qui auroit raison, & à qui on auroit fait injustice.

Pélopidas n'est pas plutôt arrivé, qu'il termine tous leurs différends, & rétablit les bannis de part & d'autre. Aiant pris pour ôtage Philippe, frere du Roi Perdiccas, & trente autres enfans des plus grandes maisons de Macédoine, il les méne à Thébes, pour faire voir aux Grecs jusqu'où s'étendoit l'autorité des Thébains par la réputation de leurs forces, & par la confiance entiére que l'on avoit en leur justice & en leur fidélité. Ce fut ce Philippe, pere d'Alexandre le

* *Plutarque met cette querelle entre Alexandre & Ptolémée : ce qui ne peut s'accorder avec le récit qu'Eschine* (de fals. legat. pag. 400.) *fait de ce qui arriva à Perdiccas après la mort d'Alexandre, & que je raporterai dans l'histoire de Philippe. Comme Eschine étoit contemporain, j'ai cru devoir substituer Perdiccas à Alexandre.*

Grand, qui, dans la suite, fit la guerre aux Grecs pour les asservir.

Les troubles & les factions recommencérent quelques années après dans la Macédoine, à l'occasion de la mort de Perdiccas qui avoit été tué dans une bataille. Les amis du mort appellérent Pélopidas. Celui-ci voulant arriver avant que Ptolémée, qui entreprenoit encore de s'établir sur le trône, eût le tems de se reconnoitre, & n'aiant point d'armées, leva à la hâte des soldats mercénaires, & avec ces troupes il marcha contre Ptolémée. Quand ils furent en présence, Ptolémée à force d'argent corrompit ces soldats mercénaires, & les obligea à passer de son côté. En même tems, craignant la réputation & le nom de Pélopidas, il alla au-devant de lui comme au devant de son supérieur & de son maître, eut recours aux caresses & aux priéres, & promit solennellement qu'il garderoit le roiaume pour le fils du défunt, qu'il reconnoitroit pour amis & pour ennemis tous ceux qui le seroient des Thébains; & pour sureté de ses promesses il donna en ôtage son fils Philoxéne, & cinquante jeunes enfans, qui étoient nourris avec lui. Pélopidas les envoia à Thébes.

La trahison des soldats mercénaires lui tenoit fort au cœur. Il apprit qu'ils avoient retiré dans la ville de * Pharsale la plus

* Vil[le de] Thessali[e].

grande partie de leurs biens, avec leurs femmes & leurs enfans. Il jugea que c'étoit une belle occasion de se venger de leur perfidie. Il assemble donc quelques troupes de Thessaliens, & marche à Pharsale. A peine y est-il arrivé, que le Tyran Alexandre se présente devant lui avec une puissante armée. Pélopidas, qui avoit été envoié vers lui comme ambassadeur, croiant qu'il venoit pour se justifier, & pour répondre aux plaintes des Thébains, va à lui avec Isménias seul sans autre précaution. Ce n'est pas qu'il ne le connût pour un scélérat & pour un homme sans foi & sans honneur : mais il se flatoit que le respect qu'il auroit pour Thébes, & la considération de sa dignité & de sa réputation, l'empécheroit de rien entreprendre contre sa personne. Il fut trompé. Le Tyran les voiant seuls & sans armes, les prend prisonniers, & se saisit de Pharsale.

ib. 8. pag. 1. Polybe blâme extrêmement cette imprudence de Pélopidas. Il y a, dit il, dans le commerce de la société des assurances & comme des liens de la bonne foi, sur lesquels on peut raisonnablement compter. Tels sont la sainteté du serment, le gage de femmes & d'enfans livrés en ôtage, &, plus que tout cela encore, la conduite passée & uniforme de ceux avec qui l'on traite. Quand, malgré toutes ces

preuves, on est trompé, c'est un malheur, mais non une faute. Mais se fier à un perfide & à un scélérat connu pour tel, c'est une témérité qui n'est point pardonnable.

Cette noire perfidie d'Alexandre remplit de terreur & de défiance l'esprit de tous ses sujets, qui se doutérent bien qu'après une injustice si criante & une si grande audace, le Tyran n'épargneroit plus personne, & se comporteroit en toutes rencontres & contre toutes sortes de gens en homme désespéré, & qui n'avoit plus rien à ménager. Quand on eut appris cette nouvelle à Thébes, les Thébains, irrités d'un si criminel attentat, envoiérent sur le champ une armée en Thessalie; &, comme ils étoient fâchés contre Epaminondas, qu'ils soupçonnoient, quoique sans raison, d'avoir été, dans une occasion particuliére, trop favorable aux Lacédémoniens, ils nommérent d'autres Généraux; ainsi il n'alla à cette expédition que comme simple particulier. L'amour de la patrie & du bien public étoufoit dans le cœur de ces grands hommes tout ressentiment, & ne leur permettoit pas, comme cela n'est que trop ordinaire, de quitter le service pour quelque pique d'honneur, ou pour un mécontentement personnel.

Plut. in Pelop. pag. 293. Diod. l. p. 381. 38

Le Tyran méne cependant Pélopidas

à Phéres, & les premiers jours il permet à tout le monde de le voir, s'imaginant que cette avanture auroit humilié sa fierté & abbatu son courage. Mais Pélopidas, voiant les habitans de Phéres tout consternés, ne cessoit de les consoler & de les exhorter à avoir bonne espérance, leur promettant que le Tyran seroit bientôt puni. Il lui fit dire à lui-même, qu'il étoit bien imprudent & bien injuste de tourmenter & de faire mourir tous les jours tant de bons citoiens qui ne lui avoient fait aucun mal, & de l'épargner lui, sachant bien qu'il ne seroit pas plutôt sorti de ses mains, qu'il lui feroit porter la peine dûe à ses crimes. Le Tyran, étonné de sa grandeur d'ame, lui aiant fait demander pourquoi il cherchoit ainsi la mort: *c'est*, lui fit dire son illustre prisonnier, *afin que tu périsses d'autant plus tôt, devenu encore plus l'ennemi des dieux & des hommes.*

Depuis ce jour-là le Tyran défendit que personne ne le vît & ne lui parlât. Mais Thébé sa femme, & fille de Jason qui avoit été aussi Tyran de Phéres, aiant appris la constance & le courage de Pélopidas sur le raport de ceux qui le gardoient, eut la curiosité de le voir & de l'entretenir: & Alexandre ne put lui refuser cette permission. Il l'aimoit tendrement; (si pourtant on peut dire qu'un

Cicer. de Sc. lib. 2. 25.

Tyran aime quelqu'un :) mais malgré cette tendresse, il la traitoit fort durement, & étoit dans une défiance continuelle même à son égard. Il n'entroit jamais dans son appartement que précédé d'un esclave qui tenoit à la main une épée nue, & il envoioit auparavant quelqu'un de ses Gardes fouiller dans tous ses coffres, pour voir si l'on n'y trouveroit point quelque poignard caché. Malheureux Prince, s'écrie Cicéron, qui se fioit plus à un esclave & à un barbare qu'à sa propre femme !

Thébé eut donc envie de voir Pélopidas. Elle le trouva dans un triste état, couvert d'un méchant habit, les cheveux fort négligés, & dénué de toute consolation. Ne pouvant retenir ses larmes à un tel spectacle : *Ah*, s'écria-t-elle, *infortuné Pélopidas, que je plains votre pauvre femme ! Non*, lui répliqua-t-il : *c'est vous-même qui êtes à plaindre, Thébé, de pouvoir souffrir un monstre comme Alexandre, n'étant point sa prisonnière.* Ce mot toucha Thébé jusqu'au vif : car elle ne supportoit qu'avec beaucoup de peine la cruauté, les violences, & les débauches infâmes du Tyran. C'est pourquoi allant souvent voir Pélopidas, & se plaignant librement devant lui de tous les outrages qu'elle souffroit, elle s'aigrissoit de plus en plus contre son mari, & sen-

toit croître dans son cœur de jour en jour les sentimens de haine, & le desir de se venger.

Les Généraux des Thébains, qui venoient d'entrer dans la Thessalie, n'y firent rien, & furent obligés par leur incapacité & leur mauvaise conduite d'abandonner le pays. Le Tyran les poursuivit dans leur retraite, les harcela honteusement, & leur tua beaucoup de monde. Toute l'armée auroit été défaite, si les soldats n'eussent obligé Epaminondas, qui étoit parmi eux comme particulier, de prendre le commandement. Epaminondas, avec la cavalerie & l'infanterie armée à la légére, se mit à l'arriére-garde. Posté de la sorte, tantôt soutenant l'ennemi, & tantôt le chargeant à son tour, il acheva heureusement la retraite, & sauva les Béotiens. Les Généraux à leur retour furent condannés chacun à une amende de dix mille dragmes, & Epaminondas substitué à leur place. Uniquement occupé du bien public, il oublioit l'injuste traitement & l'espéce d'affront qu'on venoit de lui faire : & il en fut bien dédommagé par la gloire qu'une conduite si généreuse & si désintéressée lui attira.

Cinq mille ...res.

Il partit peu de jours après à la tête de l'armée, & entra en Thessalie. Sa réputation l'y avoit précédé. Elle avoit déja ré-

randu dans tout le pays & la terreur & la joie: la terreur parmi les amis du Tyran, que le ſeul nom d'Epaminondas effraioit; la joie parmi les peuples, dans l'aſſurance où ils étoient que bientôt ils ſeroient délivrés du joug de la tyrannie, & le Tyran puni de tous les crimes qu'il avoit commis. Mais Epaminondas, préférant le ſalut de Pélopidas à ſa propre gloire, au lieu de pouſſer la guerre vivement comme il l'auroit pu, prit le parti de la tirer en longueur, dans la crainte que le Tyran réduit au déſeſpoir, ne tournât, comme une bête féroce, toute ſa rage contre ſon priſonnier. Car il connoiſſoit ſa violence & ſa brutalité, qui n'écoutoit ni la raiſon ni la juſtice. Il ſavoit qu'il prenoit plaiſir à faire enterrer des hommes tout vifs: qu'il en couvroit d'autres de peaux de ſangliers & d'ours, & que lâchant ſur eux ſes chiens de chaſſe, il les faiſoit déchirer, ou les tuoit à coups de fléches. C'étoient là ſes jeux & ſes divertiſſemens. Dans les villes de Mélibée & de Scotuſſe, qui lui étoient alliées, il convoqua à une aſſemblée les citoiens, & les fit environner par ſes gardes, qui égorgérent devant lui toute leur Jeuneſſe. *Villes de Theſſalie.*

Un jour qu'il entendoit un Acteur de réputation qui jouoit les *Troades* d'Euripide, il ſortit promtement du Théatre,

& envoia dire à cet Acteur qu'il ne s'allarmât point; que s'il sortoit, ce n'étoit point qu'il fût mécontent de lui, mais parce qu'il avoit honte que ses citoiens le vissent pleurer des malheurs d'Hécube & d'Andromaque, lui qui n'avoit jamais eu pitié de ceux qu'il avoit égorgés.

S'il étoit peu susceptible de compassion, il le fut bien ici de crainte & de fraieur. Etonné de la promte arrivée d'Epaminondas, & ébloui de la majesté qui l'environnoit, il se hâta de lui envoier des gens pour se justifier. Epaminondas ne put pas souffrir que les Thébains fissent ni paix ni alliance avec un si méchant homme. Il lui accorda seulement une tréve de trente jours, & après avoir retiré de ses mains Pélopidas & Isménias, il ramena ses troupes.

La crainte n'est pas un maître dont les leçons fassent une profonde & durable impression sur les esprits. Le Tyran de Phéres retourna bientôt à son naturel. Il ruina plusieurs villes de Thessalie, & mit garnison dans celles des Phthiotes, des Achéens, & des Magnésiens. Ces villes députérent à Thébes pour demander un secours de troupes: priant qu'on en donnât le commandement à Pélopidas: ce qui leur fut accordé. Celui-ci étoit près de partir, lorsque tout-à-coup le soleil vint à s'éclipser, & les ténébres à couvrir

Plut. in Pelopid. p. 295-298.
Xenoph. l. 6. pag. 601.

en plein jour la ville de Thébes. L'épouvante & la consternation fut générale. Pélopidas savoit bien ce qu'il faloit penser de cet événement, qui n'avoit rien que de naturel : mais il ne crut pas devoir exposer sept mille Thébains malgré eux, ni les contraindre à partir dans la fraieur dont il les voioit saisis. Il se donna seul aux Thessaliens, & prenant avec lui trois cens chevaux Thébains ou étrangers qui voulurent le suivre, il partit malgré la défense des Devins, & contre l'avis des plus sages.

Il étoit personnellement animé contre Alexandre par le ressentiment des outrages qu'il en avoit reçus. Ce que Thébé sa femme lui avoit dit, & ce qu'il savoit par lui-même, du mécontentement universel où l'on étoit à son égard, lui faisoit espérer qu'il trouveroit de grandes brouilleries dans sa maison, & une disposition générale à la révolte. Mais ce qui l'excitoit & l'enflammoit encore plus, c'étoit la beauté & la grandeur de l'action en elle-même. Car tous ses desirs & toute son ambition étoient de faire voir à tous les Grecs que dans le même tems que les Lacédémoniens envoioient à Denys le Tyran des Généraux & des Officiers, & que d'un autre côté les Athéniens étoient comme à la solde d'Alexandre, & lui avoient érigé une statue de bronze com-

me à leur bienfaiteur; les Thébains étoient les seuls qui déclarassent une guerre ouverte à la tyrannie, & qui entreprissent d'exterminer parmi les Grecs tout gouvernement injuste & violent.

Après avoir donc assemblé son armée à Pharsale, il marcha contre le Tyran. Celui-ci voiant que Pélopidas n'avoit que peu de Thébains, & que lui il avoit une infanterie plus forte du double que celle des Thessaliens, il alla à sa rencontre. Quelqu'un aiant dit à Pélopidas que le Tyran venoit à lui avec une grosse armée: *Tant mieux*, lui répondit-il; *nous en battrons un plus grand nombre.*

Il y avoit, près du lieu qu'on appelle Cynoscéphales, des collines fort élevées & fort droites, situées au milieu de la plaine. Les deux partis s'ébranlent pour faire occuper ces collines par leur infanterie; & en même tems Pélopidas ordonne à sa cavalerie de charger celle des ennemis. Cette cavalerie de Pélopidas enfonça celle d'Alexandre, & comme elle la poursuivoit dans la plaine, on vit tout-à-coup Alexandre sur le haut des collines qui avoit devancé l'infanterie des Thessaliens, & qui tombant rudement sur ceux qui vouloient forcer ces hauteurs & ces retranchemens, tuoit les plus avancés, & repoussoit les autres, & à force de blessures les obligeoit de reculer. Ce

que voiant Pélopidas, il rappella ſa cavalerie, lui commanda de fondre ſur les ennemis, & prenant ſon bouclier, il courut à ceux qui combattoient ſur les collines.

Il eut bientôt percé ſon infanterie, & paſſant dans un moment de la queue à la tête, il redonna à ſes gens une telle vigueur & un tel courage, que les ennemis crurent que c'étoient des hommes frais qui les attaquoient. Ils ſoutinrent deux ou trois charges ſans s'ébranler : mais, lorſqu'ils virent que cette infanterie pouſſoit toujours en avant, & que la cavalerie, revenue de ſa pourſuite, venoit la ſoutenir, ils commencérent à lâcher le pié, en ſe retirant à pas lents, & faiſant toujours face. Alors Pélopidas voiant de deſſus les hauteurs toute l'armée ennemie, qui véritablement n'avoit pas encore pris la fuite, mais qui commençoit à plier, & à ſe mettre en déſordre, il s'arréta & ſe retint quelque tems, cherchant des yeux Alexandre.

Dès qu'il l'eut aperçu à ſon aîle droite, où il rallioit & encourageoit ſes troupes mercénaires, il ne fut plus maître de lui-même, mais enflammé à cette vûe, & abandonnant à ſon reſſentiment ſeul le ſoin de ſa vie, & toute la conduite de l'affaire, il devança de bien loin ſes bataillons, & courut de toute ſa force en appellant & défiant Alexandre. Le Ty-

ran ne répondit point à son défi, & n'osa l'attendre, mais alla se cacher dans le bataillon de ses gardes. Ce bataillon tenant d'abord ferme, les premiers rangs furent enfoncés par Pélopidas, & la plupart des gardes tués sur la place. Les autres, se battant de loin, percérent enfin ses armes, & lui enfoncérent leurs javelots dans l'estomac. Les Thessaliens, allarmés du péril où ils le voioient, accoururent du haut des collines à son secours: mais il étoit déja tombé mort quand ils arrivérent. Alors l'infanterie & la cavalerie Thébaines retournant sur le corps de bataille, le mirent en déroute, le poursuivirent fort loin, & couvrirent la plaine de morts; car ils tuérent plus de trois mille hommes.

Cette action de Pélopidas, quoiqu'elle semble partir d'un grand fonds de valeur, n'est point excusable, & elle a été généralement condannée, parce qu'il n'y a point de véritable valeur sans sagesse & sans prudence. Le courage, quand il est grand, est froid & tranquille. Il se ménage où il faut, & s'expose où il est nécessaire. Un Général doit voir tout, penser à tout; & pour être en état de remédier à tout, il ne se jette pas témérairement dans un danger où il peut être envelopé, & causer par sa mort la perte de toute l'armée.

Euripide, après avoir dit dans une de ses piéces qu'il est très-glorieux à un Général d'armée de remporter la victoire en sauvant sa vie, ajoute *que s'il doit mourir, ce doit être en laissant sa vie entre les mains de la vertu*; comme pour faire entendre que la Vertu seule, non la passion, ni la colére, ni la vengeance, a droit sur la vie d'un Général; & que le premier devoir du courage est de sauver celui qui sauve les autres. Plut. in Pelopid. pag. 317.

C'est ce qui doit faire estimer le beau mot de Timothée. Un jour que Charès montroit aux Athéniens les blessures qu'il avoit reçues pendant qu'il étoit leur Général, & son bouclier qui avoit été percé d'une pique : *Et moi*, reprit Timothée, *quand j'assiégeois Samos, un trait étant venu tomber assez près de moi, j'en fus bien honteux, comme m'étant exposé en jeune homme sans nécessité, & plus qu'il ne convenoit au Chef d'une si grande armée.* Annibal certainement ne peut pas être soupçonné de timidité. On a remarqué que dans un si grand nombre de combats qu'il livra, il ne reçut jamais aucune blessure, si ce n'est au siége de Sagonte. Ibid. p. 278.

C'est donc avec raison qu'on reproche à Pélopidas d'avoir sacrifié à sa valeur toutes ses autres vertus en prodiguant ainsi sa vie, & d'être mort plutôt pour lui-même que pour sa patrie.

donné Pélopidas pendant qu'il étoit en prison, fait avec ses trois freres un complot de le tuer. Tout le palais du Tyran étoit rempli de gardes qui veilloient toute la nuit : mais il ne s'y fioit pas, & comme sa vie étoit en quelque sorte entre leurs mains, il les craignoit plus que le reste des hommes. Il couchoit dans une chambre haute, où l'on montoit par une échelle, qui apparemment se tiroit quand il y étoit entré. Près de cette chambre étoit posté un gros dogue enchaîné, pour y faire la garde. Il étoit terrible, & ne connoissoit que le maître, la maitresse, & le seul esclave qui lui donnoit à manger.

Le tems pris pour l'exécution étant venu, Thébé enferme ses freres pendant le jour dans une chambre voisine. Quand le Tyran fut entré de nuit dans la sienne, comme il étoit chargé de viande & de vin, il s'endormit sur le champ d'un profond sommeil. Thébé sort un moment après, ordonne à l'esclave d'emmener le chien dehors parce que son mari vouloit dormir en repos; & de peur que l'échelle par où il faloit monter, ne fît du bruit quand ses freres monteroient, elle couvrit de laine les échelons. Tout étant ainsi préparé, elle fait monter tout doucement ses freres armés de poignards. Arrivés à la porte, la fraieur les saisit, & ils

ils n'osent avancer. Thébé, toute hors d'elle-même, les menace d'éveiller sur le champ Alexandre, & de lui déclarer leur complot. La honte & la crainte les raniment : elle les fait entrer, les mene près du lit, tient elle-même la lampe. Ils frapent le Tyran à grands coups de poignards, & le tuent. La nouvelle de sa mort se répand bientôt dans la ville. Son cadavre est exposé à toutes sortes d'outrages, foulé aux piés par ses sujets, & livré en proie aux chiens & aux vautours : digne salaire de toutes ses violences & de toutes ses cruautés !

§. VII. *Epaminondas est mis à la tête de l'armée Thébaine. Sa seconde tentative contre Sparte. Célébre victoire qu'il remporte à Mantinée. Sa mort. Son éloge.*

LA PROSPÉRITÉ extraordinaire de Thébes n'étoit pas un petit sujet d'allarme pour les peuples voisins. Tout étoit alors en mouvement dans la Gréce. Il s'y éleva une nouvelle guerre entre les Arcadiens & les Eléens, qui en produisit une autre entre les Arcadiens eux-mêmes. Ceux de Tégée appellérent à leur secours les Thébains, & ceux de Mantinée les Lacédémoniens & les Athéniens. Il y avoit encore des deux côtés quelques autres Alliés. Les premiers donnérent le commandement de leurs troupes à Epa-

AN. M. 3641
AV. J. C. 363
Xenoph. l. 7. pag. 642-644.
Plut. in Agesil. pag. 615.
Diod. pag. 391. 392.

minondas. Il entra auſſitôt dans l'Arcadie, & ſe campa à Tégée, dans le deſſein d'attaquer les Mantinéens, qui avoient quitté l'alliance de Thébes pour embraſſer celle de Sparte.

Aiant été averti qu'Agéſilas s'étoit mis en marche avec des troupes, & qu'il s'avançoit vers Mantinée, il forma une entrepriſe qu'il croioit capable d'éterniſer ſon nom, & d'abbattre entiérement la puiſſance des ennemis. Il part de Tégée pendant la nuit avec ſon armée à l'inſû des Mantinéens, & marche droit à Sparte par un chemin différent de celui que tenoit Agéſilas. Il auroit certainement pris d'emblée la ville qui étoit ſans murs, ſans défenſe, & ſans troupes. Mais, heureuſement pour Sparte, un Crétois aiant informé en diligence Agéſilas de ce qui ſe paſſoit, celui-ci dépécha ſur l'heure un cavalier pour avertir la ville du danger qui la menaçoit, & il y arriva lui-même bientôt après.

Il y étoit à peine arrivé, que l'on vit les Thébains paſſer l'Eurotas, & marcher contre la ville. Epaminondas, qui vit ſon deſſein découvert, crut cependant ne devoir pas ſe retirer ſans avoir fait une tentative. Il s'avance donc avec ſes troupes, & emploiant le courage au lieu de la ruſe, il attaque la ville par différens côtés, perce juſques dans la place publique, &

Polyb. l. 9. pag. 547.

s'empare de cette partie de Sparte qui étoit du côté du fleuve. Agésilas fait face par-tout, & se défend avec beaucoup plus de valeur qu'on n'en devoit attendre de son âge. Il vit bien que ce n'étoit pas alors, comme la premiére fois, le tems de se ménager & de se précautionner seulement, mais qu'il faloit paier d'audace, & combattre en desespéré, moiens dont il ne s'étoit jamais servi, & dans lesquels il n'avoit jamais mis sa confiance, mais qu'il emploia alors fort utilement pour repousser ce danger. Car, par ce beau désespoir & cette sage audace, il arracha sa ville des mains d'Epaminondas. Son fils Archidamus, à la tête de la jeunesse Spartaine, se portoit avec un courage incroiable partout où le danger étoit le plus grand, & avec sa petite troupe arrétoit par-tout l'ennemi, & lui faisoit tête.

Un jeune Spartiate, nommé Isadas, se distingua particuliérement dans cette journée. Il étoit très-beau de visage, parfaitement bien fait, d'une taille avantageuse, & dans la fleur de l'âge. Il étoit sans armes & sans habits, le corps tout reluisant d'huile, & tenoit d'une main une pique, & de l'autre une épée. En cet état il s'élance impétueusement hors de sa maison, & fendant la presse des Spartiates qui combattoient, il se jette sur les ennemis, porte par-tout des coups mor-

tels, & renverse à ses piés tout ce qui s'oppose à lui, sans recevoir lui-même aucune blessure, soit que les ennemis fussent effraiés d'un si étonnant spectacle, soit, dit Plutarque, que les dieux prissent plaisir à le préserver à cause de sa grande valeur. On dit, qu'après le combat, les Ephores lui décernérent une couronne pour honorer ses exploits: mais qu'ensuite ils le condannérent à une amende de mille dragmes, pour avoir osé s'exposer sans armes à un si grand danger.

Cinq cens livres.

Epaminondas, aiant manqué son coup, & prévoiant que les Arcadiens ne manqueroient pas d'accourir au secours de Sparte, & ne voulant pas les avoir en même tems sur les bras avec toutes les forces de Lacédémone, retourna en diligence à Tégée. Les Lacédémoniens & les Athéniens avec leurs Alliés, l'y suivirent de près.

Xenoph. lib. 7. pag. 645-647.

Ce Général, considérant que son commandement alloit expirer, & que s'il ne combattoit, c'en étoit fait de sa réputation, & qu'aussitôt après sa retraite les ennemis tomberoient sur les Alliés de Thébes, & les écraseroient, ordonna à ses troupes de se tenir prêtes pour le combat.

Jamais les Grecs n'avoient combattu entre eux avec des troupes plus nombreuses. L'armée des Lacédémoniens étoit composée de plus de vingt mille hommes de

pié, & de deux mille chevaux, celle des Thébains de trente mille hommes de pié, & de près de trois mille chevaux. A l'aile droite des premiers étoient placés ſur une même ligne les Mantinéens, les Arcadiens, & les Lacédémoniens : au centre, les Eléens & les Achéens, qui étoient les plus foibles de leurs troupes. Les Athéniens formoient ſeuls l'aile gauche. Dans l'autre armée, les Thébains avec les Arcadiens étoient à l'aile gauche : les Argiens à la droite. Les autres Alliés compoſoient le centre. De part & d'autre la cavalerie étoit répandue ſur les ailes.

Le Général Thébain fit ſa marche dans le même ordre de bataille, dans lequel il vouloit combattre, pour n'être pas obligé, en arrivant en préſence de l'ennemi, de perdre dans la diſpoſition des troupes un tems qu'on ne ſauroit trop ménager dans les grandes entrepriſes.

Il n'alla pas droit & de front aux ennemis, mais marchant toujours par ſa gauche ſur une colonne le long des hauteurs, pour leur faire croire qu'il ne penſoit pas à combattre ce jour-là. Quand il fut vis-à-vis d'eux environ à un quart de lieue, il fit alte, & fit mettre bas les armes à ſes troupes, comme s'il avoit eu deſſein de camper là. Les ennemis en effet y furent trompés, & ne comptant plus ſur le combat, ils quittérent leurs armes, ſe diſper-

férent dans le camp, & laissérent éteindre certaine ardeur qui s'allume & s'enflamme dans le cœur des soldats à la vûe prochaine d'une bataille.

Cependant Epaminondas aiant tout d'un coup, par un quart de conversion à droite, converti sa colonne en ligne, & aiant tiré de la tête de sa colonne les meilleures troupes qu'il y avoit placées exprès dans la marche, les replia sur le front de son aile gauche pour la fortifier, & la mettre en état d'attaquer en pointe la phalange Lacédémonienne, laquelle par le mouvement qu'il venoit de faire, s'y trouvoit directement opposée. Il ordonna au centre & à l'aile droite de son armée de marcher très-lentement, & de faire alte avant que d'être à portée de l'ennemi, pour ne point risquer la victoire par des troupes sur lesquelles il ne pouvoit pas compter.

Il prétendoit décider de tout le succès de la bataille par ce corps de troupes choisies qu'il commandoit en personne, & qu'il avoit rangé en colonne, pour choquer l'ennemi en pointe comme une galére, dit Xénophon. Il se tenoit bien assuré que s'il pouvoit percer la phalange des Lacédémoniens qui faisoit la principale force des ennemis, il n'auroit pas de peine à mettre tout le reste en déroute, en chargeant avec ses troupes victorieu-

; tout ce qu'il trouveroit à droite & à
.uche.

Mais, afin d'empécher les Athéniens
ıi étoient à l'aile gauche de venir au fe-
›urs de leur aile droite dans l'attaque
ı'il méditoit, il avança hors de la ligne
ı détachement de cavalerie & d'infan-
:rie, & le posta sur des hauteurs à por-
:e du flanc des Athéniens, tant pour
rotéger sa droite, que pour leur don-
er de l'inquiétude, & leur faire crain-
re d'être pris eux-mêmes en flanc & en
ueue s'ils s'avançoient pour soutenir
:ur droite.

Après avoir fait cette disposition de
›utes ses troupes, il s'ébranla pour tom-
·er sur les ennemis avec tout le poids de
ı colonne. Ils furent étrangement sur-
ris, lorsqu'ils virent Epaminondas s'a-
ancer vers eux avec sa phalange renfor-
ée. Ils reprennent leurs armes, brident
:urs chevaux, & courent à la hâte re-
·rendre leurs rangs.

Pendant qu'Epaminondas marchoit
insi vers l'ennemi, la cavalerie qui cou-
·roit son flanc gauche, la meilleure qui
ût alors dans la Gréce, toute composée
.e Thébains & de Thessaliens, eut ordre
l'attaquer la cavalerie ennemie. Le Gé-
ıéral Thébain, à qui rien n'échapoit,
.voit habilement mélé dans les inter-
·alles de sa cavalerie des archers, des

frondeurs, & des gens de trait, afin qu'ils commençassent à mettre le désordre dans la cavalerie ennemie, en l'accablant d'abord d'une grêle de pierres, de fléches, & de javelots. L'autre armée avoit négligé de prendre la même précaution. Elle avoit fait une seconde faute non moins considérable, en donnant à ses escadrons autant de profondeur que si ç'avoit été une phalange. Aussi cette cavalerie ne put soutenir lontems l'effort de celle des Thébains. Après avoir fait plusieurs charges, & souffert une grande perte, elle fut obligée de se retirer derriére son infanterie.

En même tems Epaminondas, avec son corps d'infanterie, avoit attaqué la phalange Lacédémonienne. Les troupes en vinrent aux mains de part & d'autre avec une ardeur incroiable, les Thébains & les Lacédémoniens étant résolus de périr, plutôt que de céder à leurs rivaux la gloire des armes. Ils commencérent à se battre avec la demi-pique, & ces premiéres armes aiant été bientôt brisées par les efforts des combattans, ils mirent l'épée à la main. La résistance des deux côtés fut opiniâtre, & le carnage fort grand. Chacun méprisant le danger, & ne cherchant qu'à se distinguer par quelque coup d'éclat, aimoit mieux mourir dans son rang, que de reculer d'un pas.

Cet acharnement réciproque aiant duré lontems, sans qu'on pût voir encore de quel côté tourneroit la victoire, Epaminondas, pour la forcer à se déclarer pour lui, crut devoir faire un effort extraordinaire, & paier de sa personne sans ménager sa vie. Il prend donc ce qu'il trouve autour de lui de gens les plus braves & les plus déterminés, en forme une troupe, se met lui-même à leur tête, va fondre avec impétuosité sur les ennemis où la mélée étoit la plus vive, & du premier coup de javelot qu'il lance il blesse le Général des Lacédémoniens. Sa troupe, à son exemple, aiant blessé & tué tout ce qui se rencontroit, rompt & perce la phalange. Les Lacédémoniens, effraiés par la présence d'Epaminondas, & accablés par le poids de cette troupe intrépide, sont forcés de plier. Le gros des Thébains, excité par l'exemple & le succès de leur Général & de sa troupe choisie, enfonce à droite & à gauche les ennemis, & en fait un grand carnage. Mais quelques troupes des Lacédémoniens, s'apercevant qu'Epaminondas s'abandonnoit trop à son ardeur, se rallient tout d'un coup, retournent contre lui, & le chargent d'une grêle de traits. Pendant qu'il repousse une partie de ces traits, qu'il évite & écarte les autres, & qu'il combat en héros pour assurer la victoire

aux ſiens, un Spartiate nommé Callicrate, lui porte avec ſon javelot un coup mortel dans la poitrine à travers ſa cuiraſſe. Le bois du javelot aiant été briſé, & le fer qui étoit demeuré dans la plaie lui cauſant une douleur inſupportable, il tombe auſſitôt. Le combat recommence autour de lui avec une nouvelle fureur, les uns faiſant tous leurs efforts pour le prendre vif, & les autres pour le ſauver. Enfin les Thébains vinrent à bout de l'enlever, aiant mis en fuite les ennemis. Ils ne les pourſuivirent qu'à une courte diſtance, & étant revenus ſur leurs pas, ils ſe contentérent de demeurer maîtres du champ de bataille & des corps morts, ſans profiter de leur victoire, & ſans ſonger à rien entreprendre, comme s'ils euſſent attendu l'ordre du Général.

La cavalerie, conſternée par l'accident d'Epaminondas qu'elle croioit mort, & paroiſſant plutôt vaincue que victorieuſe, négligea pareillement de pouſſer ſes avantages, & retourna à ſon premier poſte.

Pendant que tout ceci ſe paſſoit à l'aile gauche des Thébains, la cavalerie Athénienne attaqua celle des Thébains qui étoient à l'aile droite. Mais comme celle-ci, outre la ſupériorité du nombre, avoit l'avantage d'être ſecondée par l'infanterie légére mêlée dans ſes intervalles, elle

chargea rudement les Athéniens, & les aiant accablés de traits, les rompit, & les obligea à prendre la fuite. Après les avoir ainsi repoussés & mis en désordre, au lieu de les poursuivre, elle jugea plus à propos de tourner ses armes contre l'infanterie des Athéniens. Elle la prit en flanc, l'ébranla, & la poussa fort vivement. Dans le moment qu'elle étoit prête à prendre la fuite, le Général de la cavalerie des Eléens qui commandoit un corps de réserve, voiant le danger où étoit cette phalange, accourut à son secours, chargea la cavalerie des Thébains qui ne s'attendoient à rien moins, les força de se retirer, & regagna sur eux tout l'avantage qu'ils avoient pris. Dans ce même tems, la cavalerie Athénienne, qui avoit d'abord été mise en déroute, voiant qu'on ne la poursuivoit point, se rallia, & au lieu de venir au secours de son infanterie maltraitée, elle alla attaquer le détachement que les Thébains avoient posté sur les hauteurs hors de la ligne, & le passa au fil de l'épée.

Après ces divers mouvemens, & cette alternative d'avantages & de pertes, toutes les troupes de part & d'autre demeurérent dans l'inaction, & les trompettes des deux armées, comme de concert, sonnérent en même tems la retraite. Les deux partis s'attribuérent chacun la vic-

toire, & dressérent un trophée : les Thébains, parce qu'ils avoient défait l'aile droite, & qu'ils étoient demeurés maîtres du champ de bataille ; les Athéniens, parce qu'ils avoient taillé en piéces le détachement. Et par ce point d'honneur, chacun refusa d'abord de demander les corps morts, ce qui étoit chez les Anciens donner un aveu de sa défaite. Néanmoins les Lacédémoniens envoiérent les premiers un héraut pour demander la liberté d'ensevelir les morts. Et pour lors chacun ne songea plus qu'à rendre aux siens les derniers devoirs.

Tel fut le succès de la fameuse bataille de Mantinée. Xénophon, dans le récit qu'il en fait, & qui termine son histoire, avertit le Lecteur de se rendre attentif à la disposition des troupes Thébaines, & à l'ordre de bataille qu'il décrit en homme savant dans la guerre & expérimenté. Et Monsieur le Chevalier Follard, qui regarde avec raison Epaminondas comme un des Généraux les plus accomplis que la Gréce ait portés, dans la description qu'il fait de cette bataille, ne craint point de la donner comme le chef-d'œuvre de ce grand Capitaine.

On avoit porté Epaminondas dans le camp. Les chirurgiens, après l'avoir examiné, déclarérent que, dès qu'on auroit tiré le fer de la plaie, il expireroit. Cette

parole remplit de trouble & de douleur tous les assistans : ils étoient inconsolables de voir mourir un si grand homme, & de le voir mourir sans enfans. Pour lui, la seule inquiétude qu'il témoigna, fut sur ses armes, & sur le succès de la bataille. Quand on lui eut montré son bouclier, & qu'on l'eut assuré que les Thébains avoient remporté la victoire; alors se tournant vers ses amis avec un visage tranquille & serein : » Ne regardez pas, leur dit-il, ce jour-ci comme » la fin de ma vie, mais comme le commencement de mon bonheur, & le » comble de ma gloire. Je laisse Thébes » triomphante, la superbe Sparte humiliée, & la Gréce délivrée du joug de la » servitude. Au reste, je ne compte point » mourir sans enfans : Leuctres & Mantinée sont pour moi deux filles illustres, qui ne laisseront point périr mon » nom « Après avoir ainsi parlé, il tira le fer de sa plaie, & rendit l'ame.

On peut dire avec vérité que la puissance de Thébes expira en quelque sorte avec ce grand homme, que Cicéron [a] paroit mettre au-dessus de tout ce que la Gréce a porté d'hommes illustres. En effet, [b] dit Justin, comme un dard, lors-

a Epaminondas, princeps, meo judicio, Græciæ. *Acad. Quæst. l.* 1. *n.* 4.

b Nam sicuti telo, si primam aciem præfregeris, reliquo ferro vim nocendi

qu'on en a brisé la pointe, n'est plus en état de nuire; Thébes aussi, après avoir perdu son Chef, ne fut plus formidable à ses ennemis, & sa puissance parut comme émoussée & anéantie par la mort d'Epaminondas. Avant lui, cette ville ne s'étoit distinguée par aucune action mémorable: après lui, elle retomba dans sa premiére obscurité. Ainsi l'on vit naître & périr sa gloire avec ce grand homme.

On a a douté s'il étoit plus grand Capitaine ou plus homme de bien. Il ne chercha point à dominer lui-même, mais à rendre sa patrie dominante: & il porta le désintéressement si loin, qu'il ne laissa pas en mourant de quoi fournir aux frais de ses funérailles. Philosophe de bonne foi, & pauvre par goût, il méprisa les richesses, sans vouloir ce semble qu'on lui tînt compte de ce mépris; &, si l'on

sustuleris: sic illo velut mucrone teli ablato duce Thebanorum, rei quoque publicæ vires hebetatæ sunt: ut non tam illum amisisse, quàm cum illo interiisse omnes viderentur. Nam neque hunc ante ducem ullum memorabile bellum gessere; nec postea virtutibus, sed cladibus, insignes fuere: ut manifestum sit, patriæ gloriam & natam & extinctam cum eo fuisse. *Justin. L.* 6. *c.* 8.

a Fuit incertum, vir melior an dux esset. Nam & imperium non sibi semper, sed patriæ quæsivit; & pecuniæ adeo parcus fuit, ut sumptus funeri defuerit. Gloriæ quoque non cupidior quàm pecuniæ: quippe recusanti omnia imperia ingesta sunt, honoresque ita gessit, ut ornamentum non accipere, sed dare ipsi dignitati videretur. *Justin.*

en croit Justin, il ne fut pas plus avide de gloire que d'argent. Ce fut toujours malgré lui qu'on lui donna les commandemens dont il fut chargé; & il s'y conduisit de telle maniére, qu'il fit plus d'honneur aux dignités qu'on lui conféroit, que lui-même n'en fut honoré.

Quoique pauvre par lui-même & sans revenus, sa pauvreté même, qui lui attiroit l'estime & la confiance des riches, le mit en état de faire du bien aux autres. Quelqu'un de ses amis se trouvant fort à l'étroit, il l'envoia chez un des citoiens de Thébes les plus opulens, avec ordre de lui demander de sa part mille écus. Celui-ci étant venu chez lui pour s'informer du motif qui l'avoit porté à lui adresser cet ami: [a] *C'est*, lui répondit Epaminondas, *que cet homme de bien est dans le besoin, & que vous êtes riche.*

Plut. d[e] præcept. r[ei] pub. ger. p. 809.

Un tal[ent]

Il [b] avoit puisé ces sentimens de générosité & de noblesse dans l'étude des Belles-Lettres & de la Philosophie, qui avoient fait dès ses plus tendres années sa plus ordinaire occupation, & son unique plaisir; de sorte que l'on étoit étonné, & que l'on se demandoit, comment & dans quel tems cet homme, tou-

a Ὅτι χρηστὸς, εἶπεν οὗτος ὤν, πένης ἐστί· σὺ δὲ πλουτεῖς.

b Jam literarum studium, jam philosophiæ doctrina tanta, ut mirabile videretur unde tam insignis militiæ scientia homini inter literas nato. *Justin.*

jours occupé de ſciences, avoit pu apprendre, ou plutôt ſaiſir dans un tel degré de perfection l'art militaire. Avare de ſon loiſir, qu'il conſacroit à l'étude de la philoſophie qui étoit ſa paſſion, il fuioit les emplois publics, & ne briguoit que pour s'en exclure. Sa modération le cachoit ſi bien, qu'il vivoit preſque inconnu. Son mérite le décéla pourtant. On l'arracha de la ſolitude, pour le mettre à la tête des armées : & il fit voir que la philoſophie, mépriſée ordinairement par ceux qui aſpirent à la gloire des armes, eſt merveilleuſement propre à former des Héros. Car, outre que la plus grande avance pour vaincre les ennemis, c'eſt de ſavoir ſe vaincre ſoi-même, on apprenoit * anciennement dans cette école les grandes maximes de la ſaine politique, la régle de tous les devoirs, les motifs de s'en bien acquitter, ce qu'on doit à ſa patrie, l'uſage qu'on doit faire de ſon autorité, en quoi conſiſte le vrai courage, en un mot ce qui fait le bon citoien, l'homme d'Etat, le grand Capitaine.

Il avoit l'eſprit orné en toutes maniéres : il poſſédoit parfaitement le talent de la parole : il s'étoit exercé dans les ſciences les plus ſublimes. Mais une modeſte retenue jettoit un voile ſur toutes ces rares

* *Les écrits de Platon, de Xénophon, d'Ariſtote, en ſont la preuve.*

qualités, qui en augmentoit encore le prix; & il ne savoit ce que c'étoit que d'en faire parade. Spintharus, en faisant son éloge, disoit *qu'il n'avoit jamais connu personne, ni qui sût plus que lui, ni qui parlât moins.* Plut. de a dit. p. 39.

Ainsi l'on peut dire, à la louange d'Epaminondas, qu'il fit mentir le proverbe qui traitoit les Béotiens d'hommes grossiers & stupides. C'étoit [a] l'idée commune qu'on en avoit, & l'on imputoit ce défaut à la grossiéreté de l'air du pays, comme aussi l'on attribuoit la délicatesse du goût des Athéniens à la subtilité de l'air qu'ils respiroient. Horace dit qu'à juger d'Alexandre par son mauvais goût sur la poésie, on jureroit que c'est un franc Béotien: Epist. 1. lib. 2.

Bœotum in crasso jurares aere natum.

Un jour qu'on reprochoit à Alcibiade son peu d'inclination pour la musique, il s'avisa de dire pour derniére excuse: *C'est aux Thébains à * chanter comme ils font, eux qui ne savent point parler.* Pindare & Plutarque, deux Béotiens qui ne sentent guére le terroir, & qui prouvent bien que l'esprit est de tout pays, passent eux-mêmes condannation sur la bêtise

* Ils étoient grands Musiciens.

a Inter locorum naturas quantum intersit videmus...... Athenis tenue cœlum, ex quo acutiores etiam putantur Attici: crassum Thebis, itaque pingues Thebani. *Cic. de Fato, n. 7.*

de leurs compatriotes. Epaminondas fit honneur à ſa patrie, non-ſeulement par ſes grands exploits de guerre, mais encore par cette ſorte de mérite que donne la beauté de l'eſprit, & l'étude des ſciences.

Je finirai ſon portrait & ſon caractére par un trait, qui ne le céde en rien à tous les autres, & qu'on peut même leur préférer, parce qu'il montre un bon cœur & une ame ſenſible; qualité rare, ſurtout parmi les Grands, mais infiniment plus eſtimable que toutes ces qualités brillantes, qui ſont l'objet le plus ordinaire de l'admiration du commun des hommes, & qui preſque ſeules paroiſſent dignes d'être imitées & enviées. La victoire de Leuctres avoit attiré ſur Epaminondas les yeux & l'admiration de tous les peuples voiſins, & le faiſoit regarder comme l'appui & le reſtaurateur de Thébes, comme le vainqueur & le triomphateur de Sparte, comme le Libérateur de toute la Gréce, en un mot comme le plus grand homme & le plus grand Capitaine qui eût jamais été. Au milieu de cet applaudiſſement général, ſi capable de cauſer dans l'eſprit d'un Général d'armée une ſorte d'enivrement, Epaminondas, peu ſenſible à une gloire ſi flateuſe & ſi méritée: *Ma joie*, dit-il, *eſt celle que je ſai que cauſera à mon*

Plut. in Coriol. p. 215.

re & à ma mere la nouvelle de ma victoire.

Il me semble que l'Histoire n'a rien de plus précieux que de pareils sentimens, qui font honneur à l'humanité, & qui partent d'un cœur que la fausse gloire & la fausse grandeur n'ont point corrompu. J'avoue qu'on ne peut voir sans douleur ces nobles sentimens s'éteindre parmi nous tous les jours de plus en plus, surtout dans ceux que leur naissance ou leur rang élévent au-dessus des autres, qui souvent ne sont ni bons peres, ni bons fils, ni bons maris, ni bons amis, & qui croiroient se dégrader s'ils témoignoient à l'égard de pere & de mere cette affectueuse tendresse, dont un payen nous donne ici un si bel exemple.

Jusqu'au tems d'Epaminondas on avoit vû deux villes exercer alternativement une espéce d'empire sur toute la Gréce. La justice & la modération de Sparte lui avoient procuré d'abord une prééminence marquée, que la fierté & la hauteur de ses Généraux, & sur-tout de Pausanias, lui firent bientôt perdre. Les Athéniens, jusqu'à la guerre du Péloponnése, occupérent le premier rang, mais de telle sorte qu'on ne s'en apercevoit presque qu'au soin qu'ils avoient de le remplir dignement, & que leurs inférieurs avoient lieu de se croire toujours leurs égaux. Ils ju-

geoient pour lors, & avec raiſon, que la véritable maniére de commander & d'être maître, c'eſt de ne faire ſentir ſa ſupériorité que par des bienfaits. Ce tems, ſi glorieux pour Athénes, fut environ de quarante-cinq ans. Ils conſervérent encore en partie cette prééminence pendant les vingt-ſept années que dura la guerre du Péloponnéſe; ce qui fait en tout les 72 ou 73 ans que Démoſthéne donne à la durée de leur empire. Mais pendant ce dernier eſpace de tems, les Grecs, rebutés de la fierté d'Athénes, n'en recevoient la loi qu'à contre-cœur. Les Lacédémoniens redevinrent donc encore les arbitres de la Gréce, & le furent près de trente ans, à compter depuis que Lyſandre ſe fut rendu maître d'Athénes, juſqu'à la premiére guerre que les Athéniens, rétablis par Conon, entreprirent contre Sparte devenue plus fiére que jamais, pour ſe ſouſtraire eux & les autres Grecs à ſa tyrannie. Enfin Thébes parut ſur les rangs, & par le mérite éclatant d'un ſeul homme ſe vit à la tête de toute la Gréce. Mais cet éclat fut d'une courte durée, & la mort d'Epaminondas, comme nous l'avons déja obſervé, replongea cette ville dans la même obſcurité où il l'avoit trouvée.

Demoſth. lip. 3. p.

Démoſthéne remarque, dans l'endroit même que je viens de citer, que la prééminence qu'on vouloit bien accorder

ſoit à Sparte ſoit à Athénes, étoit une prééminence d'honneur non de domination, & que l'eſprit de la Gréce étoit de conſerver dans les autres villes une ſorte d'égalité & d'indépendance. Auſſi, dit-il, dès que la ville dominante tentoit de s'arroger ce qui ne lui appartenoit point, & vouloit, contre les régles de la juſtice, ébranler les uſages établis, tous les Grecs croioient devoir courir aux armes, & ſans nul ſujet de mécontentement perſonnel, épouſer avec ardeur la querelle des offenſés.

J'ajouterai ici une autre réflexion de Polybe bien ſenſée. Il attribue la ſage conduite des Athéniens dans les tems dont j'ai parlé, à la ſageſſe des Chefs qui étoient pour lors à la tête des affaires, & il ſe ſert d'une comparaiſon qui marque bien le caractére de ce peuple. Un vaiſſeau qui eſt ſans maître, dit-il, ſe trouve expoſé à de grands périls, lorſque chacun exige qu'on le méne à ſon gré, & ne veut point ſe laiſſer conduire. Quand il ſurvient une rude tempête, alors le danger même réunit les eſprits : on s'abandonne à l'habileté du pilote, & tous les rameurs faiſant leur devoir, le vaiſſeau eſt ſauvé & mis en ſureté. Mais ſi, l'orage ceſſé, & le tems devenu ſerein, la diſcorde recommence dans le vaiſſeau ; que ceux qui y ſont n'écoutent plus le pilote,

Polyb. l. 7. p. 488.

& prétendent ſe conduire à leur tête; que les uns veuillent continuer leur voiage, les autres s'arréter au milieu de la courſe; que d'un côté on déploie les voiles, & que de l'autre on les plie: il arrive ſouvent, qu'après avoir échapé à de violens orages, on fait naufrage dans le port même. Voilà, dit Polybe, une image naïve de la République d'Athénes. Tant qu'elle ſe laiſſa conduire, & qu'elle écouta ſes illuſtres Chefs, un Ariſtide, un Thémiſtocle, un Périclès, elle ſortit toujours victorieuſe des plus grands périls. Mais la proſpérité l'aveugla & la perdit. Ne ſuivant plus que ſon caprice, & devenue indocile & intraitable, elle ſe précipita dans les plus grands malheurs.

§. VIII. *Mort d'Evagore roi de Salamine. Nicoclès ſon fils lui ſuccéde. Caractére admirable de ce Prince.*

An. M. 3630. Av. J. C. 374. *Diod. l.* 15. p. 363.

LA TROISIÉME année de la CIe Olympiade, & peu de tems après que les Thébains eurent détruit Platée & Theſpies, comme on l'a marqué auparavant, Evagore roi de Salamine dans l'île de Cypre, dont il a été beaucoup parlé dans le volume précédent, fut aſſaſſiné par un de ſes Eunuques. Nicoclès ſon fils lui ſuccéda. Il avoit un beau modéle dans la perſonne de ſon pere, & il

›it qu'il ſe fit un devoir & qu'il prit à
ıe de marcher ſur ſes traces. Quand il
; poſſeſſion du trône, il trouva le Tré-
·public abſolument épuiſé par les
ındes dépenſes que ſon pere avoit été
ligé de faire dans la longue guerre qu'il
; à ſoutenir contre le Roi de Perſe. Il
oit que la plupart des Princes, dans
pareilles conjonctures, ſe croient tout
mis, & que tout moien leur paroit lé-
ıme pour rétablir leurs affaires. Pour
, il ſe conduiſit ſelon d'autres princi-
. On n'entendit point parler ſous ſon
ne d'exils, de taxes, de confiſcation
biens. La félicité publique fut ſon
ıque objet, & la juſtice ſa vertu favo-
. Il acquitta peu à peu les dettes de
tat, ſans fouler le peuple par des im-
s exceſſifs, mais en retranchant toutes
dépenſes inutiles, & uſant d'une ſage
nomie dans l'adminiſtration de ſes
enus. » Je ſuis ſûr, diſoit-il, qu'il ne
e trouvera aucun citoien qui ſe plaigne
ue je lui aie fait le moindre tort; &
'ai la conſolation d'en avoir enrichi
lufieurs, & de les avoir comblés de
ienfaits. » Il croioit que cette ſorte de
nité, ſi c'en eſt une, devoit être permiſe
n Prince, & qu'il lui étoit glorieux de
uvoir faire un tel défi à ſes ſujets.
Il ſe piquoit encore principalement
ıne autre vertu, d'autant plus admira-

Iſocrat. in Nicocle, pag. 64.

Ibid. 65. 66.

Ibid. p. 67.

ble dans les Princes, qu'elle y eſt plus rare; je veux dire la tempérance. Il eſt beau, mais bien difficile, dans un âge & dans une fortune où tout paroit permis, & où la volupté armée de tous ſes attraits & de tous ſes artifices dreſſe ſans ceſſe des embuches à un jeune Prince, & va au-devant de ſes deſirs, de réſiſter lontems à de ſi violentes & de ſi douces attaques. Nicoclès faiſoit gloire de n'avoir jamais connu d'autre femme que la ſienne pendant tout le tems de ſon régne; & il s'étonnoit que tous les autres contrats étant reſpectés dans la ſociété civile, celui du mariage, le plus ſacré & le plus inviolable de tous, fût impunément violé; & qu'on ne rougît point de commettre à l'égard de ſon épouſe une infidélité, dont on ſeroit au déſeſpoir qu'elle ſe rendît elle-même coupable.

Tout ce que je viens de raporter de la juſtice & de la tempérance de Nicoclès, Iſocrate le met dans la bouche de ce Prince même; & il n'y a pas d'apparence qu'il l'eût fait ainſi parler, ſi ſa conduite n'eût répondu à de tels ſentimens. C'eſt dans un diſcours où ce Roi marque à ſon peuple quels ſont les devoirs des ſujets à l'égard des Princes; amour, reſpect, obéiſſance, fidélité, dévouement entier & ſans bornes: & pour les engager plus efficacement à remplir tous ces devoirs, il ne dédaigne

dédaigne pas de leur rendre compte de sa conduite & de ses sentimens.

Dans un autre discours qui précéde celui-ci, Isocrate expose à Nicoclès tous les devoirs de la Roiauté, & lui donne sur ce sujet d'excellens avis. Je ne puis en raporter ici qu'une très-petite partie. Il commence par lui déclarer que les particuliers ont bien plus de secours que lui pour la vertu, par la médiocrité de leur état, par les travaux & les soins qui en sont inséparables, par les malheurs où souvent ils se trouvent exposés, par l'éloignement des délices & du luxe, & surtout par la liberté qu'ont leurs parens & leurs amis de leur donner des conseils; au lieu que tous ces avantages manquent pour l'ordinaire aux Princes. Il ajoute qu'un Roi, pour se mettre en état de bien gouverner, doit éviter une vie oisive & desoccupée, donner un tems réglé au travail & aux affaires, se former un Conseil de ce qu'il y a dans un roiaume de gens plus habiles & plus expérimentés, travailler à se rendre supérieur aux autres par son mérite & sa prudence, comme il l'est par sa dignité, sur-tout se faire aimer de ses sujets, & pour cela les aimer lui-même sincérement, & s'en regarder comme le pere. » Conservez, lui dit-il, la » religion que vous avez reçue de vos pe» res, mais comptez que le culte & le sa-

Isocrat. ad Nicocl.

» crifice le plus agréable que vous puissiez offrir à la Divinité, est celui du cœur, en vous rendant bon & juste. Montrez en toute occasion un tel respect pour la vérité, qu'on se fie plus à une simple parole de votre part, qu'au serment des autres. Soyez guerrier par l'habileté dans le métier des armes, & par un appareil de guerre capable d'intimider vos ennemis, mais pacifique par inclination, & par une rigide exactitude à ne rien prétendre & à ne rien entreprendre d'injuste. L'unique preuve certaine que vous aurez bien régné, sera de pouvoir vous rendre ce témoignage, que sous votre régne votre peuple est devenu & plus heureux, & plus sage.

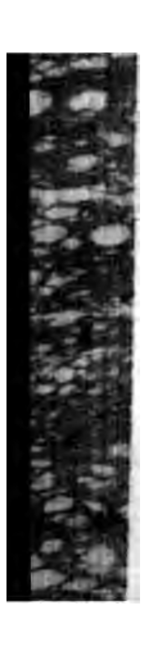
Ce qui m'a paru le plus remarquable dans ce discours, c'est que les avis qu'Isocrate donne à ce Roi n'y sont accompagnés d'aucunes louanges, ni de ces ménagemens étudiés & de ces tours artificieux, sans lesquels la timide vérité n'ose approcher du trône; ce qui est un grand éloge, encore plus pour le Prince, que pour l'Ecrivain. Nicoclès, loin d'être choqué des avis qu'on lui donnoit, les reçut avec joie; & pour en marquer sa reconnoissance à Isocrate, il lui fit présent de vingt talens, c'est-à-dire de vingt mille écus.

...ut. in vit. ...rat. pag.

tiens n'eurent pas moins d'empressement, à cause de la grande attente qu'avoit excité le nom & la réputation d'Agésilas. Ils accouroient tous en foule sur le rivage pour le voir. Mais lorsqu'au lieu d'un grand & magnifique Prince, selon l'idée que leur en avoient donné ses belles actions, ils n'aperçurent aucun éclat, aucune magnificence, ni sur sa personne, ni dans son équipage, & qu'ils virent seulement un vieillard d'une chétive mine, petit de corps, sans aucune apparence, & vétu d'une méchante robe d'une étofe fort grossiére, il leur prit une envie démesurée de rire, & ils lui appliquérent la fable d'une montagne en travail.

Quand il fut arrivé auprès du Roi Tachos, & qu'il eut joint ses troupes à celles d'Egypte, il fut fort étonné de voir qu'on ne le nomma pas Général de toute cette armée comme il s'y étoit attendu, mais seulement des troupes étrangéres; que Chabrias l'Athénien fut fait Général des troupes de mer, & que Tachos retenoit pour lui le commandement en chef. Ce ne fut pas là le seul déplaisir qu'il eut à essuier.

Tachos prit la résolution de marcher vers la Phénicie, aimant mieux faire de ce pays-là le théatre de la guerre, que d'attendre l'ennemi dans l'Egypte. Agési-



Les Perses firent leurs p
tant de lenteur, que deux a
s'écoulérent avant qu'on e
Acoris, roi d'Egypte, v
Eufeb. in Chron. Psammuthis, qui lui succ
qu'un an. Après lui vint I
quatre mois après Nectané
dix ou douze ans.

AN. M. 3630. AV. J. C. 374. *Diod. l. 15. pag. 355.* Pour tirer plus de trou
Artaxerxe y envoia des Ar
clarer à tous les Etats, qu
doit qu'ils vécussent tous e
sur le pié du Traité d'Ant
retirât toutes les garnisons
sât toutes les villes jouir de
leurs propres loix. Toute
avec plaisir cette Déclarati
Thébains qui refusérent de

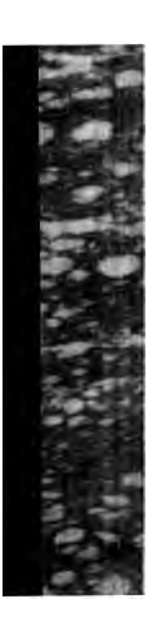
Diod. pag. 358. 359. Enfin tout étant prêt p
l'Egypte, on forma un car

Les forces de mer étoient proportionnées à celles de terre. Car leur flote étoit de trois cens galéres, outre deux cens autres vaiſſeaux à trente rames, & un nombre prodigieux de barques pour les proviſions néceſſaires à la flote & à l'armée de terre.

L'armée & la flote ſe mirent en mouvement en même tems; &, pour agir de concert, elles s'éloignoient le moins qu'il leur étoit poſſible l'une de l'autre. L'ouverture de la guerre devoit ſe faire par l'attaque de Péluſe ; mais on avoit donné tant de tems aux Egyptiens, que Nectanébus leur en rendit l'approche impraticable & par terre & par mer. Ainſi la flote, au lieu de faire là ſa deſcente, comme on l'avoit projetté, paſſa outre, & alla dans la bouche du Nil appellée Mendéſienne. Le Nil, en ce tems-là, ſe jettoit dans la mer par ſept différentes bouches, dont il ne reſte plus aujourd'hui que deux; & à chaque embouchure il y avoit un Fort avec une bonne garniſon pour en défendre l'entrée. La Mendéſienne n'étant pas ſi bien fortifiée que celle de Péluſe où l'on attendoit l'ennemi, la deſcente s'y fit ſans beaucoup de peine. Le Fort fut emporté l'épée à la main, & on n'y fit quartier à perſonne.

Damiette & Roſette.

Après cette action d'éclat, Iphicrate vouloit qu'on remontât le Nil ſans per-



fraper, on auroit trouvé
ſans défenſe, elle eût été
ment emportée, & toute
reconquiſe. Mais le gros
tant pas encore arrivé, P
devoir l'attendre, & ne v
treprendre qu'il n'eût ra
ſes forces, ſous prétexte
ſeroient invincibles, &
point d'obſtacle capable
Iphicrate, qui ſavoit
affaires de la guerre ſur-
momens favorables & dé
ſaiſir, en jugeoit tout aut
déſeſpoir de voir qu'on
une occaſion qui ne ſe r
mais, il demanda inſt
moins on lui permît d'y a
avec ſes vingt mille homr

bonne garnison dans Memphis, & avec le reste tinrent la campagne, & harassérent tellement l'armée des Perses, qu'ils l'empéchérent de s'avancer au-dedans du pays. Après cela survint l'inondation du Nil, qui aiant couvert d'eau toute la campagne, obligea les Perses de retourner dans la Phénicie, après avoir perdu inutilement une bonne partie de leur armée.

Ainsi cette expédition, qui avoit couté des sommes immenses, & dont les seuls préparatifs avoient donné tant de peine depuis plus de deux ans, échoua entiérement, & n'aboutit qu'à causer une haine irréconciliable entre les deux Généraux qui y avoient commandé. Pharnabaze, pour s'excuser, accusoit Iphicrate d'en avoir empéché la réussite. Iphicrate, avec beaucoup plus de raison, en attribuoit toute la faute à Pharnabaze. Mais sachant fort bien que ce Seigneur seroit cru à la Cour préférablement à lui, & n'aiant pas oublié ce qui étoit arrivé à Conon, il prit le parti, pour éviter un sort pareil à celui de cet illustre Athénien, de se sauver à Athénes dans un petit vaisseau qu'il loua. Pharnabaze l'y fit accuser d'avoir fait avorter l'expédition d'Egypte. Le peuple d'Athénes lui fit répondre, que si on pouvoit l'en convaincre, il seroit puni comme son crime le mériteroit. Mais son

innocence étoit trop bien connue à Athènes, pour l'inquiéter là dessus. Il ne paroit pas qu'on lui en ait jamais fait d'affaires; &, peu de tems après, les Athéniens le déclarérent seul amiral de leur flote.

d. pag. La plupart des projets de la Cour de Perse échouoient pour l'ordinaire par sa lenteur dans l'exécution. Les Généraux avoient les mains liées : on ne laissoit rien à leur discrétion. Ils avoient dans leurs instructions un plan tout formé, dont ils n'osoient pas s'écarter. Survenoit-il quelque accident qu'on n'avoit pas prévu ? il faloit attendre de nouveaux ordres de la Cour; & avant qu'ils vinssent, l'occasion étoit perdue. Iphicrate aiant remarqué que Pharnabaze prenoit ses résolutions avec toute la présence d'esprit & la pénétration qu'on pouvoit souhaiter dans un habile Général, & que néanmoins l'exécution ne suivoit pas, lui iod. pag. demanda un jour d'où venoit que ses vûes étoient si vives, & ses actions si lentes. *C'est*, lui répliqua Pharnabaze, *que mes vûes ne dépendent que de moi, & que l'exécution dépend de mon Maître.*

§. X. *Les Lacédémoniens envoient Agésilas au secours de Tachos, qui s'étoit révolté contre les Perses. Actions du Roi de Sparte en Egypte. Sa mort.*

Révolte de la plupart des provinces contre Artaxerxe.

APRÈS la bataille de Mantinée, les deux partis, également las de la guerre, avoient fait avec tous les autres Etats de la Gréce une paix générale, sur le plan du Roi de Perse, par laquelle on assuroit à chaque ville la jouissance de ses loix & de sa liberté, & les Messéniens y furent compris malgré tous les mouvemens que se donnérent les Lacédémoniens pour l'empécher. Le dépit qu'ils en eurent les sépara des autres Grecs. Ils furent les seuls qui voulurent continuer la guerre, dans l'espérance de recouvrer bientôt tout le pays de la Messénie. Cette résolution, dont Agésilas étoit l'auteur, le fit regarder avec raison comme un homme violent, opiniâtre, insatiable de gloire & de commandement, qui ne craignoit point de replonger les sujets de la République dans des malheurs inévitables par la nécessité où la disette d'argent la mettroit d'emprunter de grosses sommes, & de faire de grosses impositions; au lieu de profiter de l'occasion favorable qu'il avoit de conclure la paix, & de faire finir tous ces maux.

Plut. in Agesil. pag. 616-618. Diod. lib. 15. pag. 397-401.

Pendant que ceci se passoit en Gréce, Tachos, qui étoit monté sur le trône de l'Egypte, ramassoit autant de troupes

AN. M. 3641. AV. J. C. 36[illegible]. *Xenoph. Agesil.*

expérience dans la guerre. Mais Nectanébus se mit dans la tête qu'Agésilas ne lui donnoit ce conseil que pour le trahir ensuite comme il avoit trahi Tachos. Ainsi il laissa à son ennemi le tems d'exercer & de discipliner ses troupes, qui bientôt après l'obligérent lui-même de se retirer dans une ville fermée de bonnes murailles, & qui avoit une fort grande enceinte. Agésilas fut obligé de l'y suivre. Le Prince Mendésien les y assiégea. Alors Nectanébus vouloit charger l'ennemi, avant que les travaux qu'on commençoit pour enfermer la ville fussent avancés, & pressoit Agésilas de le faire. Celui-ci refusa d'abord, ce qui augmenta extrêmement les soupçons qu'on avoit pris contre lui. A la fin, quand il vit l'ouvrage assez avancé, & qu'il ne restoit plus qu'autant de terrain entre les deux bouts des lignes, qu'en pouvoient occuper les troupes de la ville rangées en bataille, il dit à Nectanébus qu'il étoit tems d'attaquer les ennemis ; que leurs propres lignes les empécheroient de l'envelopper ; & que l'entre-deux, encore vuide, étoit justement ce qu'il lui faloit pour ranger ses troupes de maniére qu'elles pussent toutes agir. L'attaque s'exécuta comme Agésilas l'avoit imaginée. Les assiégeans furent battus ; & depuis ce tems-là Agésilas conduisit toutes les

opérations de la guerre avec tant de succès, qu'il battit toujours le Prince ennemi, & le fit enfin prisonnier.

L'hiver suivant, après avoir bien établi Nectanébus sur le trône, il se mit en mer pour retourner à Lacédémone. Des vents contraires le poussérent sur la côte d'Afrique dans un endroit qu'on appelloit le Port de Ménélas, où il tomba malade & mourut, âgé de plus de quatre-vingts-quatre ans. Il en avoit régné quarante & un à Sparte : & de ces quarante & un il en avoit passé plus de trente dans la réputation du plus grand & du plus puissant de tous les Grecs, & avoit été regardé comme le Chef & le Roi de presque toute la Gréce jusqu'à la bataille de Leuctres. Ses derniéres années ne soutinrent pas parfaitement la réputation qu'il s'étoit acquise, & l'on trouve que Xénophon, dans l'éloge qu'il fait de ce Prince, où il lui donne la préférence sur tous les autres Capitaines, a trop exagéré ses vertus, & dissimulé ses défauts.

AN. M. 364
AV. J.C. 36

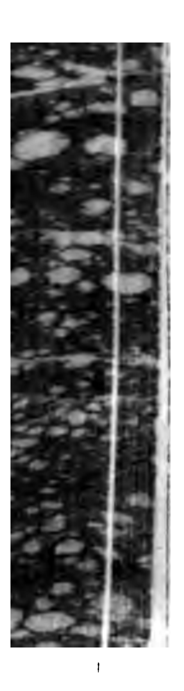
Le corps d'Agésilas fut transporté à Sparte. Ceux qui étoient auprès de lui n'aiant point de miel, dont les Spartiates avoient coutume de couvrir les corps qu'ils vouloient embaumer, y substituérent de la cire. Son fils Archidamus lui succéda au trône, qui demeura dans sa maison jusqu'à Agis, qui fut le cin-





retirer dans une ville ferr
murailles, & qui avoit u
enceinte. Agésilas fut oblig
Le Prince Mendésien les y
Nectanébus vouloit char
avant que les travaux qu'o
pour enfermer la ville fu
& pressoit Agésilas de le
refusa d'abord, ce qui au
mement les soupçons qu
contre lui. A la fin, qua
vrage assez avancé, & c
plus qu'autant de terrain
bouts des lignes, qu'en p
cuper les troupes de la v
bataille, il dit à Nectanél
tems d'attaquer les enner
propres lignes les empéche
veloper; & que l'entre-
vuide. étoit iustement c

'ations de la guerre avec tant de ſuc-
qu'il battit toujours le Prince enne-
& le fit enfin priſonnier.
hiver ſuivant, après avoir bien établi AN. M. 36
:anébus ſur le trône, il ſe mit en mer AV. J.C. 3
: retourner à Lacédémone. Des vents
raires le pouſſérent ſur la côte d'A-
ıe dans un endroit qu'on appelloit le
de Ménélas, où il tomba malade &
rut, âgé de plus de quatre-vingts-qua-
ns. Il en avoit régné quarante & un
arte : & de ces quarante & un il en
t paſſé plus de trente dans la réputa-
du plus grand & du plus puiſſant
ous les Grecs, & avoit été regardé
me le Chef & le Roi de preſque
e la Gréce juſqu'à la bataille de Leuc-
Ses derniéres années ne ſoutinrent
parfaitement la réputation qu'il s'é-
acquiſe, & l'on trouve que Xéno-
ı, dans l'éloge qu'il fait de ce Prin-
où il lui donne la préférence ſur tous
utres Capitaines, a trop exagéré ſes
ıs, & diſſimulé ſes défauts.
: corps d'Agéſilas fut tranſporté à
te. Ceux qui étoient auprès de lui
ınt point de miel, dont les Spartia-
.voient coutume de couvrir les corps
s vouloient embaumer, y ſubſtitué-
de la cire. Son fils Archidamus lui
éda au trône, qui demeura dans ſa
ſon juſqu'à Agis, qui fut le cin-



xercer & de discipliner le
bientôt après l'obligérent
retirer dans une ville fer
murailles, & qui avoit u
enceinte. Agésilas fut obli
Le Prince Mendésien les
Nectanébus vouloit cha
avant que les travaux qu'
pour enfermer la ville fu
& pressoit Agésilas de le
refusa d'abord, ce qui a
mement les soupçons q
contre lui. A la fin, qu
vrage assez avancé, &
plus qu'autant de terrain
bouts des lignes, qu'en
cuper les troupes de la v
bataille, il dit à Nectané
tems d'attaquer les enne
propres lignes les empéch
veloper; & que l'entre-
vuide, étoit justement c

érations de la guerre avec tant de ſuc-
, qu'il battit toujours le Prince enne-
, & le fit enfin priſonnier.

L'hiver ſuivant, après avoir bien établi Nectanébus ſur le trône, il ſe mit en mer pour retourner à Lacédémone. Des vents contraires le pouſſérent ſur la côte d'Afrique dans un endroit qu'on appelloit le port de Ménélas, où il tomba malade & mourut, âgé de plus de quatre-vingts-quatre ans. Il en avoit régné quarante & un à Sparte : & de ces quarante & un il en avoit paſſé plus de trente dans la réputation du plus grand & du plus puiſſant de tous les Grecs, & avoit été regardé comme le Chef & le Roi de preſque toute la Gréce juſqu'à la bataille de Leuctres. Ses derniéres années ne ſoutinrent pas parfaitement la réputation qu'il s'étoit acquiſe, & l'on trouve que Xénophon, dans l'éloge qu'il fait de ce Prince, où il lui donne la préférence ſur tous les autres Capitaines, a trop exagéré ſes vertus, & diſſimulé ſes défauts. AN. M. 36.. AV. J.C. 3..

Le corps d'Agéſilas fut tranſporté à Sparte. Ceux qui étoient auprès de lui n'aiant point de miel, dont les Spartiates avoient coutume de couvrir les corps qu'ils vouloient embaumer, y ſubſtituérent de la cire. Son fils Archidamus lui ſuccéda au trône, qui demeura dans ſa maiſon juſqu'à Agis, qui fut le cin-





murailles, & qui avoit une
enceinte. Agésilas fut obligé
Le Prince Mendésien les y a
Nectanébus vouloit charg
avant que les travaux qu'on
pour enfermer la ville fusse
& pressoit Agésilas de le fa
refusa d'abord, ce qui aug
mement les soupçons qu'o
contre lui. A la fin, quan
vrage assez avancé, & qu
plus qu'autant de terrain e
bouts des lignes, qu'en po
cuper les troupes de la vill
bataille, il dit à Nectanébu
tems d'attaquer les ennemi
propres lignes les empêchero
veloper; & que l'entre-de
vuide, étoit justement ce

opérations de la guerre avec tant de ſuccès, qu'il battit toujours le Prince ennemi, & le fit enfin priſonnier.

L'hiver ſuivant, après avoir bien établi Nectanébus ſur le trône, il ſe mit en mer pour retourner à Lacédémone. Des vents contraires le pouſſérent ſur la côte d'Afrique dans un endroit qu'on appelloit le Port de Ménélas, où il tomba malade & mourut, âgé de plus de quatre-vingts-quatre ans. Il en avoit régné quarante & un à Sparte : & de ces quarante & un il en avoit paſſé plus de trente dans la réputation du plus grand & du plus puiſſant de tous les Grecs, & avoit été regardé comme le Chef & le Roi de preſque toute la Gréce juſqu'à la bataille de Leuctres. Ses derniéres années ne ſoutinrent pas parfaitement la réputation qu'il s'étoit acquiſe, & l'on trouve que Xénophon, dans l'éloge qu'il fait de ce Prince, où il lui donne la préférence ſur tous les autres Capitaines, a trop exagéré ſes vertus, & diſſimulé ſes défauts. AN. M. 364 AV. J.C. 36

Le corps d'Agéſilas fut tranſporté à Sparte. Ceux qui étoient auprès de lui n'aiant point de miel, dont les Spartiates avoient coutume de couvrir les corps qu'ils vouloient embaumer, y ſubſtituérent de la cire. Son fils Archidamus lui ſuccéda au trône, qui demeura dans ſa maiſon juſqu'à Agis, qui fut le cin-

quiéme roi de sa famille depuis Agésilas.

Vers la fin de la guerre d'Egypte éclatérent les révoltes de la plupart des provinces soumises aux Perses.

Artaxerxe Mnémon, sans le vouloir, y avoit donné lieu. Ce Prince, par lui-même, étoit bon, équitable, bienfaisant. Il aimoit les peuples, & en étoit aimé. Il avoit beaucoup de douceur dans le caractére, mais une douceur qui dégénéroit en mollesse, surtout dans les derniéres années de sa vie; qui lui donnoit de l'éloignement pour toute application & tout travail; & qui, par-là, rendoit inutiles les bonnes qualités qu'il avoit d'ailleurs, aussi bien que ses bonnes intentions. Les Satrapes & les Gouverneurs des provinces, abusant de sa bonté & de la foiblesse de son grand âge, vexoient les peuples, les traitoient avec hauteur & dureté, les accabloient d'impôts, & faisoient tout ce qu'il faloit pour leur rendre le joug de la domination Persanne insupportable.

Le mécontentement devint général, & après une longue patience il éclata, presque en même tems, de tous côtés. L'Asie Mineure, la Syrie, la Phénicie, & plusieurs autres provinces, se déclarérent ouvertement & prirent les armes. Les principaux Chefs qui entrérent dans cette conspiration, étoient Ariobarzane Sa-

trape de Phrygie, Mauſole Roi de Carie, Oronte Gouverneur de Myſie, Autophradate de Lydie. Datame, qui commandoit en Cappadoce, & dont il a été parlé ailleurs, s'y trouva auſſi engagé. Par là, tout d'un coup, la moitié des ſources des revenus de la Couronne ſe trouva tarie; & le reſte n'eût pas ſuffi pour faire la guerre aux révoltés, s'ils euſſent agi de concert. Mais leur union ne dura guéres, & ceux qui avoient été les premiers & les plus zélés à ſecouer le joug, furent auſſi les premiers à le reprendre, & à trahir les intérêts des autres pour faire leur paix avec le Roi.

Les provinces de l'Aſie Mineure, en ſe retirant de ſon obéiſſance, s'étoient confédérées, afin de ſe mieux défendre contre lui. Elles avoient choiſi Oronte, Gouverneur de Myſie, pour Général de la Confédération. Elles avoient auſſi réſolu qu'on prendroit vingt mille hommes de troupes étrangéres pour joindre à celles du pays; & ce fut le même Oronte qui fut chargé de les lever. Mais quand il eut entre les mains l'argent néceſſaire pour la levée de ces troupes, & pour un an de paie, il garda l'argent pour lui, & livra au Roi ceux qui le lui avoient apporté des provinces révoltées.

Rhéomithre, un autre des Chefs dans



l'Asie Mineure, étant envoié en * Egypte pour en tirer du secours, commit une perfidie & une trahison toute pareille. En effet, aiant apporté de ce pays-là cinq cens talens, & obtenu cinquante vaisseaux de guerre, il convoqua à Leucas, ville de l'Asie Mineure, les principaux des révoltés, sous prétexte de leur rendre compte de sa négociation, les arréta tous, les livra au Roi pour faire sa paix, & garda l'argent qu'il avoit raporté d'Egypte pour la Confédération. Ainsi cette formidable révolte, qui avoit mis l'Empire de Perse à deux doigts de sa ruine, se dissipa d'elle-même, ou, pour parler plus juste, elle fut suspendue pour quelque tems.

Cinq cens mille écus.

§. XI. *Troubles à la Cour d'Artaxerxe au sujet de son successeur. Mort de ce Prince.*

Plut. in Artax. pag. 1024-1027. Diod. l. 15. pag. 400. Justin. lib. 10. c. 1. & 2.

LA FIN du régne d'Artaxerxe fut pleine de cabales. Tout le monde à sa Cour prenoit parti pour quelqu'un de ses fils qui prétendoit à sa succession. Il en avoit cent cinquante de ses concubines, lesquelles étoient au nombre de trois cens soixante, & trois d'Atossa sa femme légitime, Darius, Ariaspe, & Ochus. Pour arréter tous ces mouvemens, il désigna Darius, qui étoit l'aîné, pour son suc-

* *Diodore dit que ce fut vers Tachos; mais il y a plus d'apparence que ce fut vers Nectanébus.*

ceur. Et afin d'ôter tout lieu de lui disputer son droit après sa mort, il lui permit dès lors de prendre le titre de Roi, & de porter la * Tiare roiale. Mais ce jeune Prince vouloit quelque chose de plus réel. D'ailleurs le refus que fit Artaxerxe de lui donner une de ses concubines qu'il lui avoit demandée, le piqua vivement, & il fit une conspiration contre la vie de son pere, où il engagea cinquante de ses freres.

Ce fut Tiribaze, dont il a été parlé plusieurs fois dans le Volume précédent, qui contribua le plus à lui faire prendre une résolution si dénaturée; & cela pour un pareil sujet de mécontentement contre le Roi, qui aiant promis de lui donner en mariage une de ses filles, puis une autre, lui manqua toutes les deux fois de parole, & les épousa lui-même. Ces incestes abominables étoient pour lors permis en Perse, sans que la religion qu'on y professoit réclamât contre.

Déja le nombre des conjurés étoit grand, & le jour pris pour l'exécution, lorsqu'un Eunuque, bien instruit de tout, en donna avis au Roi. Sur cette dénonciation, Artaxerxe pensa que ce seroit

* *Cette Tiare étoit un Turban, ou une espéce de coeffure, dont l'aigrette étoit droite. Les sept Conseillers avoient aussi une aigrette, mais elle étoit couchée, & en avant. Tous les autres la portoient couchée, & en arriére.*

une fort grande imprudence de méprifer un ſi grand danger en négligeant d'approfondir l'avis; mais que c'en ſeroit encore une plus grande d'y ajouter foi ſans aucune preuve certaine & indubitable. Il s'en aſſura par ſes propres yeux. On laiſſa venir les Conjurés juſques dans la chambre du Roi, puis ils furent arrétés. Darius & tous ſes complices furent punis comme ils le méritoient.

Après la mort de Darius, les cabales recommencérent tout de nouveau. Trois de ſes freres ſe mirent ſur les rangs; Ariaſpe, Ochus, & Arſame. Les deux premiers prétendoient à la couronne par droit de naiſſance, parce qu'ils étoient fils de la Reine. Le troiſiéme avoit pour lui la faveur du Roi, dont il étoit le plus tendrement aimé, quoiqu'il ne fût fils que d'une concubine. Ochus, dévoré d'ambition, chercha à ſe défaire de ſes deux rivaux. Comme il étoit également cruel & ruſé, il emploia ſa cruauté contre Arſame, ſes ruſes & ſes fineſſes contre Ariaſpe. Connoiſſant ce dernier pour un homme fort ſimple & fort crédule, il lui fit faire par des Eunuques du Palais qu'il avoit gagnés, de ſi terribles menaces de la part du Roi ſon pere, que s'attendant à tout moment d'être traité comme l'avoit été Darius, il s'empoiſonna lui même pour l'éviter. Il ne reſtoit plus après

ι qu'Arſame qui lui fît ombrage, par-
que ſon pere, auſſi bien que tout le
nde en général, le regardoit comme
plus digne du trône à cauſe de ſon ha-
té & de ſes autres belles qualités. Il le
aſſaſſiner par Harpate fils de Tiribaze.
Cette perte qui ſuivit l'autre de fort
s, & la ſcélérateſſe qui les avoit ac-
npagné toutes deux, cauſérent une
ıleur mortelle à ce vieux Roi. A ſon
, il n'eſt pas ſurprenant qu'il ne ſe
uvât pas aſſez de force pour ſoutenir
oids d'une telle affliction. Elle l'acca- AN. M. 364
, & le mit au tombeau après un ré- AV. J. C. 36
: de quarante-trois ans, qui pourroit
ſer pour heureux, s'il n'avoit été trou-
par beaucoup de révoltes. Le régne
vant ne le ſera pas moins.

XII. *Cauſes des ſoulévemens & des ré-*
voltes qui arrivoient ſi fréquemment
dans l'Empire des Perſes.

J'AI EU SOIN, en raportant les ſédi-
ns arrivées dans l'Empire des Perſes,
marquer de tems en tems les abus qui
onnoient lieu. Mais, comme ces ré-
tes ont été plus fréquentes que jamais
ıs les derniéres années, & qu'elles le
ont encore, ſur-tout ſous le régne qui
ſuivre, j'ai cru qu'il étoit à propos de
nir ici ſous un même point de vûe les
érentes cauſes de ces ſoulévemens, qui

dres, de pousser leurs avantages. Souvent ils les rendoient responsables des mauvais succès, après les avoir laissé manquer de tout ce qui étoit nécessaire pour réussir.

VI. Les Rois de Perse avoient extrêmement dégénéré de la frugalité de Cyrus & des anciens Perses, qui se contentoient de cresson pour nourriture, & d'eau pour boisson. Toute la noblesse avoit été entraînée par la contagion de cet exemple. En conservant l'unique repas de leurs ancêtres, ils le faisoient durer pendant la plus grande partie du jour, & le prolongeoient jusques dans la nuit par l'ivrognerie, dont, bien loin d'en rougir, ils se faisoient gloire, comme on le voit dans le jeune Cyrus.

VII. L'extrême éloignement des provinces, qui s'étendoient depuis la mer Caspienne & le Pont-Euxin jusqu'à la Mer Rouge & à l'Ethiopie, depuis les fleuves de l'Inde & du Gange jusqu'à la Mer Egée, étoit un grand obstacle à l'attachement & à l'affection des peuples, qui n'avoient jamais la satisfaction de jouir de la présence de leurs Maîtres, qui ne les connoissoient que par la pesanteur des impôts, par l'orgueil & l'avarice de leurs Satrapes; & qui, en se transportant même à la Cour pour y porter leurs demandes & leurs plaintes, ne pouvoient espérer de trouver accès auprès des Princes,

qui

croioient qu'il étoit de leur majesté
e rendre invisibles & inaccessibles.
'III. Cette multitude de provinces as-
tties aux Perses, ne composoit pas un
oire uniforme, ni un corps d'Etat ré-
er, dont tous les membres fussent
: par des liens communs d'intérêts,
nœurs, de langages, & de religion;
fussent animés d'un même esprit de
vernement, & conduits par des loix
blables. C'étoit plutôt un assemblage
fus, mal assorti, tumultuaire, & mê-
forcé de différens peuples, autrefois
es & indépendans, dont quelques-
, arrachés de leurs patries & des sé-
res de leurs peres, se voioient avec
e transportés dans des contrées incon-
s ou ennemies, où ils continuoient de
ouverner par des loix particuliéres &
ıne police propre. Ces différentes na-
s, qui non-seulement vivoient sans
r de liaison ni de relation entre elles,
s qui conservoient une diversité d'u-
s & de culte, & souvent même une
oathie de caractéres & d'inclina-
s, ne soupiroient qu'après la liberté
u'après le rétablissement dans leurs
ies. Tous ces peuples ne s'intéressoient
: point à la conservation d'un Empire,
eul mettoit un obstacle à de si vifs &
justes desirs, & ils ne pouvoient s'af-
ionner à un gouvernement qui les trai-

toit toujours en étrangers & en vaincus ; & qui ne leur donnoit jamais part à son autorité ni à ses priviléges.

IX. L'étendue de l'Empire, & l'éloignement de la Cour, obligeoient de donner aux Vicerois des provinces frontiéres une très-grande autorité pour toutes les parties du gouvernement, pour lever & soudoier des armées, pour imposer des tributs, pour juger les différends des villes, des provinces & des Rois vassaux, pour faire des traités avec les États voisins. Une puissance si étendue & presque indépendante, dans laquelle on les continuoit plusieurs années sans les relever, & sans leur donner ni Adjoints ni Conseil pour délibérer sur les affaires, les accoutumoit au plaisir de commander absolument, & de régner. Ils souffroient ensuite avec peine qu'on les retirât de leurs Gouvernemens, & souvent ils cherchoient à s'y maintenir par les armes.

X. Les Gouverneurs de provinces, les Généraux d'armée, & tous les autres Officiers & Ministres, se faisoient un honneur d'imiter dans leurs équipages, dans leurs tables, dans leurs meubles, & dans leurs habillemens, la pompe & l'éclat de la Cour où ils avoient été élevés. Pour soutenir un faste si ruineux, & fournir à des dépenses qui passoient la fortune & les forces des particuliers, ils étoient ré-

à vexer les sujets de leurs départe-
par des taxes arbitraires, par des
ıſſions criantes, par le trafic hon-
l'une vénalité publique, qui faisoit
er à prix d'argent des places qui
oient dû être accordées qu'au mé-
Tout ce que la vanité prodiguoit,
ce que le luxe épuisoit, étoit rem-
par les artifices & par la violence
: avarice insatiable.
s excès, & beaucoup d'autres en-
, qui demeuroient sans reméde, &
'impunité augmentoit tous les jours,
ent enfin la patience des peuples, &
ıdirent dans les esprits un mécon-
ment général, avant-coureur ordi-
de la ruine des Etats. Leurs justes
tes, lontems méprisées, en préci-
ent plusieurs dans une rebellion ou-
, & les portérent à se rendre eux-
es la justice qui leur étoit refusée. Ils
juoient en cela contre la soumission
fidélité que les sujets doivent à leurs
erains : mais le paganisme ne por-
pas si loin ses lumiéres, & n'étoit
apable d'une perfection si sublime,
vée à une religion qui enseigne que
prétexte, nulle injustice, nulle vexa-
, ne peuvent jamais autoriser la re-
on contre le Prince.

LIVRE TREIZIÉME.

§. I. *Ochus monte sur le trône de Perse. Ses cruautés. Révoltes de plusieurs peuples.*

PLUS la mémoire d'Artaxerxe-Mnémon étoit honorée & respectée dans tout l'Empire, plus Ochus croioit avoir à craindre pour lui-même, persuadé qu'en lui succédant il ne trouveroit pas des dispositions si favorables dans les peuples ni dans la Noblesse dont il venoit de se rendre l'horreur par la mort de ses deux freres. Pour empêcher que cette haine ne lui fit donner l'exclusion, il gagna les Eunuques & les autres qui se trouvoient auprès de la personne du Roi, & fit cacher sa mort au public. Il commença à prendre le maniement des affaires, donnant des ordres, & scellant des Décrets au nom d'Artaxerxe, comme s'il eût toujours été en vie, & dans un de ces Décrets, il se fit proclamer Roi par tout l'Empire, toujours par ordre d'Artaxerxe. Après avoir gouverné ainsi près de dix mois, se croiant assez bien établi, il déclara enfin la mort de son pere, & monta sur le trône en prenant le nom d'Artaxerxe. L'Histoire lui donne néanmoins plus communément celui d'O-

Polyaen. stratag. VII.

An. M. 3644. Av. J. C. 360.

chus : & c'eſt de ce nom que je l'appellerai ordinairement dans toute la ſuite de cette hiſtoire.

Ochus fut le Prince de ſa race le plus cruel & le plus méchant. Ses actions le firent bientôt connoitre. Dans fort peu de tems il remplit le palais & tout l'Empire de meurtres. Pour ôter aux provinces révoltées le prétexte de mettre ſur le trône quelque autre de la famille roiale, & ſe débarraſſer tout d'un coup de toutes les peines que les Princes ou les Princeſſes du ſang pourroient lui cauſer, il les fit tous mourir, ſans aucun égard pour le ſexe, l'âge, ou la proximité. Il fit enterrer vive ſa propre ſœur Ocha, dont il avoit épouſé la fille; & aiant renfermé un de ſes oncles avec cent de ſes fils & de ſes petits-fils dans une cour, il les fit tous tuer à coups de fléches, uniquement parce que ces Princes étoient fort eſtimés par les Perſes pour leur probité & leur courage. Cet oncle eſt apparemment le pere de Siſygambis mere de Darius Codoman. Car Quinte-Curce nous apprend qu'Ochus avoit fait maſſacrer quatre-vingts fréres de Siſygambis avec leur pere en un même jour. Il traita avec la même barbarie, dans tout l'Empire, tous ceux qui lui donnoient quelque ombrage, n'épargnant aucun de la Nobleſſe qu'il pou-

Juſtin. lib. 10. cap. 3.

Val. Max. l. 9. c. 2.

Q. Curt. l. 10. c. 5.

voit soupçonner être tant soit peu mécontent.

An. M. 3648. Av. J. C. 356. Diod. l. 16. p. 433. 434. Les cruautés qu'Ochus avoit exercées ne le délivrérent pas de toute inquiétude. Artabaze, Gouverneur d'une des provinces d'Asie, engagea dans son parti Charès Athénien, qui commandoit une flote & un corps de troupes Grecques dans ces quartiers-là : & avec son assistance, il défit une armée du Roi de soixante & dix mille hommes, qu'on avoit envoiée pour le réduire. Artabaze, en récompense d'un si grand service, donna à Charès de quoi paier tous les frais de l'armement. Le Roi de Perse ressentit vivement cette conduite des Athéniens à son égard. Ils étoient pour lors occupés à la guerre des Alliés. La menace que fit le Roi de se joindre à eux avec une nombreuse flote, obligea les Athéniens de rappeller Charès.

An. M. 3651. Av. J. C. 353. Artabaze, abandonné par ceux-ci, eut recours aux Thébains, dont il obtint cinq mille hommes qu'il prit à sa solde, avec Pamméne pour les commander. Ce renfort le mit en état de remporter encore deux grandes victoires sur les troupes du Roi. Ces deux actions firent beaucoup d'honneur aux troupes Thébaines, & à celui qui les commandoit. Il faloit que Thébes fût bien animée contre le

oi de Perse, pour envoier à ses enne-mis un secours si puissant dans le tems même qu'elle étoit occupée à la guerre contre les Phocéens. Peut-être étoit-ce un effet de sa politique, pour se rendre par là plus formidable, & pour faire acheter plus cher son alliance. Ce qui est certain, c'est que peu de tems après elle se réconcilia avec le Roi, qui lui fit compter trois cens talens, c'est-à-dire trois cens mille écus. Artabaze, destitué de tout secours, succomba enfin, & fut obligé de se réfugier chez Philippe en Macédoine. Diod. p. 438.

Ochus, délivré d'un si dangereux ennemi, tourna toutes ses pensées du côté de l'Egypte, qui depuis lontems s'étoit révoltée. Dans le même tems il se passa en Gréce quelques événemens assez remarquables, qui ont peu de liaison avec les affaires de la Perse. Je les insérerai ici : après quoi je reviendrai au régne d'Ochus, pour ne plus interrompre le fil de son histoire.

§. II. *Guerre des Alliés contre les Athéniens.*

PEU D'ANNÉES après les révoltes de l'Asie Mineure dont je viens de parler, c'est-à-dire la troisiéme année de la cent-cinquiéme Olympiade, Chio, Cos, Rhodes, Byzance, se soulevérent contre An. M. 3 Av. J. C.

Athénes dont jusques-là elles avoient dépendu. Elle emploia, pour les réduire, & de grandes forces, & de grands Capitaines, Chabrias, Iphicrate, Timothée. Ce [a] furent les derniers des Généraux Athéniens qui firent honneur à leur patrie, aucun, depuis eux, ne s'étant distingué par son mérite ni par sa réputation.

Cornel. Nep. in Chab. cap. 1.

CHABRIAS s'étoit déja fait un grand nom, lorsqu'envoié au secours des Thébains contre ceux de Sparte, & se voiant abandonné dans le combat par les Alliés qui avoient pris la fuite, il soutint seul le choc des ennemis, ses soldats, par son ordre, s'étant serrés l'un contre l'autre, un genou en terre, couverts de leurs boucliers, & étendant en avant leurs piques; de sorte qu'ils ne purent jamais être enfoncés, & Agésilas, quoique vainqueur, fut obligé de se retirer. Les Athéniens érigérent une statue à Chabrias dans l'attitude où il avoit combattu.

Liban. in orat. Demost. contr. Mid. pag. 655.

IPHICRATE étoit d'une fort basse naissance, aiant eu pour pere un cordonnier. Mais, dans une ville libre comme Athénes, le mérite seul faisoit la noblesse des citoiens. On peut dire que celui-ci fut véritablement fils de ses actions. S'étant signalé dans un combat naval où il n'é-

[a] Hæc extrema fuit ætas Imperatorum Atheniensium, Iphicratis, Chabriæ, Timothæi: neque post illorum obitum quisquam dux in illa urbe fuit dignus memoria. *Corn. Nep. in Timoth. cap. 4.*

toit encore que simple soldat, il fut bientôt après emploié avec distinction, & honoré du commandement. Dans un procès qu'on lui suscita, son accusateur, l'un des descendans d'Harmodius, qui faisoit valoir extrêmement le nom de ses ancêtres, lui aiant reproché la bassesse de sa naissance : *Oui*, répliqua-t-il. *La noblesse de ma famille commence en moi, & celle de la vôtre finit en vous.* Il épousa la fille de Cotys roi de Thrace.

Plut. in Apophthegm pag. 87.

On [a] le met de pair avec les plus grands hommes de la Gréce, sur-tout pour ce qui regarde la science de la guerre, & la discipline militaire. Il fit plusieurs changemens utiles dans l'armure des soldats. Avant lui les boucliers étoient fort longs & fort pesans, & par cette raison les chargeoient & les embarrassoient extrêmement : il les rendit plus courts & plus légers, de sorte que sans découvrir le corps, ils lui donnoient plus de vitesse & d'agilité. Au contraire, il allongea les piques & les épées, afin de pouvoir porter de plus loin des coups à l'ennemi. Il changea aussi les cuirasses, & au lieu qu'auparavant elles étoient de fer ou d'airain, il les fit faire de lin. On a de la peine

Diod. l. 15 pag. 360. Corn. Nep in Iphicr. c. 1

a Iphicrates Atheniensis, non tam magnitudine rerum gestarum, quàm disciplina militari nobilitatus est. Fuit enim talis dux, ut non solùm ætatis suæ cum primis compararetur, sed ne de majoribus natu quidem quisquam anteponeretur. *Corn. Nep.*

à concevoir comment de telles cuirasses pouvoient défendre les soldats, & les mettre en sûreté contre les coups qu'on leur portoit. Mais ce lin, trempé dans du vinaigre mêlé de sel, étoit tellement préparé, qu'il se durcissoit & devenoit impénétrable au fer aussi-bien qu'au feu. L'usage en étoit commun chez plusieurs nations.

Jamais troupes ne furent ni mieux exercées, ni mieux disciplinées que celles d'Iphicrate. Il les tenoit toujours en haleine, & en tems de paix ou de repos, il leur faisoit faire toutes les évolutions nécessaires, soit pour attaquer l'ennemi, ou pour se défendre; soit pour dresser des embuscades, ou pour les éviter; soit pour conserver leurs rangs dans la poursuite même des fuiards, & ne pas trop s'abandonner à une ardeur qui souvent devient pernicieuse, ou pour se rallier à propos après un commencement de déroute. Ainsi, quand il s'agissoit de donner un combat, au premier signal tout se mettoit en mouvement avec une promtitude & un ordre admirable. Les Officiers & les soldats d'eux-mêmes se rangeoient en bataille, & jusques dans le feu de l'action ils prenoient leur parti comme l'auroit pu ordonner le plus habile Général. Mérite fort rare à ce que j'entends dire, mais bien estimable; qui contribue plus

qu'on ne peut croire au gain d'une bataille, & qui marque dans le Chef une ſupériorité de génie non commune!

TIMOTHÉE étoit fils de Conon, ſi célébre par ſes grandes actions, & par les ſervices importans qu'il rendit à ſa patrie. [a] Il ne dégénéra point de la réputation de ſon pere, ſoit pour le mérite guerrier, ſoit pour l'habileté dans le gouvernement : mais il y ajouta la gloire qui vient des talens de l'eſprit, s'étant diſtingué particuliérement par le don de la parole, & par le goût pour les ſciences. *

Aucun Capitaine n'éprouva moins que lui au commencement l'inconſtance du ſort des armes. Il n'avoit qu'à tenter pour réuſſir : le ſuccès ſuivoit toujours ſes vûes & ſes deſirs. Un ſi rare bonheur ne manqua pas d'exciter la jalouſie. Ses envieux, comme je l'ai déja obſervé, le firent peindre dormant, tandis que la Fortune, près de lui, prenoit des villes dans des filets. A cela Timothée répondit froidement : *Puiſque tout endormi je prends les villes, que ne ferai-je point éveillé?* Il prit enſuite la choſe plus ſérieuſement, & in-

Plut. in Sylla, p. 454.

a Hic à patre acceptam gloriam multis auxit virtutibus. Fuit enim diſertus, impiger, laborioſus, rei militaris peritus, neque minùs civitatis regendæ. *Corn. Nep. cap. 1.*

* Timothæus Cononis filius, cùm belli laude non inferior fuiſſet quàm pater, ad eam laudem doctrinæ & ingenii gloriam adjecit. *Cic. l. 1. de Offic. n. 116.*

digné contre ceux qui prétendoient à rabaisser la gloire de ses actions, il protesta en public qu'il ne la devoit qu'à lui-même, & non à la Fortune. Cette déesse, dit Plutarque, blessée d'un orgueil si fier & si insolent, l'abandonna entiérement dans la suite, & il n'eut plus aucun heureux succès. Voila quels Chefs furent emploiés dans la guerre des Alliés.

Diod. lib. pag. 411. Corn. Nep. Chabr. c. 4.

L'ouverture de la guerre & de la campagne se fit par le siége de Chio. Charès commandoit l'armée de terre, & Chabrias celle de mer. Tous les Alliés s'empressérent de porter du secours à cette île. Chabrias aiant forcé l'entrée du port y entra malgré l'effort des ennemis. Les autres galéres n'osérent pas l'y suivre, & l'abandonnérent. Il fut bientôt envelopé de toutes parts, & son vaisseau percé de coups. Il auroit pu se sauver à la nage vers la flote Athénienne, comme firent ses soldats. Mais par un principe de gloire mal entendu, il ne crut pas qu'il fût permis à un Général d'abandonner ainsi son vaisseau, & il préféra une mort, glorieuse selon lui, à une fuite honteuse.

Cette premiére entreprise aiant mal réussi, on fit de part & d'autre de nouveaux efforts. Les Athéniens avoient équipé une flote de soixante galéres, & nommé Charès pour la commander : ils en armérent encore soixante autres, sous

le commandement d'Iphicrate & de Timothée. La flote des Alliés étoit de cent voiles. Après avoir ravagé plusieurs îles qui appartenoient aux Athéniens, & en avoir tiré un grand butin, ils s'attachérent au siége de Samos. Les Athéniens de leur côté, aiant réuni toutes leurs forces, assiégérent Byzance. Les Alliés accoururent aussitôt pour la défendre. Les deux flotes étant en présence, on se préparoit au combat, lorsqu'il survint tout à coup une violente tempête, malgré laquelle Charès vouloit qu'on s'avançât contre l'ennemi. Les deux autres Chefs, plus prudens & plus expérimentés que lui, ne crurent pas que dans une telle conjoncture on dût hazarder le combat. Charès indigné de voir qu'on ne se rendoit point à son avis, prit les soldats à témoin qu'il ne tenoit pas à lui qu'on ne battît les ennemis. C'étoit un homme naturellement vain, plein d'ostentation & d'estime de lui-même, qui exagéroit ses services, méprisoit ceux des autres, & rappelloit à lui seul toute la gloire des bons succès. Il écrivit à Athénes contre ses deux Collégues, les accusant de lâcheté & de trahison. Sur ses plaintes, le [a] peuple, qui étoit léger, vif, soupçonneux, & naturellement jaloux à l'égard

a Populus acer, suspicax, mobilis, adversarius, invidus etiam potentiæ, domum revocat. *Corn. Nep.*

de quiconque se distinguoit par un crédit & un mérite éclatant, rappelle ces deux Chefs, & leur fait leur procès.

La faction de Charès, qui étoit très puissante à Athénes, s'étant déclarée contre Timothée, il fut condanné à une amende de cent talens : digne récompense du noble désintéressement qu'il avoit fait paroitre dans une autre occasion, en raportant à sa patrie, du butin pris sur l'ennemi, douze cens talens, sans en rien réserver pour lui-même. Il ne put pas soutenir plus lontems la vûe d'une ville ingrate, & hors d'état, pauvre comme il étoit, de paier une si forte amende, il se retira à Chalcide. Après sa mort le peuple, touché de repentir, réduisit l'amende à dix talens, qu'il fit paier à son fils Conon, pour rétablir une certaine partie des murs. Ainsi, par un événement assez bizarre, ces mêmes murs que son grand pere avoit rebâtis des dépouilles des ennemis, le petit-fils, à la honte d'Athénes, les répara en partie de son propre bien.

...ent mille ...

...onze cens ...e écus.

Arist. Rhet. ...2. c. 23.

Iphicrate fut aussi appellé en jugement. Ce fut dans cette occasion qu'Aristophon, autre Capitaine Athénien, l'accusa d'avoir trahi & vendu la flote qu'il commandoit. Iphicrate, avec la confiance qu'inspire une réputation établie, lui demanda : *Auriez vous été homme à faire une trahison de cette nature ? Non*, ré-

.it Ariſtophon, *je ſuis trop homme* *nneur pour cela. Quoi!* repartit alors crate, *ce qu'Ariſtophon n'auroit pas* , *Iphicrate l'auroit pu faire?*

ι ne ſe contenta pas d'emploier pour éfenſe la force des raiſons : il appella ſi à ſon ſecours celle des armes. Inſtruit : le mauvais ſuccès de ſon Collégue, vit bien qu'il ne faloit pas tant ſonger convaincre ſes Juges, qu'à les intimi- :r. Il avoit placé autour du lieu où ils oient aſſemblés une troupe de jeunes ens armés de poignards, qu'ils avoient oin de faire entrevoir de tems en tems. ls ne purent réſiſter à cette ſorte d'éloquence preſſante & victorieuſe, & renvoiérent l'accuſé abſous. Comme on lui reprochoit dans la ſuite ce violent procédé : *J'aurois été bien fou*, diſoit-il, *ſi, réuſſiſſant à faire la guerre pour les Athéniens, j'euſſe négligé de la faire pour moi-même.* Polyæn. ſtratag. l. 3

Charès, par le rappel de ſes deux Collégues, ſe trouva ſeul Général de toute l'armée, & il étoit en état d'avancer beaucoup les affaires d'Athénes dans l'Helleſpont, s'il eût ſu ſe défendre des promeſſes magnifiques d'Artabaze. Ce Satrape, qui s'étoit révolté dans l'Aſie Mineure contre le Roi de Perſe ſon maître, inveſti par ſoixante dix mille hommes, & prêt à ſuccomber par l'inégalité de ſes

forces, débaucha Charès. Celui-ci, qui ne songeoit qu'à s'enrichir, marcha aussitôt au secours d'Artabaze, le dégagea, & reçut une récompense proportionnée au bienfait. On traita de crime capital l'action de Charès. Il avoit non-seulement abandonné le service de la République pour une guerre étrangére, mais encore irrité le Roi de Perse, qui par ses ambassadeurs menaça d'armer trois cens voiles en faveur des Insulaires soulevés & ligués contre Athénes. Le crédit de Charès le sauva encore dans cette occasion, comme il l'avoit déja fait en plusieurs autres semblables. Les Athéniens intimidés par les menaces du Roi, songérent sérieusement à en prévenir les effets par une paix générale.

De pace, seu socialis. C'est à quoi Isocrate, indépendamment de ces menaces, les avoit vivement exhortés par un beau discours qui nous reste encore, où il leur donne d'excellens avis. Il leur reproche avec beaucoup de liberté, comme Démosthéne le fait dans presque toutes ses harangues, de se livrer aveuglément à la flaterie des Orateurs qui entrent dans leurs passions, pendant qu'ils n'ont que du mépris pour ceux qui leur donnent les conseils les plus salutaires. Il s'applique sur-tout à réfréner en eux ce desir violent d'augmenter leur puissance, & de dominer sur les peuples

de la Gréce, qui avoit été la ſource de tous leurs malheurs. Il rappelle dans leur mémoire ces beaux tems, ſi glorieux pour Athénes, où leurs ancêtres, par un noble & généreux déſintéreſſement, ſacrifiérent tout pour maintenir la liberté commune, & pour ſauver la Gréce ; & il les compare avec ces tems funeſtes, où l'ambition de Sparte, enſuite celle d'Athénes, avoient plongé ſucceſſivement ces deux villes dans les maux les plus extrêmes. Il leur repréſente que la ſolide grandeur d'un état ne conſiſte point à augmenter ſon domaine, ni à étendre au loin ſes conquêtes, ce qui ne ſe peut guére faire ſans violence & ſans injuſtice ; mais à gouverner ſagement ſes ſujets & à les rendre heureux, à protéger ſes Alliés, à ſe faire aimer & reſpecter des voiſins, & à ſe faire craindre des ennemis. » Un Etat, » leur dit-il, ne peut manquer de deve- » nir l'arbitre de tous les Etats voiſins, » quand il ſait réunir en ſoi deux grandes » qualités, la juſtice & la puiſſance, qui » ſe prêtent un mutuel ſecours, & ne doi- » vent point être ſéparées. Car la puiſ- » ſance qui ne ſe conduit point par des » motifs de juſtice & de raiſon, ſe porte » aux derniéres violences pour accabler » & écraſer tout ce qui lui réſiſte : com- » me auſſi la juſtice, ſi elle eſt déſarmée » & impuiſſante, ſe trouve expoſée à l'in-



conclure une paix qui laisse
chaque peuple, dans la joi
pleine liberté, & se décl
irréconciliable de quiconq
bler cette paix & renverse
La paix fut conclue en e
ditions, & il fut arrêté qu
zance, Chio, & Cos jouiro
An. M. 3648. tiére liberté. Ainsi se term
Av. J. C. 356. des Alliés, après avoir dur

§. III. *Démosthéne rassure*
allarmés par les prépar
que faisoit Artaxerxe.
faveur des Mégalopolita
Rhodiens. Mort de Mau
extraordinaire d'Artémi

Cette paix ne rassura

l'Egypte ne fût un prétexte apparent dont le Roi couvroit son véritable dessein.

Sur ce bruit, Athénes prit l'allarme, & les Orateurs augmentérent par leurs discours la fraieur du peuple, & l'exhortérent à prendre les armes sans délai, à prévenir le Roi de Perse en lui déclarant les premiers la guerre, & à faire une ligue avec tous les peuples de la Gréce contre l'ennemi commun. Démosthéne parut alors pour la premiére fois en public, & monta sur la Tribune aux harangues pour dire son avis. Il étoit âgé de vingt-huit ans. Je me réserve à en parler avec quelque étendue à la fin de ce Volume. Dans l'occasion dont il s'agit, plus sage que ces fougueux Orateurs, & songeant dès lors sans doute à ménager à sa République le secours des Perses contre Philippe; il n'osa pas à la vérité s'opposer de droit fil à l'avis qu'on avoit proposé, de peur de se rendre suspect : mais, posant d'abord pour principe qu'il faloit regarder le Roi de Perse comme l'ennemi perpétuel de la Gréce, il représenta qu'il étoit de la prudence, dans une affaire aussi importante que celle-ci, de ne rien précipiter; qu'il ne faloit pas, par une résolution prise à la hâte sur des bruits vagues & incertains, & par une déclaration de guerre prématurée, fournir à un Prince si puissant un juste sujet de tour-

AN. M. 364
AV. J. C. 35

Demosth. orat. de Cla sibus.

ner ſes armes contre la Gréce ; que ce qui étoit néceſſaire pour le préſent, c'étoit de ſonger à équiper une flote de trois cens voiles, (& il marque en * détail comment on doit s'y prendre,) & de tenir des troupes toutes prêtes, pour être en état de faire une bonne & vigoureuſe réſiſtance en cas qu'ils fuſſent attaqués; qu'alors tous les peuples de la Gréce, ſans autre invitation, ſeroient aſſez avertis par le danger commun de ſe joindre à eux; & que le ſeul bruit de cet armement ſeroit capable de faire perdre au Roi de Perſe l'envie d'attaquer la Gréce, ſuppoſé qu'il en eût formé le deſſein.

Au reſte il n'eſt pas d'avis que, pour ſubvenir aux frais de cette guerre, on commence actuellement à impoſer une taxe ſur les biens des particuliers, laquelle ne monteroit pas à une grande ſomme, & ne ſeroit pas ſuffiſante pour les dépenſes néceſſaires. » Il faut, dit-il, » s'en repoſer ſur le zêle & ſur la généroſité de nos citoiens. On peut dire que » notre ville eſt preſque auſſi riche elle » ſeule, que toutes les autres villes de la » Gréce enſemble. « (Il avoit marqué auparavant que l'eſtimation des terres de l'Attique montoit à ſix mille talens,

* *Je réſerve à raporter à la fin du Volume ce détail, qui eſt aſſez curieux, & fort propre à expliquer comment les Athéniens équipoient & faiſoient ſubſiſter leurs flotes.*

ſt-à-dire à dix huit millions.) » Quand
n verra le péril réel & prochain, il
'y aura perſonne qui ne contribue de
on cœur aux frais de la guerre, &
ui ſoit aſſez inſenſé pour aimer mieux
azarder de perdre avec la liberté tout
on bien, que d'en ſacrifier une partie
our conſerver ſa patrie, & pour ſe
onſerver ſoi-même.

» Et il ne faut point craindre, comme
uelques-uns vous l'inſinuent, que les
randes richeſſes du Roi de Perſe le
nettent en état de lever contre vous un
rand nombre de troupes auxiliaires,
ui rendroient ſon armée formidable.
Nos Grecs, quand il s'agit de marcher
ontre l'Egypte, ou contre Oronte &
es autres Barbares, ſervent volontiers
ous les Perſes, dans l'eſpérance de s'en-
ichir : mais aucun, j'oſe l'aſſurer, au-
un ne ſe réſoudra jamais à porter les
rmes contre la Gréce.

Cette harangue eut tout ſon effet. La
niére adroite & délicate dont l'Ora-
r s'y prit, en conſeillant de différer
npoſition de la taxe, & laiſſant entre-
ir qu'elle ne tomberoit que ſur les ſeuls
hes dont il loue le zéle, étoit fort pro-
e à faire échouer cette affaire, qui n'a-
it de fondement que dans l'imagina-
n échauffée de quelques Orateurs in-

téreffés peut-être à la guerre qu'ils con-
feilloient.

A.M.3651. Av. J.C.353. Diod. lib. p. 401. DEUX années après, une entreprife des Lacédémoniens contre Mégalopolis ville de l'Arcadie donna encore lieu à Démofthéne de fignaler fon zêle, & de faire paroitre fon éloquence. Cette ville, établie nouvellement par les Arcadiens, qui y avoient fait entrer une nombreufe colonie tirée de différentes villes, & qui leur pouvoit fervir de place forte & de rempart contre Sparte, caufoit beaucoup d'inquiétude aux Lacédémoniens, & leur donnoit de vives allarmes. Ils réfolurent donc de l'attaquer, & de s'en rendre maîtres. Les Mégalopolitains, qui apparemment avoient renoncé à l'alliance de Thébes, eurent recours à Athénes, & implorérent fa protection : les autres peuples intéreffés y envoiérent auffi leurs Députés, & l'affaire fut débatue devant le peuple.

Demofth. Orat. pro Megalop. Démofthéne pofe d'abord pour fondement de tout fon difcours, qu'il eft de la derniére importance d'empécher que ni Sparte ni Thébes ne deviennent trop puiffantes, & ne fe mettent en état de faire la loi à toute la Gréce. Pour cela il eft néceffaire de balancer leurs forces, & de conferver toujours entr'elles un jufte équilibre. Or il eft évident que fi l'on abandonne Mégalopolis aux Lacédémo-

niens, ils se rendront bientôt maîtres de Messéne, deux villes voisines & puissantes, qui tiennent Sparte en échec, & lui servent comme de bride. L'alliance que nous ferons avec les Arcadiens, en nous déclarant pour Mégalopolis, est donc le plus sûr moien de conserver l'équilibre si nécessaire entre Sparte & Thébes, parce que, quelque chose qu'il arrive, ni l'une ni l'autre ne pourra nous nuire, tant que nous aurons pour alliés les Arcadiens, dont la puissance, jointe à la nôtre, l'emportera toujours sur celle de chacun des deux autres peuples.

Une raison puissante combattoit l'avis de Démosthéne, c'étoit l'alliance qu'on avoit actuellement avec les Lacédémoniens. Car enfin, disoient les Orateurs opposés à Démosthéne, quelle idée aura-t-on d'Athénes, si elle change ainsi selon les tems; & la justice permet-elle de compter pour rien la religion des Traités? » Il faut, répliquoit Démosthéne, dont je crois devoir ici raporter les paroles mêmes, » il [a] faut avoir toujours en » vûe la justice, & la prendre pour régle » de sa conduite; mais il faut aussi en » même tems que la justice se trouve » jointe avec le bien & l'intérêt de » l'Etat. Notre maxime a toujours été

[a] Δεῖ σκοπεῖν μὲν ἀεὶ καὶ πράττειν τὰ δίκαια· συμπαρατηρεῖν δὲ, ὅπως ἅμα καὶ συμφέροντα ἔσται ταῦτα.

» d'aller au secours de ceux qui étoient op-
» primés. (Il cite pour exemple les Lacé-
démoniens eux-mêmes, les Thébains, les
Eubéens.) » Nous n'avons jamais varié
» dans ce principe. Ainsi ce n'est pas sur
» nous que doit tomber le reproche de
» changement, mais sur ceux qui par leurs
» injustices & leurs usurpations nous obli-
» gent de nous déclarer contre eux.

J'admire le langage des Politiques. A les entendre parler, c'est toujours la raison, c'est l'équité toute pure qui les conduit : à les voir agir, il est clair que l'intérêt seul ou l'ambition est leur régle & leur guide. Ce langage est un effet & un reste du respect que la nature a gravé dans le cœur de tous les hommes pour la justice. Il en est peu qui osent démentir ce sentiment par leurs discours, & qui le contredisent ouvertement. Mais il en est peu aussi qui le suivent avec fidélité & constance dans leurs actions. Jamais on ne vit en Gréce tant de Traités d'alliance que dans le tems dont nous parlons, & jamais ils n'y furent moins respectés. Ce mépris de la religion des sermens dans les Etats est une preuve de leur dépérissement, & souvent une marque & une cause de leur ruine prochaine.

Diod. p. 402. Les Athéniens, touchés par l'éloquent discours de Démosthéne, envoiérent au secours des Mégalopolitains trois mille hommes

hommes de pié, & trois cens chevaux, ſous la conduite de * Pamméne. Mégalopolis fut rétablie dans ſon premier état, & les habitans qui s'en étoient retirés pour retourner dans leurs patries, furent obligés d'y revenir.

LA PAIX qui avoit terminé la guerre des Alliés ne leur procura pas à tous le repos qu'ils avoient lieu d'en attendre. Les Rhodiens, & ceux de Cos, qui avoient été déclarés libres par ce Traité, ne firent que changer de maître. Mauſole, roi de Carie, qui leur avoit aidé à ſecouer le joug d'Athénes, leur impoſa le ſien. S'étant déclaré ouvertement pour les riches & les puiſſans, il aſſervit le peuple & le fit beaucoup ſouffrir. Il mourut la ſeconde année depuis le Traité de paix, après avoir régné vingt-quatre ans. Artémiſe ſa femme lui ſuccéda, & comme elle étoit ſoutenue par tout le crédit du Roi de Perſe, elle maintint ſa domination dans les îles nouvellement ſoumiſes.

AN. M. 3651
AV. J. C. 353.
Diod. l. 16
pag. 435.

En parlant ici d'Artémiſe, je dois avertir qu'il ne la faut pas confondre avec une autre Artémiſe qui vivoit plus de cent trente ans auparavant ſous Xerxès, & qui ſe diſtingua ſi fort par ſon courage & ſa prudence dans le combat naval de Salamine. C'eſt une erreur où ſont tombés

* *Ce Pamméne eſt différent de celui de Thébes, dont il a été parlé ci-devant.*

par inadvertance plusieurs Ecrivains célébres.

Plin. l. 36. 5. Celle-ci s'est immortalisée par les honneurs qu'elle rendit à la mémoire de Mausole son mari. Elle lui fit bâtir dans Halicarnasse un superbe tombeau, que l'on appella *Mausolée*, dont la beauté l'a fait passer pour une des sept merveilles du monde, & a fait donner le nom de Mausolée à tout ce qui se fait dans ce genre de grand & de magnifique.

Aul. Gell. l. 10. c. 18. Plut. in Isoc. p. 838. Elle chercha aussi à éterniser le nom de Mausole par d'autres monumens qu'elle croioit plus durables que le marbre & le bronze, mais qui souvent ne résistent pas davantage à l'injure du tems: je parle des Ouvrages d'esprit. Elle fit faire d'excellens Panégyriques à l'honneur de son mari, & elle proposa un prix de grande valeur à celui qui s'en acquitteroit le mieux. Le célébre Isocrate, & Théopompe son disciple, parurent sur les rangs avec beaucoup d'autres.

Euseb. Præparat. Evang. l. 10. cap. 3. Théopompe l'emporta sur tous, & il eut la foiblesse & la vanité de se vanter publiquement d'avoir remporté le prix sur son Maître, préférant, comme il n'est que trop ordinaire, la gloire du bel esprit, à celle du bon cœur. Il avoit représenté dans son Histoire, Mausole comme Suidas. un Prince d'une avarice sordide, & à qui tout moien étoit bon pour amasser de

'argent. Il le peignit ſans doute par des couleurs bien différentes dans ſon Panégyrique, qui, ſans cela, n'auroit pu plaire à la Princeſſe.

Cette illuſtre Veuve prépara à Mauſole un autre tombeau que celui dont j'ai parlé. Aiant recueilli ſes cendres, & fait broier ſes os, elle mettoit tous les jours de cette poudre dans ſa boiſſon, juſqu'à ce qu'elle eut tout bû; voulant par là faire de ſon propre corps le ſépulcre de ſon époux. Elle ne lui ſurvécut que deux ans, & ſa douleur ne finit qu'avec ſa vie.

Cic. Tuſcul. Quæſt. lib. 3. n. 75. Val. Max. lib. 4. cap. 6.

Au lieu des pleurs, où la plupart des Écrivains plongent Artémiſe durant ſa viduité, il y en a qui lui font faire des conquêtes très-conſidérables. Il paroit par une harangue de Démoſthéne qu'on ne la regardoit point à Athénes comme une Veuve déſolée, qui négligeât les affaires de ſon roiaume. Mais nous avons ſur ce point quelque choſe de plus déciſif. Vitruve nous dit qu'après la mort de Mauſole, les Rhodiens, indignés qu'une femme dominât dans la Carie, entreprirent de la détrôner. Ils partirent donc de Rhodes avec leur flote, & entrérent dans le grand port d'Halicarnaſſe. La Reine, avertie de leur deſſein, avoit ordonné aux habitans de ſe tenir ſur les murailles, &, quand les ennemis ſeroient arrivés, de

Demoſth. de Libert. Rhod. pag. 145.

Vitruv. de Architect. l. 2. cap. 8.



leur témoigner par leurs cris & leurs battemens de mains qu'ils étoient prêts à leur livrer la ville. Les Rhodiens descendirent tous de leurs vaisseaux, se rendirent avec hâte dans la place, & laissérent leur flote vuide. Pendant ce tems-là Artémise fit sortir ses galéres du petit port par une saignée, une ouverture qu'elle avoit fait préparer exprès, entra dans le grand port, se saisit de la flote ennemie qui étoit sans défense, & y aiant fait monter ses soldats & sa chiourme, elle se remit en mer. Les Rhodiens, ne trouvant point d'issue pour se sauver, furent tous égorgés. La Reine cependant s'avança vers Rhodes. Quand les habitans aperçurent de loin leurs vaisseaux ornés de couronnes de laurier, ils jettérent de grands cris, & reçurent avec des marques de joie extraordinaires la flote victorieuse & triomphante. Elle l'étoit en effet, mais dans un autre sens qu'ils ne le pensoient. Artémise n'aiant point trouvé de résistance, se rendit maitresse de la ville, & fit mourir les principaux citoiens. Elle y fit dresser un trophée de sa victoire, avec deux statues de bronze, dont l'une représentoit la ville de Rhodes, & l'autre représentoit Artémise qui marquoit cette ville d'un fer chaud. Vitruve ajoute que les Rhodiens n'osérent jamais ôter de sa place ce trophée, parce

que c'étoit une chose que la religion défendoit, mais qu'ils l'environnérent d'un édifice qui en déroboit la vûe.

Tout cela, comme l'observe Bayle dans son * Dictionnaire, ne sent point une Veuve désolée & inconsolable, qui ne fait que gémir & soupirer; ce qui lui fait soupçonner que tout ce qu'on dit de merveilleux de la tristesse d'Artémise, pourroit bien avoir été d'abord avancé sans fondement & hazardé par quelque Ecrivain, & ensuite copié par tous les autres.

J'aimerois assez, pour l'honneur d'Artémise, qu'on dît, & rien n'empêche de le croire, que par une force & une grandeur d'ame, dont son sexe fournit plusieurs exemples, elle sut joindre la douleur amére d'une Veuve avec le courage agissant d'une Reine, & que les affaires lui tinrent lieu de consolation. *Negotia pro solatiis accipiens.* *Tacit.*

LES RHODIENS, traités par Artémise de la maniére dont je l'ai dit, & ne pouvant plus souffrir cette dure & honteuse servitude, eurent recours aux Athéniens, & implorérent leur protection. Ils s'en étoient rendus absolument indignes par leur révolte: cependant Démosthéne ne laissa pas de parler au peuple en leur

AN. M. 365[?]
Av. J. C. 3[?]
Demost. Rhod. libe[?]

* *Ce Dictionnaire renferme beaucoup de traits d'érudition, mais beaucoup de principes fort dangereux.*



faveur. Il met d'abord leur faute dans tout son jour : il exagére leur injuſtice & leur perfidie : il ſemble entrer dans les juſtes ſentimens de colére & d'indignation du peuple, & l'on diroit qu'il va ſe déclarer fortement contre les Rhodiens. Mais tout cela n'étoit qu'un artifice de l'Orateur, qui cherchoit à s'inſinuer dans l'eſprit de ſes auditeurs, & à y exciter des ſentimens tout contraires de bonté & de compaſſion pour un peuple qui reconnoiſſoit ſa faute, qui avouoit ſon indignité, & qui néanmoins venoit avec confiance implorer ſa protection. Il étale les grandes maximes, qui dans tous les tems ont fait la gloire d'Athénes : d'oublier les injures, de pardonner à des rebelles, & de prendre la défenſe des malheureux. Aux motifs de gloire il ajoute ceux de l'intérêt, en montrant combien il leur importe de ſe déclarer pour une ville qui favoriſe la Démocratie, & de ne pas abandonner aux ennemis une île auſſi puiſſante qu'eſt celle de Rhodes. C'eſt ce qui fait le ſujet du diſcours de Démoſthéne intitulé, *Pour la liberté des Rhodiens.*

Strab. lib. pag. 656. La mort d'Artémiſe, qui arriva cette année là même, rétablit apparemment les Rhodiens en liberté. Elle eut pour ſucceſſeur ſon frere Idriée, qui épouſa ſa propre ſœur Ada, comme Mauſole avoit

épousé Artémise. C'étoit la coutume dans la Carie, que les Rois épousassent ainsi leurs sœurs, & que les veuves succédassent à leurs maris, préférablement aux freres, & même aux enfans du défunt.

§. IV. *Expédition heureuse d'Ochus contre la Phénicie, contre Cypre, & ensuite contre l'Egypte.*

OCHUS songeoit sérieusement à réduire au devoir l'Egypte, qui depuis lontems prétendoit se maintenir dans l'indépendance. Lorsqu'il faisoit de grands préparatifs pour cette importante expédition, il apprit le soulévement de la Phénicie. Les peuples, opprimés par ceux que le Roi de Perse envoioit pour les gouverner, résolurent de secouer un joug si dur, & firent une ligue avec Nectanébus Roi d'Egypte, contre lequel la Perse faisoit marcher ses armées. Comme il n'y avoit point d'autre passage pour cette invasion que la Phénicie, cette révolte vint bien à propos pour Nectanébus. Aussi, pour soutenir les rebelles, il envoia Mentor Rhodien à leur secours, avec quatre mille hommes de troupes Grecques. Il vouloit par là se faire une barriére de la Phénicie, & y arréter les Perses. Les Phéniciens, avec ce renfort, se mirent en campagne, battirent les gouverneurs de Syrie & de Cilicie qu'on avoit envoiés

An. M. 36
Av. J. C. 3

Diod. l.
pag. 439.



contrevenans, de s'attirer
tion & ses armes. La Perse
ne prit point une telle rés
zard, & elle avoit ses rai
user ainsi à l'égard des Gre

Son dessein pouvoit être
à peu leurs esprits, en dé
mains; d'émousser cette p
rage qui les piquoit sans
noble émulation; d'éteindr
desir de gloire & de conquê
par une longue inaction &
forcé cette activité qui leu
relle; enfin de les réduire a
ces peuples qu'une vie douce
énerve, & à qui elle fait pe
deur martiale que les comb
rils mêmes ont coutume d'a

Le Roi de Perse qui régn

résolu d'aller en personne soumettre les rebelles. Il avoit extrêmement à cœur cette expédition, & il ne négligeoit rien de ce qui la pouvoit faire réussir. La fameuse retraite des Dix mille, sans parler de beaucoup d'autres actions de ce genre, avoit laissé dans la Perse une grande idée du courage des Grecs. Ce Prince comptoit infiniment plus sur un petit corps de troupes Grecques qu'il auroit à sa solde, que sur l'armée entiére de ses Perses, quelque nombreuse qu'elle fût, & il sentoit bien que les divisions intestines de la Gréce mettroient les villes hors d'état de lui fournir le nombre de soldats dont il avoit besoin.

Enfin en bonne politique, il ne devoit point s'engager dans l'Egypte, qu'il n'eût pacifié tout ce qu'il laissoit derriére lui, l'Ionie sur-tout, & les autres provinces voisines. Or le moïen le plus sûr de les contenir dans le devoir, étoit de leur ôter toute espérance de pouvoir attendre du secours des Grecs, qui étoit leur ressource ordinaire dans les tems de révoltes, sans quoi ils étoient peu en état de former de grandes entreprises. *Diod. p. 441.*

Quand Ochus eut pris toutes ses mesures, & fait tous ses préparatifs, il se rendit sur les frontiéres de la Phénicie, où il trouva une armée de trois cens mille hommes d'infanterie, & de trente mille

mentaires, ou son histoire d'Egypte. Il étoit Prêtre d'Héliopolis en Egypte, & avoit écrit en grec l'histoire des différentes Dynasties, depuis le commencement de cet Etat jusqu'au tems où nous sommes. Son histoire est souvent citée par Joséphe, Eusébe, Plutarque, Porphyre, & par d'autres encore. Cet Historien vivoit sous Ptolémée Philadelphe Roi d'Egypte: car c'est à lui qu'étoit dédié son ouvrage. Syncellus * nous en a conservé l'abrégé.

Ce qui fit perdre la couronne à Nectanébus, fut la trop bonne opinion qu'il avoit de lui-même. Il avoit été porté sur le trône par Agésilas. Il y avoit été soutenu ensuite par la valeur & la prudence de Diophante Athénien & de Lamius Lacédémonien, qui, tandis qu'ils avoient eu le commandement de ses armées & la direction de la guerre, avoient rendu ses armes victorieuses contre les Perses dans toutes les entreprises qui s'étoient formées contre lui. Il est fâcheux qu'on en ignore le détail, & que Diodore ne nous en apprenne rien. Ce Prince, enflé de tant de succès, s'étoit imaginé dans la suite qu'il étoit devenu capable de conduire seul ses propres affaires, & avoit

Vosc. de hist. graec. l. 1. cap. 14.

* *On appelle ainsi George moine de Constantinople, qui fut Syncelle ou Vicaire du Patriarche Tarase, vers la fin du neuviéme siécle.*

avoit dans Sidon, quand ce malheur arriva, des richeſſes immenſes. Le feu aiant fait fondre l'or & l'argent, Ochus en vendit les cendres, dont il tira une ſomme fort conſidérable.

La terrible deſtruction de cette ville jetta une ſi grande épouvante dans tout le reſte de la Phénicie, qu'elle ſe ſoumit, & obtint du Roi des conditions aſſez raiſonnables. Ochus ne ſe rendit pas fort difficile à leurs demandes, parce qu'il ne vouloit pas perdre là le tems dont il avoit beſoin pour exécuter ſes projets contre l'Egypte.

Avant que de ſe mettre en marche pour y entrer, il lui vint encore un corps de dix mille Grecs. Dès le commencement de cette expédition, il avoit fait demander des troupes en Gréce. Les Athéniens & les Lacédémoniens s'étoient excuſés d'en fournir alors ſur l'impoſſibilité où ils étoient de le faire, quelque envie qu'ils euſſent, diſoient-ils, d'entretenir une bonne correſpondance avec le Roi. Les Thébains lui envoiérent mille hommes ſous le commandement de Lacharès : ceux d'Argos trois mille, ſous celui de Nicoſtrate. Le reſte venoit des villes d'Aſie. Ces troupes ſe joignirent toutes préciſément après la priſe de Sidon.

Il faut que les Juifs aient eu part à *Solin. c.* ;

cette guerre des Phéniciens contre la Perse. Car Sidon ne fut pas plutôt prise, qu'Ochus entra en Judée, & y assiégea & emporta la ville de Jéricho. Outre cela, il paroit qu'il emmena quantité de Juifs captifs en Egypte, & qu'il en envoia beaucoup d'autres en Hyrcanie, où il les établit le long de la mer Caspienne.

Euseb. in Chron. &c.

Ochus termina aussi alors la guerre de Cypre. Celle d'Egypte étoit si bien devenue son seul objet, qu'afin que rien ne l'en détournât, il voulut bien s'accorder avec les neuf Rois de Cypre, qui se soumirent à lui sous de certaines conditions, & furent tous conservés dans leurs petits Etats. Evagore demandoit d'être rétabli dans le roiaume de Salamine. On le convainquit d'y avoir commis des injustices criantes, & l'on fit voir qu'on ne l'avoit pas détrôné injustement. Ainsi l'on confirma à Protagore la roiauté de Salamine, & le Roi donna à Evagore un Gouvernement d'un autre côté. Il ne s'y conduisit pas mieux, & s'en fit encore chasser. Il retourna à Salamine, on l'y arréta, & on l'y fit mourir. Quelle différence entre Nicoclès & son fils Evagore!

Diod. lib. pag. 443.

Après la réduction de l'île de Cypre, & celle de la Phénicie, Ochus s'avança enfin du côté de l'Egypte.

Diod. pag. 4-450.

Quand il fut arrivé, il alla camper devant Péluse. De ce camp, il fit trois déta-

chemens. Il donna à chacun un Grec & un Perſan d'égale autorité pour le commander. Le premier eut Lacharès Thébain, & Roſace Gouverneur de Lydie & d'Ionie. Le ſecond fut donné à Nicoſtrate d'Argos, & à Ariſtazane l'un des premiers Officiers de la Couronne. Le troiſiéme eut pour Commandans Mentor le Rhodien, & Bagoas un des Eunuques d'Ochus. Chaque détachement eut ſes ordres particuliers. Le Roi demeura avec le gros de l'armée dans le camp qu'il avoit choiſi d'abord, pour attendre les événemens, & être à portée de ſecourir les autres corps de troupes en cas de malheur, ou de profiter des avantages qu'ils pourroient avoir.

Nectanébus s'attendoit depuis lontems à cette invaſion, dont les préparatifs avoient fait aſſez de bruit. Il avoit cent mille hommes ſur pié, dont vingt mille étoient Grecs, vingt mille autres Lybiens; le reſte étoient des troupes Egyptiennes. Il en mit une partie dans les places frontiéres, & avec le reſte, il ſe poſta dans les paſſages, pour diſputer à l'ennemi l'entrée de l'Egypte.

Le premier détachement d'Ochus s'alla poſter devant Péluſe, où il y avoit cinq mille Grecs en garniſon, Lacharès en forma le ſiége. Celui de Nicoſtrate s'étant mis ſur une eſcadre de quatre-vingts vaiſſeaux

première qualité, lui avoient donné le surnom choquant de l'animal ſtupide auquel ils trouvoient qu'il reſſembloit. Outré d'un tel affront, il dit qu'il leur feroit bien ſentir qu'il n'étoit point un âne, mais un lion; & que cet âne qu'ils mépriſoient tant, mangeroit leur bœuf. Il fit donc tirer leur dieu Apis de ſon temple, le fit ſacrifier à un âne, & le fit apprêter enſuite par ſon cuiſinier, & ſervir aux Officiers de ſa maiſon. Ce trait outra Bagoas. Pour les archives, il les racheta dans la ſuite, & les renvoia dans les endroits où elles avoient coutume d'être gardées. Mais l'affront que l'on avoit fait à ſa religion ne ſe pouvoit réparer; & l'on croit que ce fut proprement ce qui couta la vie à ſon maître.

Ælian. l. 6. cap. 8.

Sa vengeance ne s'en tint pas là. Il fit enterrer un autre corps au lieu de celui du Roi, & pour ſe venger de ce qu'il avoit fait manger Apis par ſes gens, il fit manger ſon corps mort par des chats, à qui il le donnoit haché en petits morceaux, & pour ſes os, il en fit faire des manches de couteaux ou d'épées, ſymboles naturels de ſa cruauté. Apparemment que quelque nouveau ſujet avoit réveillé dans le cœur de ce monſtre ſon ancien reſſentiment; ſans quoi il eſt inconcevable qu'il eût porté ſi loin la barbarie à l'égard de ſon maître & de ſon bienfaiteur.

Après la mort d'Ochus, Bagoas, entre les mains de qui étoit alors tout le pouvoir, mit sur le trône Arsès, le plus jeune de tous les fils du feu Roi, & fit mourir tout le reste, afin de jouir plus sûrement & sans rival de l'autorité qu'il avoit usurpée. Il ne donnoit à Arsès que le nom de Roi, & se réservoit tout le pouvoir du gouvernement. Mais s'apercevant que ce jeune Prince commençoit à démêler sa scélératesse, & qu'il prenoit les mesures pour le punir, il le prévint, le fit assassiner, & détruisit toute sa famille avec lui. Arsès avoit régné environ deux ans.

Bagoas, après avoir rendu le trône vacant par le meurtre d'Arsès, le remplit en y mettant Darius, le troisiéme du nom qui ait régné en Perse. Son véritable nom étoit Codoman. Il sera beaucoup parlé de lui dans la suite. Darius commença à régner la même année qu'Alexandre le Grand. AN. M. AV. J.

On voit ici clairement le funeste effet de la mauvaise politique des Rois de Perse, qui, pour se décharger du poids des affaires, abandonnoient toute leur autorité à un Eunuque. Bagoas pouvoit avoir plus d'habileté & d'intelligence que les autres, & par là mériter quelque distinction. Il est du devoir d'un Prince éclairé de distinguer le mérite: mais un Prince éclairé doit toujours demeurer pleine-

ment le maître, le juge, & l'arbitre de tout. Un Prince comme Ochus, à qui les plus grands crimes avoient servi de dégrés pour monter sur le trône, & qui s'y étoit maintenu par de pareilles voies, méritoit d'avoir un Ministre tel que Bagoas, qui le disputoit à son Maître en perfidie & en cruauté. Ochus en ressentit les premiers effets. S'il vouloit ne le pas craindre, il ne faloit pas avoir l'imprudence de le rendre formidable, en le rendant tout-puissant.

COMME Démosthéne jouera un grand rôle dans l'histoire de Philippe & d'Alexandre, qui fera la matiére du Volume suivant, il est nécessaire d'en donner par avance quelque idée aux Lecteurs, & de leur faire connoitre par quels moiens il cultiva & jusqu'à quel degré de perfection il porta le talent de la parole, qui le fit plus craindre de Philippe & d'Alexandre, & le mit en état de rendre de plus grands services à sa patrie, que n'auroit pu faire toute la bravoure militaire.

§. VI. *Abrégé de la vie de Démosthéne jusqu'au tems où il commence à paroitre avec éclat dans la Tribune aux Harangues contre Philippe Roi de Macédoine.*

An. M. 3623. Av. J.C. 381. DEMOSTHENE, né deux * ans après

* *La quatriéme année de la quatre-vingts-dix-neuviéme Olympiade.*

Philippe,

Philippe, & deux cens quatre-vingts avant Cicéron, eut pour pere, non un forgeron crasseux & enfumé, comme il semble que [a] Juvénal le veut faire entendre, mais un homme assez riche, & qui faisoit valoir des forges. Ce n'est pas que la naissance la plus basse pût faire tort à la réputation de Démosthéne. Ses ouvrages sont un titre de noblesse supérieur à tout ce que le monde a de plus brillant. Démosthéne nous apprend lui-même que son pere emploioit à ses forges trente esclaves, qui valoient chacun trois mines, c'est-à-dire cinquante écus; excepté deux, qui étoient sans doute les plus habiles, & conduisoient tout l'ouvrage: ils étoient estimés chacun cent écus. On sait que les esclaves faisoient partie du bien des Anciens. Ces forges, tous frais rabatus, raportoient chaque année trente mines, c'est-à-dire quinze cens livres. A cette premiére manufacture, destinée à fabriquer des épées & d'autres armes pareilles, il en joignoit une autre, où l'on travailloit à faire des lits & des tables de bois rare ou d'ivoire, qui lui raportoit par an douze mines. Celle-ci n'occupoit que vingt esclaves, & leur prix n'étoit, pour chacun, que deux mines, ou cent livres.

Plut. in Demosth. p 847-849.

In orat. 1 contr. Aphob p. 896.

Six cens livres.

a Quem Pater ardentis massæ fuligine lippus,
A carbone, & forcipibus, gladiosque parante
Incude, & luteo Vulcano ad Rhetora misit.
Juven. lib. 4. Sat. 10.

Le pere de Démosthéne laissa de bien en mourant quatorze talens. Son fils n'avoit alors que sept ans. Il eut le malheur de tomber entre les mains de Tuteurs intéressés & avares, qui ne songeoient qu'à profiter de son bien. Ils poussérent leur sordide avarice jusqu'à refuser aux Maîtres de leur pupille le juste honoraire qui leur étoit dû. Il ne fut donc pas élevé avec autant de soin que le demandoit un naturel aussi excellent que le sien : outre que la foiblesse de sa complexion & la délicatesse de sa santé, jointe à l'excessive tendresse d'une mere qui l'aimoit uniquement, ne permettoient pas à ses Maîtres de le presser beaucoup pour l'étude.

Quatorze [mil]le écus.

L'école d'Isocrate, d'où [a] sortirent tant de grands hommes, étoit pour lors à Athénes la plus renommée. Mais, soit que l'avarice des tuteurs de Démosthéne ne lui permît pas de profiter des leçons d'un Maître qui les faisoit paier fort * cher, soit que l'éloquence douce & paisible d'Isocrate ne fût point dès lors de son goût, il étudia sous Isée, dont le caractére étoit la force & la véhémence. Il trouva pourtant le moien d'avoir les préceptes de la Rhétorique que le premier enseignoit. Platon fut, à proprement parler, celui qui contribua le plus à former

* Dix mines, 500 livres.

a Isocrates... cujus è ludo, tanquam ex equo Trojano, innumeri principes exierunt. *De Orat. n. 94.*

mosthéne; il lut avec grand soin ses
vrages, & reçut même de ses leçons;
u'il est aisé de reconnoitre dans les écrits
disciple le stile noble & sublime du
ître.

Mais il quitta bientôt l'école d'Isée & le de Platon, pour passer à une autre, les premiéres le conduisoient, je veux e pour fréquenter le barreau : & voici qui y donna lieu. L'Orateur Callistrate voit plaider en pleine audience la cause la ville d'Orope, située entre la Béotie l'Attique. Chabrias aiant porté les héniens à marcher au secours des Thébains qui étoient fort pressés, ils y coururent, & les délivrérent. Les Thébains, bliant ce grand service, enlevérent aux héniens la ville d'Orope qui étoit sur rs frontiéres. Il tomba même quelque upçon sur Chabrias, & ce Général fut usé de trahison. Callistrate fut choisi ur plaider contre lui. La réputation de rateur & l'importance de la cause, exérent la curiosité, & firent grand bruit ns la ville. Démosthéne, âgé pour lors seize ans, pressa vivement ses maîtres

Aul. l. 3. c. 1

Demos Midi. p

An. M. 3
Av. J. C.

Lectitavisse Platonem iosè, audivisse etiam iosthenes dicitur : id-apparet ex genere & iditate sermonis. *Cic. Brut. n.* 121.

Illud jusjurandum per cæsos in Marathone ac Salamine propugnatores Reip. satis manifestò docet præceptorem ejus Platonem fuisse. *Quintil. l.* 12. *cap.* 10.

de vouloir le mener avec eux au barreau, afin qu'il pût assister à cette fameuse plaidoirie. L'Orateur fut écouté avec une grande attention; & aiant eu un succès extraordinaire, il fut reconduit chez lui en cérémonie au milieu d'une foule de citoiens illustres, qui s'empressoient à l'envi de lui prodiguer les louanges & les applaudissemens. Le jeune homme fut extraordinairement touché des honneurs qu'il vit rendre à l'Orateur, & encore plus du souverain pouvoir qu'a l'éloquence sur les esprits, dont elle dispose en maîtresse absolue. Il en sentit lui-même l'effet, & ne pouvant résister à ses charmes, il s'y livra entiérement dès ce jour, renonça à toute autre étude & à tout autre plaisir, & tant que Callistrate demeura à Athénes, il s'attacha à lui, & profita de ses conseils.

Le premier essai qu'il fit de son éloquence fut contre ses tuteurs, qu'il obligea de lui restituer une partie de son bien. Animé par cet heureux succès, il se hazarda de parler devant le peuple. Il y réussit tout-à-fait mal. Il avoit une voix foible, la langue embarrassée, & la respiration fort courte: & cependant ses périodes étoient si longues, qu'il étoit souvent obligé de les interrompre pour respirer. Il fut donc sifflé de tout l'auditoire, & s'en retourna entiérement découragé, &

résolu de renoncer pour toujours à une fonction dont il se croioit incapable. Un de ses auditeurs, qui au travers de ses défauts avoit aperçu en lui un excellent fonds de génie, & une éloquence assez approchante de celle de Périclès, lui fit reprendre courage par l'idée flateuse d'une si glorieuse ressemblance, & par les salutaires avis qu'il lui donna.

Il parut donc une seconde fois devant le peuple, & n'en fut pas mieux reçu. Comme il s'en retournoit la tête baissée & plein de confusion, un des plus excellens Acteurs de ce tems, qui étoit son ami, nommé Satirus, le rencontra; & aiant appris de lui-même la cause de son chagrin, il lui fit entendre que le mal n'étoit point sans remède, & que tout n'étoit point si désespéré qu'il le croioit. Il lui demanda seulement de réciter devant lui quelques vers d'Euripide ou de Sophocle: ce qu'il fit sur le champ. Satirus les aiant répétés après lui, leur donna toute une autre grace par le ton, le geste & la vivacité avec lesquels il les prononça, ensorte que Démosthéne lui-même les trouva tout différens. Il sentit bien ce qui lui manquoit, & il s'appliqua à l'acquerir.

Les efforts qu'il fit pour corriger le défaut naturel qu'il avoit dans la langue, & pour se perfectionner dans la prononciation, dont son ami lui avoit fait con-

noitre le prix, paroissent presque incroiables, & font bien voir qu'un travail opiniâtre surmonte tout. Il bégaioit à un point qu'il ne pouvoit exprimer certaines lettres, entr'autres celle qui commence le nom de l'art qu'il étudioit : & il avoit l'haleine si courte, qu'il ne pouvoit suffire à prononcer une période entiére sans s'arréter. Il vint à bout de vaincre tous ces obstacles, en mettant dans sa bouche de petits cailloux, & prononçant ainsi plusieurs vers de suite à haute voix sans s'interrompre, & cela même en marchant, & en montant par des endroits fort roides & fort escarpés : ensorte que dans la suite nulle lettre ne l'arréta, & que les plus longues périodes n'épuisoient point son haleine. Il fit plus. Il alloit sur le bord de la mer, & dans le tems que les flots étoient le plus violemment agités, il y prononçoit des harangues, pour s'apprivoiser par le bruit confus des flots aux émeutes du peuple & aux cris tumultueux des assemblées.

Cic. lib. 1. de Orat. n. 260. 261.

La Rhétorique.

Quintil. lib. 10. c. 3.

Démosthéne ne prit pas moins de soin du geste que de la voix. Il avoit chez lui un grand miroir, qui étoit son maître pour l'action, & devant lequel il déclamoit avant que de parler en public. Pour se corriger d'un défaut qu'il avoit contracté par une mauvaise habitude, qui étoit de hausser continuellement les épau-

Id. lib. 11. cap. 3.

les, il s'exerçoit debout dans une eſpéce de tribune fort étroite où pendoit une hallebarde, afin que, ſi dans la chaleur de l'action ce mouvement venoit à lui échaper, la pointe de cette hallebarde lui ſervît d'avertiſſement & de punition tout enſemble.

Il fut bien paié de toutes ſes peines, puiſque ce fut par ce moien qu'il porta l'art de déclamer au plus haut degré de perfection où il puiſſe aller. C'eſt qu'il en connoiſſoit bien le prix & l'importance. Auſſi [a] quand on l'interrogea, à trois différentes repriſes, ſur la qualité qu'il jugeoit la plus néceſſaire à l'Orateur, il ne dit autre choſe ſinon que c'étoit la prononciation, voulant inſinuer par cette réponſe répétée juſqu'à trois fois, que cette qualité étoit celle dont le défaut pouvoit le moins ſe couvrir, & qui étoit la plus capable de couvrir les autres; & que la prononciation ſeule pouvoit faire valoir extrêmement un Orateur même médiocre, au lieu que ſans elle le plus habile ne pouvoit point eſpérer d'avoir jamais aucun ſuccès. Il faloit qu'il en fît grand cas, puiſque pour s'y perfectionner, & pour

a Actio in dicendo una dominatur. Sine hac ſummus orator eſſe in numero nullo poteſt: mediocris, hac inſtructus, ſummos ſæpè ſuperare. Huic primas dediſſe Demoſthenes dicitur, cùm rogaretur quid in dicendo eſſet primum; huic ſecundas, huic tertias. *Cic. de Orat. lib.* 3. n. 213.

recevoir les leçons de Néoptoléme, le plus habile Comédien qui fût alors, il consacra jusqu'à dix mille dragmes, quoiqu'il ne fût pas fort riche.

Cinq mille livres.

Son application à l'étude n'étoit pas moins étonnante. Pour être plus éloigné du bruit, & moins sujet aux distractions, il se fit faire un cabinet souterrain, qui subsistoit encore du tems de Plutarque, où il s'enfermoit quelquefois des mois entiers, se faisant raser exprès la moitié de la tête pour se mettre hors d'état de sortir. C'est là, qu'à la lueur d'une petite lampe, il composa ces harangues admirables, dont ses envieux disoient qu'elles sentoient l'huile, pour marquer qu'elles étoient travaillées avec trop de soin. » On » voit bien, répliquoit-il, que les vôtres » ne vous ont pas coûté tant de peines. « Il a se levoit extrêmement matin, & il avoit coutume de dire qu'il étoit bien fâché quand un ouvrier l'avoit devancé dans le travail. On peut juger des efforts qu'il fit pour se perfectionner en tout genre, par la peine qu'il prit de copier de sa propre main jusqu'à huit fois l'histoire de Thucydide, pour se rendre plus familier le stile de ce grand homme.

Lucian. advers. indoct. pag. 639.

Démosthéne, après avoir exercé son

a Cui non sunt auditæ Demosthenis vigiliæ? qui dolere se aiebat, si quando opificum antelucana victus esset industria. *Tusc. Quæst. lib. 4. n. 44.*

talent pour la parole dans quelques causes particuliéres, se produisit au grand jour, & parut sur la Tribune aux harangues pour y traiter des affaires publiques. La suite nous montrera avec quel succès il le fit. Au jugement de [a] Cicéron, ce succès alla si loin, qu'il se faisoit un concours de toute la Gréce à Athénes pour entendre parler Démosthéne, & il ajoute qu'avec un mérite comme le sien, la chose ne pouvoit pas être autrement. Je n'examine point ici le caractére de son éloquence, je l'ai fait ailleurs avec assez d'étendue: je n'en considére que les effets merveilleux.

Maniér. d'enseigner. Tome 2.

Si l'on en croit Philippe, & sur cette matiére c'est un témoin certainement digne de foi & non récusable, l'éloquence de Démosthéne lui faisoit plus de tort elle seule, que toutes les troupes & toutes les flotes des Athéniens. Ses harangues, disoit-il, étoient comme des machines de guerre & des batteries dressées de loin contre lui; par lesquelles il renversoit tous ses projets, & ruinoit toutes ses entreprises, sans qu'il fût possible d'en arrêter l'effet. Car moi-même, (c'est Philippe qui parloit ainsi) si j'avois assisté à l'assemblée, & que j'eusse entendu haranguer ce véhément Orateur, j'aurois conclu tout

Lucian. Encom. Demosth. p. 941.

a Ne illud quidem intelligunt, non modò ita memoriæ proditum esse, sed ita necesse fuisse, cùm Demosthenes dicturus esset, ut concursus, audiendi causa, ex tota Græcia fierent. *In Brut. n. 289.*

le premier qu'il faloit me déclarer la guerre. Nulle ville ne paroiſſoit imprenable à ce Prince, pourvû qu'il y pût faire monter un mulet chargé d'or : mais il avouoit avec douleur qu'à cet égard Démoſthéne étoit invincible, & qu'il l'avoit toujours trouvé inacceſſible à ſes préſens. Après la bataille de Chéronée, Philippe, quoique vainqueur, friſſonnoit encore de crainte à la vûe du danger extrême où cet Orateur, par la puiſſante ligue dont il avoit été l'ame & le mobile, l'avoit expoſé lui & ſon roiaume.

Ibid. p. 934-936. Antipater en parloit de même. Je ne compte pour rien, diſoit-il, ni le Pirée, ni les galéres, ni les armées des Athéniens. Eh qu'aurions-nous à craindre d'un peuple continuellement occupé de Jeux, de Feſtins, de Bacchanales ? Démoſthéne ſeul nous allarme. Sans lui les Athéniens ne différeroient en rien des peuples de la Gréce les moins eſtimables. Lui ſeul les excite, les anime, les tire de leur ſommeil & de leur léthargie ; leur met les armes & les rames à la main preſque malgré eux ; & ne ceſſant de leur repréſenter les célébres journées de Marathon & de Salamine, il les transforme en d'autres hommes par ſes diſcours enflammés, & leur inſpire un courage & une audace incroiable. Rien n'échape à ſes yeux clairvoians, ni à ſa prudence. Il prévoit tous

nos desseins, il évente toutes nos mines, il déconcerte tous nos projets; & si Athénes le croioit en tout, & suivoit ses conseils, nous serions perdus sans ressource. Rien ne peut tenter ni affoiblir son amour pour la patrie. Tout l'or de Philippe ne trouve non plus d'accès auprès de lui, que celui de Perse n'en trouvoit autrefois auprès d'Aristide.

C'est le glorieux témoignage que la nécessité d'une juste défense l'oblige de se rendre à lui-même dans le beau discours contre Eschine son accusateur & son ennemi déclaré. » Pendant que tous » les Orateurs s'étoient laissé corrompre » aux présens de Philippe & d'Alexandre, » on sait, dit-il, que ni conjectures dé» licates, ni paroles engageantes, ni pro» messes magnifiques, ni espérance, ni » crainte, ni faveur, ni rien au monde, » n'a jamais pu m'induire à rien relâcher » de ce que j'estimois favorable soit aux » droits soit aux avantages de la patrie. « Il ajoute qu'au lieu que les mercénaires, en proposant leurs avis, se déclaroient toujours pour celui qui les paioit le mieux, semblables en cela à la balance qui penche toujours du côté qu'elle reçoit le plus, lui, dans tous les conseils qu'il a donnés, il n'a jamais eu en vûe que l'intérêt de la gloire de la patrie, & qu'il s'est toujours conservé invincible & incorruptible à

l'or de Macédoine. La ſuite fera voir s'il ſe ſoutint juſqu'au bout dans cette incorruptibilité.

Voila quel étoit l'Orateur qui va déſormais monter ſur la Tribune aux harangues, ou plutôt l'Homme d'Etat qui va entrer dans le maniement des affaires publiques, & qui ſera l'ame & le mobile de toutes les grandes entrepriſes qu'Athénes formera contre Philippe.

§. VII. *Digreſſion ſur l'équipement des galéres à Athénes, & ſur les exemtions & les autres marques d'honneur que cette Ville accordoit à ceux qui lui avoient rendu de grands ſervices.*

CE QUI FAIT le ſujet de cette digreſſion, devoit naturellement être placé dans l'endroit du Volume précédent où j'ai parlé du gouvernement & de la marine des Athéniens. Mais pour lors je n'avois pas fait d'attention aux harangues de Démoſthéne où il en eſt parlé. C'eſt ici un hors d'œuvre qui coupe le fil de l'Hiſtoire, mais qu'il eſt aiſé au Lecteur de paſſer.

Τριήραρχοι. Le mot *Triérarques* ne ſignifie par lui-même que *Commandans des galéres.* Mais on appelloit auſſi *Triérarques* les citoiens que l'on chargeoit du ſoin d'armer des galéres en guerre, & de les équiper de toutes les choſes néceſſaires, ou du moins d'une partie.

On les choisissoit parmi les plus riches. Le nombre n'en étoit pas fixé. Quelquefois, pour équiper un vaisseau, il y avoit deux Triérarques, quelquefois trois, & quelquefois jusqu'à dix.

A la fin on fixa le nombre des Triérarques en général à douze cens hommes : & voici de quelle maniére on s'y prit. Athénes étoit composée de dix Tribus. Par chaque Tribu on nomma, pour fournir à la dépense des armemens, les six-vingts citoiens qui étoient les plus riches. Et ainsi chacune des dix Tribus fournissant six-vingts hommes, le nombre des Triérarques monta à douze cens.

Ulpian Olynth. 2 13.

On divisoit encore ces douze cens hommes en deux moitiés, dont chacune étoit composée de six cens hommes : & l'on subdivisoit chaque moitié en deux parties égales, qui contenoient chacune trois cens hommes. Les trois cens premiers étoient choisis d'entre les plus riches. Ils faisoient les avances dans les besoins pressans, & avoient leur recours sur les trois cens autres moins riches, qui paioient à mesure que l'état de leurs affaires le leur permettoit.

Après cela on fit une loi qui partageoit ces douze cens hommes en diverses compagnies, dont chacune étoit composée de seize citoiens, qui s'unissoient pour équiper une galére. Cette loi étoit fort

onéreuse aux citoiens les moins riches, & dans le fond fort injuste; en ce qu'elle vouloit qu'on choisît ce nombre de seize sur l'âge, & non sur la qualité du bien. Car elle ordonnoit que tout citoien, depuis vingt-cinq ans jusqu'à quarante, seroit compris dans une de ces compagnies, & contribueroit d'un seiziéme: ensorte que, par cette loi, les citoiens les moins riches contribuoient autant que les plus opulens, & que souvent ils se trouvoient dans l'impossibilité de fournir à une dépense qui excédoit leurs forces. D'où il arrivoit que les vaisseaux n'étoient point armés à tems, ou qu'ils étoient fort mal équipés, & que par cette raison Athénes perdoit les occasions les plus favorables pour agir.

Demosth. in Orat. de Classibus.

Démosthéne, toujours attentif au bien public, pour remédier à ces inconvéniens, proposa une loi qui abrogeoit celle dont nous venons de parler. Elle portoit que les Triérarques seroient choisis, non sur le nombre des années, mais sur l'évaluation des biens. Que tout citoien, dont le bien montoit à dix talens, seroit tenu d'équiper à ses frais une galére: qu'il en équiperoit deux, si son bien montoit à vingt talens; & ainsi du reste. Que ceux dont le bien seroit au-dessous de dix talens, se joindroient plusieurs ensemble jusqu'à la concurrence du nombre néces-

Dix mille écus.

Vingt mille écus.

faire pour parfaire cette somme, & pour équiper une galére.

Rien n'étoit plus sage que cette loi de Démosthéne, & elle remédioit à tous les abus de la premiére. Par ce moien les vaisseaux se trouvoient équipés à point, & pourvûs de toutes les choses nécessaires: les pauvres étoient considérablement soulagés, & il n'y avoit que les riches qui s'en trouvoient mal. Car, au lieu que tel d'entre eux n'étoit obligé par la premiére loi qu'à contribuer d'un seiziéme pour l'équipement d'une galére, il se voioit quelquefois obligé par la seconde à en équiper une lui seul, quelquefois deux, ou même plus encore si son bien montoit assez haut pour cela.

Aussi les riches furent-ils bien mauvais gré à Démosthéne de cette réforme; & il falut sans doute avoir beaucoup de courage pour se mettre au-dessus de ces plaintes, & pour hazarder de se faire autant d'ennemis, qu'il y avoit de citoiens puissans dans la ville. Il faut l'entendre lui-même. » Voiant, dit-il en parlant aux » Athéniens, votre marine dépérie, les » riches en possession d'une immunité ra- » chetée à très-vil prix, les citoiens de mé- » diocre ou de petite fortune abymés de » taxes; & de plus la République, par une » suite de ces désordres, ne tenter jamais » rien qu'après coup; j'osai établir une

Demosth. pro Ctesip. p. 489.

» loi, par laquelle je rangeai les riches à » leur devoir, je tirai d'oppreſſion les pau» vres, &, ce qui étoit de la derniére im» portance, je vins à bout de procurer à » la République les moiens de pourvoir » à tems aux préparatifs militaires. « Il ajoute qu'il n'y a rien que les Riches ne lui euſſent donné, pour l'engager à s'abſtenir de propoſer cette loi, ou du moins pour en ſuſpendre l'exécution : mais il ne ſe laiſſa point entamer ni à leurs promeſſes ni à leurs menaces, & tint ferme pour le bien public.

N'aiant pu ébranler ſa conſtance, ils prirent un détour pour la rendre inutile. Car ce fut ſans doute à leur inſtigation qu'un particulier, nommé Patrocle, appella Démoſthéne en juſtice, & le pourſuivit juridiquement comme infracteur des loix de la patrie. L'accuſateur n'aiant pas eu pour lui la cinquiéme partie des voix, fut condanné, ſelon la coutume, à une amende de cinq cens dragmes, & Démoſthéne renvoié abſous. C'eſt lui-même qui nous apprend toutes ces circonſtances.

150 livres.

Je doute fort qu'à Rome, ſur-tout dans les derniers tems, l'affaire eût tourné de cette ſorte. Car nous voions que quelques mouvemens que ſe donnaſſent les Tribuns du peuple, & à quelque extrêmité que cette querelle fût pouſſée, il ne fut jamais

possible de porter les Riches, qui étoient bien plus puissans & plus entreprenans que ceux d'Athénes, à renoncer à la possession des terres qu'ils avoient usurpées par une contravention manifeste aux réglemens de l'Etat. La loi de Démosthéne fut approuvée & ratifiée par le Sénat & par le peuple.

On voit, par ce qui vient d'être dit, que les Triérarques fournissoient à leurs frais & dépens, les galéres, & tout ce qui servoit à les équiper. C'étoit l'Etat qui paioit les matelots & les soldats, ordinairement sur le pié de trois oboles par jour, c'est-à-dire de cinq sols, comme je l'ai marqué ailleurs. La paie des Officiers montoit plus haut.

Le Triérarque commandoit le vaisseau, & donnoit l'ordre à tout l'équipage. Lorsqu'ils étoient deux, chacun exerçoit pendant six mois.

Quand ils sortoient d'exercice, ils étoient obligés de rendre compte de leur administration. L'Extriérarque remettoit l'attirail de la galére, ou à son Successeur, ou à la République. Et le Successeur étoit obligé d'aller aussitôt remplir la place vacante : s'il ne se rendoit pas à son poste au tems marqué, il étoit mis à l'amende.

Au reste, comme la charge de Triérarque engageoit à une grande dépense, il étoit permis à ceux qui étoient nommés

d'indiquer quelqu'un qui fût plus riche qu'eux, & de demander qu'on le mît à leur place, pourvû qu'ils fussent prêts à changer de bien avec lui; & à faire la fonction de Triérarques après cet échange. Cette loi étoit de Solon, & s'appelloit *la Loi des Echanges*.

Outre l'équipement des galéres qui devoit monter à une assez grosse dépense, les riches avoient encore une autre charge à porter dans les tems de guerre, je veux dire les taxes & les impositions extraordinaires sur les revenus des particuliers, sur lesquels on levoit le centiéme, le cinquantiéme, quelquefois même le douziéme, selon les divers besoins de l'Etat.

Demosth. adversf. Lept. pag. 545. Personne à Athénes, pour quelque raison que ce fût, ne pouvoit être exemté de ces deux charges, excepté les Novemvirs, c'est-à-dire les neuf Archontes, qui n'étoient point obligés d'équiper des galéres. Et l'on voit bien que sans vaisseaux & sans argent la République n'étoit pas en état de soutenir des guerres, ni de se défendre.

Il y avoit d'autres immunités, d'autres exemtions, qu'on accordoit à ceux qui avoient rendu de grands services à la République, & quelquefois même à tous leurs descendans : comme d'entretenir les lieux d'exercice de tout ce qui étoit nécessaire à ceux qui les fréquen-

toient, de faire un festin public à une des dix Tribus, de fournir aux dépenses des Jeux & des Spectacles, ce qui entraînoit de grands frais.

Ces immunités étoient, comme je l'ai déja dit, des marques d'honneur & des récompenses de services rendus à l'Etat; aussi bien que les statues qu'on érigeoit aux grands hommes, le droit de bourgeoisie qu'on accordoit aux étrangers, le privilége d'être nourri dans le Prytanée aux dépens du public. Et la vûe d'Athénes, par ces distinctions honorables qui se perpétuoient quelquefois dans les familles, étoit de marquer qu'elle se piquoit de reconnoissance, & d'allumer en même tems dans le cœur de ses citoiens un noble desir de la gloire, & un vif amour de la patrie.

Outre les statues qu'elle érigea à Harmodius & Aristogiton ses libérateurs, elle exemta à perpétuité leurs descendans de toute charge publique: & ils jouissoient encore de cet honorable privilége plusieurs siécles après.

Comme Aristide étoit mort sans biens, & n'avoit laissé à son fils Lysimaque d'autre patrimoine que sa gloire & sa pauvreté, la République donna à celui-ci dans l'Eubée cent arpens de terre plantés d'arbres, & autant de terre labourable; outre cent mines d'argent une fois paiées, &

Demosth in Orat. ad Leptin. pag 558.

Cinq mil livres.

quatre dragmes, c'est-à-dire quarante sols par jour.

Ibid. p. 757. Athénes, dans les services qui lui étoient rendus, regardoit encore plus la bonne volonté que les services mêmes. Un particulier de Cyréne, il s'appelloit Epicerde, qui se trouva à Syracuse dans le tems de la déroute des Athéniens, touché de compassion envers ces malheureux prisonniers dispersés dans la Sicile qu'il voioit prêts à mourir de faim, leur distribua cent mines, c'est-à-dire cinq mille livres. Athénes l'adopta au nombre de ses citoiens, & lui accorda toutes les immunités dont il a été parlé auparavant. Peu de tems après, dans la guerre qu'elle fit aux trente Tyrans, le même Epicerde donna à cette ville un talent. *Mille écus.* C'étoit dans l'une & l'autre occasion peu de chose par raport à la grandeur & à la puissance d'Athénes: mais elle étoit infiniment sensible au bon cœur d'un étranger, qui sans aucune vûe d'intérêt, dans un tems de calamité, s'épuisoit en quelque sorte pour soulager des personnes avec qui il n'avoit nulle liaison, & de qui il ne pouvoit rien attendre.

Ibid. p. 545. 546. La même ville d'Athénes accorda le privilége de bourgeoisie & l'exemtion du droit d'entrée à Leucon qui régnoit dans le Bosphore, & à ses enfans, parce qu'elle tiroit des terres de ce Prince une quantité considérable de blé, dont elle

avoit un extrême besoin ; ne subsistant presque que de ce qu'elle en faisoit venir de dehors. Leucon à son tour, se piquant de générosité, exemta les marchands Athéniens du trentiéme imposé sur tous les grains qui sortoient de son pays, & leur accorda le privilége de se fournir chez lui de blé préférablement à tous les autres. Or cette exemtion montoit à une somme considérable. Car ils tiroient de ce pays seul quatre cens mille muids de blé, & le trentiéme montoit à plus de treize mille muids.

On avoit aussi accordé à Conon & à Chabrias, & à leurs enfans, l'immunité des Charges publiques. Le nom seul de ces deux illustres Généraux justifie assez la libéralité du peuple d'Athénes. Cependant un particulier, (il s'appelloit Leptine) poussé par un zêle mal entendu du bien public, proposa d'abroger par une nouvelle loi toutes les concessions de ce genre qui avoient été accordées de tems immémorial, excepté celles qui regardoient la postérité d'Harmodius & d'Aristogiton, & de statuer qu'à l'avenir il ne seroit plus permis au peuple d'en accorder de pareilles.

Démosthéne s'opposa fortement à cette loi, en ménageant beaucoup néanmoins celui qui l'avoit proposée, louant ses bon-

nes intentions, ne parlant de lui qu'avec estime, maniére de réfuter bien plus efficace que ces violentes invectives, dont le stile aigre & passionné n'est propre qu'à aliéner les esprits, & à rendre suspect un Orateur, qui décrie lui-même sa cause, & en montre le foible, en substituant des injures aux raisons, seules capables de persuader.

Après avoir fait voir que cette odieuse réforme ne procure presque aucun avantage à la République, parce que le nombre des exemts est peu considérable, il en expose les inconvéniens, & les met dans tout leur jour.

»C'est premiérement, dit-il, faire »injure à la mémoire de ces grands hom»mes, dont on a prétendu par ces exem»tions reconnoitre & récompenser le »mérite : c'est, en quelque sorte, révo»quer en doute les services qu'ils ont »rendus à la patrie : c'est jetter sur leurs »belles actions un soupçon capable d'en »ternir la gloire. Or, s'ils étoient encore »en vie, & qu'ils assistassent à cette assem»blée, quelqu'un de nous oseroit-il leur »faire cet affront ? Le respect que nous »devons à leur mémoire, ne doit-il donc »pas les rendre à notre égard toujours vi»vans, & toujours présens ?

»Mais, si leur intérêt nous touche peu,

» pouvons-nous être insensibles au nôtre ?
» Outre que, casser une loi si ancienne,
» c'est condanner la conduite de nos ancêtres ; de quelle honte, par là, nous
» couvrons-nous nous-mêmes ? & quel
» tort ne faisons-nous pas à notre réputa-
» tion ? La gloire d'Athénes, & de tout
» Etat bien réglé, c'est de se piquer de
» reconnoissance, c'est de garder reli-
» gieusement ses paroles, & d'être fidéle
» à ses conventions. On blâme & l'on dé-
» teste un particulier qui ose y manquer,
» & qui ne craint point le reproche d'in-
» gratitude : & l'on veut que la Républi-
» que, en cassant une loi scellée du sceau
» de l'autorité publique, & consacrée en
» quelque sorte par l'usage de plusieurs
» siécles, se rende coupable d'une si hon-
» teuse prévarication ? Nous défendons,
» sous de griéves peines, le mensonge
» jusques dans les marchés mêmes, &
» nous voulons que la bonne foi y soit
» gardée : & nous y renoncerions nous-
» mêmes, en révoquant une grace accor-
» dée dans toutes les formes, & sur la-
» quelle les particuliers ont droit de
» compter ?

» En user ainsi, ce seroit éteindre dans
» le cœur de nos citoiens toute émula-
» tion pour la gloire, tout desir de se dis-
» tinguer par des actions éclatantes, tout

» zêle pour le bien & l'honneur de la pa-
» trie, qui ſont les grands reſſorts & les
» grands mobiles de preſque toutes les ac-
» tions de la vie. Et c'eſt en vain qu'on
» nous oppoſe l'exemple de Sparte & de
» Thébes, où l'on n'accorde point de pa-
» reilles exemtions. Nous repentons-nous
» de ne leur pas reſſembler en bien des
» choſes? & eſt-il ſage de nous propoſer
» pour modéles, non leurs vertus, mais
» leurs défauts?

Au reſte, Démoſthéne, en demandant que la loi qui accorde des exemtions ſoit conſervée dans ſon entier, conſent & demande même qu'on en prive ceux qui les poſſédent ſans un juſte titre, & qu'on en faſſe un rigoureux examen.

On ſent aſſez que je n'ai pu faire ici qu'un très-léger extrait d'un diſcours qui eſt fort long, & que mon deſſein n'a été que d'en rendre en partie l'eſprit & les penſées, ſans m'attacher aux tours ni aux expreſſions.

Il y avoit de la petiteſſe d'eſprit à Leptine de vouloir procurer à la République un léger ſoulagement, en retranchant de médiocres dépenſes qui lui faiſoient honneur, & qui ne lui étoient point à charge; pendant qu'il y avoit d'autres abus à réformer d'une bien plus grande importance.

Ces

Ces marques de reconnoiſſance perpétuées dans les familles, perpétuent auſſi dans l'Etat un zêle ardent pour la patrie, & un vif deſir de s'y diſtinguer par des actions glorieuſes. J'ai quelque peine de voir que parmi nous on ait retranché une partie des priviléges accordés à la famille de la Pucelle d'Orléans. Charles VII l'avoit annoblie, elle, ſon pere, ſes trois freres, & tous leurs deſcendans même par filles. En 1614, ſur la réquiſition du Procureur Général, on retrancha l'article de l'annobliſſement par les femmes. Mézerai.

Fin du cinquiéme Tome.

TABLE

DU CINQUIÉME VOLUME.

HISTOIRE DES PERSES ET DES GRECS.

SUITE DU LIVRE DIXIÉME.

CHAPITRE TROISIÉME.

LIVRE ONZIÉME.

HISTOIRE DES DEUX DENYS, TYRANS DE SYRACUSE.

CHAPITRE PREMIER.

LIVRE DOUZIEME.

CHAPITRE PREMIER.



LIVRE TREIZIÉME.

Fin de la Table.

APPROBATION.

J'Ai lu par l'ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le cinquiéme volume de l'*Histoire Ancienne* de Monsieur Rollin, & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empécher l'impression. Ce 11 de Décembre 1732.

SECOUSSE.

De l'Imprimerie de C. SIMON, Imprimeur de LL. AA. SS. Messeigneurs le Prince de CONDÉ, le Duc de BOURBON, & de Monseigneur l'Archevêque, rue des Mathurins.

